

LA SUISSE.

COLLECTION DE VUES PITTORESQUES

AVEC

TEXTE HISTORIQUE-TOPOGRAPHIQUE

PAR

H. RUNGE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

J. T. THÉVENOT.

TOME TROISIÈME

LA SUISSE OCCIDENTALE.

DARMSTADT,

GUSTAVE GEORGE LANGÉ.

1866.

Rh 1582/3





LA SUISSE

Collection de vues pittoresques

AVEC

TEXTE HISTORIQUE - TOPOGRAPHIQUE

par

H. RUNGE.

TOME TROISIEME.

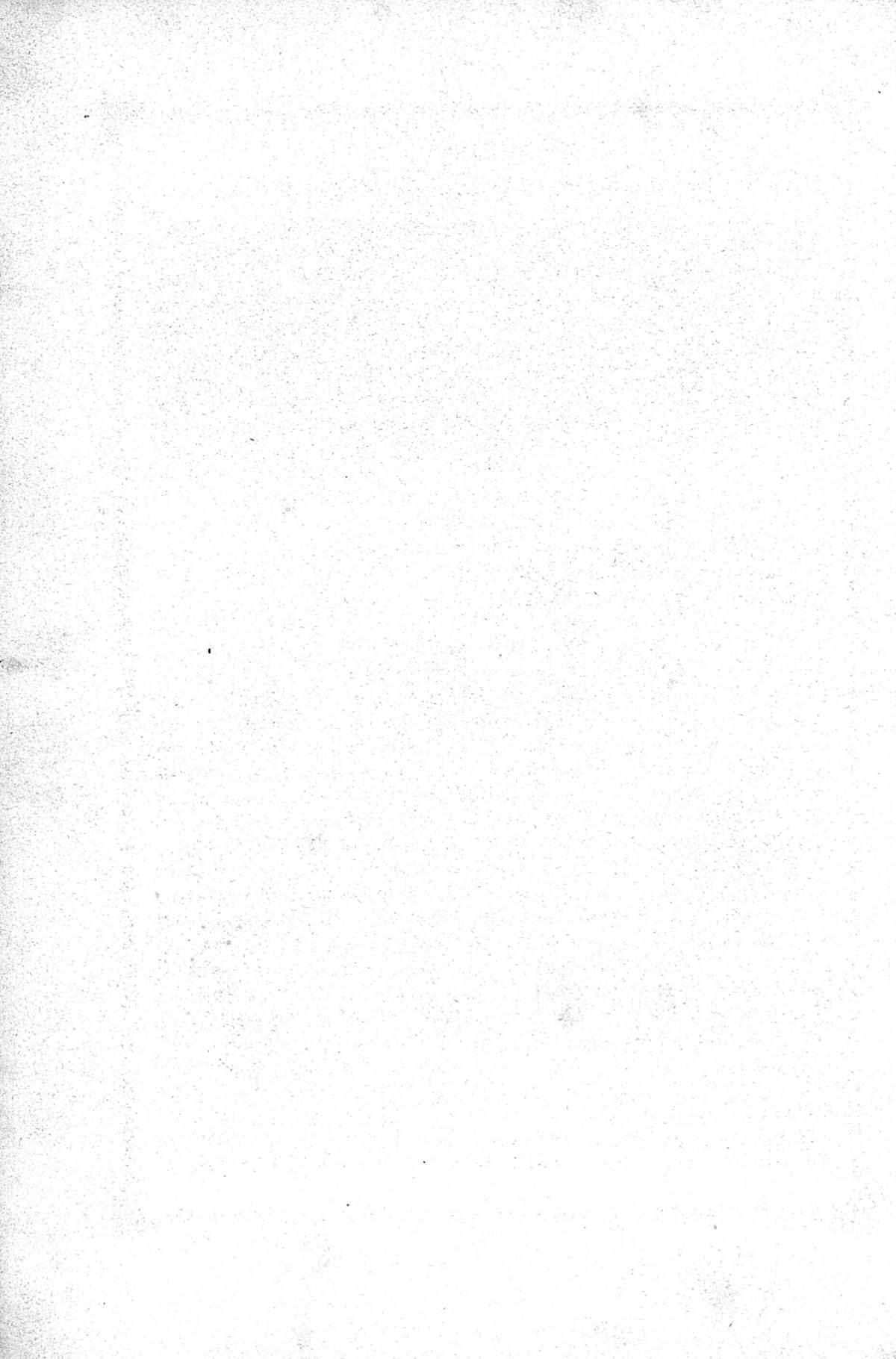


DARMSTADT.

DRUCK UND VERLAG VON GUSTAV GEORG LANGE.

PARIS
G. SCRIBA J^{ne}

NEW-YORK
FRANK BERNHARD & C



Le Canton de Berne.

Un singulier jeu du hasard a voulu que le peuple et le pays de la Confédération suisse, tirât son nom d'un des plus petits cantons. Schwyz appartient, il est vrai, au nombre des fondateurs de la Ligue qui comprend maintenant vingt-deux cantons, et personne ne niera qu'il n'ait exercé jusqu'à ce jour une influence marquante sur la destinée des habitants des Alpes; mais comment l'insignifiante tribu de pâtres de la Muotta et des Mythen a-t-elle pu disputer le droit de préséance à Lucerne, si riche et si peuplé, à Zurich si habile et si influent, et principalement à Berne, si fier, si fort et si énergique, pour donner le nom à tout un pays, cet unique privilège des anciens chefs et conquérants? Voilà une énigme que l'histoire générale de la Suisse à elle seule ne saurait déchiffrer, un fait que l'examen superficiel même doit faire paraître important, quelque difficile qu'il soit de l'expliquer. Jetons seulement un regard sur Berne, tel qu'il se présente à nous, aujourd'hui qu'il a perdu une grande partie de ses possessions. Sa large base s'appuie contre les Hautes-Alpes, au-dessus des sommets gigantesques desquelles s'étend, de l'Oldenhorn au Titlis, la ligne-frontière qui le sépare du Valais et d'Uri; les vallées succèdent aux vallées, et des hommes robustes qui peuvent fièrement se ranger à côté des autres montagnards, les habitent et renforçaient autrefois les troupes guerrières que la puissante ville pouvait mettre en campagne. Vers le nord le pays se

rétrécit; il n'y a plus que deux vallées: celle de l'Aar et de l'Emme; la population y est plus compacte, mais elle n'a pas montré moins d'énergie, moins de bravoure. Plus haut encore, vers le septentrion, sur les frontières de Soleure, la vieille alliée, le canton se bifurque, cependant à l'est il s'avance presque jusqu'au Jura, et à l'ouest il traverse même cette chaîne de montagnes pour se rapprocher de Bâle, son voisin. Telle est l'étendue actuelle de Berne qui gouvernait aussi autrefois le Pays-de-Vaud, qui étendait sa main dominatrice dans l'Argovie, qui avait part à tous les pays sujets, qui jouissait d'une grande considération au Conseil, et qui souvent, dans les affaires importantes, agissait de pleine autorité. Et néanmoins, qu'on sa capitale soit aujourd'hui le chef-lieu de la Confédération où siègent les hommes les plus saillants de la Suisse, elle ne put disputer le rang au petit pays de pâtres, cependant l'aristocratique Berne a dû céder le pas au démocratique Schwyz; il a dû souffrir que ses tribus et ceux de ses Confédérés recussent un nom qui n'était pas le sien.

Nous avons dit qu'il paraissait difficile de trouver le mot de cette énigme, et pourtant rien de plus aisé si nous envisageons l'histoire du canton. Laissons-la se découler à nos yeux.

A quelle époque les premiers hommes se sont-ils établis dans les contrées de l'Aar supérieure, de l'Emme et des lacs de Brienz, de Thun et de Bienne? Personne ne saurait le dire. Mais les recherches des archéologues ont démontré que le même peuple qui avait coutume de construire dans les eaux stagnantes ses modestes demeures sur pilotis, avait aussi choisi ces lieux pour ses colonies. Non seulement les constructions sur pilotis des temps antérieurs d'où l'on retira des armes et des ustensiles de fer, y sont représentées, mais aussi les constructions les plus anciennes y furent découvertes. Ici nous trouvons des haches de bronze, là des armes en pierre à côté des produits les plus primitifs du travail humain, comme preuves évidentes que, avant l'invasion des Romains dans la Suisse, d'autres hommes avaient pénétré jusqu'aux Alpes. L'histoire, il est vrai, n'en fait pas mention; elle ne connaît que les tribus helvétiques qui, 225 ans avant Jésus-Christ, soutinrent les Celtes de Porthal dans leurs combats contre les Romains, qui en l'an 107 de la même ère et encore plus tard, du temps de César, essayèrent vainement de faire une invasion dans les Gaules sous leur chef Orcitrix ou Orgétorix, pour vivre ensuite sous la domination romaine, jusqu'à ce que les tribus germaniques, traversant le Rhin, arrivèrent au pied des Alpes.

Si l'histoire nous laisse dans la plus grande ignorance sur l'époque antiromaine de la Suisse; elle ne nous donne que fort peu de détails sur

le canton de Berne à l'époque romaine elle-même. Avec toute la Suisse occidentale il appartenait à la Gaule, et longtemps il se trouvait sous l'administration du chef romain de la Germanie supérieure, résidant à Mayence; au quatrième siècle après J. Ch., la constitution provinciale d'Auguste ayant été remplacée par une autre, la contrée entre les Alpes et le Jura fut incorporée dans la province *Maxima Sequanorum*. D'abord les Romains ne paraissent avoir subjugué que les peuplades du plat pays; mais peu à peu, à mesure que la domination romaine gagnait en durée; les habitants des hauteurs, vivant jusqu'alors dans la plus complète indépendance, durent enfin se soumettre aux vainqueurs et, dans la suite, la paix fut établie. Cependant le peuple semble avoir conservé encore bien longtemps ses moeurs, sa langue et sa nationalité. Des villes plus considérables furent fondées; presque toutes les colonies de l'Aar et de l'Emme étaient de peu d'importance, car les Romains n'avaient aucun sujet d'établir en ces endroits, qu'aucune route considérable ne traversait, de grandes places d'armes, et les Celtes eux-mêmes ne se sont jamais distingués comme fondateurs de villes. Comme ils sont les plus anciens habitants connus de toute la Suisse, qu'il nous soit permis, pour les dépeindre, de citer un passage de M. Mommsen. (La Suisse à l'époque romaine. Rapports de la société archéologique de Zurich. — 9^e Vol. Années 1853 — 1856.) „Les Celtes, dit le célèbre historien; n'appartenaient pas au nombre des peuples les plus intelligents, les plus capables de culture. On loue leur bravoure, et avec raison; mais cette bravoure est celle d'un maître d'escrime et d'un querelleur, et non d'un bourgeois. L'habit de combat bariolé et un équipement brillant n'étaient pas des choses accessoires dans les luttes qu'ils recherchaient avec avidité en temps de paix. Ils paradaient des blessures qu'ils y recevaient et de celles qu'on leur faisait à la guerre. Ils méprisaient les armes de trait et ne connaissaient, du moins dans les temps plus reculés, que le combat à la lance et, avant tout, à l'épée et au poignard; ils se plaisaient même à combattre tout-à-fait nus ou seulement légèrement vêtus, à peine protégés par leurs longs et étroits boucliers, exposant ainsi leurs corps musculeux aux armes des ennemis. Les médailles de la colonie romaine *Ariminum*, qui servait de forteresse-frontière contre les Celtes de Porthal, nous les montrent tels qu'ils y apparurent aux Romains, lors des guerres puniques; sans casque, la barbe et les cheveux longs et épars, un large collier d'or autour du cou, un bouclier étroit orné de toutes sortes de figures, l'épée à la main et le poignard sous l'aisselle, tels étaient ces héros à une époque où le véritable héroïsme consistait en une bonne dose de fanfaronnerie et de

brutalité: des héros qui longtemps avant le moyen-âge s'exerçaient dans les tournois et argumentaient dans les duels ad hominem. Ces rudes adversaires sur le champ de bataille, en supposant toutefois qu'ils fussent à jeûn et que le soleil ne fût pas trop brûlant, succombèrent cependant à la supériorité des armes de trait et à l'avantage qu'avaient des corps bien organisés sur la force qui repose uniquement sur un acier bien trempé et sur un bras nerveux. Mais leur faiblesse consistait principalement dans leur incapacité politique. L'énergie morale qui gouverne le monde, parcequ'elle sait se gouverner elle-même, qui relève chaque individu en particulier dans le grand ensemble, qui épure l'égoïsme et le convertit en esprit national, cette véritable splendeur, cette véritable puissance de la nature humaine sur laquelle repose l'Etat, est, proportion gardée, étrangère à la nature celtique. De là aussi le rôle moins important qu'ils ont joué dans l'histoire, en comparaison de toute autre nation indo-germanique. Ils ont bien détruit des temples, saccagé des villes, fait trembler Rome, Delphes, Byzance et Bergame; mais à partir de ce Gaulois insensé qui, par pur ennui, laissa échapper Rome, jusqu'à Paddy, aplanissant son champ de pommes de terre autant que possible et appelant sur les améliorations des Saxons la colère de la S^e Vierge, ils se sont montrés incapables de fonder un gouvernement de bienséance, de sûreté et de véridicité; ils ont tout au plus réussi à établir un Etat militaire; l'ordre militaire est le seul qu'ils connaissent et reconnaissent. Il y a deux choses, dit le vieux Caton, auxquelles Gaulois ajoutent du prix: la gloire et l'esprit. Les Celtes ont ébranlé tous les Etats de l'antiquité, mais il n'en ont fondé aucun de durée; déjà la manière superficielle avec laquelle ils s'établirent dans les terres nouvellement conquises et leur mépris pour la navigation et pour la puissance maritime, prouvent ce à quoi l'histoire ne les avait pas destinés. C'étaient de mauvais citoyens, d'excellents mercenaires et de bons sujets; les Romains les ont subjugués avec autant de facilité que les habitants de l'Asie Mineure. L'histoire nationale des Gaulois touche à sa fin avec la mort de Vercingétorix."

Heureusement pour le canton de Berne, le peuple celtique, tel que nous venons de le dépeindre et que l'influence de la chute du colosse romain ne put régénérer, fut submergé par un autre peuple. Les tribus germaniques, après avoir déjà fait au quatrième siècle de fréquentes incursions dans la Suisse, traversèrent enfin le Rhin au cinquième siècle et s'établirent au nord des Alpes. L'est du pays fut occupé par les Alemans sauvages et dévastateurs, et l'ouest, c'est-à-dire le domaine du canton de Berne, par les Burgondes plus civilisés, dont le siège principal devint le

lac de Genève. Quoique l'histoire n'en ait conservé qu'un faible souvenir, on sait pourtant qu'ils en agirent plus humainement envers les habitants qu'ils y trouvèrent que les Alemans; ils leur laissèrent une partie de leurs biens, embrassèrent le christianisme, et dans la partie méridionale de leur domaine, prirent même la langue des vaincus. Mais leur règne fut de courte durée; les Francs belliqueux s'étendirent de plus en plus, et l'Helvétie bourguignone devint leur proie par les fils de Clovis, à l'égal de l'Helvétie allemande. La légende suisse nous raconte des cruautés que les chefs francs exercèrent entre eux à cette époque et plus tard encore, ainsi que des maux qui frappèrent le peuple par les guerres et les querelles continuelles. Pépin-le-Bref chassa enfin du trône les Mérovingiens, et, après sa mort et celle de Carloman, son fils Charlemagne commença son règne glorieux. Il est surprenant que Berne ne parle que fort peu de ce puissant monarque si connu dans tous les pays allemands; son souvenir ne s'y est pas conservé parmi le peuple comme à Zurich et au Valais, et les traces de son influence immédiate ne s'y font que peu sentir. Sous ses puissants successeurs, Berne appartenait tantôt à la Lorraine, tantôt à l'Allemagne; enfin le comte franc Rodolphe, parent de la famille carlovingienne, qui doit avoir résidé à Strättlingen sur le lac de Thun, fonda le royaume de Haute ou Petite-Bourgogne entre le Jura et la Reuss.

Il n'y a aucun doute que, dans la période de cet autre empire de Bourgogne dont l'histoire fait souvent mention, le pays ne gagnât en importance; nous apprenons que beaucoup d'endroits furent fondés, que de nombreux couvents furent établis et que l'activité des hommes se développa de jour en jour. On vante principalement le règne de Rodolphe II. dont l'épouse Bertha, eu égard à la grande quantité d'églises et de couvents qu'elle fonda, fut honorée du titre de sainte, quoique beaucoup de traditions qui se rattachent à elle, rappellent la déesse allemande Berchta. Comme celle-ci elle enseignait à filer aux femmes du pays; le siècle d'or du royaume de Bourgogne était celui où „Bertha filait“ et traversait avec ses compagnes filantes le pays, instruisant et distribuant des dons. Mais aussi le deuxième royaume de Bourgogne prit fin après une existence d'un siècle et demi; le pays échut de nouveau en partage à l'Allemagne en 1032, sous l'empereur Conrad II. que Rudolphe III. de Bourgogne avait désigné pour son successeur; il fut administré par des gouverneurs; comme tels parurent bientôt les ducs de Zähringue qui obtinrent la régence de Bourgogne par droit d'héritage. La noblesse étendait de plus en plus sa puissance; partout les petits et les grands seigneurs siégeaient dans leurs

châteaux-forts, tenant le peuple dans la dépendance et se faisant la guerre. Mais les Zähringue n'étaient pas des hommes faibles; ils cherchaient avec une conséquence marquée à augmenter leur considération et leur puissance, et à s'assurer la possession de l'État. Pour atteindre ce but ils avaient besoin de places fortes, et à cet effet Berthold IV. de Zähringue fit bâtir (en 1177) Fribourg, et son fils Berthold V. tout aussi énergique que lui, après avoir fortifié Burgdorf et Soleure, fonda Moudon, Yverdon et (1191) Berne, la ville de l'Aar presque imprenable.

L'Aar, après avoir traversé les lacs de Brienz et de Thun, se dirige vers le nord-ouest et forme, avant de prendre une direction occidentale, par de singulières sinuosités, deux presque îles dont la plus septentrionale servait à l'époque celtique (les restes archéologiques qu'on y a trouvés en font foi) de refuge fortifié aux habitants, lors des invasions ennemies. Ce n'est pas cette presque île, mais celle qui se trouve plus au sud, que Berthold V. choisit pour sa ville. Longtemps avant un petit village, nommé Bern, dominé par le castel de Nydeck, doit avoir existé; et le duc résidant à Burgdorf venait souvent visiter le manoir de Nydeck. Grâce aux privilèges que lui accordait Berthold, la ville s'accrut en proportions considérables; une partie de la basse noblesse des environs vint s'y établir, et le chiffre des gens qui cherchaient derrière ses murs protection contre les oppressions, était encore plus important. Dix-sept ans s'étaient à peine écoulées depuis que la pierre fondamentale de la ville avait été posée, que le duc mourut; cette mort menaça grandement la prospérité de Berne. Mais ce qui semblait lui être préjudiciable, tourna à son avantage; car l'empereur Frédéric II. à qui les citoyens s'adressèrent, lui accorda de nouveaux privilèges et la déclara ville libre impériale, ce que des villes beaucoup plus anciennes, p. e. Zurich, ne purent obtenir qu'après de rudes combats.

Cependant elle ne fut pas épargnée. Quoique la noblesse ne sentit pas encore que les villes et la bourgeoisie seraient un jour sa ruine, elle n'en voyait néanmoins avec dépit une ville qui ne lui était pas sujette et qui cherchait à sauvegarder son indépendance par ses propres forces. Déjà en 1230, Berne se vit menacée par le comte de Kybourg et en conséquence forcée de réclamer l'assistance du duc de Savoie, assistance qu'elle n'obtint qu'à condition qu'elle promit de lui être sujette. Cependant, ayant plus tard combattu pour le duc, elle conquit son entière liberté pour ne plus jamais la reperdre. La ville s'étendit davantage et le nombre des bourgeois capables de porter les armes s'accrut; bientôt ils n'eurent plus rien à craindre de certains seigneurs, et osèrent même désobéir à l'empereur

Rodolphe de Habsbourg. Deux fois en 1288 il s'avança avec une forte armée vers la ville; deux fois il dut se retirer après un siège infructueux; quant aux Bernois, ils étaient si peu intimidés que la même année ils marchèrent contre quelques châteaux de riches et puissants seigneurs, et les conquirent. Et lorsque bientôt après de nouvelles troupes habsbourgeoises attaquèrent Berne et qu'un combat fut livré à la Schlosshalde, ils repoussèrent de nouveau l'ennemi. Il y eut tant de sang répandu, que leur bannière blanche en fut teinte; en souvenir de cette action mémorable, leurs armoiries, un ours noir en champ blanc, furent converties en un ours noir à griffes couleur de sang en champ rouge.

Les ennemis de Berne devinrent plus nombreux à mesure que ses libertés furent défendues avec plus d'acharnement; toute la noblesse des environs était de leur côté, et les bourgeois, dit le chroniqueur Justinger, ordinairement si résolus et si braves, durent céder et fléchir. Même Fribourg prit le parti de ses adversaires, dont les chefs étaient les comtes de Savoie et de Greyerz, l'évêque de Lausanne et les seigneurs de Neuchâtel et de Thurn. Pour la première fois Berne combattit en bataille rangée et mit en fuite un ennemi supérieur en nombre près du Donnerbühl.

La victoire du Donnerbühl dut naturellement relever l'amour-propre, la considération et le courage des bourgeois; d'autres villes, p. e. Laupen, Bienne et Soleure recherchèrent leur alliance, et la petite noblesse tremblait dans ses châteaux, que Berne, pour se débarrasser de voisins si dangereux, commença à démolir. Fribourg aussi se réconcilia avec sa sœur de l'Aar, et même le comte de Kybourg devint citoyen de Berne. En outre elle gagna du terrain et des gens; c'est ainsi qu'elle obtint en 1324 Laupen, et, en 1334, le nantissement d'Hasli. En même temps aussi le caractère des Bernois se développa en proportion. Le gouvernement était aristocratique; à la tête des affaires se trouvait la noblesse de la ville, qui sut défendre ses prérogatives, regardant avec fierté sur tous ceux qui n'étaient pas des siens et méprisant tout ouvrage qui n'émanait pas d'elle. Les autres citoyens possédaient la même fierté et se croyaient bien au-dessus de ceux qui n'étaient pas bourgeois de Berne. Le but proposé fut poursuivi avec une ténacité extraordinaire; tous les moyens furent mis en activité; dès qu'on avait pris possession de quelque chose, on ne lâchait plus prise et l'on défendait de vive force quand d'autres moyens étaient impuissants. L'allié, à moins qu'il ne fût assez fort, devenait bientôt sujet, et ses droits les plus anciens, garantis même par la ville, entraient peu en considération dès qu'ils ne convenaient pas aux gracieux seigneurs. Toute résistance

était tôt ou tard sévèrement punie, toute atteinte était vengée, et la main s'étendait de tous côtés pour subjuguier ce qui pouvait être subjugué. Eu égard à la prudence et à la politique du gouvernement bernois, on a donné à Berne le nom de Venise suisse, et non à tort; cependant on pourrait mieux la comparer à Rome, qui fit en grand ce que Berne fit en petit. Quelle différence entre la politique de Zurich et même celle des villes voisines plus petites, Soleure et Fribourg! Jamais les autres cantons ne s'étaient intimement liés à Berne dont ils redoutaient le sort et la puissance; ils veillaient avec une certaine jalousie à ce qu'elle n'eût par la suprématie dans le Conseil de la Confédération, et ne convertit les Confédérés en alliés dépendants.

Le caractère de Berne ne se révéla pas encore distinctement au quatorzième siècle, et se montra plutôt alors à l'état d'embryon, cependant la haute noblesse des environs paraît déjà alors avoir reconnu le danger. Lorsque Berne eut embrassé le parti du pape pour ne pas reconnaître le roi Louis de Bavière, il se forma contre la ville, qui du reste n'avait cessé de vexer la noblesse, une nouvelle alliance à laquelle appartenaient les comtes de Nidau, de Kybourg et de Neuenberg, beaucoup de nobles du Valais, de l'Argovie et enfin de la ville de Fribourg. L'attaque fut d'abord dirigée contre Laupen, petite ville conquise par les Bernois et défendue vaillamment par la faible garnison sous les ordres du seigneur Jean de Bubenberg. Berne courait les plus grands dangers; elle s'adressa à ses voisins qui lui envoyèrent des secours. A côté des habitants de la vallée d'Hasli et de la Simme, parut une petite troupe de Souleurois, en outre des troupes auxiliaires des cantons primitifs qui, pour la première fois, entrèrent en alliance avec Berne. Le combat eut lieu le 21 Juin 1339, immédiatement devant Laupen. Six mille combattants Bernois et alliés en vinrent aux mains avec une armée trois fois plus forte, et néanmoins ils remportèrent la victoire la plus complète; plusieurs comtes, grand nombre de chevaliers et de nobles, le bourgmestre, d'autres membres du Conseil de Fribourg, et beaucoup de soldats couvraient le champ de bataille; vingt-sept bannières furent conquises. La guerre n'était pourtant pas encore terminée; mais déjà en 1341, après quelques combats moins importants, la reine Agnès de Hongrie qui vivait au chapitre de Königsfeld, parvint à réconcilier les parties belligérantes et à engager les deux sœurs, Berne et Fribourg, à renouveler leur alliance.

Berne, quoique affaiblie et éprouvée par une guerre qui la menaçait d'une ruine certaine, se remit néanmoins promptement de son épuisement, car déjà deux années après elle fut en état de fournir des soldats au duc

de Savoie. Elle sut constamment remplacer ses habitants par des hommes vigoureux qu'attirait la renommée de la ville libre. De nouvelles générations occupèrent la place de l'ancienne, mais l'esprit incarné à Berne demeurait toujours le même. On la ceignit d'un mur d'enceinte plus étendu, qui, vu les dissensions continuelles et les nombreux ennemis publics et secrets, n'en paraissait que d'autant plus nécessaire. De nouvelles alliances furent conclues avec d'autres villes, notamment l'alliance éternelle avec Soleure et plus tard avec Bienne; un traité avec les ducs d'Autriche la força même à marcher contre Zurich et leurs alliés auxquels elle avait pourtant tant d'obligations. Mais déjà en 1353 elle fit un pas qui devait avoir les résultats les plus importants pour son avenir; le 6 mars de la même année elle entra en confédération éternelle avec Uri, Schwyz et Unterwald, et établit par là peu à peu des relations plus intimes avec Zurich et Lucerne.

Cette alliance consolida et fortifia Berne; les années suivantes montrent qu'elle intervint régulièrement toutes les fois que ses alliés étaient menacés ou insultés. C'est ainsi que, lorsque les soi-disant Anglais (horde indisciplinée à la solde de l'Angleterre et qui avait combattu contre la France) eurent pénétré en Alsace et s'avancèrent vers Bâle, les Bernois volèrent au secours des villes amies; ils en agirent de même en 1367 quand Bienne fut surprise par Jean de Vienne, évêque de Bâle. Elle ne manqua par non plus à d'autres combats, et, sans attendre même l'appel de leurs chefs, „les bons compagnons“, les courageux Bernois, vinrent s'opposer aux Gugler (nom qui leur venait de leurs hauts chapeaux) qui, sous Ingelram de Coucy, dévastaient et pillaient la Suisse septentrionale. Deux combats favorables, livrés par les Bernois à Ins et à Traubrunnen, amenèrent la prompte retraite des ennemis. Entre temps les conseillers bernois acquirent (1367) par achat, la possession précieuse d'Arberg, et les deux seigneuries de Thun et de Burgdorf leur échurent en partage après des combats sanglants avec Kybourg, par le traité de paix de 1384; cette nouvelle acquisition leur valut de nouveaux sacrifices pécuniaires presque au-dessus de leurs forces. Mais quelles que fussent les dettes qui pesaient sur la ville, elles ne purent fléchir le courage des citoyens; ils s'engagèrent dans de nouveaux démêlés et combattirent notamment Fribourg dans le domaine duquel ils pénétrèrent. Berne se tint cependant à l'écart durant la guerre de Sempach, malgré les liens sacrés qui l'attachaient aux cantons primitifs, et en cela elle mérita de justes reproches. Les années suivantes amenèrent de nouveaux agrandissements dans les propriétés de la ville. En 1386 on prit possession d'Unterseen, en 1388 on conquiert Buren et Nidau, de concert

avec Soleure, en 1400 on acheta d'Antonius de Thurn la terre de Frautigen; à ces acquisitions il faut joindre de nouvelles alliances avec les seigneurs et les villes, et la circonstance que beaucoup de familles nobles s'éteignirent, que d'autres quittèrent le pays ou recherchèrent l'amitié de Berne. Il arriva donc que, vers la fin du quatorzième siècle, Berne était la puissance la plus importante des bords de l'Aar moyenne et que, malgré l'inimitié de ses adversaires, elle ne leur en inspirait pas moins du respect. Même le clergé, si jaloux de ses droits et de ses privilèges, dut, en plus d'une occasion, se soumettre aux ordonnances des seigneurs de Berne.

Outre les guerres, d'autres calamités que les chroniqueurs savent raconter avec plus ou moins de détails, vinrent frapper la ville: de grandes mortalités, des émeutes et des troubles, de forts incendies, dont cependant celui de 1405 était le plus désastreux. Déjà au mois d'Avril 52 maisons furent réduites en cendres; le nombre de celles qui devinrent la proie du deuxième incendie est évalué à 550; plus de cent personnes y perdirent la vie. On accusa du crime d'incendiaire des ennemis cachés et l'on alla jusqu'à faire exécuter une pauvre vieille femme. L'aspect de la ville dévastée était désolant, et même la fierté des Bernois était tellement brisée, qu'ils regardaient l'incendie comme une juste punition de Dieu et que deux cents d'entre eux, ainsi que les Conseillers, promirent solennellement de se corriger, de ne plus opprimer les autres et d'être plus impartiaux dans leurs jugements. On voit donc que l'équité et le droit n'étaient pas le côté faible des Bernois. Les alliés et les Confédérés n'abandonnèrent pas les malheureux frères. Soleure, Lucerne, Bienne et les villes et terres récemment conquises ou achetées, mais principalement Fribourg, prodiguèrent leurs soins aux infortunés et leur firent parvenir de riches dons; la reconstruction fut aussitôt commencée et conduite à heureuse fin. Les vœux prononcés par le Conseil et les deux cents furent bientôt oubliés; du moins il s'éleva déjà peu d'années après, lorsqu'on bâtit à grands frais un plus bel hôtel-de-ville, des plaintes amères contre l'oppression des sujets.

Un des événements les plus saillants après le grand incendie, non seulement pour la Confédération en général, mais pour Berne en particulier, fut le concile de Constance. Elle reçut la visite de l'empereur Sigismond qu'on sut gagner par de grandes festivités. Le concile fournit aussi l'occasion d'un nouvel agrandissement de territoire. Lorsque le duc Frédéric d'Autriche fut mis au ban, en 1415, et que l'empereur Sigismond ordonna aux Confédérés de prendre les armes, promettant de leur céder tout le domaine qu'ils conquerraient, Berne pénétra aussitôt dans l'Argovie, et, secondée par Soleure, s'empara de Zofingue, d'Aarau,

de Lenzbourg, de Brugg et d'autres villes, avant que les autres cantons eussent pris un parti. Pour Zurich il resta le baillage de Knonau, pour Lucerne Sursee, et pour la Confédération entière le comté de Baden avec les baillages libres. Soleure, le moins avide des alliés, céda bientôt toutes ses conquêtes à Berne, moyennant indemnité. De cette manière Berne avait non seulement agrandi son territoire; mais elle était aussi devenue si puissante que ses voisins n'osèrent plus lui résister. Bientôt la vallée de l'Emme, les districts de Schwarzbouurg et de Guggisberg lui échurent en partage, et partout où elle entra en campagne, p. e. dans le Valais, elle moissonna des lauriers. A l'exemple d'autres villes riches et influentes, elle résolut d'ériger une magnifique maison de Dieu; elle commença son imposante cathédrale qui ne fut pourtant achevée que 150 années plus tard.

Si jusqu'alors Berne jouissait déjà d'une grande considération, elle dut s'élever encore davantage dans la suite, car toutes les circonstances qui augmentèrent la force et l'influence de la Confédération devaient réagir sur elle. Dans la malheureuse guerre de Zurich elle se décida, quoiqu'à regret, contre Zurich, et dans l'expédition contre le Dauphin de France, une foule de combattants bernois moururent en braves à la bataille de Birs, le 26 Août 1444, et préservèrent par là la Suisse de guerres ultérieures. Vinrent les guerres de la Confédération contre le duc Sigismond d'Autriche et le duc Charles de Bourgogne (de 1474 à 1477). Les Bernois prirent une part très active aux guerres de Bourgogne, et leurs guerriers occupaient toujours les premiers rangs dans les trois grandes batailles de Granson, de Murat et de Nancy. Mais là, comme partout ailleurs, Berne ne perdit pas de vue ses intérêts; en 1474 elle prit Erlach, dont les propriétaires avaient manifesté des intentions ennemies à l'égard de la Confédération. Deux siècles plus tard eut lieu la guerre de Souabe avec sept batailles et d'innombrables escarmouches, livrées en partie sur le sol allemand, en partie sur le sol suisse. Quelque puissants que fussent les adversaires de la Confédération et quoique l'empereur Maximilien se fût placé lui-même à leur tête, ils durent cependant, après la sanglante bataille de Dornach, le 25 Juillet 1477, conclure la paix et reconnaître l'indépendance de la Suisse, qui néanmoins était encore longtemps regardée comme appartenant à l'empire germanique. Abstraction faite des batailles du Schwaderloch, de Frustenz et de Mals où l'ennemi avait été mis en fuite (elles n'étaient que le prélude de la bataille de Dornach) et où Berne parut dignement à côté de ses alliés, elle résista courageusement, de concert avec Zurich et Soleure, à un ennemi bien équipé et supérieur en nombre

à Dornach jusqu'à ce que, au moment du plus grand danger, des secours s'avancant de Lucerne et de Zug, décidèrent de la victoire.

La constitution de Berne, démocratique dès le principe, continua à conserver ce caractère dans son essence. Souvent, il est vrai, il y eut des rixes entre la noblesse et la bourgeoisie, mais elles n'étaient jamais de longue durée. La noblesse avait besoin du peuple qu'il ne pouvait pas subjuguier et celui-ci était convaincu que le patriciat, par ses lumières, son expérience dans la guerre, ses relations influentes, ne pouvait être qu'utile au bien public, en favorisant l'agrandissement de l'Etat et sa puissance. Un autre point de similitude des deux partis fut la prétention que chacun avait de vouloir gouverner, et tous deux sentaient cependant que la chose n'était possible qu'autant qu'ils agiraient d'un commun accord et s'opposeraient aux exigences des étrangers et des sujets. Ajoutons à ces circonstances qu'à Berne il y avait des sociétés de bourgeois, il est vrai, mais non de véritables corporations qui séparaient l'état et la vocation des bourgeois, et qu'en outre la bourgeoisie, qui votait par quartiers, était souvent consultée. Mais déjà le commencement du seizième siècle posa le germe de profondes et durables divisions. Le riche butin qu'on faisait assez fréquemment dans les guerres, avait engendré partout le luxe et l'intempérance; il se forma des troupes guerrières désordonnées et entreprenantes qui portèrent l'effroi dans le cœur des paisibles bourgeois, et l'amour de la guerre et du service mercenaire se développa rapidement, nourri qu'il était par les nobles qui cherchaient ainsi à éloigner du pays les mécontents, en leur faisant entrevoir l'or et les honneurs qu'ils pourraient recueillir chez un prince étranger. Les guerres d'Italie, où des Confédérés portaient les armes contre des Confédérés, étaient surtout préjudiciables. Beaucoup de valeureux Suisses tombèrent à Navare et dans la désastreuse bataille de Marignan; le petit nombre de combattants qui retournèrent dans leur patrie, et les veuves et les orphelins de ceux qui avaient péri, maudirent les chefs qui s'étaient laissé séduire moyennant des pensions et des présents par les princes étrangers, c. à. d. par les pensionnaires ou mangeurs de couronnes. C'est ainsi que peu à peu le simple bourgeois se sépara du patricien, le sujet du noble seigneur, et il était facile de prévoir les conflits sérieux qui allaient éclater.

Immédiatement après les guerres d'Italie commença le plus grand événement du seizième siècle, la Réformation. Berthold Haller, marchant dans les traces d'Ulric Zwingli, prêchait avec beaucoup de succès à Berne; mais d'autres lui succédèrent bientôt, et l'on en vint à de vives discussions puisque les adversaires des doctrines réformées déclaraient celles-ci dans

leurs sermons, impies et coupables. Le Conseil de Berne se rangea d'abord du côté des anciens croyants et défendit sévèrement tout atteinte aux usages, au jeûne et aux célibat des prêtres; ceux qui s'étaient mariés furent démis de leurs fonctions. Cependant la nouvelle doctrine, vaillamment défendue par ses ministres dans des dissertations publiques, sortit de l'obscurité, et plus les lettres adressées à Berne par les cantons primitifs étaient pressantes, plus elles exhortaient les citoyens à rester fidèles à leur ancienne religion, plus ceux-ci s'empressaient d'embrasser la nouvelle. D'abord le Conseil de Berne avait craint que la doctrine des Anabaptistes, qui attaquait les dîmes, les corvées des paysans, et qui était principalement dirigée contre les grands seigneurs, ne fit cause commune avec la Réformation; mais lorsqu'il se fut convaincu que les réformateurs eux-mêmes se déclaraient contre les Anabaptistes, il se plaça ouvertement de leur côté. Il n'y a aucun doute que des raisons politiques n'y contribuassent puissamment. Le désir le plus ardent des seigneurs de Berne était de voir la restriction du pouvoir ecclésiastique; la réformation offrait l'occasion la plus favorable. En peu d'années les couvents et les monastères de Berne furent abolis, leurs revenus en impôts et en dîmes, retranchés, et les serviteurs du pape devinrent les serviteurs de l'Etat. Néanmoins Berne en agit moins énergiquement quand la guerre éclata entre les catholiques et les réformés, car il y avait encore toujours dans son Conseil des hommes qui sympathisaient avec les catholiques; le maire Sébastien de Diessbach même, était un tel adversaire de la réformation qu'il se retira plusieurs années plus tard à Fribourg pour se soustraire à elle. Il arriva donc que, les Zurichois ayant été battus à Cappel et sur la montagne de Zug, les réformés durent conclure une paix honteuse et que dès lors, principalement par le manque d'énergie de Berne, les cantons catholiques, quoiqu'ils fussent inférieurs en population, gardèrent près de deux siècles la suprématie.

Depuis longtemps déjà Berne était en relations amicales avec Genève; ces relations n'en devinrent que plus intimes par les vexations que son évêque et la Savoie lui faisaient subir. Cependant le Conseil de Berne ne put d'abord se résoudre à envoyer des secours aux Genevois. Vu le droit de bourgeoisie que le duc de Savoie possédait toujours à Berne, toute assistance de la part de cette ville fut sévèrement défendue et un corps de volontaires même rappelé. Enfin la bourgeoisie se décida cependant à la guerre et les états y ayant consenti en grande majorité, une joyeuse troupe, conduite par le trésorier Nægeli, pénétra dans le Pays-de-Vaud, après une déclaration de guerre solennelle. Les amis confédérés

et l'étranger, il est vrai, exhortèrent à la paix, mais les Bernois, qui avaient en vue un nouvel agrandissement de territoire, restèrent sourds à ces conseils et prirent en moins de cinq semaines tout le Pays-de-Vaud pour le garder pour toujours, selon leur habitude. C'est ainsi que son domaine, auquel vint se joindre, en 1555, le district de Gessenay (Saanen, s'étendit des frontières du Valais et du lac de Genève jusqu'au Jura, comprenant des possessions qui n'avaient presque rien de commun quant à leurs mœurs et à leur langue, et auxquelles il faut ajouter encore quelques baillages de la Confédération.

Nous pouvons passer plus rapidement sur les temps postérieurs; Berne était arrivé à son apogée et tout ce qui y arriva d'important, se confond avec l'histoire de la Confédération ou pourra être mentionné à la description des différents endroits du canton. A différentes reprises il fut inquiété dans sa possession la plus importante, le Vaud, qu'il s'était empressé de convertir au protestantisme; mais il sut la maintenir; et enfin en 1617, la Savoie lui en fit l'entière cession. La peste aussi pénétra dans les murs de la ville et décima les habitants. Mais tous les dangers qui la menaçaient en ces sortes d'occasions, ne purent troubler sa splendeur.

En 1647 la Confédération se détacha de l'empire allemand; cinq années plus tard éclatèrent les révoltes des paysans et troublèrent la sérénité de l'horizon. Depuis la conquête du Pays-de-Vaud, le grand Conseil s'était de plus en plus emparé du pouvoir souverain; il se recrutait dès lors dans un petit nombre de familles qui surent prendre possession paisible de toutes les charges et de tous les emplois, partagèrent les citoyens en castes plus ou moins privilégiées, et les convertirent en véritables sujets. Les domaines conquis ou achetés éprouvèrent un sort encore plus pitoyable; ils furent administrés par des baillis qui, non contents de traiter les sujets avec dureté, pressuraient le pays et profitaient de la moindre opposition aux nouvelles ordonnances et aux nouveaux impôts, pour retrancher le peu de privilèges dont il jouissait de temps immémorial. Et cependant les expéditions militaires fréquentes avaient développé chez les campagnards et les habitants des petites villes un esprit puissant qui cherchait à se faire valoir. A l'exemple du domaine de Lucerne et d'Argovie, il en arriva dans le canton de Berne à une révolte de paysans qui prit des proportions très étendues sous la conduite de Nicolas Lauenberg. Si les campagnards avait su tirer profit de leurs avantages, Berne eût eu la plus grande peine à maintenir sa domination; mais le moment opportun fut manqué; les Bernois eurent le temps de se remettre, d'agir de concert avec les autres

cantons, et les rebelles furent bientôt battus à Herzogbuchsee et complètement soumis.

Le moment de châtier les insurgés était venu; les chefs payèrent de leur vie leur audacieuse entreprise, et Berne parvint même à étendre ses exécutions jusque dans les murs de Soleure dont le gouvernement s'était déclaré pour la douceur et la modération. Le but principal de l'aristocratie bernoise était de se faire craindre tout à l'entour; en effet elle atteignit son but. La guerre des paysans était à peine terminée (1656) qu'une nouvelle guerre de religion éclata; mais cette fois encore les réformés eurent le dessous et les troupes bernoises furent battues à Villmergen, si bien que la querelle fut terminée et que l'ascendant des cantons catholiques fut consolidé. Ce n'est que soixante années plus tard que les réformés purent enfin prendre leur revanche et, le 25 Juin 1712, une deuxième bataille fut livrée sur les mêmes lieux, bataille où les Bernois remportèrent une victoire si décisive sur les cantons primitifs, que la paix fut conclue quelques semaines après.

Peu d'événements importants eurent lieu dans la période qui s'écoula entre la bataille de Villmergen et la révolution française; le seul qui mérite d'être cité, est une émeute de paysans projetée, de peu de conséquence. Même pour les habitants de Berne la domination du patriciat était devenue intolérable; il se forma donc une conspiration, à la tête de laquelle figurent deux respectables citoyens, Henri et Fueter. Le complot fut découvert et ses auteurs expièrent, les uns par la hache, les autres par l'exil, leur téméraire entreprise. Il fallait donc renoncer, pour le moment du moins, à précipiter le patriciat; mais les nobles seigneurs, s'opposant de plus en plus aux volontés et aux exigences de la population, il n'en marcha que d'autant plus sûrement et plus rapidement vers une ruine prochaine. La révolution française éclata. Les patriciens, obstinés à maintenir leur système et leur position, reconnurent aussitôt le danger auquel ils étaient exposés. Déjà en 1791 ils envoyèrent dans le Vaud des troupes pour défendre les frontières. Mais quoique des guerriers français n'eussent pas encore pénétré dans le canton, néanmoins leurs idées se répandirent dans les pays sujets, et lorsque sept années plus tard, le 10 Janvier 1798, les Français entrèrent en effet dans le pays de Vaud, il fut perdu sans retour. Après quelques légers combats, les républicains, ces Sans-culottes si méprisés et si dédaignés, firent main basse sur la capitale, le 5 et 6 Mars de la même année, et les Bernois, mis à contribution eux-mêmes, virent avec la plus poignante douleur leurs arsenaux pillés et leurs trésors enlevés. Ils perdirent outre le Vaud aussi l'Argovie,

et les sujets obtinrent droits égaux à ceux des bourgeois. La ville de Berne devint, il est vrai, siège du gouvernement central helvétique, mais n'en fut par là que très faiblement dédommée; avec cela la constitution de la République helvétique une et indivisible s'écroula bientôt, et dut faire place à la nouvelle constitution de Napoléon I., qui rétablit bien l'indépendance cantonale mais non l'autorité de certaines familles.

Cependant l'empire de Napoléon toucha à sa fin et les alliés s'avancèrent vers la Suisse. L'aristocratie, qui n'attendait que le moment opportun pour rétablir l'ancien état de choses dans toute son étendue, releva aussitôt la tête et fit jouer tous les ressorts pour reconquérir le territoire perdu. Mais même le congrès de Vienne ne tenta pas à aller si loin: il reconnut l'indépendance du Vaud et de l'Argovie, et réunit par contre à Berne la majeure partie de l'ancien évêché de Bâle et de Bienne. Le canton reçut de nouveau une constitution aristocratique; seulement on ajouta au Conseil des Deux cents, choisi parmi les familles patriciennes, quatre-vingt-dix-neuf membres élus dans les villes et les campagnes, minorité d'à peu près un tiers du Conseil. Cet arrangement fut bien loin de contenter le peuple; aussi lorsqu'en 1830 le peuple français fit une seconde fois entendre les cris de liberté, cette constitution, sur la déclaration formelle et énergique de l'assemblée nationale convoquée à Munsingen, fut promptement révoquée; un Conseil, élu par le peuple, la remplaça par une autre plus libérale, qui enleva à la ville sa majorité pour la reporter sur la Campagne.

Les événements des derniers temps sont encore présents à la mémoire de la génération actuelle. La politique chancelante du gouvernement et ses méprises fréquentes, de même que la malheureuse issue de l'expédition que les volontaires bernois entreprirent sous le commandement d'Ochsenbein contre l'ultramontain Lucerne, amenèrent une révision de la constitution qui modifia les principaux articles de la charte et reconnut la souveraineté du peuple dans toute son étendue. Bientôt après (1847) se prépara la guerre du Sonderbund à laquelle Berne prit une part active, et exerça par conséquent, de concert avec Zurich, l'influence la plus importante sur la formation des nouveaux rapports de la Confédération. Berne perdit, il est vrai, à l'exemple de Zurich et de Lucerne, sa position de canton président, mais devint le siège des représentants de la Confédération et du gouvernement fédéral qui de là doit veiller sur les destinées de la Suisse. Quoique Berne eût si puissamment contribué au nouvel ordre de choses, il ne put cependant pas s'y soumettre d'abord entièrement soi-même; en 1850 il laissa, vu l'imposition de nouvelles contributions,

tomber son gouvernement libéral pour l'échanger contre un gouvernement conservatif, qui néanmoins se vit obligé d'agir d'après des maximes libérales. Depuis lors les personnes capables des deux partis se sont rapprochées; déjà en 1854 un gouvernement mixte prit les rênes de l'administration; cette proportion s'est conservée, quoiqu'il ne puisse plus être question en général d'un parti conservatif dans l'ancien sens aristocratique.

Et cependant il est une quantité assez considérable de Suisses qui prétendent que Berne n'est pas la ville où devraient résider les premiers magistrats de leur pays; ils trouvent que l'esprit de Berne, qui lui enlevait souvent autrefois les sympathies de ses Confédérés, existe encore aujourd'hui dans son essence. Que l'on partage cette opinion ou non, l'histoire de Berne prouve suffisamment et facilement que sa politique était toujours de manière que le premier rang ou, pour mieux dire, le gouvernement suprême de la République, ne lui aurait jamais été volontairement conféré. Elle repoussait avec dureté et égoïsme ceux-mêmes auxquels elle accordait momentanément quelque avantage, et les faibles durent constamment être sur leurs gardes s'ils ne voulaient pas voir leur indépendance disparaître peu à peu.

Parmi les cantons de la Suisse, Berne occupe le deuxième rang; le canton des Grisons seul, quoique inférieur en population, est plus grand. Concernant la superficie, les données varient: circonstance qui dépend, soit des frontières irrégulières et indéterminées, soit des terrains montueux inaccessibles et incommensurables; on l'évalue ordinairement de 121 à 128 milles carrés, dont une partie assez considérable est couverte de montagnes et inhabitée. Au sud, Berne touche au Valais dont il est séparé par la haute chaîne des Alpes; à l'ouest, aux cantons de Vaud, de Fribourg, de Neuchâtel et à la France; au nord, à la France, à Bâle-Campagne, à Soleure et, avec l'Oberland bernois, à Unterwalden; enfin à l'est à l'Argovie, Lucerne et Uri. Sa forme est très irrégulière, en peu d'endroits seulement elle est déterminée par des cours d'eau et des versants; on dirait que le hasard a réuni peu à peu ses différentes parties en un tout. Quant à ses frontières, Boncourt, au nord, sur les limites de la France, et l'Oldenhorn, au sud, sont à 18 milles de distance, tandis que la largeur, du Sustenhorn à l'est et de Guggisberg à l'ouest, est de 11 milles et demi; au nord il y a un certain endroit où Berne n'a pas plus de 5 milles et demi de largeur. Les parties principales qui composent le canton sont: l'Oberland avec les vallées de la Simme et de la Sarine, la vallée de l'Emme, le Mittelland, l'Argovie supérieure, le Seeland et le Jura bernois, districts présentant la plus grande anomalie de formation. Tandis que le

vaste Oberland montre à l'œil de puissantes montagnes en partie couvertes de glaciers, entre lesquelles descendent d'étroites vallées où les ruisseaux et les torrents trouvent à peine une place nécessaire pour se creuser un lit, l'Emmenthal n'est formée que d'une seule vallée principale avec plusieurs vallées latérales qu'encadrent des hauteurs peu élevées, couronnées de pâturages et de forêts. Les districts de l'Aar, de l'Emme inférieure et de l'Argovie bernoise supérieure, sont traversées par de douces et aimables collines; à côté de belles prairies nous apercevons de magnifiques champs de blé, et déjà le premier coup d'œil nous prouve que les propriétaires sont, si non riches, du moins à leur aise. Le caractère du domaine du Jura est encore autre: une quantité de chaînes de montagnes détachées, de moyenne élévation, s'entremêlent, se croisent et s'entrechoquent, les sinuosités des vallons encaissés sont nombreuses et les ruisseaux qui se précipitent dans toutes les directions, versent, les uns leurs eaux dans le lac de Bienna, tandis que les autres vont grossir l'Aar et la Sarine. Si le Vaud appartenait encore au canton de Berne, on pourrait appeler celui-ci, et à juste titre, une carte modèle de la Suisse. Renonçons donc à donner une image parfaite du canton, elle ne serait composée que de la description des districts partiels et de leurs différentes parties que nous traiterons beaucoup mieux quand il en sera spécialement question.

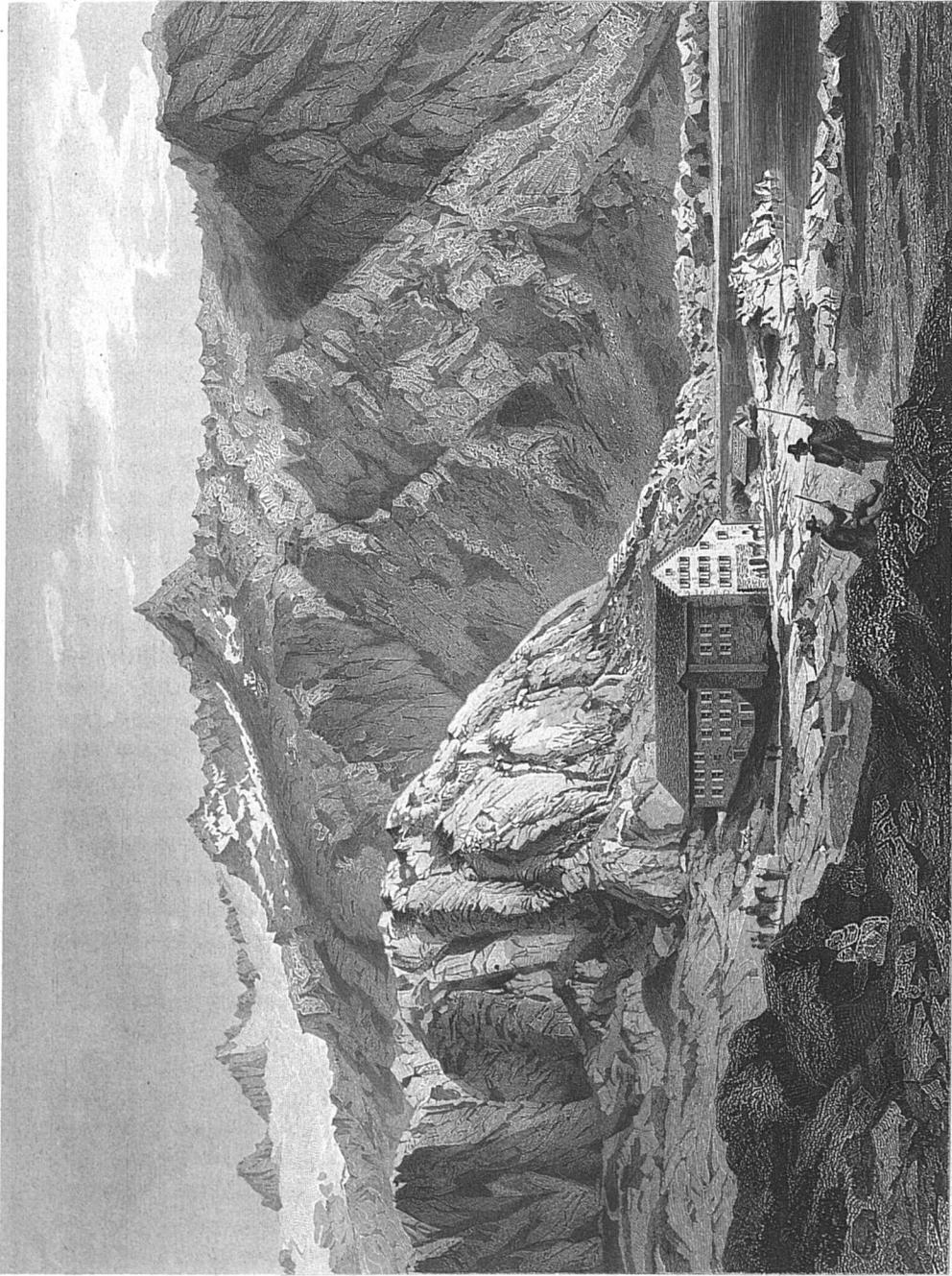
Encore un mot sur la population du canton. Le dénombrement de 1860 la portait à 467000 têtes, chiffre qui ne s'est guère accru depuis. Ce ne serait donc pas même 4000 âmes par mille carré. Il est bien vrai que dans quelques-uns des 30 baillages il y a assez de contrées où les habitations humaines sont inconnues ou seulement de courte durée. D'après la religion, les habitants de Berne peuvent être partagés en 406000 protestants, 55000 catholiques, 2200 adhérents de différentes sectes chrétiennes et 800 juifs; ces derniers habitent principalement les terres basses et les vallées du Jura. Dans l'Oberland et dans la vallée de l'Emme les juifs sont presque inconnus; il en est de même des catholiques qui sont même rares dans les plus anciennes parties du canton; par contre ils forment presque l'unique population des anciens domaines bâlois, des baillages de Délémont, Freibergen, Laufen, Porrentruy et de Munster d'où les protestants semblent être exclus. Ici, dans le Jura, la langue allemande a dû aussi faire place à la française, qui, sous la forme d'un patois tout particulier, est devenue la langue maternelle de plus d'un sixième des habitants du canton.

L'été est arrivé; de tous les coins de notre globe des milliers d'étrangers se dirigent vers la Suisse. Les uns veulent parcourir tout le territoire des Alpes, les autres n'en veulent visiter que quelques parties ou, comme membres du Club des Alpes, escalader les hautes montagnes, au péril de leur vie, ou bien encoré comme savants, peintres ou poètes, y faire des études; d'autres enfin viennent demander aux eaux de la Suisse et à l'air pur de ses montagnes le rétablissement de leur santé affaiblie. Pour presque tous les voyageurs il y a un but commun: visiter le canton de Berne et dans celui-ci l'Oberland bernois. Cet admirable et merveilleux domaine dont le nom est connu jusque dans les plus lointaines régions, éveille un désir ardent dans l'âme de tous ceux à l'oreille desquels est parvenue une vague renommée de ces sommets gigantesques, de ces cimes neigeuses, de ces majestueux glaciers crevassés, de ces alpes, de ces vallées et de ces lacs: une puissance magique y attire sans cesse ceux qui ont une fois dépassé les frontières de la Suisse. Et les étrangers cèdent volontiers à cette force magnétique qui s'empare d'eux et les entraîne. Il y a d'autres contrées de la Suisse qui peuvent entrer en ligne de comparaison avec certaines parties de l'Oberland, mais aucune qui l'emporte sur l'Oberland entier, aucune qui soit tant à la portée du touriste, aucune qui lui permette de goûter à un tel point et avec autant de loisir les jouissances de la grandiose nature alpestre. Il n'a qu'à choisir; dès qu'il a atteint le centre de l'Oberland, Interlaken, tout est à sa disposition: des montagnes majestueuses, des alpes aimables, des rochers effleuris et crevassés (Schratten) évités même par les bêtes, des vallées, tantôt sombres, tantôt riantes, des glaciers aux formes les plus bizarres, des avalanches, le scintillement des Alpes, des ruisseaux aux eaux claires et limpides, des torrents impétueux, des sites pittoresques, d'innombrables cascades — en quelques minutes ou en peu d'heures, il peut tout visiter sans la moindre fatigue. Et même l'homme qui habite ce charmant pays est digne d'être vu: il serait difficile de trouver des figures plus appropriées au gigantesque tableau qui s'offre à nous, que celles qui animent ce ravissant paysage.

Il doit paraître étonnant, presque incompréhensible, que les siècles antérieurs aient à peine connu l'Oberland qu'il désignaient comme une contrée montueuse, sauvage et inhospitalière qu'il fallait éviter. Aussi souvent que les Suisses parcouraient leur pays, ils ne visitaient, outre le Pilate si riche en légendes, que les lieux célèbres par les exploits de leurs aïeux; presque jamais l'Oberland n'entrait dans le domaine de leurs excursions. Déjà Huller avait chanté les Alpes, déjà Gruner avait essayé de faire en 1760 la description des glaciers de la Suisse, et cependant il

y avait bon nombre de vallées de l'Oberland qui, à l'exception des indigènes, étaient tout au plus connus de nom de la plupart des savants. Ce n'est que vers la fin du dix-huitième siècle qu'augmenta le chiffre des amateurs de la belle nature suisse: le Rigi et l'Oberland bernois furent découverts, et dès lors chaque année de petites troupes de touristes vinrent passer quelques semaines dans les deux auberges d'Unterseen et d'Interlaken, ou cherchèrent un abri dans quelque maison particulière. Le confort y était encore dans l'enfance, les voies charretières, les sentiers qui établissaient la communication entre les différents villages étaient mal entretenus; quant aux moyens de subsistance, il fallait s'adresser à l'hospitalité des pâtres qui, pratiquant encore les lois de leurs ancêtres, se gardaient bien de vendre à prix d'argent le frugal repas et le modeste gîte qu'ils offraient aux voyageurs. Mais chaque visiteur sut, en rentrant chez lui, dépeindre avec tant de chaleur les lieux qu'il avait vus, que les dizaines se convertirent en centaines et ceux-ci en milliers. Dès lors l'Oberland, ne perdant pas de vue ses intérêts, commença à se transformer et à faire des préparatifs pour recevoir ses hôtes; il étudia les mœurs et les désirs des étrangers, apprit leurs langues, créa des bateaux à vapeur suffisants pour entretenir des communications régulières, construisit des routes et des chemins commodes, bâtit des hôtels de toutes sortes dans les vallées et sur les hauteurs, et forma cet essaim de cochers, de porteurs et de guides qui conduisent le touriste pour son bon et bel argent aux points les plus romantiques et les plus fréquentés. Il est vrai que cette „comédie populaire exécutée pendant quatre mois de l'année pour l'amour du gain“ importune au plus haut degré ceux qui veulent contempler à loisir les beautés de la nature; (quiconque a parcouru ces contrées, doit savoir combien les conducteurs de voitures, les guides, les muletiers, les marchands ambulants, poursuivent les voyageurs dans leurs promenades, sur les bateaux à vapeur, etc., et jusqu'où va leur prévenance et leur ténacité) mais par elle seulement l'Oberland est devenu accessible à la plupart des voyageurs qui regretteraient certainement si cette comédie n'existait pas.

Le canton de Berne ne comprend pas moins de sept baillages, presque tous districts assez importants qui, proportion gardée, ne possèdent que peu d'habitants. Près des sources de l'Aar, et arrosé par ses premiers affluents, nous trouvons Oberhasli auquel viennent se rattacher Interlaken avec les deux lacs de Brienz et de Thun, les vallées de Grindelwald et de Lanterbrunnen; sur les rives de la sauvage Kander, le district de Frutigen s'étend jusque bien avant dans les montagnes soli-

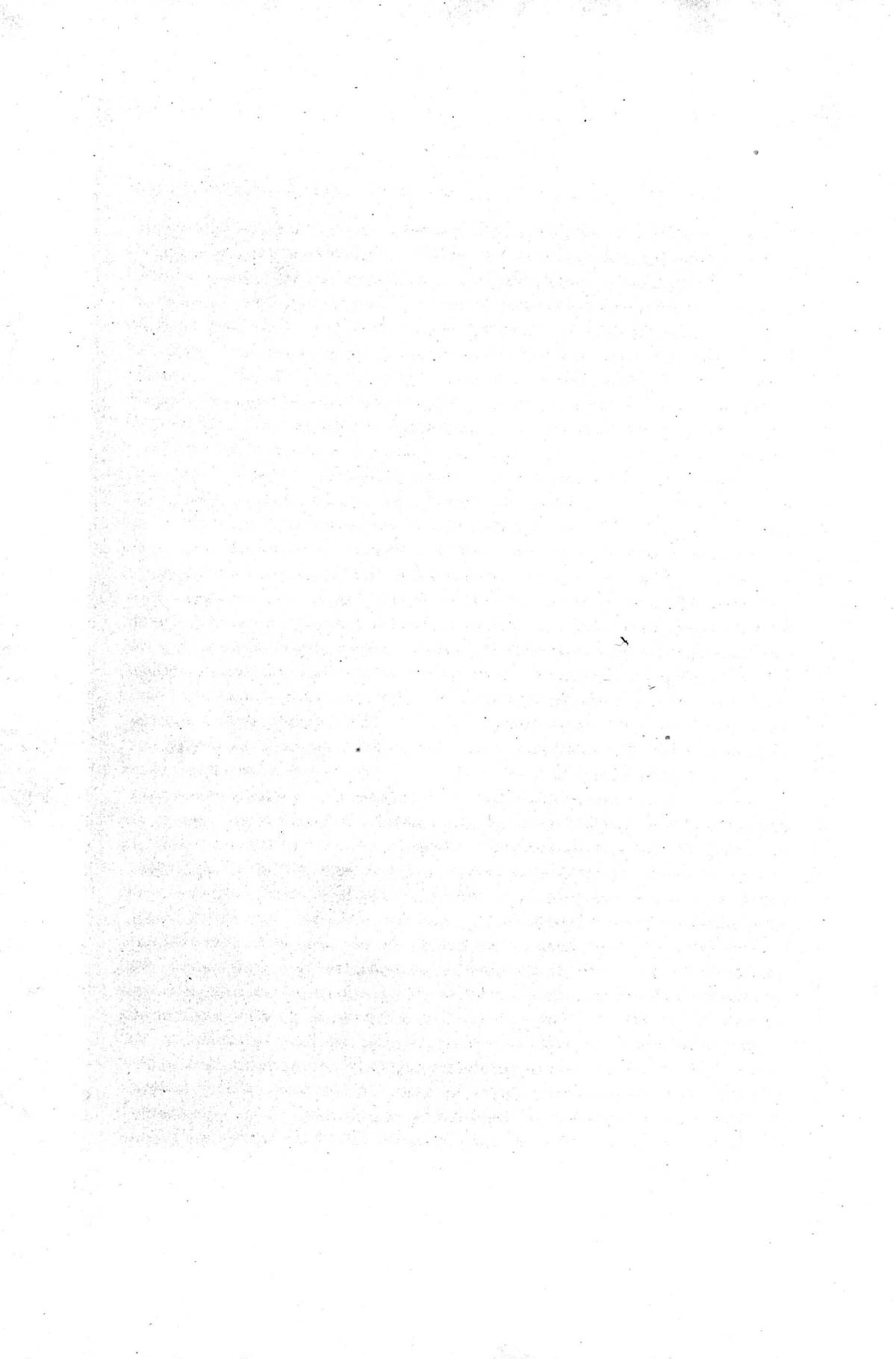


J. Rohbock del.

Fr. Müller sculp.

DA S G R T M S T L - H O S P I T Z . H O S P I C I E D U G R T M S T L .

Druck & Verlag von C. Lange in Darmstadt.



taires, le long de la Blümlisalp, du Doldenhorn et de l'Altels; la Simme traverse dans un grand circuit les vallées inférieure et supérieure de la Simme; au sud, nous avons l'origine de la Sarine et la vallée du même nom. Enfin la partie inférieure du lac de Thun et la vallée de l'Aar en-dessous de Thun, forment l'aimable district de Thun. Là nous trouvons des contrées ouvertes et moutonnées, tandis que les autres parties de l'Oberland sont formées de vallons étroits et tortueux, encaissés dans des montagnes escarpées. Ce n'est que dans les bas fonds qu'on trouve quelques vestiges d'agriculture et que fleurissent des arbres fruitiers; la majeure partie de la population, abstraction faite du profit et des ressources qu'elle sait tirer des étrangers, se nourrit de l'éleve du bétail, car l'industrie ne s'y est que faiblement développée et n'a quelque valeur que pour la sculpture en bois, laquelle, exclusivement calculée dans l'origine sur les voyageurs, prend de jour de jour des dimensions plus étendues. — En ce moment l'Oberland, qui ne possède que les deux villes de Thun et Unterseen, mais maint grand et beau village, compte environ 9000 habitants; ils parlent la langue allemande dans un dialecte singulier, souvent incompréhensible, et professent la religion réformée à l'exception de deux cents catholiques à peu près. Quoique les habitants de différentes vallées, p. e. ceux de la Sarine et d'Oberhasli, prétendent ne pas être de même origine que ceux d'autres vallées, ils n'en présentent pas moins une grande similitude de caractère et de physionomie. C'est une belle race d'hommes que celle de l'Oberland bernois; leur corps robuste est symétriquement et régulièrement découpé, et leur figure est pleine d'expression. C'est avec raison qu'on désigne les filles de cette contrée comme les plus belles, les plus fraîches et les plus attrayantes de la Suisse: dans chaque village il y a des beautés qui, partout ailleurs, ne manqueraient pas d'exciter l'admiration et qui savent très bien faire valoir leurs grâces et leurs attraits sous l'aimable costume national.

Laissons là nos observations générales sur le pays et ses habitants, que nous aurons occasion d'apprendre à connaître plus exactement dans nos excursions, et commençons notre pérégrination en nous tournant vers l'intéressant Oberhasli. Au sud du lac de Brienz, la puissante chaîne des Alpes qui sépare le domaine de l'Aar de celui du Rhône, atteint sa plus grande élévation, dignement représentée par le Finsteraarhorn dont le front chenu est à 13234 pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont la masse imposante semble éveiller la jalousie des géants, ses voisins, qui veulent lui disputer la préséance. Là gît ce vaste désert de glace où l'homme téméraire met rarement le pied et que doivent même fuir les animaux les

plus audacieux; mais de là aussi des vallées de rochers, où reposent des glaciers de plusieurs lieues de longueur, descendent jusqu'aux contrées habitées. Deux de ces glaciers se tournent presque vers l'ouest; ils forment l'entrée de la vallée d'Hasli. L'un d'eux est le glacier supérieur de l'Aar qui, commençant à l'Oberaarhorn et au Kastenhorn, s'est frayé un passage à travers les chaînes du Zinkenstock et du Sidelhorn; le deuxième, le glacier inférieur de l'Aar, forme le prolongement des glaciers du Finsteraar et du Lauteraar. (Là où ces deux glaciers se rencontrent il y a une énorme moraine de glace et de granit, haute en quelques endroits de 80 pieds). Il s'étend entre les chaînes des Miselen et des Zinkstöcke et n'a pas moins de deux lieues de long sur 45 minutes de large. De l'extrémité des deux glaciers jaillissent deux ruisseaux: l'Oberaar et l'Unteraar, lesquels se réunissent au pied des Zinkstöcke et forment l'Aar, qui, se faisant jour à travers les rochers, bouillonnant par-dessus des écueils, roule ses eaux mugissantes et se précipite en gros bouillons pleins d'écume dans le lac de Brienz.

L'habitation humaine la plus élevée de la vallée de l'Aar, fréquentée hiver et été, est l'hospice du Grimsel, non loin de l'Aarboden, au pied du passage du Grimsel qui conduit du canton de Berne dans la vallée du Rhône (canton de Valais). On ne saurait dire quand l'hospice du Grimsel fut fondé; mais déjà au 12^e siècle on en fait mention et des troupes de gens armés se dirigèrent fréquemment par la passe du Grimsel dans le Valais supérieur; — de pieux moines qui se faisaient un devoir de secourir les voyageurs s'étaient probablement de bonne heure fixés en ce lieu comme en beaucoup d'autres. Du temps de la réformation se trouvait au Grimsel un intendant auquel on avait accordé la permission et le droit de faire des quêtes dans toute la Confédération pour l'entretien de l'hospice; plus tard l'hospice fut aboli, mais reconstruit de nouveau en 1557; il resta intact jusqu'en 1799, époque à laquelle il fut détruit par un détachement de troupes autrichiennes; bientôt après cependant il fut rebâti à grands frais par le district d'Hasli. Vingt ans après, le bâtiment ne suffisait plus aux nécessités; chaque année vit s'accroître le nombre des étrangers qui avaient autrefois si rarement visité le Grimsel. En 1822 on dut y ajouter un nouveau corps. Le tout n'était certainement pas beau, et déjà une quinzaine d'années après il avait l'air pauvre et délabré; à première vue on pouvait croire que la moindre tempête l'enlèverait. Mais en entrant on était surpris et agréablement étonné de la propreté qui régnait dans l'intérieur. La salle à manger, il faut en convenir, était petite, le plancher craquait et tremblait sous les pieds; il n'y avait pas

de meubles de luxe, pas de rideaux aux fenêtres, pas de glace à la cheminée; au lieu d'une chambre le voyageur ne recevait qu'une étroite cellule; mais qui blâmerait un abri qu'il était bien aise de trouver! et en outre l'hôte Zybach était la complaisance et l'amabilité en personne, ses mets et ses vins étaient bons et ses filles vraiment jolies. Bientôt la maison du Grimsel acquit une renommée européenne. Le célèbre Agassiz et ses amis Desor, Studer, Forbes, Charles Vogt et Escher, qui en ce lieu élevé, faisaient leurs études sur les glaciers, sont intarissables en éloges sur l'hospice et son hôte; tout le monde connaissait le père Zybach et son aimable famille, d'autant plus que chaque année des milliers de pauvres voyageurs, vu le riche produit des quêtes annuelles, étaient logés et nourris gratuitement sur le Grimsel. Néanmoins Zybach, malgré les succès qu'il avait jusqu'alors obtenus, était mécontent. Il eût désiré une maison plus belle, plus commode, que le district d'Hasli hésitait cependant à faire bâtir. Cette pensée le poursuivant sans cesse, il lui vint la malheureuse idée de mettre le feu à la maison qui tant d'années avait bravé l'effort des intempéries. Il sut gagner trois de ses domestiques et, le 6. Novembre 1852, le vieil hospice du Grimsel devint la proie des flammes. Convaincu du crime d'incendiaire, Zybach fut condamné à mort; mais aucune vie humaine n'ayant été en danger, cette peine fut commuée en prison perpétuelle. Par voie de grâce Zybach fut rendu à la liberté mais banni en Amérique. Plus tard il fut complètement grâcié et revint dans le canton.

Il fallut songer à construire une nouvelle maison aussitôt après l'incendie; le bois manquant, la nouvelle construction ne put guère être arrangée plus confortablement que l'ancienne et paraît être déjà tout aussi délabrée. D'après une légende populaire, l'ancien édifice se serait trouvé sous la protection particulière de Hauri, génie bienfaisant de la montagne. Toutes les fois, disent les habitants de la vallée, que les avalanches du printemps menaçaient sérieusement la maison, on entendait des cris aigus qui semblaient poussés par des voyageurs venant du Valais. A ce signal donné, les habitants de l'hospice, le maître et les valets, se sauvaient à toutes jambes, cherchant un abri favorable. A peine étaient-ils en sûreté qu'un son perçant et prolongé retentissait dans la distance, et au même instant une masse de neige engloutissait le bâtiment; on le remettait à jour et presque toujours il n'était que faiblement endommagé.

Les environs de l'hospice sont sauvages et d'une solitude effrayante; aucun arbre ne croît dans ce désert stérile et inhospitalier; des rochers nus aux formes les plus singulières couvrent le sol, çà et là seulement

dans l'entonnoir de la vallée, on voit des places tapissées de mousses, de buissons rabougris et de plantes à courtes tiges; de rudes et sauvages montagnes entourent le tout. Près de l'hospice il y a deux petits lacs aux eaux noirâtres qui communiquent entre eux et qui sont entretenus par les neiges et les glaciers; ils ne nourrissent pas de poissons et même au cœur de l'été sont recouverts d'une croûte de glace. Leur gazouillement monotone et le clapotis des vagues poussées contre les rochers par les vents, viennent ajouter à l'impression sombre et morne qu'inspire déjà cette contrée. Et cependant il y a des hommes qui passent les longs mois de l'hiver le plus rigoureux dans ces solitudes et qui souvent, des semaines entières, sont privés de la vue de leurs semblables.

Non loin des lacs, le sentier conduit au passage du Grimsel, c'est-à-dire au Hauseck, situé à 1000 pieds de l'hospice et à 6700 au-dessus du niveau de la mer. Ce sentier est très escarpé, pavé en partie de larges pierres et marqué de pieux plantés de distance en distance pour guider le voyageur sur la neige qui le recouvre jusqu'au mois de juillet. Sur l'arête de la montagne se trouve un petit lac, le Todtensee (lac des morts) appelé ainsi de temps immémorial, soit parce qu'il ne possède ni affluents ni écoulement, soit parce qu'on y jette les malheureux qui périssent en hiver sur le Grimsel. Même cette solitude est devenue le théâtre d'un carnage entre les Autrichiens et les Français. Les premiers s'étaient retranchés sur le Grimsel avec les Valaisiens; leurs postes avancés s'étendaient au-delà de l'hospice jusqu'au premier pont de l'Aar. Les Français, qui se trouvaient à Guttanen sous les ordres du général Lecourbe, avaient en vain essayé de débusquer les Autrichiens. Un paysan de Guttanen, nommé Fahner, conduisit, le 14 Août 1799, la petite division du général Gudin par des sentiers connus seulement des chèvres et des pâtres. Elle dut traverser le Gelmerhorn, le Dœltihorn et le Gerstenhorn, et se trouva enfin au-dessus du Grimsel; après un long et sanglant combat, les Autrichiens furent repoussés sur le Valais et dans la direction de l'hospice. Ils s'enfuirent en remontant l'Aarboden et périrent par les balles de leurs ennemis ou dans les crevasses des glaciers et les gorges des montagnes. Aujourd'hui encore on y trouve des ossements humains, des armes rouillées ou des uniformes blancs en lambeaux. Sur le désir du paysan, les Français lui firent don du Ræterichsboden, mais le gouvernement bernois l'en dépouilla quelques années plus tard. L'arête, par laquelle les Français descendirent au nord du passage, se nomme Nægelis-Grätli. — La vue que l'on a de la Hauseck ne manque pas d'intérêt; elle s'étend par-dessus les cimes qui encaissent la vallée du Rhône jusqu'à la vallée de Zermatt.

En-delà du Todtensee le chemin descend dans la vallée du Rhône; mais déjà il a dépassé le territoire de Berne et nous retournons à l'hospice pour visiter le Sidelhorn et les glaciers de l'Aar.

Au sud du passage s'élève, à presque 9000 pieds au-dessus du niveau de la mer, un pic qui, comme tant d'autres montagnes de la contrée, est composé de roches primordiales. Mais dans sa partie supérieure il ne forme pas une masse compacte et solide; c'est plutôt un amas de débris granitiques, détachés, anguleux et tranchants, jetés pêle-mêle les uns sur les autres; il a l'air d'une cime de montagne écroulée par une puissante secousse. Le chemin, qui de l'hospice conduit au sommet et qui se confond dans l'origine avec le chemin du passage, n'est d'abord pas mauvais; il ne présente pas le moindre danger et ne réclame que de bonnes jambes. Mais bientôt il atteint un petit plateau presque entièrement couvert de neige où commence la pyramide escarpée, dont les blocs isolés et détachés exigent la plus grande précaution. Enfin nous avons pénétré jusqu'au Steinmännli qui s'élève sur le sommet, et une vue grandiose, mais non pittoresque, se déroule à nos yeux; elle embrasse les déserts de glace, le groupe du Finsteraarhorn et du St. Gotthard, même les Alpes du Valais. Tournons-nous d'abord vers l'ouest et nous apercevrons à nos pieds, dans la profondeur, le sombre Trübtensee et, non loin de là, les sources de l'Unteraar, derrière lesquelles s'allongent les deux glaciers de l'Aar, séparés par la crête rocheuse de l'Oberaarhorn; mais avant tout les Lauteraarhörner, le Schreckhorn et, à gauche, la majestueuse et imposante pyramide du Finsteraarhorn. Au sud-ouest et au sud, surgissent les innombrables sommets de la chaîne valaisanne, de l'Ofenhorn jusqu'à l'obélisque du Mont-Cervin devenu tristement célèbre par son ascension de l'année passée; là gisent la haute crête du Weisshorn et celle du Finsteraarhorn dominées par les aiguilles des Mischabelhörner, géants qui, jusqu'à nos jours, ont passé en partie pour inaccessibles. Au sud-est s'ouvrent les vallées de Géren et d'Egine avec les passages du Novena et du glacier de Gries, derrière lesquels le Brodelhorn et les Blasenhörner vont se perdre dans les nues; à l'est, le regard plane sur les flancs verdoyants de la vallée du Rhône et le Mutthorn; à droite on voit distinctement le chemin de la Furca, la chaîne du Rossbodenstock, la guirlande de rochers des Gerstenhörner avec leur glacier, et enfin, encore plus vers le nord-est, dans la direction du Todtensee, par-dessus le magnifique glacier du Rhône, le dôme neigeux du Galenstock. Au nord viennent se rattacher les montagnes qui encadrent la vallée de l'Aar des deux côtés, le Diechterhorn et le Steinhaushorn, le Mährenhorn et les Gelmerhörner,

le Rizlihorn avec une infinité d'autres dont les pics, les cimes, les pointes, les aiguilles et les cornes se croisent, s'entrelacent et se confondent au point qu'il est presque impossible de les distinguer entre eux. Même le Hochstollen près de Meiringen et le Tomlishorn (la plus haute cime du Pilate) se font voir dans un lointain nébuleux. Presque nulle part dans le Hochgebirg, l'œil ne peut se repaître d'un aspect plus grandiose, plus étendu, ni plonger avec tant de loisir dans l'intérieur de la chaîne des Alpes. Les sommets les plus élevés de la Jungfrau et du Finsteraarhorn, dont l'élévation ne permet pas de distinguer les contrées situées plus bas, doivent même rentrer dans l'ombre et ne pourraient se mettre en ligne de comparaison. Malgré la hauteur du Sidelhorn, plusieurs naturalistes de la société d'Agassiz ont une fois fait l'essai de passer la nuit sur sa cime. Peu s'en fallut qu'ils n'eussent eu à se repentir de leur téméraire entreprise. Les fatigues et les inconvénients d'une nuit blanche étaient plus épuisants qu'on ne se l'était figuré. Et cependant le temps était favorable et les boissons réchauffantes et la nourriture nécessaire ne manquaient pas.

Quiconque veut gagner du Sidelhorn la vallée du Rhône et descendre sur le glacier du même nom, doit d'abord se tourner vers le passage du Grimsel où il peut arriver en un clin-d'œil en se servant de son bâton ferré pour glisser le long des champs de neige avec la rapidité d'une flèche. Cette manière de descendre, n'offre pas de danger réel, par la raison bien simple que l'on ne rencontre pas d'abîmes en chemin; néanmoins ceux qui ne sont pas habitués à de telles glissades, restent toujours exposés à quelque chute dangereuse.

Au lieu de continuer notre route, nous revenons de nouveau à l'hospice du Grimsel pour faire de là une visite aux deux glaciers de l'Aar. Le sentier qui conduit au glacier inférieur, le plus commode et par conséquent le plus fréquenté, descend de l'habitation du Grimsel à l'Aar et à l'Aarboden, vallée unie et marécageuse, d'une lieue environ de longueur. Autrefois l'Aarboden, qui portait alors le nom de Blümlisalp, était, dit la légende, une des alpes les plus verdoyantes, les plus grasses de la montagne; de nombreux troupeaux de vaches venaient paître ses herbes odoriférantes; elle s'étendait jusqu'à la région des montagnes élevées et il n'y avait pas encore la moindre trace de glaciers dans la contrée. Voilà que par voie d'héritage elle tomba entre les mains d'un jeune homme qui, mal élevé par de faibles parents dont il était fils unique, méprisait les lois humaines et divines quand il s'agissait d'assouvir ses hontuses passions. Ses richesses

étaient immenses, mais il ne s'en servait que pour faire le mal et cherchait en outre à les augmenter davantage d'une manière illicite. Ses domestiques étaient mal tenus; par contre il ornait son bétail de clochettes d'or et tandis que sa mère, qui lui avait aussi cédé son propre héritage, se mourait de faim et de misère dans le village, il dissipait avec Catherine, sa maîtresse, le riche produit de l'Aarboden. Poussée à bout par cette vie de débauche, sa mère prononça contre lui une de ces malédictions qui détruisent l'édifice des enfants jusque dans leurs fondements, et le châtement ne tarda pas à l'atteindre. Les herbes alpestres séchèrent sur pied, les arbres voisins dépérèrent, enfin une nuit, par comble de punition, une furieuse tempête se déchaîna et, comme par enchantement, forma le puissant glacier inférieur l'Aar qui ensevelit sous sa couche insondable, la plus grande partie de l'alpe avec les plus beaux chalets et tous leurs habitants. De temps en temps le fils prodigue doit encore se faire voir sur le glacier, avec sa maîtresse, sa vache favorite et son chien Rhin, hurlant et se tordant les bras sur sa damnation éternelle.

En effet l'Aarboden semble avoir autrefois possédé une autre végétation que maintenant, car Kasthofer raconte dans ses voyages, qu'à son temps des cembras avaient été déterrés en grande quantité dans la vallée, qui par conséquent devait être recouverte de vastes forêts de pins et de cembras; en outre il trouva dans les vieux chalets, construits en rochers granitiques, d'épaisses colonnes de bois de cembra qui portaient la toiture. Dans les temps les plus reculés, l'Aarboden, traversé actuellement par la bruyante Aar qui le recouvre de ses galets, formait peut-être un lac qui, brisant la chaîne de rochers qui le retenait captif, se fraya une issue, laissant à sec le terrain inculte que nous voyons aujourd'hui. Au pied du Zinkstock il se partage en deux bras dont l'un se dirige vers le glacier supérieur de l'Aar, l'autre, à droite, vers le glacier inférieur. Le sentier qui mène à ce dernier, longe les deux Bärenbühlen; à gauche le Trübtenbach qui vient du Trübensee, écume entre le sombre Nollen et le Bärenegg. Bientôt nous avons atteint le glacier lui-même que cache encore la moraine frontale qui gît à ses pieds. (Quelques mots sur les glaciers, leur marche et les moraines. — Les glaciers se composent des neiges que le vent ou les avalanches précipitent du haut des montagnes. Le soleil n'a pas assez de force pour les fondre et la neige devient plus granuleuse et plus solide à mesure que l'eau y pénètre. Beaucoup de glaciers ont une masse énorme. Le glacier inférieur de l'Aar, par exemple, a des trous de 780 pieds de profondeur. La glace des glaciers est plus opaque et plus boursofflée que celle des rivières et partout fendillée. Agassiz et d'autres

avec et après lui prétendent que la marche des glaciers a pour cause l'introduction de la neige ou de l'eau de pluie dans ces innombrables gerçures; cette eau, en se congelant, pousse en avant le glacier, résultat dont on ne s'aperçoit naturellement qu'à l'extrémité inférieure. Saussure expliquait ce phénomène simplement par la pression qu'exercent les couches supérieures sur les parties inférieures. Dans ce mouvement, le glacier entraîne toutes les pierres et les rochers qui, par une cause quelconque, se trouvent dans son domaine, il forme ainsi des arêtes rocheuses, composées de toutes sortes de galets et nommées moraines; ces moraines prennent le nom de moraines médiales (Guffer) ou latérales (Gandecke) etc, suivant la place qu'elles occupent et la cause qui les produit. Charpentier, Forbes, Merian, Studer ont également publié le résultat de leurs observations sur les glaciers.)

La pente qui reste à gravir est très pénible; elle ne possède pas une véritable porte de glace et la rivière jaillit tantôt de ci, tantôt de là. Cet amas de pierres une fois traversé, on se trouve sur le dos du glacier et l'on n'a plus rien à craindre, car il couvre le flanc de la montagne, uni et sans fentes, et se distingue en cela beaucoup des autres glaciers qui sont généralement déchiquetés et crevassés, p. e. ceux du Rosenlauri et de la vallée de Grindelwald. Après une heure et demie de marche, on arrive au pavillon que monsieur Dolfuss-Ausset, riche Alsacien, a fait ériger depuis bien des années pour ses études sur les glaciers. La vue que l'on a de cet endroit sur le glacier et les montagnes est des plus intéressantes. Le glacier s'étend là dans toute sa grandeur; mais un peu plus haut, au point où une digue de rochers semble former une ligne de démarcation, il se sépare en glaciers du Finsteraar et du Lauteraar dont les moraines se pressent contre les rochers et pénètrent dans le glacier principal comme une large raie sombre. A gauche, le glacier du Grünberg descend du Desorstock, un peu plus à droite le large glacier du Thierberg vient du Scheuchzerhorn; des masses de rochers déchirés se réunissent pour composer la gigantesque et chauve pyramide de l'Escherhorn; le Finsteraarhorn aux aiguilles reluisantes de blancheur, va se perdre dans les nues; seulement le puissant mont qui porte maintenant le nom du célèbre savant Agassiz, le lui dispute en hauteur, en pureté et en brillant; plus à droite viennent se rattacher les dentelures du Hugiorn et les cimes sauvages du Schreckhorn.

C'est dans le voisinage de cette saillie de rochers que s'établirent en 1840, sur le glacier même, les naturalistes fameux et si souvent cités, sous la conduite d'Agassiz. Ils avaient trouvé un immense rocher micacé-

fossile surplombant, qui paraissait pouvoir servir à la construction d'une cabane. Le sol glacé fut recouvert de dalles schisteuses sur lesquelles on étendit de la paille et par-dessus de la toile cirée; des murs secs qui s'élevaient de la terre jusqu'aux extrémités saillantes du rocher en question, limitèrent bientôt l'espace où l'on pénétrait par une petite porte étroite; sur une autre place on arrangea une cuisine et même une salle à manger, qui certainement ne ressemblait guère aux salles confortables et commodes de nos habitations. Ce fut là que les six naturalistes (Agassiz, Desor, Vogt, Nicolet, Coulon et Pourtalès) vécurent et travaillèrent des semaines entières, non seulement en 1840 mais aussi les années suivantes. Bientôt la bâtisse fut connue sous le nom d'Hôtel des Neuchâtelois et souvent visitée par les touristes. Déjà en 1827 le naturaliste Hugi de Soleure s'était établi dans la même contrée pour poursuivre un but semblable; il avait construit une hutte de blocs de granit, qui cependant s'était abaissée vers la vallée en 1836 de 2028 pieds, et en 1840 de 4400 pieds. Ses collections sont conservées dans sa ville natale et il en a été déjà fait mention en parlant de Soleure.

Les visiteurs des glaciers n'ont pas l'habitude de s'aventurer au-dessus de la ceinture de glace et de pierres; en revanche le chemin qui traverse le Finsteraar et va du Grimsel par le Strahleck à Grindelwald, côtoie cette ceinture. C'est un sentier dangereux qui ne peut être suivi que par un très beau temps, par des gens courageux et libres de vertige, sous la conduite d'au moins quatre guides très expérimentés. Jusqu'en 1840 il n'avait été franchi que deux fois; depuis ce temps il est parcouru plusieurs fois l'année et en général sans accident. Le glacier du Finsteraar aussi ne présente pas une pente très raide; mais bientôt se montrent des gercures souvent remplies de neige gelée de manière qu'on peut le traverser sans danger. Peu à peu la glace se convertit en neige gelée granuleuse, nommée Firn, offrant assez fréquemment des crevasses de 10 pieds de profondeur. Maintenant la marche devient plus périlleuse; après une heure de chemin, s'ouvre entre la pente de la chaîne du Lauteraarhorn et une autre crête de rochers s'avancant bien avant dans le glacier, une vallée plus raide, le Schreckfirn, au-dessus duquel s'allonge le sombre et affreux Strahleckgrat, connu autrefois sous le nom de Mittelgrat.

Le Firn présente des crevasses encore plus nombreuses et souvent il se forme directement au Strahleck une gorge large et profonde que l'on ne peut franchir qu'à l'aide d'une échelle dont on a eu soin de se munir. Cet obstacle est-il surmonté que commence l'ascension rude et pénible sur une glace solide et reluisante qui couvre le penchant de la crête; les voyageurs sont alors

obligés, pour éviter les chutes, de s'attacher l'un à l'autre moyennant une corde et de marcher ainsi, ou plutôt de grimper à la file; souvent le guide placé en tête taille, à l'aide de sa hache, des marches dans la glace. Après une heure d'un fatigant travail, on atteint enfin à la croupe de la crête qui, s'étendant du nord au sud à une hauteur de 10000 pieds au-dessus du niveau de la mer, relie le Schreckhorn au Finsteraarhorn. De ce petit plateau couvert de neige on a une vue ravissante et grandiose sur le glacier du Grindelwald jusqu'au Niesen, sur le lac de Thun qui repose à ses pieds, et sur les hauteurs lointaines du Jura. Droit devant nous, presque à portée de main, surgissent les monts géants, l'Eiger et le Moine; plus loin la Jungfrau avec sa cime triangulaire domine la longue crête neigeuse des Vieschhörner; à l'est, s'élève le monstrueux Schreckhorn et au-dessus de la croupe se dessine la menaçante pointe escarpée du petit Schreckhorn. Les sommets qui touchent au ciel, les vallées profondément encaissées, les parois perpendiculaires, les glaciers bouleversés et brisés, les champs de neige reflétant les rayons du soleil dans toutes les couleurs du prisme, forment un ensemble si majestueux, si varié que la plume la plus exercée doit renoncer à le décrire; les géants alpestres eux-mêmes paraissent encore plus beaux, et le premier de tous, l'Eiger, ne se montre nulle part plus imposant, plus gigantesque, plus enchanteur qu'en cette place merveilleuse.

En-delà de la croupe du Strahleck descendent des pentes escarpées qui, quand les crevasses sont recouvertes de neige gelée, peuvent facilement être traversées en glissant; mais là aussi la corde est d'une nécessité indispensable. La descente continue en zigzag; enfin on atteint des endroits plus plats, les parties dangereuses sont dépassées et la corde est détachée. Le glacier de l'Eiger, appelé aussi Kolli, débouche de l'est; mais on se tourne vers le Zösenberg, large contrefort qui resserre le glacier entre sa pointe la plus avancée et le Mettenberg. Les hauteurs sont garnies de verts pâturages où, en été, des troupeaux de moutons et de chèvres broutent la plus belle herbe alpine sous la garde de quelques pâtres. Au milieu du glacier de l'Eiger il y a un rocher découvert, la Dalle chaude à laquelle la croyance populaire attribue une chaleur intérieure qui fond la neige et l'empêche d'y faire un long séjour. Au-dessous du Zäsenberg le glacier de Grindelwald s'élargit et prend le nom de Mer de glace; bientôt il redevient plus étroit et, profondément crevasé, pénètre dans la vallée. Nous suivons en aval le sentier qui longe le pied du Mettenberg, pratiqué sur le rebord du glacier; soudainement il fait un coude hardi: le village et l'église de Grindelwald, éclairés par un

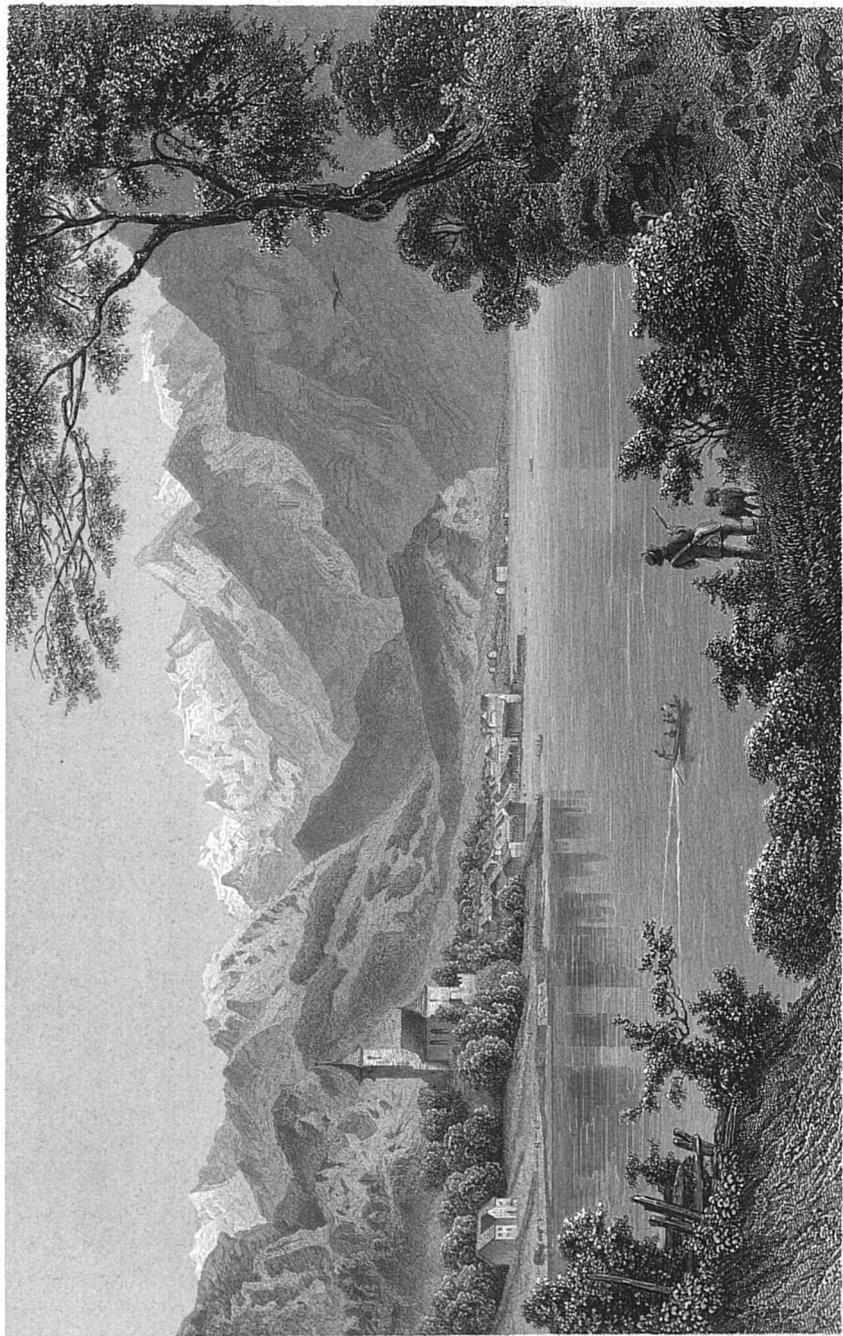
sur les bords méridionaux, dans une contrée aimable et riante, un village au moins réjouit la vue. Il a environ trois lieues de long sur un peu plus d'une demi-lieue de large et se dirige du nord-est au sud-ouest. Les eaux, vues des hauteurs, paraissent bleuâtres et restent claires, malgré l'affluence des ruisseaux bourbeux; toutes les parties solides vont aussitôt se déposer sur le fond. On prétend qu'il a près du Giessbach 500 pieds de profondeur et près d'Oberried plus de 2000. De violentes tempêtes viennent quelquefois troubler la limpidité et la tranquillité des lacs de Wallenstadt et de Brienz, surtout quand la bise ou le Föhn, après avoir exercé leurs ravages dans les régions plus élevées, suivent les flancs des montagnes et se précipitent presque perpendiculairement sur la surface de l'eau; cependant, quoique le bâtelier semble manquer de lieux de refuge favorables, les accidents sont rares.

Sur la rive septentrionale s'allonge la chaîne du Brienzler-Grat (du Rothhorn jusqu'au Harder près d'Interlaken); ses cimes les plus importantes sont le Tannhorn aigu et l'intéressant Angstmatthorn dont les parties inférieures sont boisées tandis que les parties supérieures, escarpées et couvertes de maigres pâturages, donnent naissance à de nombreuses avalanches. Sur la rive méridionale s'avancent les contreforts des Hautes-Alpes, représentés par la chaîne du Faulhorn et du Schwarzhorn; là aussi on voit au-dessus de la forêt, des alpes et des pâturages, mais que foule rarement le pied humain. Le lac lui-même n'offre rien de remarquable. Très-poissonneux autrefois, il a été considérablement dépeuplé avec le temps; néanmoins il fournit encore annuellement une assez belle quantité de poissons d'une espèce toute particulière (le Brienzling) que l'on fumait en grandes masses et que l'on exportait ensuite. Il y a quelques siècles, disent les chroniqueurs, qu'on retira d'un seul coup de filet 14000 pièces de ces jolis petits poissons blancs; plus tard encore on les attrapait à Brienz pour engraisser les porcs. En outre le lac renferme de beaux brochets, des anguilles, des ombres et de délicieuses lottes qui garnissent les tables d'hôte d'Interlaken.

Si le bord méridional du lac ne possède que des sentiers et des chemins pour montures, le bord septentrional, au contraire, a reçu depuis une quinzaine d'années une chaussée commode, peu suivie des touristes toutefois, qui préfèrent se servir du bateau à vapeur. Elle traverse d'abord le petit et silencieux Eblingen, ensuite les villages d'Ober- et Nieder-Ried, et conduit par de riannes prairies, bordées de magnifiques noyers, à la jolie paroisse de Ringgenberg dont les maisons de bois caractéristiques se rangent des deux côtés de la route. L'église, bâtie sur les ruines du

château de Ringgenberg, domine le lac. Ce château était jadis une place assez importante; ses barons, issus de l'illustre famille des Raron du Valais, appartenaient au nombre des plus puissants seigneurs de l'Oberland. L'un d'eux prit part à une croisade, un autre se distingua par un combat singulier dans l'expédition d'un empereur allemand contre les Romains, un troisième paraît comme minnesenger dans la collection de Manesse. Ils étendaient leur domination sur quantité de villages et même sur le pays de Hasli qui leur avait été donné en gage. Bourgeois de Berne, ils jouissaient toujours de la protection de la puissante ville et combattirent glorieusement pour elle à Laupen. Dans la suite ils semblent avoir rarement vécu en paix avec leurs sujets qui s'emparèrent du château vers la fin du 14^e siècle, y mirent le feu, se saisirent de Petermann de Ringgenberg, et l'envoyèrent prisonnier aux alliés d'Unterwald où il resta jusqu'à ce que les Bernois jugèrent à propos d'intervenir en faveur de leur ancien ami et le délivrèrent. Ces querelles appauvrirent la famille, et lorsque le dernier des Ringgenberg mourut en 1410, ses filles vendirent au couvent d'Interlaken les possessions du lac de Brienz; cédées bientôt après à la ville de Berne, elles furent rachetées plus tard. Ce n'est qu'avec la réformation qu'elles échurent de nouveau à Berne qui en est restée paisible propriétaire. Le château ne fut plus rebâti après sa démolition et une partie de ses matériaux servirent à la construction de l'église actuelle.

A une demi-lieue du village, sur une saillie facilement accessible du Harder, gisent les ruines d'un autre château qu'on a coutume de visiter pour la belle vue qu'elles offrent sur le lac et sur les hauteurs voisines. L'histoire ne sait rien de ce second château, la légende d'autant plus. Elle prétend que ce manoir n'avait jamais été achevé et qu'un architecte en avait tué le propriétaire. Wolf de Ringgenberg, surnommé le loup-garou, dit-elle, était un homme féroce et voluptueux qui ne connaissait d'autre plaisir qu'à opprimer ses vassaux et à déshonorer leurs filles et leurs femmes. Un jour, un étranger, un homme libre, vint s'établir sur les bords du lac et cela sur les terres de notre tyran. Il s'occupait de pêche. Une fille merveilleusement belle, son enfant, l'aidait dans ses travaux. A peine Wolf eut-il vu la belle qu'il fut pris d'une violente passion. Aussitôt il manda à son château et le père et la fille. Voyant cependant que l'étranger était un homme intrépide et robuste qui repoussait toutes ses propositions avec dédain, il les laissa partir tous deux, mais la colère et la honte remplissaient son cœur. A peine le bateau s'était-il éloigné de la côte, qu'il saisit son arbalète; le trait part et perce le sein de la jeune fille. Le malheureux pêcheur pleure son enfant chérie, lui



Hohbuck del's

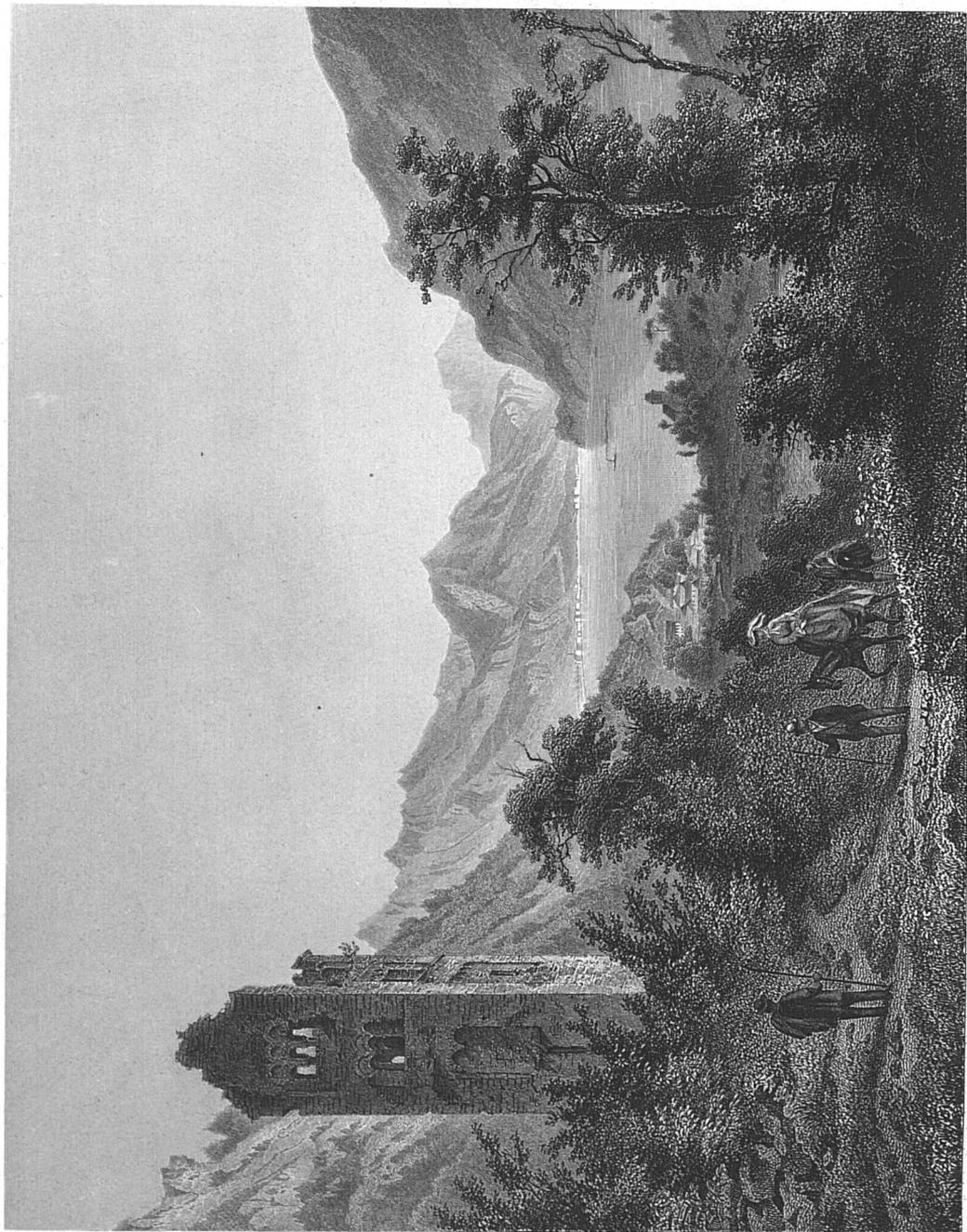
J. G. Lehmann del's

B. B. I. E. N. Z.

(Berr.)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

10 30



A. Esca sculpt.

J. Rohbock del.

GOLZ WYLA AM BIRNENBESIE.
(Bern.)

Druck & Verlag von C. C. Lange in Darmstadt.

rend les derniers honneurs, et trois jours après il a quitté la contrée. Quelques années plus tard Wolf commença la construction de la Schadenburg qui devait devenir la terreur de tout le pays. On pouvait déjà distinguer les sombres galeries souterraines et les murs dans leurs proportions gigantesques, lorsqu'un architecte venant d'Italie, pays où l'architecture était à son apogée, et se rendant vers le Nord, se fit annoncer chez Wolf. Celui-ci conduisit l'étranger dans son nouveau manoir, lui expliquant tout avec détail et sollicitant ses conseils. „Et quel sera le nom de ce château,“ demanda soudainement l'étranger? „„Schadenburg, à qui veut le savoir!““ (Schaden, dégât, dommage) répondit Wolf. „Ou Freiburg, à qui veut le savoir!“ (frei, libre) répliqua l'architecte étranger qui n'était autre que notre pêcheur. A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il tira de dessous son habit un marteau et en asséna un coup si violent sur la tête du despote, que celui-ci tomba raide mort. Et ses héritiers, continue la légende, ne songèrent ni à poursuivre l'assassin qui était venu venger sa fille, ni à continuer la construction du château.

Le chemin de Ringgenberg à Interlaken traverse le modeste hameau de Goldswyl et une contrée aimable. A droite s'élève le Herder sauvage et sombre, à gauche s'étale la surface unie du lac et va baigner la base des montagnes. Non loin de l'embouchure de la Lutschine aux eaux jaunâtres, se rangent les maisons de Bönigen, et par la brèche que forme la vallée de la Lutschine, apparaissent les cimes reluisantes de blancheur du Hochgebirg. Nous approchons du Bödéli d'Interlaken. Après avoir jeté un regard sur le petit et mystérieux Faulensee, nous remarquons, entre la route et le lac, une riante éminence qui porte la tour et les restes d'une église tombée en ruines depuis bien des siècles. La vue que l'on a de la colline de Goldswyl est une des plus pittoresques de la contrée, parce qu'elle comprend le lac et le Bödéli; il n'est donc pas étonnant que, vu sa proximité, elle soit le but des fréquentes visites des étrangers résidant à Interlaken. En-delà de Goldswyl, la chaussée s'incline vers le pont de bois qui traverse l'Aar. Encore quelques minutes et nous voici près de l'ancien couvent Interlaken, au milieu du quartier-général qui réunit chaque année tant de milliers d'étrangers de toutes les parties du monde civilisé.

Nous retournons encore une fois à Brienz pour aller voir la plus charmante cascade de l'Oberland, le Giessbach. Une longue nacelle, conduite par deux vigoureux rameurs, nous débarque bientôt sur la rive opposée, et un petit sentier ombragé nous aide à gravir les flancs escarpés de la montagne, jusqu'à l'endroit où s'élève l'hôtel du Giessbach. Ce n'est que

depuis le commencement de ce siècle que le Giessbach est connu. Encore en 1817 il n'y avait qu'un simple pont qui permettait de jeter un coup d'œil sur l'avant-dernière chute. A cette époque le maître d'école Kehrli fraya un chemin et prélevait un petit impôt sur chaque voyageur qu'il conduisait aux chutes supérieures, alors difficilement accessibles. Plus tard sa famille fit bâtir une petite auberge sur un des points les plus favorables près de la chute, et que l'on peut recommander aux voyageurs qui veulent jouir à leur aise du Giessbach, en dehors des heures de la grande société anglaise qu'amène le bateau à vapeur à midi et qu'il emmène de nouveau à Interlaken après un séjour d'une heure et demie. Par un beau temps, on passe une charmante journée à contempler le lac et la cascade, sous l'ombre de beaux arbres dont la fraîcheur est entretenue par le courant d'air des chutes. — Mais une partie des chutes seulement était accessible, le modeste hôtel ne pouvait héberger que peu de voyageurs et était loin de répondre aux exigences que les touristes ont coutume de faire en Suisse. En 1855 la famille Kehrli vendit sa propriété à une société, au nom de laquelle M. de Rappard, réfugié politique prussien qui vivait en Suisse, entreprit la transformation du Giessbach. Ses efforts ont été couronnés du plus entier succès. Pas une seule des beautés naturelles du Giessbach n'a pâti sous sa direction; au contraire, cent autres ont été mises à jour et c'est lui qui, pour ainsi dire, ouvrit les portes de ce nouvel Eden, en frayant des chemins commodes et en découvrant des points de vue inaccessibles jusqu'alors.

Notre nacelle est arrivée au rocher au-dessous de l'hôtel „Giessbach“, où se trouve aussi le débarcadère des bateaux à vapeur. Tout près, à quelques pas vers l'ouest, la cascade que l'on découvre déjà de Brienz, précipite ses ondes écumantes dans le lac. Le sentier qui conduit à l'hôtel et à la chute supérieure, traverse un bois agréable; quoique escarpé à son origine, il est pourtant bien entretenu et peu fatigant. Nous voilà sur la terrasse où s'élève le nouvel hôtel du Giessbach, composé de l'hôtel proprement dit et d'un restaurant, appartenant l'un et l'autre à la société des bateaux à vapeur. Malgré ses 170 lits et son étendue, il ne répond cependant pas toujours pendant la saison principale (fin juin et commencement d'août) aux nombreuses demandes, car avec chaque année les visiteurs des magnifiques cataractes deviennent plus nombreux. Berlepsch a porté à douze mille le chiffre des voyageurs qui, en une année, sont venus rendre leurs hommages au Giessbach. Le restaurant qui permet une vue féerique des chutes principales, est ordinairement occupé par les touristes qui ne vouent que quelques heures à cette merveille de la Suisse.



L. Ronbeck del.

A. Fesca sculp.

DER GIESSBACH.

(Bern)

Druck & Verlag von G. C. Lanoe in Darmstadt.

53

C'est sur les hauteurs du Waldgerst et du Schwarzhorn que la célèbre rivière va puiser ses eaux, pour traverser d'abord, nourrie par d'innombrables petits ruisseaux, des alpes fertiles, couvertes d'un riche bétail, s'enfermer ensuite dans un gouffre sombre, étroit et profond, la Botenklemme, et se précipiter enfin dans le lac en quatorze chutes incomparablement belles et offrant toutes un caractère différent. La plupart sont visibles de l'hôtel; étagées en amphithéâtre, pittoresquement ombragées de broussailles et d'arbres élancés, elles se présentent à l'œil dans toute leur majesté. Ça et là un pont les enjambe et permet de les considérer de plus près. Rien ne peut rendre l'impression qu'éprouve le voyageur en présence de ces merveilles naturelles, encadrées de leur nid de verdure, parsemées d'arcs-en-ciel qui répandant dans l'air une suave et douce fraîcheur. Tantôt la masse d'eau se détache du rebord supérieur, forme un arc hardi et vient se briser sur la terrasse inférieure, tantôt elle couvre d'une blanche écume le bord et les écueils qui entravent sa course, tantôt elle tempère sa fougue, semble reprendre des forces pour se précipiter avec une nouvelle furie. Surtout au printemps, quand la fonte des neiges envoie des filets d'eau de chaque rocher, la rivière prend des proportions énormes. L'inoffensive rivière devient un torrent impétueux, rugissant, hurlant et entraînant dans ses eaux irritées des troncs d'arbres déracinés et du bois de chauffage. Le voyageur peut passer des heures entières à admirer le Giessbach et toujours il trouve un nouvel intérêt à le revoir; car il présente un tout autre aspect vu le matin, éclairé à midi ou illuminé par les derniers rayons du soleil couchant, sous les reflets argentins de la lune, quand le ciel azuré brille dans toute sa splendeur, qu'une légère vapeur tempère l'éclat de l'astre du jour ou que de gros nuages, chargés de pluie, couronnent les cimes des montagnes et menacent à chaque instant de s'abattre sur la vallée. Quiconque a vu les plus importantes cataractes du domaine des Alpes, la chute du Rhin, la Handeck, le Staubbach, la Tosa et quel que soit leur nom, conviendra que toutes sont grandioses et majestueuses, mais qu'aucune ne peut se mesurer avec le Giessbach.

Depuis longtemps déjà on avait contracté l'habitude d'illuminer artificiellement le Giessbach pendant les belles nuits d'été; avec 1853 commença pour lui un nouvel ère, et régulièrement aussi, après le coucher du soleil, a lieu l'illumination des cascades, au moyen de feux de bengale de différentes couleurs; l'effet produit par la chute principale, derrière laquelle on allume ordinairement un grand tas de paille, est sublime; c'est, dit M. Ober, comme une immense masse d'or liquide, se précipitant dans

un abîme féérique duquel rejaillit une nuée de perles et de brillants qui répandent une clarté magique sur les bosquets des alentours.

Outre ses cascades remarquables, la contrée possède encore de nombreux points de vue rendus accessibles, qu'on atteint facilement en se dirigeant vers la vallée de Hasli à l'est, en suivant le vieux sentier de l'Iseltwald ou en escaladant les hauteurs et les têtes rocheuses qui garnissent les bords du lac et qui offrent un coup d'œil ravissant sur toute la nappe d'eau. Voici d'abord la magnifique vue du Känzeli et, une demi-lieue plus loin, le Rauff avec ses puissants rochers. Le sentier du Faulhorn par la Bottenalp est plus pénible et plus fatigant que les promenades voisines du lac. Ce sentier, ombragé d'une verdure agréable, aide à gravir les bords escarpés des chutes, arrive au gouffre profond de la Bodenklemme avec sa jolie cataracte et où le Giessbach paraissait vouloir disparaître en 1824 dans les crevasses des rochers, pour atteindre bientôt après la solitaire Bodenalp; une autre chute du Giessbach y réjouit l'œil du touriste, qui se dirige ensuite, par Tschingelfeld et la Bättenalp, sur les crêtes étroites et ardues qui dominent le lac de Brienz et les montagnes environnantes, pour saluer enfin le sommet du Faulhorn. Cette marche pénible dure bien six heures; mais ceux que n'effraient pas différents endroits vertigineux, qui sont endurcis aux fatigues, seront amplement récompensés par les gras pâturages et le panorama qui se déroule devant eux. En outre une excursion à travers des parties moins visitées de l'Oberland, moins accessibles à cette nuée d'étrangers qui se répandent dans la Suisse, a aussi ses charmes. Le chemin et le sentier, l'alpe et la montagne, le ruisseau et la cataracte n'y sont pas préparés, aménagés et taillés comme à la Wengern-Alp et à Hasli-Scheideck; il y a encore des découvertes et des surprises qui ne sont pas prévues dans Bædecker, et le voyageur, débarrassé de sa monture et de son guide, se sent lui-même plus libre, plus indépendant au milieu de cette nature simple que la raffinerie et le luxe des spéculateurs n'ont pas encore défigurée.

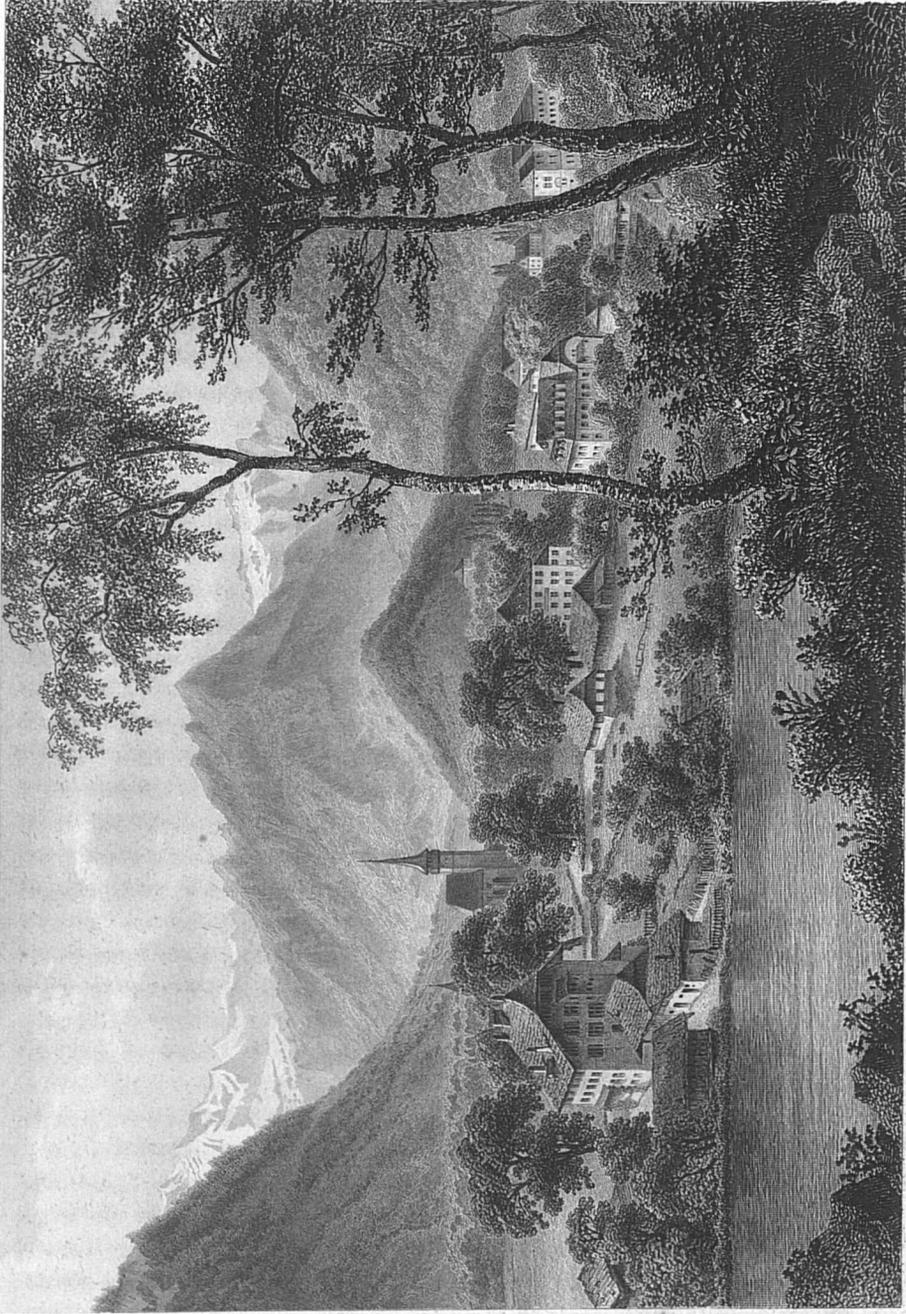
Le sentier qui va du Giessbach à la rive méridionale du lac de Brienz et à Interlaken, quoique riche en belles échappées, est moins fréquenté que ne le mériterait le charme de la contrée. Le long du rebord rocheux du bassin, il traverse des bois et quelques pâturages, et conduit au petit village Iseltwald dont la partie principale garnit une petite baie formée par un joli promontoire. Sa position pittoresque attirait autrefois, bien plus qu'aujourd'hui, quantité d'artistes qui y passaient leur temps gravissant tantôt les montagnes, se promenant tantôt sous les gigantesques noyers, tantôt croisant le lac dans toutes les directions et menant joyeuse

vie avec leurs collègues. Les maisons, il est vrai, sont simples et pour la plupart vieilles, mais, réunies en groupes, elles ont l'air assez attrayant et une jolie petite maison de campagne, la Solitude, propriété de la comtesse d'Héricourt, embellit la cime du promontoire. Iseltwald est une vieille localité; dans les temps les plus reculés elle appartenait à l'empire; mais, dès l'année 1146, elle fut donnée par l'empereur Conrad II. au monastère d'Interlaken. La chronique raconte que le contingent qu'elle fournit une fois à l'empereur allemand à son entrée en campagne, ne se montait pas à plus de trois hommes. Mais ces trois hommes, ces sujets fidèles à leur seigneur, étaient des guerriers terribles, de véritables géants, couverts de peaux de loup et d'ours, et qui, avec leurs massues faites d'arbres arrachés au sol, mirent en fuite des détachements entiers d'ennemis, ne demandant à leur maître, pour toute récompense de leur bravoure; que le droit d'enlever et d'emporter dans leurs excursions dans les campagnes de Bönigen, trois raves pour étancher leur soif. Iseltwald aussi possède une cascade, celle du Mühlbach qui a eu le sort particulier, par suite d'une faute d'impression dans l'instructif ouvrage de Wiss sur l'Oberland Bernois, de figurer depuis une cinquantaine d'années dans tous les itinéraires sous le nom de Mütschbach. Une autre curiosité de ces lieux, était autrefois un magnifique noyer qui n'appartenait pas à moins de soixante familles en commun. Les membres de cette famille se réunissaient en joyeuses fêtes sous son ombre aux jours de la récolte, pour renouer les liens du sang qui avaient étroitement uni leurs aïeux, les premiers possesseurs, qui l'avaient sans doute planté à l'époque de leur mariage, suivant la coutume du pays. Au-delà d'Iseltwald le chemin pour piétons et pour montures se rapproche de nouveau du bord du lac, traversant des bois, des prairies et d'abruptes rochers, et çà et là les lits des ruisseaux pierreux, desséchés ordinairement en été, pour conduire par Sengg et Bönigen à Interlaken.

A une époque qui se perd dans la nuit du temps, de puissants torrents de glace se détachèrent des vallées supérieures de l'Oberland Bernois, se réunirent dans les environs de Thun et continuèrent à s'avancer lentement jusque près de Berne. Sur leurs dos ils charriaient des blocs de rocher détachés au Susten, au Finsteraarhorn, au Schreckhorn, à la Jungfrau, à la Blümlisalp, à l'Altels, au Gletscherhorn et à d'autres géants al-

pestres. L'aspect que présentait ce vaste désert de glace et de neiges, devait être horrible et sauvage; les masses énormes qui gisent dans le groupe du Finsteraarhorn et dont les écoulements vont grossir l'Aar et le Rhône, peuvent à peine nous en donner une faible image. Plus tard, par une cause inconnue, les glaces fondirent et les vallées parurent au jour; dans les enfoncements les plus prononcés, de Brienz à peu près jusqu'à Thun, il se forma un lac long et étroit, semblable à celui qui un jour s'était étendu de Wallenstadt jusque dans le voisinage de Zurich. Alors les eaux des montagnes commencèrent leur activité; ce qu'ils entraînaient en éboulis et en blocs de rochers, ils le déposaient sur le fond du lac, et par là le resserraient de plus en plus. La Lutschine, de concert avec plusieurs ruisseaux plus petits, atteignit la première son but. A son embouchure, le dépôt de galet, que des chutes de montagnes vinrent encore grossir, s'éleva peu à peu au-dessus de la surface de l'eau et sépara le lac en deux parties que nous nommons maintenant le lac de Brienz et celui de Thun. Voilà l'origine du Bödéli (sol) d'Interlaken, ce riant coin de terre qu'arrose l'Aar et que bornent, au sud, les hauteurs de la Breitlauenen, de la Suleck et du Morgenberg, et au nord le Harder et le Beatenberg. Il porte son nom à juste titre; car c'est un sol gagné sur l'eau, un terrain uni qui d'abord devait paraître bien rude, bien sauvage, jusqu'à ce que, se couvrant peu à peu de sable et d'un humus fertile, il fut enfin rendu habitable et productif par la main diligente et laborieuse de l'homme.

L'histoire ancienne ne fait pas mention du Bödéli d'Interlaken: il était trop éloigné des habitations des Romains qui avaient choisi les bords plus doux des lacs de Genève, de Neuchâtel et de Bienne. Ce n'est qu'au douzième siècle qu'on apprend quelque chose de positif sur son compte; son domaine appartenait alors en partie aux seigneurs d'Unspunnen, d'Oberhofen et de Ringgenberg, et s'appelait peut-être — ce nom se retrouve encore plus tard — Interlappen, inter lapides, entre les pierres et les rochers. Mais lorsqu'en 1130, le chevalier Seilger d'Oberhofen fonda, près du petit village de Matten, sur la rive gauche de l'Aar, un couvent d'Augustins avec son église de Marie, on le nomma, eu égard à sa position, Interlaken, inter lacus, entre les lacs. Il était dépendant de l'évêché de Lausanne et gagna bientôt en estime et en considération; déjà trois années après sa fondation, Lothaire III. le prit sous sa protection et lui accorda des privilèges importants. Cinquante moines y furent reçus, et peu après on fonda un second monastère pour 40 religieuses qui dépendait en quelque sorte du couvent des Augustins. La plus haute noblesse envoyait ses fils et ses filles aux couvents et les dotèrent de biens



J. F. Rohbeck del.

A. Peters sculp.

INTERRATIONAL

(Paris)

Druck & Verlags von G. Lange in Darmstadt.

et de dîmes; bientôt Interlaken obtint la protection de la puissante ville de Berne et, en 1323, son droit de bourgeoisie ainsi que celui de la ville de Thun. Les moines se montraient dignes des faveurs qu'on leur accordait, par les grands services qu'ils rendaient au Bödéli, en le cultivant et en le protégeant contre les ravages de la sauvage Lutschine qu'ils dirigèrent dans le lac de Brienz en l'enchaînant dans de fortes digues.

Au quatorzième siècle le couvent acheta successivement 166 arpents de terre, et ses possessions allaient s'étendant au loin. Des calamités vinrent, il est vrai, le frapper souvent; ce n'est que grâce à la protection de Berne qu'il réussit à maintenir ses sujets dans la dépendance et à prélever les impôts. Avec le temps cependant le désordre et l'immoralité troublèrent le bien-être des deux couvents. Les moines et les nonnes s'étaient juré une haine mortelle. Le crédit moral et financier fut ébranlé, les dépenses dépassaient les recettes et le couvent des religieuses fut aboli. Les moines au lieu de se laisser prêcher d'exemple, continuèrent leur vie de débauche. Le prieur Louis Rossen quitta le cloître pour pouvoir léguer ses biens à ses enfants naturels. Vint la réformation à laquelle adhéra, quoique après de rudes combats, aussi la ville de Berne. Dès lors l'inimitié des campagnards contre le couvent devint plus prononcée; on menaça de le démolir, et le prieur Nicolas Trachtwar fut réduit à la dure nécessité de le céder à Berne avec toutes ses dépendances. Cet expédient était loin d'apaiser les campagnards qui avaient espéré l'abolition des impôts et de la dîme. Ils mirent en doute l'authenticité de cette cession, et suscitèrent des troubles qui furent heureusement étouffés, les armes à la main. Le couvent appartenant dès lors à la ville, fut converti en un hôpital qui, malgré l'influence salutaire qu'il exerçait sur la contrée, ne parvint pas à soulager la misère toujours croissante de la population. Le pays était pauvre et incapable de porter le lourd fardeau qui l'opprimait de longue date. Ce n'est que vers le commencement de ce siècle qu'il a été permis au Bödéli de respirer un peu: à la proclamation d'égalité de ses habitants avec ceux de la ville, il faut ajouter le nombre toujours croissant des étrangers et le développement de l'industrie en des endroits où l'on aurait à peine espéré qu'elle pénétrerait.

Le Bödéli se compose de six communes: le vieux et petit Unterseen tout près d'Aarmühli, Matten, endroit formé en majeure partie d'hôtels que les étrangers appellent à tort Interlaken et où se trouvait originairement le couvent, Bönigen, sur les bords du lac de Brienz, et enfin, à l'entrée de la vallée de la Lutschine, Gsteig et Wilderwyl. Encore au

dix-huitième siècle le Bödéli passait pour une contrée assez écartée du commerce des hommes, mais déjà au commencement du dix-neuvième siècle il fut plus fréquemment visité par les étrangers et on y célébra même des fêtes dont nous parlerons plus tard. Il y a quarante ans environ qu'un seul hôtel s'élevait à Unterseen et un autre dans le voisinage du couvent; l'un et l'autre ne répondaient que très-modestement aux plus légères exigences. A mesure que le nombre des touristes devint plus considérable, grâce surtout aux chemins de fer et aux prix réduits, les établissements destinés à les recevoir se développèrent davantage. Si Interlaken est souvent désigné comme un endroit où les Anglais jouent le rôle principal, nous devons à la vérité de dire qu'il n'en est pas ainsi; il doit principalement sa gloire et sa prospérité aux visites toujours croissantes des touristes allemands dont le chiffre s'élève chaque année à plusieurs milliers.

Pourquoi le Bödéli et Interlaken exercent une plus forte attraction que tout autre endroit de la Suisse, est facile à deviner. Ils offrent plus de beautés naturelles qu'aucun autre coin de l'Europe ne saurait en rassembler. Au milieu de grandioses montagnes, s'étend, entre deux beaux lacs aux formes les plus intéressantes, une charmante plaine qui, avec une lieue de long sur 45 minutes de large, permet un exercice libre et commode. De belles chaussées et des lignes de bateaux à vapeur entretiennent les communications les plus faciles, et les hôtels répondent à tous les goûts sans pourtant réclamer de trop grandes dépenses. Le climat est doux et sain, l'air frais et fortifiant, et le rempart, formé par les hautes montagnes qui entourent la vallée, la protège contre la bise. Même l'hiver, qui du reste est de courte durée, y est moins rude que dans la vallée de l'Aar inférieure et en général entre le Jura et les Alpes. Le noyer ainsi que d'autres arbres et arbustes qui réclament un climat plus méridional, prospère sur les bords du lac de Thun. Partout où l'homme dirige ses pas il rencontre le charme et la magnificence, soit qu'il se promène à l'ombre des belles allées de noyers, qu'il longe les bords du lac ou qu'il grimpe sur les éminences les moins considérables, il a toujours devant les yeux un tableau nouveau qui réjouit le cœur et élève l'âme. Rien que la vue de la Jungfrau, cette reine des montagnes, mérite d'aller à Interlaken et engage maint voyageur à se fixer des semaines entières au Bödéli. Des promenades moins rapprochées, sur les hauteurs, sur le lac, à la caverne de Béat, à Habkern, Breitlauenen, Abendberg, Saxeten, des excursions à Thun, au Giessbach, à Brienz, offrent de la diversité pour plusieurs semaines. Celui qui a de bonnes jambes, trouvera sur les hauteurs qui



Al. Terwen sculp.

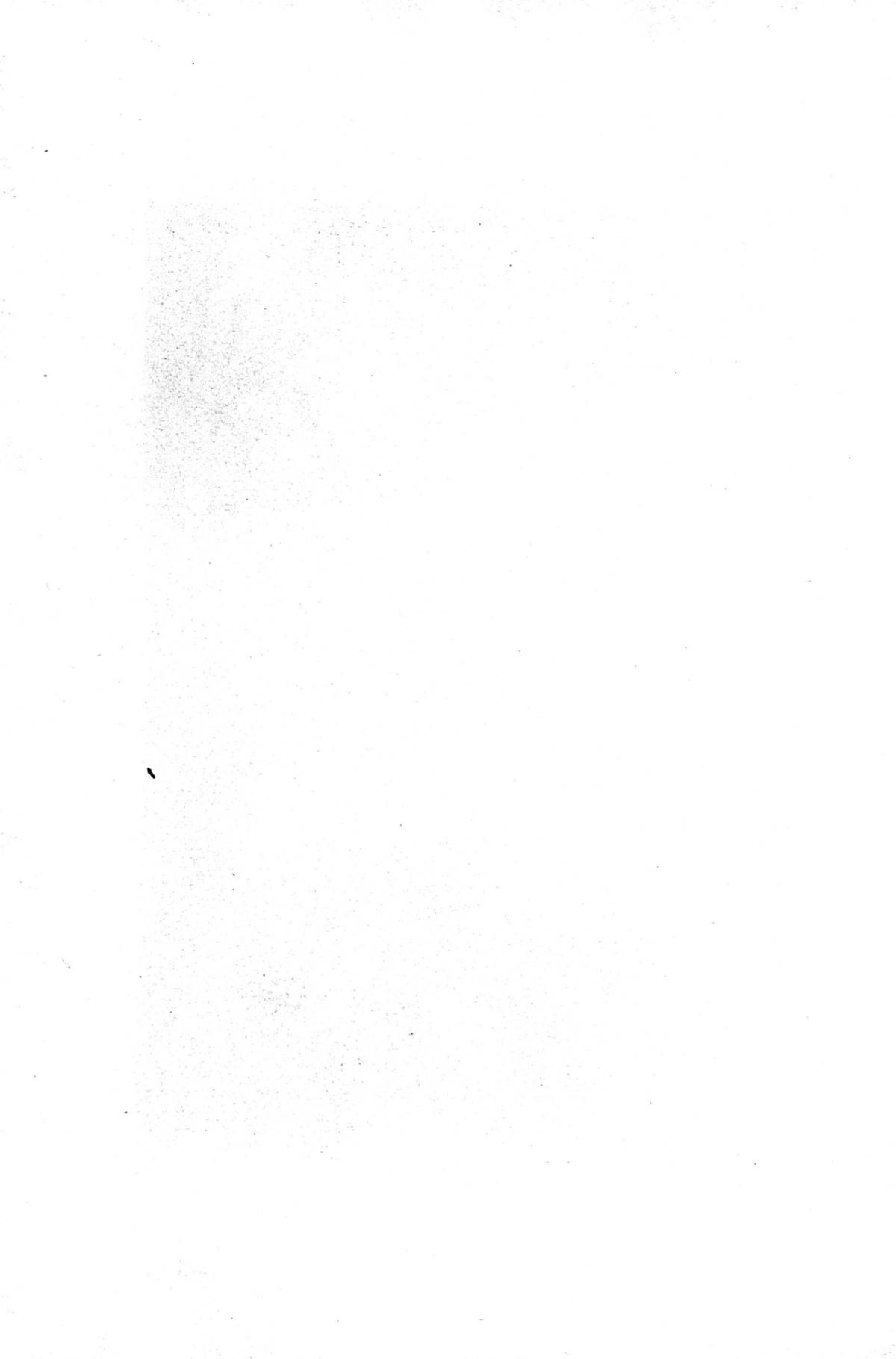
L. Richbeck del.

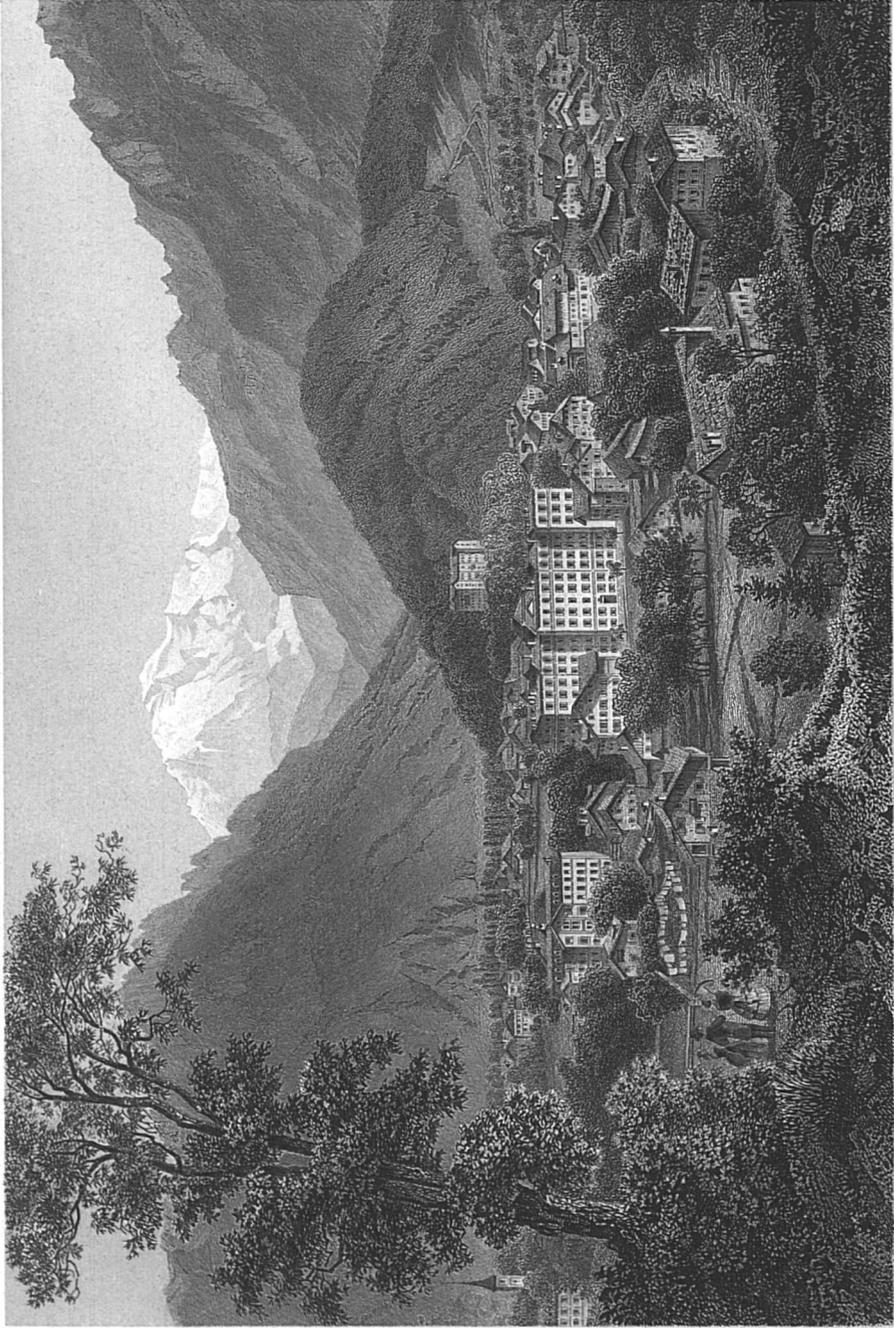
INTERSLAKEN.
BLICK NACH DEM THUNER SEE.
(Bern)

*View towards the lake
of Thun.*

*Coup d'œil sur le lac
de Thun.*

Druck & Verlag von F. G. Lange in Darmstadt.





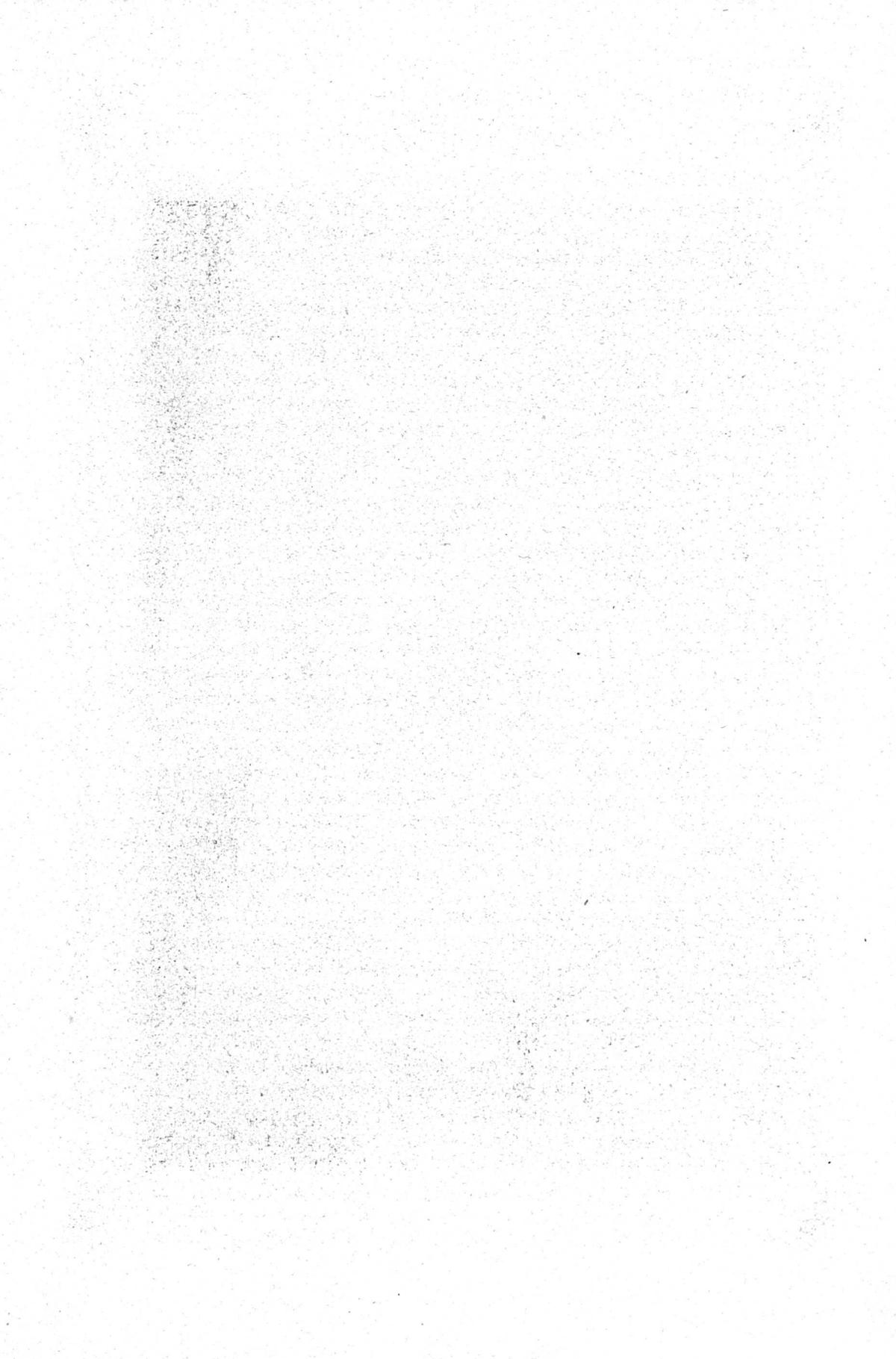
J. Rohbock del.

Fr. Müller sculp.

INTERLAKEN MIT DER JUNGFRAU.

(Bern)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



encaissent le lac, un nouveau champ ouvert à ses explorations. Ajoutons-y encore le Hochgebirg lui-même, au fond, derrière les vallées de la Lutschine, Eisenfluh et Mürren, la vallée supérieure de Lauterbrunnen, le Staubbach, la Wengern-Alp avec la Jungfrau, le Moine et l'Eiger, Grindelwald avec ses géants et ses glaciers, le Faulhorn, Hasli-Scheideck et enfin Rosenlauri avec le plus beau de tous les torrents de glace. Tous sont accessibles d'Interlaken en quelques heures. Est-il donc surprenant que quantité de voyageurs choisissent le petit coin de terre entre les lacs de Thun et de Brienz comme point de départ à leurs excursions? Certainement non.

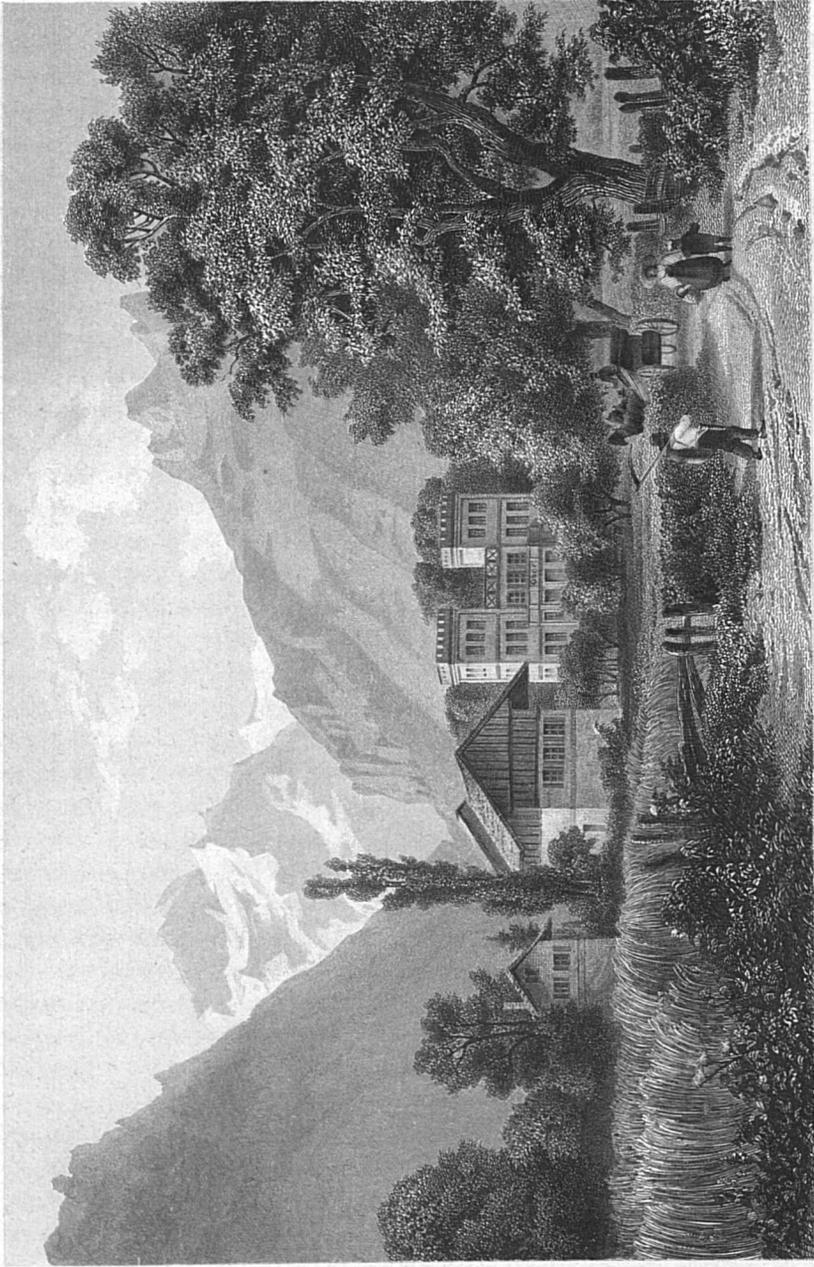
Considérons pourtant le Bödéli de plus près. Le touriste qui suit la rive septentrionale du lac, par Ringgenberg et Goldswyl, et qui traverse le pont de l'Aar, met aussitôt le pied dans la commune d'Armühle et se trouve en peu de minutes près de l'ancien couvent des Augustins dont les bâtiments et les jardins sont clos d'un mur que cache presque entièrement le lierre grim pant. De magnifiques noyers gigantesques, à couronne puissante, bordent la chaussée et le Höhenweg, le long duquel s'élèvent, surtout vers le nord, de beaux hôtels qui suffisent souvent à peine à loger les nombreux voyageurs. A travers une prairie, le regard tombe sur le vallon resserré où bruit la Lutschine et derrière lequel brille dans toute sa splendeur la Jungfrau, cette merveille de la Suisse, qui domine de beaucoup les contreforts boisés qui s'étendent à ses pieds. Si en hiver et même au printemps et en automne le Höhenweg est solitaire, si les hôtels sont déserts et fermés, ils n'en offrent que plus de vie et de mouvement en été; des représentants de toutes les nations de l'Europe, de toutes les parties de la terre, semblent s'y donner rendez-vous. Cependant il ne faut pas s'attendre au mouvement qui règne dans d'autres endroits où les étrangers sont réunis en masse. Interlaken ne rivalise pas de pompe et de luxe avec Baden-Baden, Hombourg, Wiesbaden, etc.; il ne connaît ni promenades en toilette somptueuse, ni jeu, ni danse, ni théâtre, ni concerts, ni festivités de tout genre; le demi-monde n'y trouve par d'ailleurs pour jeter ses filets, et rarement un chevalier d'industrie y perd son temps précieux et ses peines. Tous les moments sont consacrés à la contemplation de la nature.

L'allée de noyers cesse, et l'endroit prend tout le caractère d'un village. Le chemin pavé conduit au pont de l'Aar qu'il franchit, pour aboutir à une île formée par deux bras du fleuve. Les habitations sont moins grandes, moins apparentes qu'au Höhenweg; elles sont les demeures habituelles des Interlakoïses. Un deuxième pont, un peu plus long que le

premier, avec une belle vue sur le Harder, l'Aar et la Jungfrau, mène à la pauvre et vieille petite ville d'Unterseen dont les maisons enfumées ceignent la place où s'élève l'hôtel. Les piétons seuls ont coutume d'y passer la nuit; quant aux personnes qui désireraient faire une plus longue station, elle ne leur offre de remarquable qu'une fabrique à laquelle les belles forêts de l'Oberland et surtout celles des environs d'Interlaken viennent fort à propos; un arbre remarquable, un cèdre, qui s'élève dans le voisinage, attire encore les yeux des passants.

D'Unterseen, la route s'étend, presque en droite ligne, à travers de jolis vergers jusqu'à l'embarcadère des bateaux à vapeur du lac de Thun, et au modeste hôtel de Neuhaus. Si Neuhaus est solitaire quand le bateau n'y réunit pas les étrangers, il présente, en revanche, à son arrivée une cohue bigarrée; il devient alors le point de réunion des diligences, des omnibus, des fiacres, des porteurs, des muletiers et de quantité d'individus que les étrangers font vivre. Bloqué, incommodé de tous côtés, il a toutes les peines imaginables à se soustraire aux importunités sans cesse renaissantes. Cependant cette furie d'offrir ses services ne dure pas longtemps; à peine la dernière voiture est-elle partie, que la place est complètement vide et tout au plus si dans la salle de l'hôtel quelque piéton attardé cherche à réparer ses forces par un verre de vin rouge.

Les hôtels d'Interlaken sont loin de se trouver tous au Höhenweg; plusieurs d'entre eux, pour la plupart petits et peu fréquentés, se sont élevés vers Matten. Il faut surtout mentionner le célèbre hôtel Ober, entouré de jolies promenades, visité principalement par la noblesse et les financiers qui, suivant leurs habitudes aristocratiques, aiment à vivre retirés du reste du monde. Tous cependant sont surpassés par l'hôtel Jungfraublick, un des plus grandioses et en même temps des plus confortables de toute la Suisse. Il a été bâti par une société d'actionnaires sur le versant du petit Rugen. Ainsi que l'hôtel du Giessbach, il doit la vie à M. de Rappard qui l'a fait ériger sur l'emplacement d'un café bien connu des étrangers et dont il continue à porter le nom. Il domine non seulement le Bodeli, le lac de Thun et Brienz avec leur magnifique encadrement de montagnes, mais il permet aussi la vue de la vallée de la Lutschine et, qui plus est, celui de la Jungfrau qui ne se présente nulle part avec plus de majesté et qui principalement le soir, quand elle se colore de la teinte rosée du soleil couchant, se montre au spectateur du Jungfraublick dans tout son charme merveilleux. Muni de 150 lits, cet hôtel possède en même temps un établissement spécial pour la cure au petit-lait et aux eaux minérales, et offre par conséquent, non seulement



J. Kuhnert sculp.

VILLA OBERS IN INTERLAKEN.

(Bern)

Druck & Verlag von G. Leuße in Bernstadt.

J. Kuhnert del.

le séjour le plus attrayant, mais aussi le plus commode de tout le Bödéli.

Le petit Rugen, qui s'élève à 600 pieds au-dessus de la plaine, n'était autrefois que peu visité, malgré les riches jouissances qu'il procurait. Les sentiers étroits qui conduisaient à son sommet, étaient âpres et mal entretenus. Maintenant des chemins commodes se croisent dans toutes les directions et offrent des échappées ravissantes sur cette contrée bénie de Dieu. Ni le pinceau ni la parole ne seraient capables de peindre le tableau qui se déroule à nos yeux sur la cime arondie du Rugen. Nous nous contenterons d'en faire une légère esquisse et nous nous bornerons à dire que de cette faible élévation le regard plane sur la Jungfrau avec son Silberhorn, sur la rude Männlifuh, sur les chaînes qui encaissent la vallée de la Lutschine, sur le lac de Brienz et les hauteurs qui forment ses bords, le Rothhorn de Brienz, le Tannhorn, le Harder ardu et boisé, ensuite sur le Béatenberg, le Stockhorn, le Niesen et sur le chaîne du Morgenberg et le lac de Thun, enfin sur le Bödéli entier avec ses groupes de maisons, ses tours, ses prairies et ses champs. Ajoutons encore qu'à toute heure du jour, qu'avec chaque changement de température et chaque nuée qui glisse le long de la cime des montagnes, le paysage prend une teinte et un aspect différents, et nous comprendrons l'attraction que doit exercer sur les visiteurs d'Interlaken ce point de vue ravissant.

Entre le petit et le grand Rugen, s'allonge la gorge rocheuse, couverte de buissons et de broussailles, qui formait, dit-on, le lit où coulait la rivière de la vallée de Saxeten. Le sentier, bordé de vinetiers aux baies jaunes et rouges, conduit à l'embouchure du défilé par lequel, comme à travers un cadre étroit, le regard tombe sur la Jungfrau. De vertes prairies conduisent à la sombre ruine du vieux château visionné d'Unspunnen. Ce manoir appartenait autrefois à la famille du même nom. Par son dernier rejeton, la belle Ida, il passa entre les mains de l'illustre famille de Wädenschwyl qui avait son siège près du lac de Zurich. Lorsque Berthold de Zähringen entreprit de soumettre les dynastes rebelles du pays, au nombre desquels se trouvait aussi Burchard, seigneur d'Unspunnen, Rodolphe de Wädenschwyl était un de ses plus zélés partisans; de là la haine de Burchard contre le jeune chevalier auquel il refusa la main de sa fille. Mais Rodolphe prit de force ce que lui refusa le père; il enleva la fille qui, du reste, l'aimait et en fit son épouse. La rage de Burchard ne connut plus de bornes; une barrière éternelle semblait s'être élevée entre le père et sa fille. Grâce cependant à l'intervention du duc Berthold et à la présence du fils d'Ida, le jeune Gauthier de Wädenschwyl,

le chevalier attendri tendit une main conciliatrice. L'histoire de la belle châtelaine a souvent été chantée et racontée, et jette un tendre reflet sur les temps sauvages et barbares de la chevalerie. Plus tard le château d'Unspunnen, avec toutes ses dépendances, devint propriété de la famille d'Eschenbach, il échut ensuite à Habsbourg-Autriche, aux comtes de Strassberg, aux barons de Weisenbourg et à beaucoup d'autres qui le possédaient en gage, pour appartenir définitivement à Berne. Peu à peu le manoir tomba en ruines; le pouvoir du temps, plus que l'ébranlement passager des instruments de la destruction, paraît avoir sapé ces murailles gigantesques. Selon la légende il doit avoir servi un jour de repaire à un autre Barbe-bleue qui fit périr impitoyablement ses femmes l'une après l'autre dans les souterrains de la tour principale. Pour expier ses crimes il a été condamné à rôder éternellement sur les lieux de ses méfaits. On croit en outre avoir vu un gros chien noir qui garde les trésors de son maître jusqu'au jour du jugement. C'est sur les prés verdoyants qui s'étendent devant le château, qu'on célébrait ces fêtes alpestres dont parle M^e de Staël. Laissons à sa plume plus habile le soin de les décrire.

„Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent et qui semblent placés au pied des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous déroba la vue distincte des montagnes; mais confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors cette montagne qui porte le nom de Jungfrau (Vierge); aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet; elle est moins haute que le Mont-Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible.

Nous arrivâmes à Unterseen; et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascade autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans les maisons de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener, dans la rue d'Unterseen, de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans une vallée de la Suisse; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents; ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si dans ces lieux solitaires ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse offrir encore. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux; et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête, le temps était doux, mais nébuleux; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les haliebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration du Rütli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent; et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en

luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très-remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes; mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements même de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le cœur humain semble dirigé comme la nature inanimée par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde pendant le repas, des coupes en bois sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance, et le patriotisme du bonheur s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

Les prairies sont aussi fleuries que jamais, les montagnes aussi verdoyantes: quand toute la nature sourit, le cœur seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert?

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre d'une étendue très-bornée, sans lune, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle: toujours elle les respecte, les imite et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre, rapprochent de nous le passé et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours: puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille,

l'Helvétie les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants."

Un bon sentier va commodément en une demi-heure du gouffre de Wagneren sur les hauteurs de la Heimbergfluh. Ce point de vue qui n'est guère visité que depuis quelques années, laisse apercevoir les deux lacs du Bödéli et les magnifiques groupes de la Jungfrau, du Moine et de l'Eiger. Un autre sentier se détache des ruines d'Unspunnen, longe la maison pittoresque du peintre Boutibonne, et va au petit et tranquille village de Wilderswyl, à l'entrée de la vallée de Saxeten, et de là, sur les bords de la sauvage et sombre Lüttschine, à Gsteig dont l'église paroissiale, la mère-église de la contrée, doit avoir existé déjà au huitième siècle, mais qui néanmoins ne pourrait avoir été bâtie que bien plus tard. Maintenant il y a encore plus de 6000 âmes répandues dans onze villages situés sur les hauteurs et qui font partie de la paroisse. Ces deux communes n'offrent rien au voyageur. Une troisième, Böningen, où aboutissent des chemins qui suivent la digue de pierres destinée à resserrer le lit du cours d'eau, est déjà plus importante. Car ce village idyllique, traversé par une petite rivière et dont les maisons de bois se cachent derrière les arbres fruitiers, s'étend gracieusement jusque sur les bords du lac de Brienz et possède outre un établissement de bains, trois petits hôtels dont les prix assez modérés accordent un séjour agréable à ceux qui désirent vivre loin du bruit et du luxe. Non loin de ce lieu, la Lüttschine impétueuse se précipite dans le lac de Brienz; sur le delta sablonneux et nu qu'elle a formé dans le cours des années, on trouve souvent, près des petites bruyères, de jolies plantes alpestres apportées par la rivière.

Böningen est relié à Interlaken par une voie carrossable qui n'offre pourtant que la vue des montagnes environnantes. Le chemin, au pied du Rugen et de l'Abendberg, sur la rive droite de l'Aar jusqu'au lac de Thun dont les riants paysages rappellent un peu le lac de Zürich, est plus intéressant. Là, près de l'embouchure de l'Aar, s'élevait autrefois Wyten. Ce grand village, détruit il y a bien des années par les inondations de la rivière, possédait un marché et le château de Weissenau ou Wyssenau, propriété des barons de Weissenburg. On en voit encore quelques restes couverts de lierre, sur une île formée par l'Aar. Le château tomba probablement en décadence par suite du manque d'habitants, quoique la légende veuille attribuer sa destruction à une révolte de paysans. La vue que l'on a de l'embouchure de l'Aar, sur le lac de Thun, est agréable mais non grandiose: les hautes montagnes arides et sauvages du lac de Brienz manquent au tableau. Une autre promenade que l'on

fait ordinairement d'Interlaken, est celle du Hochbühl ou Harder; presque chaque voyageur, ne séjournerait-il qu'un jour au Bödéli, a coutume de faire une visite au Hochbühl. Le chemin longe l'Aar en amont, traverse une petite prairie, puis une forêt et arrive après une légère ascension à la saillie de montagne où s'élevait pendant de longues années un simple pavillon.

Entre le Hochbühl et l'Aar se trouve la Goldey, mince langue de terre, couverte de pierres, d'éboulis et d'une faible verdure; en-delà de la rivière, les hôtels d'Interlaken s'allongent jusqu'à Unterseen. A gauche, le regard s'arrête sur le lac de Brienz, en face, sur Breitlauenen et Suleck, entre lesquels brille fièrement la Jungfrau, à droite, sur la Schwalmeren ardue et neigeuse, sur la chaîne dentelée et escarpée du Morgenberg, enfin sur le lac de Thun avec sa puissante pyramide au fond. Une vue semblable, sinon plus belle encore, est offerte par la Blecke inférieure, cette prairie encadrée de sombres forêts et de rochers. La partie supérieure du Harder est rarement visitée; outre que la forêt s'élève presque sans discontinuité jusqu'au sommet, le chemin demande des jambes sûres et, comme l'indique le cimetière d'Unterseen, a déjà réclamé mainte victime. Un sentier rocailleux, taillé en escalier en différents endroits, descend du Hochbühl à la Goldey, au-dessus de laquelle plane la Falkenfluh déchiquetée, passe près des cavités des Zwerglilöcher pour retourner au pont de la douane, si toutefois on ne préfère pas se rendre à Unterseen en suivant la rivière en aval.

Après avoir parcouru le Bödéli, nous dirigeons nos pas vers les vallées latérales et les hauteurs voisines. Les sentiers, autrefois à peine frayés, ont été remplacés par des chemins praticables aux voitures et il est rare qu'une excursion présente de véritables difficultés à franchir. Un de ces chemins conduit d'Unterseen, vers le nord, dans la vallée étroite de Habkern où la Lombach aux eaux impétueuses, souvent dévastatrices, roule sur de puissants blocs d'un beau granit rouge, pour aller se jeter dans le lac de Thun. La route monte insensiblement entre les parois crevassées du Harder et le lit profond de la rivière en-delà de laquelle se trouvent les flancs couverts de bois et de bruyère du Béatenberg. La vallée, après s'être resserrée, va de nouveau en s'élargissant et prend enfin une forme circulaire; elle est encadrée de jolis coteaux sur lesquels sont éparpillées les habitations du village de Habkern. Là aussi on trouve dans le lit de la petite rivière ces blocs de granit erratiques dont on ne connaît pas l'origine. Un des plus beaux a été envoyé en Amérique pour le monument de Washington. Le point de vue est restreint mais riant,

et la position du village solitaire avec sa petite église est vraiment idyllique. Des sentiers raboteux conduisent à Lagnau et dans la vallée de l'Emme, sur le Hochgant si riche en légendes, dont les cimes jumelles sont à 7000 pieds au-dessus de la mer, et sur le sommet rocailleux du gigantesque Angstmatthorn qui, par sa rude ascension, ne peut être gravi que par les personnes libres de vertige.

A côté du chemin carrossable, on en remarque un second qui va d'Unterseen à Habkern. Ce sentier étroit longe la rive droite de la Lombach et quoiqu'il soit plus beau et plus romantique que son voisin, il est beaucoup moins fréquenté, parce qu'il est infiniment plus fatigant. Par contre la nouvelle chaussée qui se dirige de la partie inférieure de la vallée de Habkern au Béatenberg, et qui a remplacé un mauvais sentier, gagne chaque jour en importance. Dès qu'elle a atteint les hauteurs, elle présente une vue magnifique sur le lac de Thun et les montagnes qui l'entourent. Elle traverse le lit profond du Béatenbach et pénètre dans la longue commune de Béatenberg. Il serait difficile de trouver dans toute la Suisse un endroit plus propre à l'établissement d'une cure au petit-lait; facilement accessible, situé à 3400 pieds au-dessus de la mer, protégé contre les vents du nord, ouvert au sud, offrant des promenades commodes et des sites pittoresques, il ne lui manque que l'organisation nécessaire pour se faire un avenir. Jusqu'à présent il n'y a d'autre pension que la maison du curé. En moins de trois heures, un sentier traversant de gras pâturages, nous conduit au Guggisgrat ou Gemmelalphorn, point de vue fréquemment visité dans les derniers temps. Quoique la montagne soit sauvage dans ses environs — au-dessous de la cime s'ouvre l'étroite gorge de la vallée de Justis, vis-à-vis s'élève les Ralligstöcke déchirés et au nord s'étendent des champs couverts de débris — la perspective pourtant est magnifique et grandiose. L'œil embrasse la chaîne des Alpes, du Pilate, au nord-est, par le groupe du Finsteraarhorn, jusqu'au-delà du superbe Altels; devant elle gisent les innombrables contre-forts, parmi lesquels la crête dentelée de la chaîne du Morgenberg avec le bassin bleuâtre du lac de Thun, la fière pyramide du Niesen et la cime remarquable du Stockhorn surtout frappent le regard.

Le Béatenberg, d'où un mauvais sentier escarpé descend au lac de Thun, doit son nom à St. Béat qui dans le premier siècle de l'ère chrétienne fut envoyé dans cette contrée, d'après la légende, par St. Pierre lui-même, pour opérer la conversion des païens. L'habitation du saint ne se trouvait pas sur la hauteur, mais plutôt dans une caverne tout près du bord du lac. C'est là qu'il doit avoir reposé des siècles entiers.

Le gouvernement de Berne, à l'époque de la réformation, éloigna les reliques pour les soustraire à la vénération des fidèles. Encore aujourd'hui les pèlerins qui se rendent du Valais à Einsiedlen, ont coutume de visiter la caverne; cependant elle est encore bien plus fréquemment un objet de curiosité pour les étrangers d'Interlaken, qui s'y rendent, soit par l'étroit sentier qui longe la rive septentrionale du lac de Thun, soit par le petit hameau de Sunglauenen ou qui traversent le lac à Neuhaus. Quelqu'intéressant que soit ce sentier, il offre cependant plus d'un endroit où n'oseraient pas s'aventurer les personnes sujettes au vertige, et où il présente de véritables difficultés à franchir. Quant à la grotte du saint, elle est située au milieu de la forêt, très simple, peu profonde et ne montre pas le moindre vestige d'habitation ultérieure; une autre caverne d'où jaillit souvent le Béatenbach est plus attrayante. On a vainement cherché jusqu'à présent à déterminer à quelle distance elle s'avance dans le montagne. En différents endroits elle est si étroite qu'on ne peut avancer qu'à plat ventre; on s'expose par là aux plus grands dangers, car, en bouchant ainsi toute issue, il serait complètement impossible de se retirer assez promptement si toutefois un orage éclatait sur les hauteurs du Béatenberg et du Guggisgrat et que les eaux voulussent se précipiter dehors. On prétend que le Béatenbach a sa source au Guggisgrat, quoique la croyance populaire fasse pénétrer la caverne jusque dans la vallée de l'Emme, même dans le Tyrol, ce qui, pour les connaisseurs des légendes de la Suisse, veut dire quelle descend dans le royaume de Pluton. Un peu au-dessous des deux cavernes, toujours entouré de forêts, repose le petit et aimable domaine de Leerau dont le jardin, par suite de son climat doux et fertile, produit des arbustes qui ne croissent généralement que dans les parties beaucoup plus méridionales de la Suisse. Tout près, le Béatenbach qui roule son mince filet écumant dans un lit de rochers, forme en se précipitant dans le lac, une chute, sinon élevée et majestueuse, du moins intéressante et riante, la première qui frappe l'œil du touriste qui visite l'Oberland et qui traverse le lac de Thun pour se rendre de Berne à Neuhaus.

Le visiteur de la caverne de Béat, quand même il choisirait le sentier, ne se trouve qu'à une faible élévation au-dessus du niveau du lac; mais en continuant son ascension vers le point de vue de l'Abendberg, il s'élève à quelques milliers de pieds. Déjà de temps immémorial ce sommet était le lieu de réunion des habitants des campagnes environnantes, qui, suivant une coutume antique, y passaient les belles journées de dimanche et de fête en joyeux festins, en danses et en jeux. Plus tard le docteur Guggenbühl, médecin suisse, y

fit construire un établissement pour la guérison des crétins; le corps de bâtiment principal se voyait d'Interlaken. Le chemin y conduisait par Unspunnen ou par la gorge de Wagneren. Il traversait de belles forêts touffues pour s'élever sur le grand Rugen et l'Egg où se déroulait le panorama du Bördeli, du lac de Brienz, de la vallée de la Liütschine avec la Vierge, le Moine et l'Eiger. — Bientôt après on atteint „l'hospice,“ édifice peu apparent qui, dans son intérieur aussi, présente la plus grande simplicité. — Lorsque le Dr. Guggenbühl, décédé il y a quelques années, ouvrit sa maison de santé pour crétinisme, il éveilla le plus vif intérêt en Allemagne et surtout en Angleterre par ses écrits sur la guérison des malheureux privés de toutes les forces intellectuelles et morales qui abondent principalement dans quelques parties de la Suisse. Malgré les sommes considérables qui affluaient de toutes parts, il n'a obtenu que très peu ou point de résultats. On sait maintenant qu'il n'avait en vue que son propre intérêt, que son avantage personnel et que la grande majorité des enfants qu'il recevait dans sa maison n'étaient pas des crétins, mais des idiots de tous les pays étrangers pour lesquels il se faisait payer de fortes pensions. — Un sentier conduit de l'hospice, par le Rothegg, le grand et le petit Schiffli, au Morgenberg, le sommet le plus élevé de la chaîne aride et déchiquetée qui encadre le lac de Thun et le Bördeli. Ce sentier, quoique intéressant, n'est guère suivi; il longe continuellement la crête dénudée et ne présente souvent que dix-huit pouces à peine de large. D'un côté gît le lac à une profondeur de cinq mille pieds, de l'autre le pan escarpé de la montagne s'abaisse dans la vallée de Saxeten. Un pied ferme et une tête complètement libre de vertige sont indispensablement nécessaires; nous-mêmes, nous avons vu des montagnards expérimentés rebrousser chemin à la vue des gouffres béants qui s'ouvrent des deux côtés. Ce n'est que de la vallée de Saxeten que le Morgenberg, proportion gardée, peut être facilement gravi; néanmoins cette ascension réclame des efforts auxquels peu de personnes peuvent et veulent se soumettre.

Sur les flancs méridionaux de la chaîne de montagnes, un sentier descend dans le vallon si peu connu autrefois; un autre, ordinairement suivi, y aboutit également de Wilderswyl dont les près et les champs ne sont malheureusement que trop souvent ravagés par le Saxetenbach qui roule ses eaux mugissantes dans un lit de pierres sauvage et lugubre. Quelques siècles se sont à peine écoulés que cette rivière, grossie en torrent, apporta la ruine aux deux villages de Grenchen et de Mühlinen. Le chemin monte d'abord à pic sur le rebord méridional de la vallée, traverse ensuite des bois et des prairies, pour atteindre enfin le petit et

pittoresque Saxeten, exposé à la furie des avalanches, et qui porte à juste titre son nom par les nombreux blocs de rochers qui l'entourent. Un peu plus haut on voit trois jolies cascades rapprochées l'une de l'autre et qui méritent bien d'être visitées. En cet endroit les chemins fourchent. A droite, un sentier serpente, à contre-mont, à travers des alpes vers le passage du Renggli qui conduit dans la vallée de Suld. Ce passage est une crête de cinq mille pieds entre le Morgenberg et le Schwalmeren que l'on franchit pour arriver à la gorge étroite où le Sulzbach mugissant et écumant se tourmente contre les rochers pour former une chute, belle et riante qui pourrait chercher son pendant dans l'Oberland. Une heure après, le sentier touche au village de Muhlingen dans la vallée de Kander, d'où l'on peut retourner en moins de trois heures à Interlaken sur des chemins commodes, par Krattingen et Leissingen, tout en côtoyant le lac de Thun. — Le deuxième sentier, plus pénible que celui du Renggli, se détache à gauche des trois cascades de la vallée de Saxeten. Il monte péniblement en zigzag vers l'alpe de Nessleren couverte d'orties (Nessel) et d'éboulis, se tourne vers Bellenkilchen, qui doit avoir possédé une chapelle, puis vers la saillie de Bellenhöchst, longe les précipices de la Sulek et ses parois à pic d'où se détachent continuellement des fragments de roche, aide à escalader la Sulsalp et enfin la crête élevée (7500 pieds) de la Suleck. Un autre sentier, partant de la vallée de la Lütschine et traversant d'abord des forêts et des prairies avant de gravir le versant escarpé de la montagne, conduit au même but; un troisième passe par Isenfluh. Sans être prophète, on peut prédire que la Suleck deviendra dans quelques années un point très visité par les touristes, malgré la Schienige Platte qui s'élève vis-à-vis; à cet effet il n'y aurait qu'à améliorer les chemins et à établir sur la hauteur un de ces hôtels dont les touristes ne veulent plus se passer. Les Schwalmeren, couvertes de neige et de glace, sont naturellement plus grandioses et offrent une vue plus étendue, mais déjà par leur élévation et par les difficultés que présente leur ascension, elles ne sont pas à la portée de tout le monde; en outre la Suleck procure à ceux qui voudraient visiter les Schwalmeren un lieu de repos favorable, devant lequel toute la chaîne des Alpes et le groupe de la Jungfrau brillent dans toute leur majesté.

Il y a une quinzaine d'années qu'une société d'Allemands vint passer quelques mois à Interlaken dans l'unique but d'explorer les hauteurs environnantes qui jusqu'alors avaient été déclarées inaccessibles par les manuels des voyageurs, les hôteliers, même par les guides. Après avoir

poussé leurs excursions jusqu'au Guggisgrat, à l'Angstmatthorn, à la Suleck, aux Schwalmeren, au Tannhorn et à d'autres sommets non moins remarquables, ils se décidèrent à attaquer les Alpes de Breitlauenen et à descendre par la crête dentelée de la montagne dans la vallée de la Lüttschine. Ce qui les attirait principalement, c'était la Schienige Platte qu'ils voyaient reluire au loin et dont la position favorable semblait promettre une vue ravissante. En effet ils ne furent pas trompés dans leur attente et ceux d'entre eux qui plusieurs années après vinrent consacrer de nouveau plusieurs semaines au Bödéli, ne manquèrent pas de rendre leurs hommages à ce sommet remarquable. Depuis ce temps le nombre des visiteurs a considérablement augmenté; il appartient déjà au nombre des endroits recherchés par les touristes et là où il était difficile d'obtenir les mets les plus simples, du lait et du fromage, se trouve maintenant un charmant hôtel. Il est vrai que la Schienige Platte ne saurait entrer en concurrence sérieuse et durable avec le Faulhorn, quoiqu'on le prétende; quant à la Suleck, c'est différent.

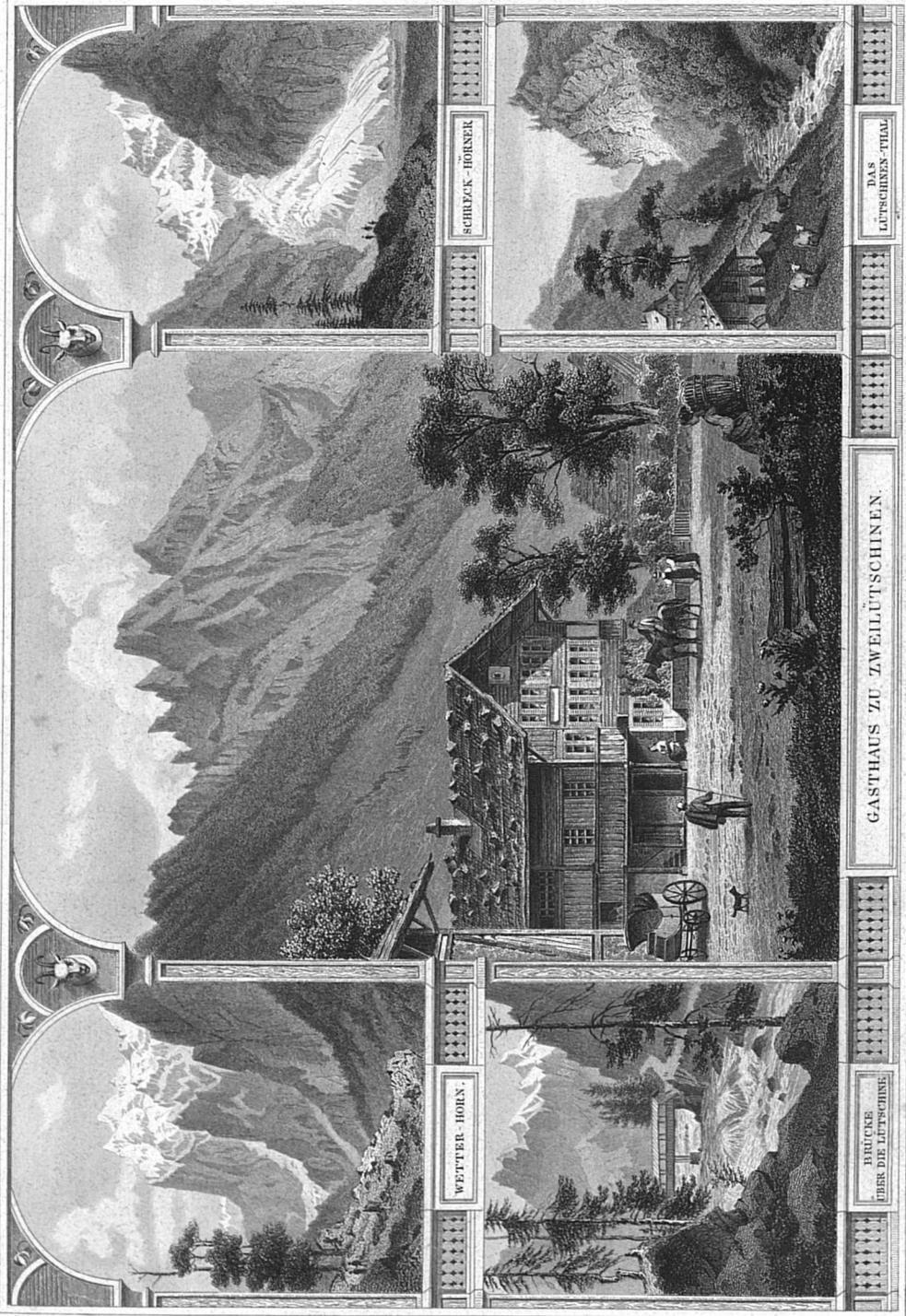
Immédiatement derrière Gsteig le chemin s'élève; facilement praticable aux montures, il se traîne pendant plus d'une heure assez péniblement à travers la forêt, présentant çà et là de belles échappées, pour déboucher dans la Breitlauenen-Alp dont les chalets simples et noircis par les intempéries dominant le Bödéli et Interlaken. Le chemin se dirige dès lors vers la croupe que forme le Gumihorn et l'Alpigeltigrat sauvage et dentelé, longe des chutes de montagnes lugubres et mène au plateau nu, poli et étincelant qui couronne le sommet de l'Alpe et qui porte le nom de Schienige (scheinende, étincelant) Platte, Plateau étincelant. Le regard étonné sait à peine où s'arrêter d'abord, ou sur les riants vallons de la blanche et de la noire Lüttschine qui reposent dans la profondeur, ou sur les cimes majestueuses qui vont se perdre dans l'azur du ciel. Car bien au-dessus de Lauterbrunnen, jusque dans les environs du Schmadribach, du Breithorn, du Tchingelhorn et de Grindelwald, il erre sur de riches pâturages, des rochers abruptes et à pic, des forêts, des cascades ou des groupes de maisons, ou bien il s'attache aux formes originales et variées des montagnes, à leurs cimes chenues, resplendissantes de blancheur ou aux masses bleuâtres des glaciers. La Schienige Platte occupe la place la plus favorable pour l'observation des Hautes-Alpes; car, si de la Vengernalp elles sont trop rapprochées de l'homme et agissent trop puissamment sur sa faible intelligence, et que par conséquent au lieu de l'élever elles l'humilient, si elles paraissent trop refoulées par les innombrables contreforts, vues de plus loin, p. e. du Rothhorn de Brienz,

elles se présentent au Plateau brillant dans toute leur noblesse et leur beauté, majestueuses et riantes, entourées d'une grâce qui anime l'âme et émeut le cœur.

A la Schienige Platte se rattache une légende qui rappelle une des ballades de Schiller les plus connues. Un de ces chasseurs qui parcourent avec une passion effrénée sans cesse les montagnes pour flairer le chamois aux pieds légers, découvrit un jour une troupe de ces animaux paisant tranquillement tout près du Plateau. Déjà il a armé son arbalète, n'attendant que le moment favorable pour abattre la plus belle pièce, lorsque soudainement le génie de la montagne, un de ces gnomes aimés des mineurs, se présente devant lui. „Retourne dans la vallée, lui dit le gnome d'une voix terrible, et ne t'avise plus jamais d'incommoder mes troupeaux; depuis trop longtemps déjà tu as poursuivi ces innocents animaux. Chaque semaine tu trouveras chez toi un chamois fraîchement tué, voilà pour ta nourriture. Malheur à toi, si jamais tu t'avisés de reparaitre dans les Alpes armé de ton arc et de ton arbalète.“ Ces mots prononcés le génie disparaît et le troupeau de chamois avec lui. Pâle et d'un pas chancelant l'intrépide chasseur retourne au foyer paternel. Il y suspend son arme chérie, le cœur navré de douleur et jure solennellement de ne plus y toucher. Quoiqu'il trouve régulièrement chaque mercredi dans la cabane le chamois promis, la passion de la chasse lui fait oublier toute autre considération. Une année s'est à peine écoulée que déjà il revient à la Schienige Platte, épiant les chamois qui avaient coutume de paître sur les alpes voisines. Tout à coup le gnome gris et terrible fait de nouveau son apparition; mais cette fois sa voix est menaçante et furieuse. Il adresse au chasseur les reproches les plus amers sur son manque de foi, lui rappelle le châtement qui l'attend, le saisit d'une main vigoureuse et le lance dans les profondeurs.

A l'est de la Schienige Platte s'étend la vaste alpe d'Iselten; un sentier pénible et fatigant, longe ses grands et beaux chalets, va dans la vallée de Sägis et de là au Faulhorn. Un autre descend à Gundlischwand dans la vallée de la Lüttschine, suit la rive gauche de la rivière et se rend à Gsteig et à Interlaken.

Après avoir parcouru dans toutes les directions les plus proches environs du Bördeli, nous dirigeons nos pas vers les vallées célèbres de Lauterbrunnen et de Grindelwald. Qui pourrait compter les voitures qui, pendant les belles journées de Juin, de Juillet et d'Août, roulent d'Interlaken par Gsteig et Wilderswyl dans la vallée de la bruyante Lüttschine à Zweilüttschinen et de là, à droite, vers la chute du Staubbach ou, à gauche, vers



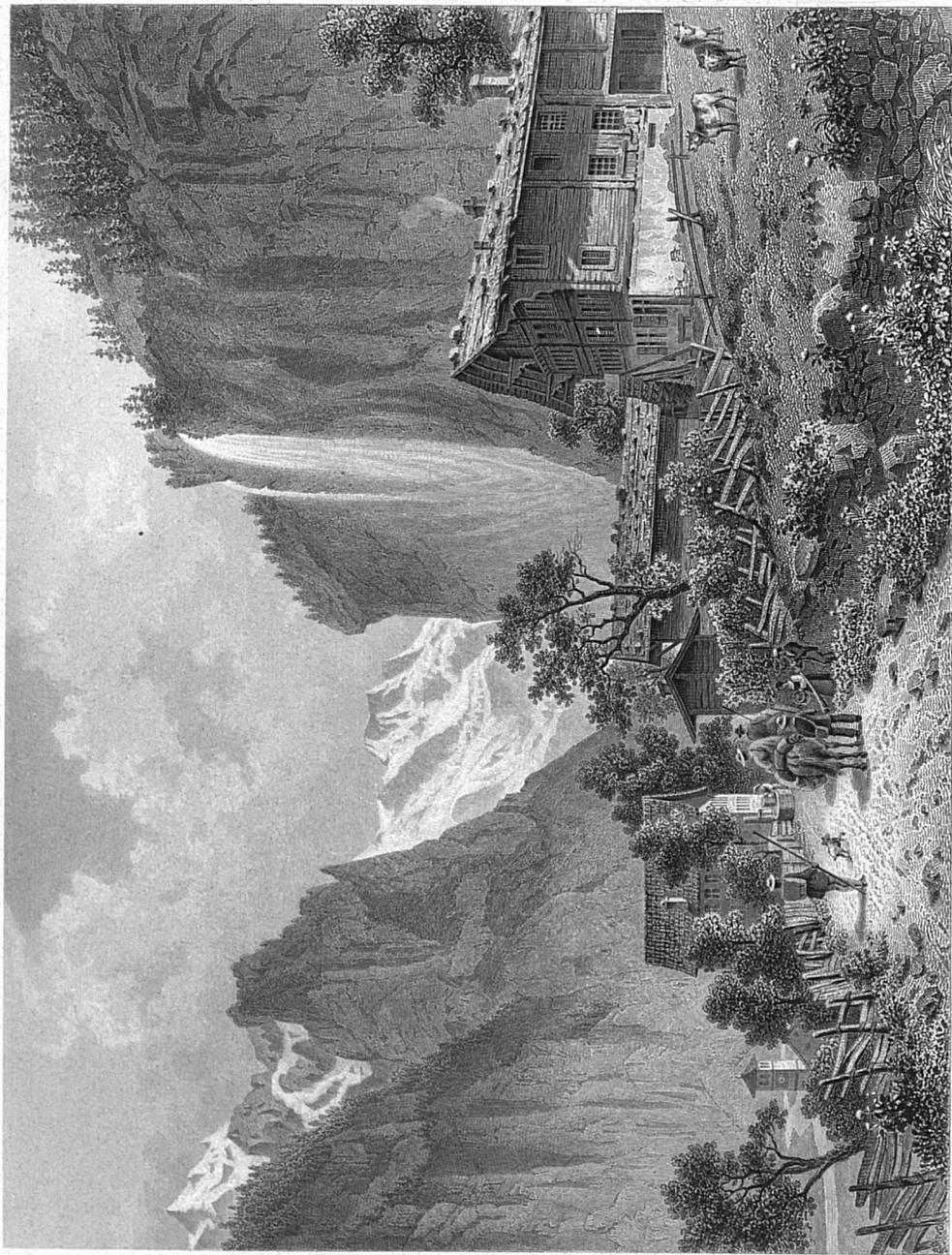
SCHRECK-HÖRNER

DAS LUTSCHINEN-THAL

GASTHAUS ZU ZWELLÜTSCHINEN.

WETTER-HÖRN.

BRÜCKE ÜBER DIE LUTSCHINE



J. Rothrock del.

Lauterbrunn
de Lauterbrunnen.

LAUTERBRUNNEN MIT DEM STAUBBACH.

(Bern)

The valley
of Lauterbrunn.

J. Umbach sculp.

Print. & Verlag von G. E. Lang in Bernstadt.

les glaciers de Grindelwald; qui pourrait compter le nombre des piétons qui, le bâton ferré à la main, suivent joyeusement la bonne chaussée! Faisons route avec eux. Immédiatement près de Wilderswyl nous traversons le Saxetenbach; en-delà de la Lütschine, le petit village de Gsteigwyler se cache dans les bosquets; à droite s'élève la Rothenfluh que couronnait autrefois un château-fort. Le chemin monte insensiblement non loin des parois de rochers du versant méridional et longe la rivière sauvage qui précipite ses eaux bruyantes et écumantes par-dessus d'énormes blocs détachés de la montagne; du côté opposé se dressent les pans de rochers de Breitlauenen dont les couches ont été courbées à leur soulèvement d'une manière remarquable et brisées en zigzag par une force prodigieuse incalculable. La vallée s'élargit; comme un coin gigantesque nous voyons s'avancer la masse du Männlichen; à gauche, dans le fond de la vallée de Grindelwald, surgit le superbe Wetterhorn. Au pied du Männlichen et au point de jonction de la Lütschine blanche et noire, est sis le petit village de Zweilütschinen. Nous nous contentons de lui jeter un regard et poursuivons la chaussée qui s'élève dans l'étroit vallon de la Lütschine blanche. A gauche nous avons dès lors le Männlichen, à droite la puissante Isenfluh, dont les flancs déchirés sont garnis en hiver de milliers de chandelles de glace reluisant des couleurs les plus variées et présentant un aspect vraiment magique. Plus en amont, à gauche, se montre la Hunnenfluh où se réfugièrent les habitants de la vallée, dit la légende, lorsqu'ils se virent menacés par Attila, roi des Huns. Il est dommage seulement que l'histoire ne parle pas de la présence des Huns dans l'Oberland. A droite le bruyant Sausbach sort d'une petite forêt et quelques pas plus loin un sentier escarpé conduit au hameau élevé d'Isenfluh. Encore quelques pas et la vallée s'élargit. Bientôt nous apercevons une chute d'eau qui se précipite le long d'un rocher à pic; elle est suivie d'une deuxième, d'une troisième et d'une quatrième qui forment ensemble ce magnifique Straubbach, qui, vu de loin, ressemble à une énorme queue de cheval, suspendue à la partie supérieure de la paroi.

Lauterbrunnen tient son nom des nombreuses fontaines claires qui s'y trouvent; cette supposition est confirmée par le chef-lieu lui-même qui s'appelait autrefois St. André aux claires fontaines. La vallée a à peu près 5 lieues de long, de Zweilütschinen jusqu'au pied du glacier de Tchingel et rarement plus de dix minutes de large; elle est encadrée de rochers presque perpendiculaires. Son climat passe pour rude, mais sain; en été pourtant, eu égard aux rayons du soleil réfléchés par les pans de rochers, la chaleur peut devenir très forte; mais chaque soir l'air se ra-

fraîchit considérablement et même pendant la journée il est toujours agité. Les arbres fruitiers n'y prospèrent qu'en différentes espèces et le blé n'y fournit qu'une mince récolte; par contre on y voit de belles forêts et de magnifiques pâturages. Les habitants se rapprochent principalement de ceux de Grindelwald et de Frutigen; une partie d'entre eux paraît être originaire du Valais et de la vallée de Lötschen et s'être établie dans le fond de la vallée et sur les hauteurs. Le village de Lauterbrunnen paraît déjà dans un acte de 1183 par lequel Conrad, duc de Zähringue le céda en partie au couvent d'Interlaken. Maintenant c'est l'endroit le plus important de la vallée et possède, depuis 1487, une église à laquelle les hameaux environnants furent incorporés.

La vallée de Lauterbrunnen est surtout remarquable par son Staubbach. Dans les derniers temps on a voulu, il est vrai, assigner au Staubbach une place inférieure à la plupart des autres cataractes de la Suisse et prétendre qu'il ne méritait pas la réputation dont il jouit; mais de pareils jugements sont faux, et ceux qui les ont énoncés n'ont vu probablement sa chute qu'au cœur de l'été, époque la moins favorable, quand toutes les rivières des Alpes ont perdu la majeure partie de leurs eaux. Elle paraît dans toute sa splendeur dans les belles matinées de Mai et au commencement de Juin et alors on peut soutenir hardiment qu'elle présente une des images les plus pittoresques et des plus ravissantes du domaine des Alpes. Le véritable nom du Staubbach est Pletschbach; il doit son origine à sept sources de l'Alpe Pletschern qui, après avoir réuni leurs eaux, forment après une course de deux heures la première cascade, peu connue, il est vrai, mais pourtant remarquable. Wyss, le célèbre auteur du „voyage dans l'Oberland,“ qui parcourut ces régions en 1814 en a surtout été vivement frappé. „Trois arcs d'une poussière fine, dit-il, réunis entre eux par des myriades de gouttelettes argentines, resplendissant des couleurs les plus variées, forment un tissu merveilleux à travers lequel, en-delà de la vallée, la Jungfrau, le Silberhorn et l'Eiger se montraient à mes yeux éblouis dans leur limpide clarté. A droite, où l'eau comme un brouillard transparent descend sur la roche noircie, au bord d'une riche végétation, se montrait un arc-en-ciel reluisant et le sol brillait de toutes les couleurs du rubis, de l'émeraude, du saphir et du topaze.“

Bientôt après cette première chute, le Pletschbach forme la seconde, la chute du Staubbach, par-dessus un rocher à pic de plus de 925 pieds de haut. Elle se précipite du rebord de l'écueil en deux bras qui se réunissent en un seul pour se dissoudre en perles liquides et puis en un poussière fine qu'emporte le vent. „Impossible, dit M. Alexandre Dumas,

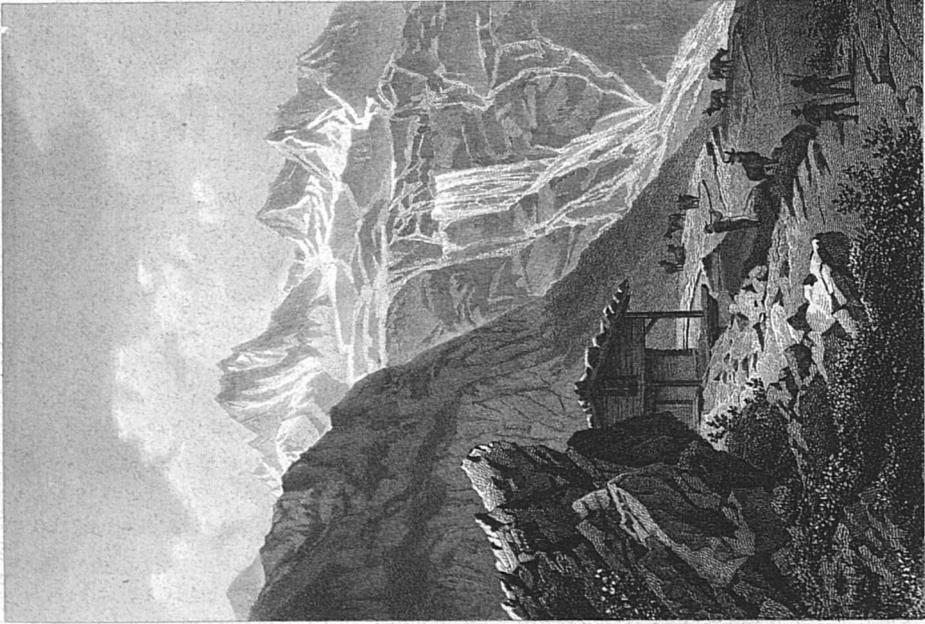
de se figurer quelque chose d'aussi gracieux que les mouvements ondulés de cette magnifique cascade, un palmier qui plie, une jeune fille qui se cambre, un serpent qui se déroule, n'ont pas plus de souplesse. Chaque souffle du vent la fait onduler comme la queue d'un cheval gigantesque, si bien, que de ce volume immense d'eau qui se précipite, puis se divise, puis s'éparpille, quelques gouttes à peine tombent quelquefois dans le bassin destiné à la recevoir. La brise emporte le reste et va le secouer, à la distance d'un quart de lieue sur les arbres et sur les fleurs comme une rosée de diamants." La chute se trouve à 15 minutes environ de l'hôtel, à droite du chemin et se précipite, dans un vaste bassin encadré de deux collines d'éboulis que la rivière a formées. C'est surtout le matin que la chute présente un coup d'œil enchanteur. Dès qu'on s'approche du bord de l'entonnoir, on aperçoit un double arc-en-ciel qui brille des plus vives couleurs. Cependant on ne jouit pas de ce spectacle impunément, car assez souvent la rivière entraîne des pierres qui exposent le spectateur à des dangers réels. On fait donc bien de se retirer un peu vers le sud et de choisir un point d'où l'on embrasse toute la chute, dès son origine. Là la vue est vraiment féerique. La crête fortement accentuée du rocher par-dessus laquelle se précipite constamment la rivière furieuse et impétueuse, contraste bizarrement avec l'azur du ciel; une partie glisse le long de la paroi perpendiculaire en rayons écumants, tandis que l'autre se brise en millions de bulles d'écume étincelantes. Le jeu de ces fusées qui se pressent et se chassent pour se dissoudre dans la profondeur, est vraiment singulier. Parfois aussi un doux zéphir s'empare de la rivière et pousse au loin les gouttes légères qui se déposent comme de la rosée sur les fleurs et sur l'herbe ou le lance contre la roche nue.

Quand le temps porte à l'orage, la rivière prend un aspect tout autre. Alors la partie supérieure du banc est enveloppée d'un sombre nuage, et les eaux, noircies par la terre qu'elles enlèvent, se précipitent en deux puissants jets dans le bassin. Lorsque le 29 Juillet 1814 une violente tempête éclata sur Lauterbrunnen, la rivière déchaînée, entraîna d'énormes blocs de rochers, les lançait au loin ou les roulait sur le bord du précipice d'où elles rebondissait pour s'abîmer dans la profondeur avec un fracas épouvantable. Alors venaient des troncs d'arbres, des sapins déracinés, dont les uns étaient emportés par les coups de vent comme les échandoles d'un toit démoli, tourbillonnaient dans les airs, tandis que les autres descendaient avec la rapidité de la flèche pour s'enfoncer profondément dans le sol. La gerbe d'eau, généralement si argentine et si in-

nocente, ressemblait à une colonne de fumée gigantesque et ondoyante qui s'élargissait à mesure qu'elle s'approchait de la terre et couvrait souvent toute la vallée. Des nuages amoncelés, noirs et pesants, qui cachaient le ciel, la lueur des éclairs, la foudre qui sillonnait le long des rochers, le roulement prolongé et terrible du tonnerre, servaient d'accompagnement lugubre mais sublime à la rage et à la furie des eaux qui menaçaient d'une ruine certaine les habitants de la vallée.

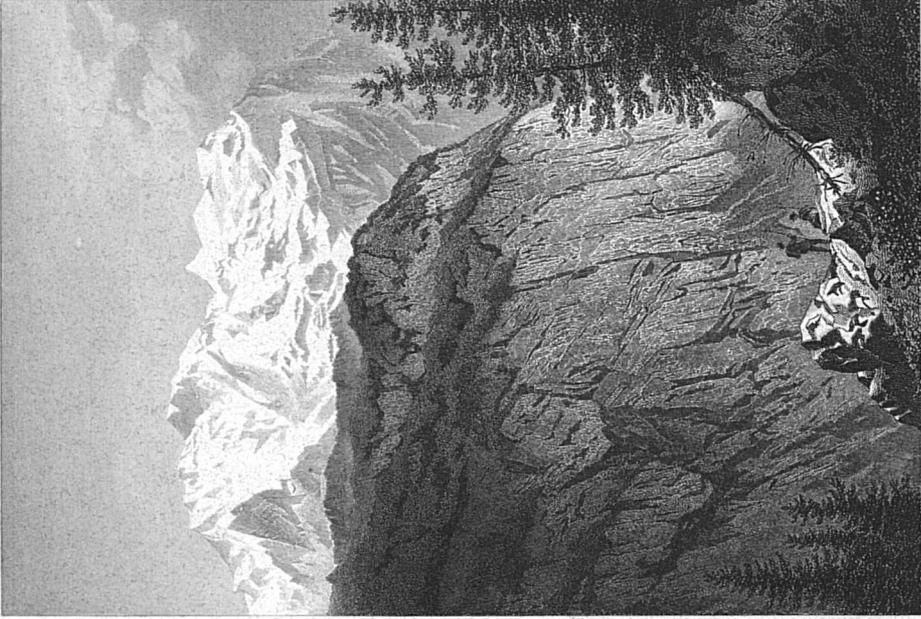
Il y a dix ans environ que la vallée de Lauterbrunnen ne semblait pouvoir offrir aux touristes autre chose que sa chute; on lui vouait un petit quart d'heure et l'on s'empressait d'escalader les hauteurs voisines vers la Wengern-Alp. Mais depuis ce temps de nouvelles parties ont été créées et le village de Murren principalement est devenu le but de fréquentes visites. Inconnu autrefois même dans la Suisse, ce petit endroit avec ses maisonnettes de bois noircies, ses étables et ses granges, est situé au milieu de magnifiques prairies verdoyantes, à 5000 pieds au-dessus de la mer et à 2600 au-dessus de la vallée. Le chemin est accessible aux chevaux et s'élève en zigzag. Déjà au Herrenbächli on aperçoit la cime neigeuse de l'Eiger, plus haut l'œil embrasse la vallée de Lauterbrunnen, et bientôt après, à mi-chemin, la vue devient si étrangement belle, qu'il serait difficile de trouver son semblable dans tout l'Oberland. Le chemin continue à monter lentement, traverse plusieurs ruisseaux et atteint enfin, deux heures et demie après, l'aimable hôtel du Silberhorn récemment bâti. Si la perspective est déjà ravissante en cet endroit, elle doit l'être d'autant plus de l'Almend-Hubel, situé 45 minutes plus haut. Ce n'est que maintenant que l'on peut concevoir une idée juste de la puissance et de la masse de la Jungfrau, quoique son sommet principal se retire derrière les élévations moins importantes; par contre la chaîne des Alpes se montre dans toute sa pureté et le Silberhorn brille dans son plus bel éclat. Un énorme rocher sombre avec quelques rares traces de végétation, le „Moine noir,“ sauvage et déchiqueté, ce versant occidental de la Jungfrau, contraste singulièrement avec la blancheur pure du Silberhorn. A la Jungfrau se rattachent, à droite, les glaciers de la vallée de Lauterbrunnen inférieure, à gauche, l'Eiger, le Moine et plus loin encore le Wellhorn; sur le rebord opposé de la vallée, mais un peu plus haut que Murren, se présente le large et riant Wangenberg parsemé d'un nombre infini de chaumières et au pied duquel s'ouvre la gorge béante du Trümletenthal.

Le Schilthorn offre une vue, sinon plus belle, du moins plus grandiose que Murren. Un chemin pour montures, praticable pourtant seule-



L. Hohbeck del.

DIE SCHNADRIBACHFÄLLE.
(Bern)



A. Fesca sculp.

MÜRRENPASS UND JUNGFRAUSPIITZE.
(Bern)

Druck & Verlag von G. L. Lutz in Darmstadt.

ment aux piétons en différents endroits, y conduit de Murren. Pour y parvenir il est nécessaire de quitter le matin de très bonne heure l'hôtel du Silberhorn de manière à atteindre le sommet dans la matinée et pouvoir s'en retourner le même jour; car on ne trouverait ni hôtel ni chalet dans le voisinage du point le plus élevé. Le spectateur embrasse non seulement les géants des vallées de Lauterbrunnen et de Grindelwald, mais aussi les têtes chenues de la chaîne principale, la Blümlisalp, le Doldenhorn, l'Altels et le Wildstrubel, enfin la série des cimes innombrables qui s'étendent vers le nord jusqu'au lac de Thun et qui va se terminer au Niesen et au Stockhorn, d'un côté, et au lac de Thun de l'autre. Plus au fond on aperçoit encore Berne et Soleure, ainsi que les hauteurs bleuâtres du Jura. Un second sentier, beaucoup plus pénible et qui ne peut être suivi sans danger que par le beau temps, au cœur de l'été, conduit dans la vallée de Sefinen au pied du Schilthorn, par le passage élevé de la Furke dans le Kienthal. Les personnes qui ne veulent pas retourner de Murren à Lauterbrunnen, n'ont qu'à prendre le chemin riant qui va par le petit village Isenfluh à Interlaken. Elles reviennent d'abord par le chemin qu'elles ont suivi pour leur excursion à Murren, jusqu'à l'endroit où il descend dans la vallée; là un sentier aide à gravir la Pletschalp, traverse le Pletschbach et arrive sur la vaste Wintereggalp. Le Wengerberg et les Hautes-Alpes restent constamment en vue; sur un plateau verdoyant, en-delà de la vallée de la Lütschine, s'étale le village Wengern; au-dessus s'étagent le Wengberg, le Lauberhorn et le Tschuggen que dominent la Jungfrau et l'Eiger enveloppés d'un manteau de neige, la tête altière couronnée d'un léger nuage grisâtre. Bientôt le sentier descend vers le lit profond du Sausbach, qu'il franchit, remonte la hauteur, et se tourne vers le petit village pittoresque d'Isenfluh, sis à 1500 pieds au-dessus de la vallée. Là aussi le panorama dont la Jungfrau forme le centre est enchanteur et pour cette raison souvent reproduit par des gravures. Un sentier qui longe le Sausbach, conduit d'Isenfluh, par des pâturages romantiques et solitaires, au col formé par la Kelchfluh et le Rothhorn et de là par l'intéressant Spiggengrund au Kienthal, vallon latéral de la vallée de Kander; un autre sentier descend rapidement en zigzag la pente rocheuse vers la chaussée qu'il atteint au-dessous de l'embouchure du Sausbach.

Un chemin, plus fréquenté que celui de Murren à Isenfluh, est celui qui ramène de Murren à Lauterbrunnen par Grimmelwald. Après une ascension de huit cents pieds par des pâturages et des alpes dépouillées d'arbres ombrageux, il touche à l'insignifiant et pauvre Gimmelwald, se

tourne ensuite vers la petite vallée de Sefinen, longe de jolies cascades et descend en nombreux détours dans la vallée de Lauterbrunnen. Çà et là s'ouvrent de charmantes percées sur la vallée jusqu'aux chutes du Schmadribach et aux glaciers de Tschingel. Une fois qu'on a atteint la chaussée près de Stechelberg, on est de retour à Lauterbrunnen en une heure et demie. A droite s'élève la Stellifuh avec l'aiguille nue du Moine noir, à gauche se montre la chute magnifique du Murrenbach; plus loin le sauvage Trümletenbach jaillit de la vallée solitaire de Trümleten et des cataractes bruyantes se rangent bien au-dessus de Lauterbrunnen, tandis que dans la vallée elle-même, la Lütschine blanche roule ses eaux écumantes dans son lit rocailleux.

L'excursion dans le fond de la vallée de Lauterbrunnen, aux cascades du Schmadribach et au glacier de Tschingel, source principale de la Lütschine, est plus pénible que celle de Murren; elle exige une marche soutenue de 10 heures si l'on veut revenir le même jour à Lauterbrunnen et ne pas passer la nuit dans quelque chalet. Nous voici de nouveau à Stachelberg. La voie charretière cesse; nous jetons encore un regard sur les chutes du Sefinenbach et nous gravissons plus rapidement le sentier raboteux. La vallée se rétrécit et partout gisent d'énormes blocs de granit à angles aigus ou émoussés. A Sichelauinen nous mettons le pied sur le premier plateau. Loin au-dessus du village est le Rothenthal, séjour des mauvais génies, encaissé dans des rochers sauvages, rempli de glaciers déchirés en tous sens, qui dépassent les bords des rochers et descendent dans l'abîme. Tout près du village se trouvent des mines de plomb abandonnées. Nous escaladons de hautes marches taillées dans le roc pour arriver à un deuxième plateau; bientôt nous avons atteint Trachsellauienen et nous pénétrons dans la vallée supérieure qui porte le nom d'Ammerten. Le sentier traverse presque toujours des forêts de pins, devient de plus en plus pénible et conduit au chalet hospitalier du Steinberg. La vue que l'on a de ce point est magnifique, mais beaucoup plus sauvage que celle de la vallée inférieure; car nulle part on ne trouve des pans de rochers plus horriblement déchirés, des roches plus raides et plus dénudées, des glaciers si puissants et si profondément crevassés. De Steinberg au Schmadribach la pente devient plus abrupte; le chemin serpente à travers de sombres forêts de pins et des débris de gneiss et arrive enfin au chalet du Bonemoos et à la planche jetée sur le Krumbach. C'est de cet endroit qu'on embrasse le mieux les chutes du Schmadribach. Par-dessus un rocher gris-noir que dominant les larges cimes du Grosshorn et du Breithorn, un cours d'eau sauvage s'élançe d'étage en étage, accompagné des deux côtés

de sept ruisseaux qui roulent dans des rigoles particulières. Partout les jets d'eau viennent se briser contre les angles et les saillies des pierres, se convertissent en une poussière fine, se réunissent pour recommencer leur jeu et se rassemblent de nouveau au pied du mur gigantesque dans un bassin formé de débris et d'éboulis avant de s'écouler par une gorge étroite. Aucune cataracte des Alpes n'a de la ressemblance avec la chute du Schmadribach; car non seulement sa forme, mais aussi ses alentours la distinguent de toutes les autres. Une autre belle chute se trouve plus en aval. Les hauteurs voisines et principalement l'Oberhorn présentent des vues ravissantes sur les géants alpestres et les nombreux glaciers qui en descendent; le plus puissant est celui de Tschingel dont les déchirures forment des milliers d'aiguilles et que traverse un sentier, accessible seulement aux voyageurs habitués aux montagnes et libres de vertige, qui conduit en six heures à Kandersteg.

Revenus sur le même chemin du Schmadribach à Lauterbrunnen, nous nous tournons maintenant vers le quartier général de l'Oberland, la Wengernalp. Connue depuis nombre d'années, elle attire chaque été toute la foule des touristes qui se donnent rendez-vous au Bödeli; les uns à pied, les autres à cheval ou portés sur des chaises par des hommes vigoureux, les membres de toutes les nations civilisées affluent vers la crête qui s'étend de la Männlifuh au pied de la Jungfrau, pour jouir à loisir du charmant spectacle qu'offre l'Oberland. A peine ont-ils quitté l'hôtel et traversé la Lütschine, que le sentier s'élève en de courts détours vers le flanc droit de la vallée. Celle-ci s'enfonce de plus en plus avec ses maisons et ses prairies, et les rochers à pic avec leurs nombreuses cataractes semblent se rider davantage; mais au-dessus d'eux paraissent les riants villages d'Isenfluh et de Murren, plus derrière Suleck avec Bellenhöchst, la Vogelflüh et le Pletschbach; le Schilthorn et ses voisins dominant ce vaste tableau. Le sentier monte toujours; bientôt il atteint le petit hameau Wengen, sis sur un plateau fertile, longe des sapins magnifiques et se dirige vers Grünschbühl riche en roses alpines. A gauche le Lauberhorn et Tschuggen présentent leurs flancs grisâtres. Non loin de Grünschbühl le sentier pénètre dans la Wengernalp et conduit au bout de trois heures, à l'hôtel de la Jungfrau, située à 5800 pied au-dessus de la mer.

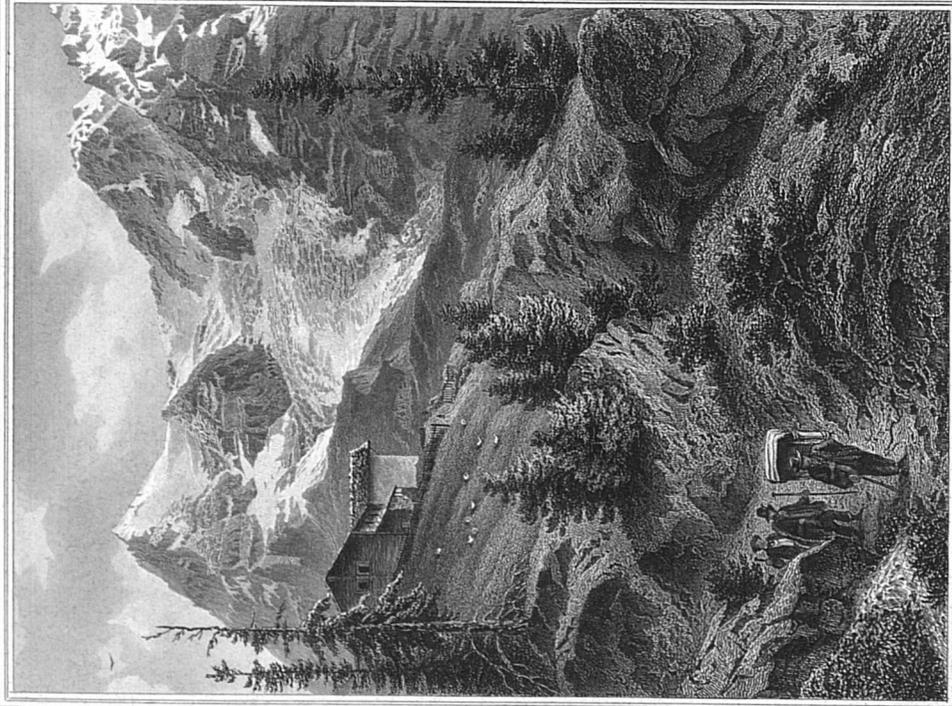
Quel que soit le nombre des points de l'Oberland rendus accessibles aux touristes dans l'espace des dix dernières années, la Wengernalp n'en a pas moins su conserver son importance et le rang qui lui est dû. Et cela à juste titre. Nulle part on ne trouve un groupe de montagnes plus

beau et plus important que celui de la Jungfrau et de ses voisins, le Moine et l'Eiger; nulle part un point de vue plus favorablement situé. Les flancs abruptes de la Jungfrau sont à peine à une lieue de l'hôtel et la pyramide de l'imposante montagne (12828') s'élève encore à sept mille pieds au-dessus de la Wengernalp et s'étend autant en largeur. La Jungfrau, vue de la Wengernalp, est non seulement grandiose, mais quelques-unes de ses parties, notamment le Silberhorn, sont aussi d'une beauté enchanteuse.

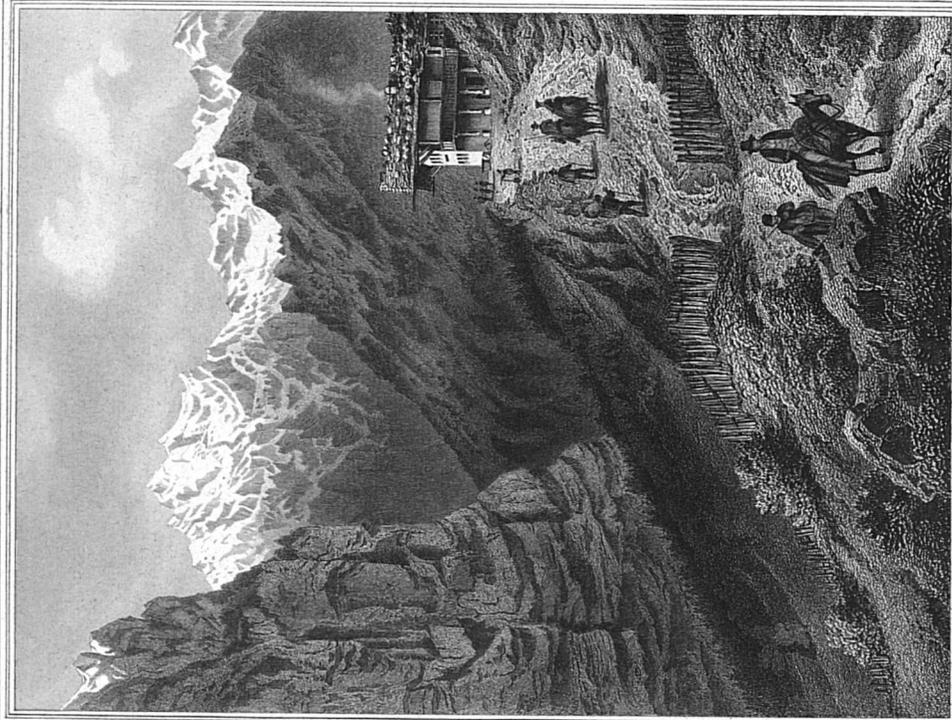
A partir de l'hôtel, la Wengernalp s'incline vers le sud jusqu'à la triste et solitaire vallée de Trümleten dans la profondeur de laquelle s'allonge la base du géant. La partie inférieure de la montagne est formée de rochers crevassés, béants, sauvages et se précipite dans la vallée de Lauterbrunnen. Plus haut on aperçoit çà et là un glacier grisâtre; à gauche celui de Kuhlauinen, à droite celui de la Blümlisalp; au milieu se dessinent d'étroites voies tracées par les avalanches, ou des champs de neige congelée, bordés par des arêtes rocheuses. Une longue crête va se terminer à la haute pyramide du Rothhorn; d'autres, de formation plus douce, aboutissent à la cime brillante du Silberhorn. Derrière, le sommet de la Jungfrau se dessine sur l'azur du ciel. Comme une puissante reine elle jette des regards fiers mais bienveillants sur ses sujets. A gauche elle a les deux frères jumeaux, le Moine et l'Eiger; leur tête chenue est portée par un corps gigantesque de rochers. Ce n'est que près de la Jungfrau qu'ils doivent modestement se tenir à l'écart, tandis que partout ailleurs il auraient le droit de prétendre au premier rang. Encore plus à gauche les Wetterhörner dentelés s'élèvent au-dessus de la hauteur du col.

En général les touristes arrivent à la Wengernalp vers midi, à une heure par conséquent qui n'est nullement la plus favorable. Tout le groupe de montagnes est alors éclairé et ses formes intéressantes sont moins marquées, moins tranchées. Mais ce n'est qu'alors que la Jungfrau fait entendre de temps en temps sa voix. Des avalanches, que l'on prendrait pour des cascades écumantes et dont le roulement et le rugissement se font entendre à une distance de plusieurs lieues, se détachent des hauteurs. Ce sont des monceaux de neige saillants qui, par la fonte ont perdu leur point d'appui et se précipitent contre les rochers pour se réunir en masses énormes dans la vallée de Trümleten.

Quand après une belle journée d'été le soleil s'incline vers l'ouest, l'aspect de la Jungfrau est vraiment féérique. Peu à peu les montagnes inférieures cessent d'être éclairées; la brume du soir se répand dans les vallées, et les coupes les plus basses s'enveloppent d'un gris uniforme,



J. Rothbock del.



A. Ferca sculpt.

DIE WENGENALP.

(Bern)

Druck & Verlag v. G. Lange in Darmstadt.

tandis que les bois qui les couronnent sont plongés dans l'obscurité et paraissent comme autant de points noirs. Les sommets les plus élevés et leurs têtes neigeuses sont seuls frappés des rayons du soleil. L'astre du jour a enfin disparu à l'horizon; quelques légers nuages dorés qui glissent sous la voûte du ciel font encore preuve de son existence. Une teinte rose se répand maintenant sur la partie supérieure de la Jungfrau; bientôt la couleur devient plus vive, plus intense et se convertit en une braise ardente que le spectateur n'a jamais ni vue ni pressentie. Il reste frappé de stupeur et d'étonnement; il est immobile, muet, et tout ce qui l'environne se tait comme lui. Aucun bruit, aucun souffle n'ose interrompre le silence solennel qui règne tout à l'entour. Soudain la lueur pâlit, une teinte glaciale, bleuâtre, livide, pèse sur la montagne et ne disparaît qu'avec l'approche de la nuit close. Par un beau clair de lune aussi, au printemps, quand une nappe blanche s'étend à perte de vue, quand un orage est près d'éclater ou que des nuages se jouent autour des cimes des Alpes pour se poursuivre avec agilité, l'aspect de la Wengernalp est encore assez attrayant et charmant pour justifier une visite; mais quand le temps est pluvieux et mauvais, on fait une course vaine, à moins qu'on ne veuille à toute force goûter sur la hauteur un rôti de chamois incertain ou voir l'auberge où Byron écrit une partie de son Manfred. Alors l'Alpe n'offre rien du tout, pas même la vue des prés verdoyants où des gentianées et d'innombrables fleurs alpestres fleurissent dans leur plus belle parure.

Ce n'est qu'à regret que nous quittons l'hôtel de la Jungfrau; nous montons doucement pendant une demi-heure et nous nous trouvons au sommet du passage, à la petite Scheideck. L'ancienne auberge a été remplacée par une autre dans laquelle on peut assez commodément passer la nuit. On descend d'ici en trois heures à Grindelwald. Le chemin est d'abord pénible et traverse un sol marécageux. La Jungfrau et le Moine rentrent au fond; l'Eiger occupe le premier rang et montre ses parois puissantes qui semblent sortir de l'intérieur de l'Alpe. Au bout de quinze minutes on atteint le chalet Bustigeln, on traverse deux ponts et l'on s'arrête bientôt après au chalet Alpigeln, à mi-chemin de Grindelwald. Les touristes pourront y prendre quelque repos, s'y procurer du café, du pain, du beurre et du fromage, et faire un repas qu'ils trouveront délicieux, surtout s'ils sont partis à jeun de Grindelwald. Encore quelques efforts et nous mettons le pied dans Grindelwald, dont l'église nous a salués de loin.

Grindelwald est une commune formée de plusieurs villages et hameaux, dont le centre, Gydisdorf, est communément désigné sous le nom de Grindelwald. Bâtie dans un vaste bas-fond que borde au sud la chaîne des Alpes, elle possède un climat pur et serein et même au cœur de l'été il y règne un courant d'air frais et agréable; elle est à l'abri du vent du nord, mais le Föhn s'y fait souvent sentir avec une fureur terrible. La vallée, située à environ trois mille pieds au-dessus de la mer, ne produit ni noyers ni chênes; outre le froment, l'orge, les pommes de terre et quelques légumes, on y trouve une espèce de cerisier sauvage. Sa branche d'industrie est l'éducation du bétail, sans oublier que la majeure partie de la population sait tirer profit des étrangers qui visitent ces régions, soit en servant de guides, cochers, porteurs ou en exerçant un petit commerce de sculptures en bois, de plantes ou de minéraux. Sa véritable aisance n'existe nulle part, aussi peu que la grande indigence, quoique le voyageur soit continuellement assiégé de mendiants.

Le village lui-même n'offre rien de remarquable; en revanche il est le point de départ pour les excursions aux deux Scheideck et à la Strahleck, au Faulhorn, au Schwarzhorn et aux deux puissants glaciers, facilement accessibles, qui viennent se terminer dans son voisinage. Entre le Wetterhorn et le Mettenberg repose le glacier supérieur, masse énorme, profondément crevassée et gercée, qui a bien une lieue de large à son origine sur un quart d'heure à son extrémité inférieure. Un cours d'eau bruyant et sauvage semble soudainement gelé et converti en une glace d'un bleu étincelant. Le glacier est en partie couvert de pierres et de débris, et à son extrémité, vulgairement appelée Nase (nez), qui pousse irrésistiblement devant soi de puissants blocs de rochers, s'élève un monceau de galets. Le Wetterhorn donne le jour à un ruisseau, le Mettenberg à un autre; tous deux se réunissent pour former la Lütschine supérieure dont les eaux glaciales vont rejoindre l'écoulement du glacier inférieur.

Le glacier inférieur, torrent de glace monstrueux, est situé beaucoup plus bas; il s'étend jusqu'à la Strahleck, et a en différents endroits une largeur prodigieuse. Son extrémité inférieure est située entre le Mettenberg et l'Eiger et est plus facilement accessible que celle du glacier supérieur, auquel il ressemble d'ailleurs beaucoup, quoiqu'il soit moins gercé et crevassé. Il présente une particularité très-intéressante. Souvent il se forme en été, à sa partie inférieure, par suite de la fonte, une porte de glace énorme qui donne passage à la Lütschine noire et où l'on ne peut s'aventurer qu'en usant de précautions, à moins que les parois ne soient



L. Rohbock del.

A. Pesca sculp.

DORF GRINDELWALD.
(Bern)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

82

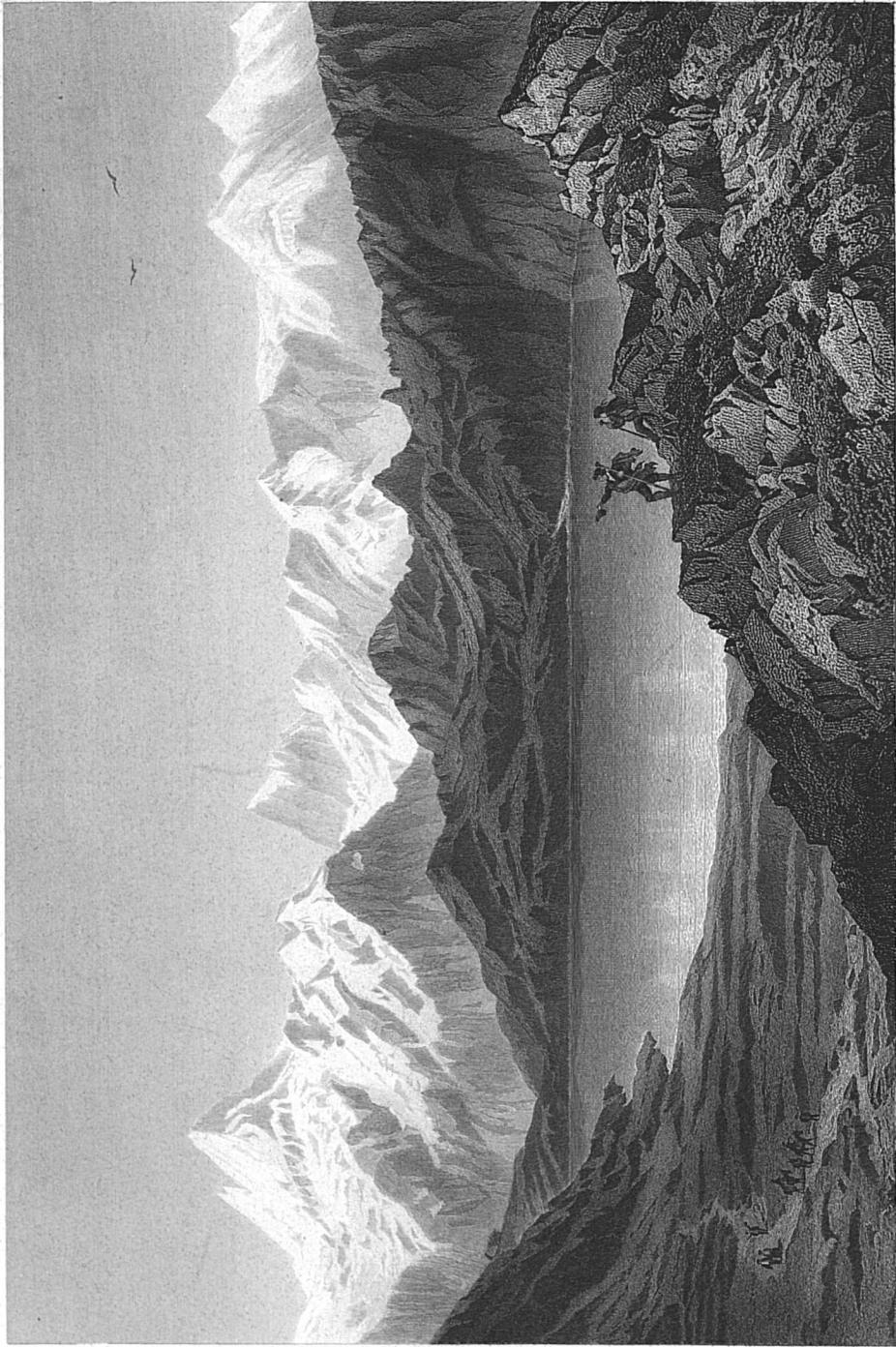
devenues assez fortes par la fonte pour supporter le poids qui les accable. Jadis le glacier doit avoir été beaucoup plus petit; le fait est qu'en 1600 encore il s'y trouvait une gorge fréquentée qui conduisait au Valais; actuellement sa partie supérieure ne peut être visitée que par les plus rudes montagnards. Quelques touristes, moins fermes sur les jambes, se rendent à Fluelenegg, avec sa belle vue sur Grindelwald, et de là, en longeant la caverne du Heidenloch (Trou des païens) à Barenegg, petit plateau recouvert de verdure, sur le rebord oriental de la vallée.

Avant de quitter Grindelwald pour faire l'ascension du Faulhorn, nous jetterons encore un regard dans la vallée de la Lütchine noire. A cet effet nous suivons en aval le cours de la rivière qui roule déjà une masse d'eau considérable dans son lit rocailleux. A gauche de la route, les flancs de l'Alpe Wergisthal s'élèvent vers les hauteurs de la Wengernalp. Bientôt la vallée se rétrécit; nous touchons au hameau de Schwändi et à Burglauenen et apercevons de puissants blocs de rochers qui doivent leur position à une chute de montagnes; ils sont recouverts de buissons verdoyants et fleurissants. De modestes et pittoresques chaumières de bois viennent s'y adosser et de magnifiques noyers étendent au loin leurs bras touffus.

Il y a plus de deux siècles que le Faulhorn passait déjà pour un des principaux points de vue de l'Oberland; ce qu'on vantait surtout, c'étaient les sept lacs que l'on découvre de son sommet. Il n'était cependant guère visité que par les Suisses, jusqu'à ce qu'en 1832 un aubergiste de Grindelwald y fit construire un hôtel, une des habitations de la Suisse les plus élevées. Le Faulhorn, entre le lac de Brienz et la vallée de Grindelwald, a 8261 pieds de haut (8140 suivant d'autres) et est composé de schiste calcaire noir, friable, décomposé et pourri (*faul*); de là son nom. Sa cime est à 200 pieds au-dessous de la limite des neiges, de sorte que bien avant dans l'été encore on trouve des couches de neige dans les enfoncements et les ravines. L'ascension de la montagne aussi, quoique de rudes montagnards la fassent presque à chaque saison de l'année, ne peut être entreprise par les touristes avant la fin de juin, et ce n'est qu'avec le premier juillet que l'hôte, en compagnie de ses cuisiniers et de ses domestiques, se rend dans sa joyeuse propriété pour y recevoir et héberger des milliers d'étrangers jusque vers la mi-septembre. Plusieurs chemins conduisent au Faulhorn. Le plus court, mais aussi le plus pénible et le plus fatigant, est le sentier de Sengg, entre Böningen et Iseltwald, qui longe le Schwabhorn. Des montagnards expérimentés et libres de vertige, qui ne craignent même pas les dangers,

ont seuls coutume de le suivre. Le chemin du Giessbach par les Alpes Tschingel et Hüttenboden est plus long du double; mais il dédommage par de belles vues sur le lac de Brienz et surprend par l'apparition soudaine de la cime du Faulhorn. Généralement on suit la voie pour montures de Grindelwald. Elle traverse des bois d'érables, de frênes et de pins avec des vues changeantes sur les environs de Grindelwald et les deux Scheideck. Au bout de deux heures d'une ascension assez rapide on arrive au chalet Bachalp. Il est prudent de prendre ici du lait, du beurre ou du fromage pour être en état de gravir le dernier tiers du chemin, qui est pénible. Si le bétail a déjà délogé, on s'approvisionne en bas. Enfin, après avoir laissé derrière soi le Bachalpsee, on salue l'hôtel du Faulhorn, qui n'est qu'à quelques pas du sommet de la montagne. Ce n'est qu'au cœur de l'été qu'il est complètement libre de neige, mais déjà vers la fin de juin l'ascension peut être tentée sans danger.

Pour se faire une légère idée de la vue du Faulhorn, il faut savoir que l'horizon du nord-est au sud-ouest, est de 36 à 40 lieues, depuis le Mythen jusqu'aux Diablerets; du nord au sud il est de 40 à 48, depuis le Randen jusqu'à la Jungfrau. Les montagnes paraissent dans l'ordre suivant: à l'est Wildgerst; Schwarzhorn, 8920 p.; entre elles on aperçoit au loin la cime du Titlis, 10710 p. Sur le premier plan Gemsenflue, Ritzligrætli et Simelen-Wæng. A droite du Schwarzhorn, la cime blanche du Susterhorn, 10760 p.; plus loin les glaciers ondoyants de Triften; devant eux l'Engelhorn, à la droite duquel s'élève le sombre Wellhorn, 9500 p., entouré des glaciers de Schwarzwald et d'Alpigeln. Dans le demi-cercle du sud-est au sud-ouest se déploie le panorama de montagnes le plus grandiose et le plus saisissant. Le Wetterhorn, 11450 p., est là dans toute sa majesté; puis vient le Berglistock; tout au fond le glacier supérieur de Grindelwald; le Schreckhorn qui s'élève dans les airs à 12570 p., et qui a été regardé pendant bien des siècles comme la plus haute montagne du monde; plus près, le Simelihorn; non loin, les aiguilles du Finsteraarhorn 13220 p., auquel se rattache le Viescherhorn. Puis viennent, serrés l'un contre l'autre, l'Eiger extérieur 12220 p., l'Eiger inférieur ou Moine 12660 p., la Jungfrau 12780 p., le Silberhorn, et au fond la petite Scheideck qui borne l'horizon. Le Breithorn 11690 p., le Tschingelhorn, la large croupe de l'Eiger de Lauterbrunnen; tout près la cime pointue du Gspalthorn, la Blümlisalp, le Doldenhorn et d'autres cimes nombreuses jusqu'aux Diablerets. A l'ouest on remarque surtout la pyramide du Niesen, s'élevant sur le lac de Thun et le Stockhorn. L'horizon le plus éloigné est formé par les hauteurs bleuâtres du Jura, entre lesquelles on



L. Böhbeck del.

DIE BACHAUPSEE.

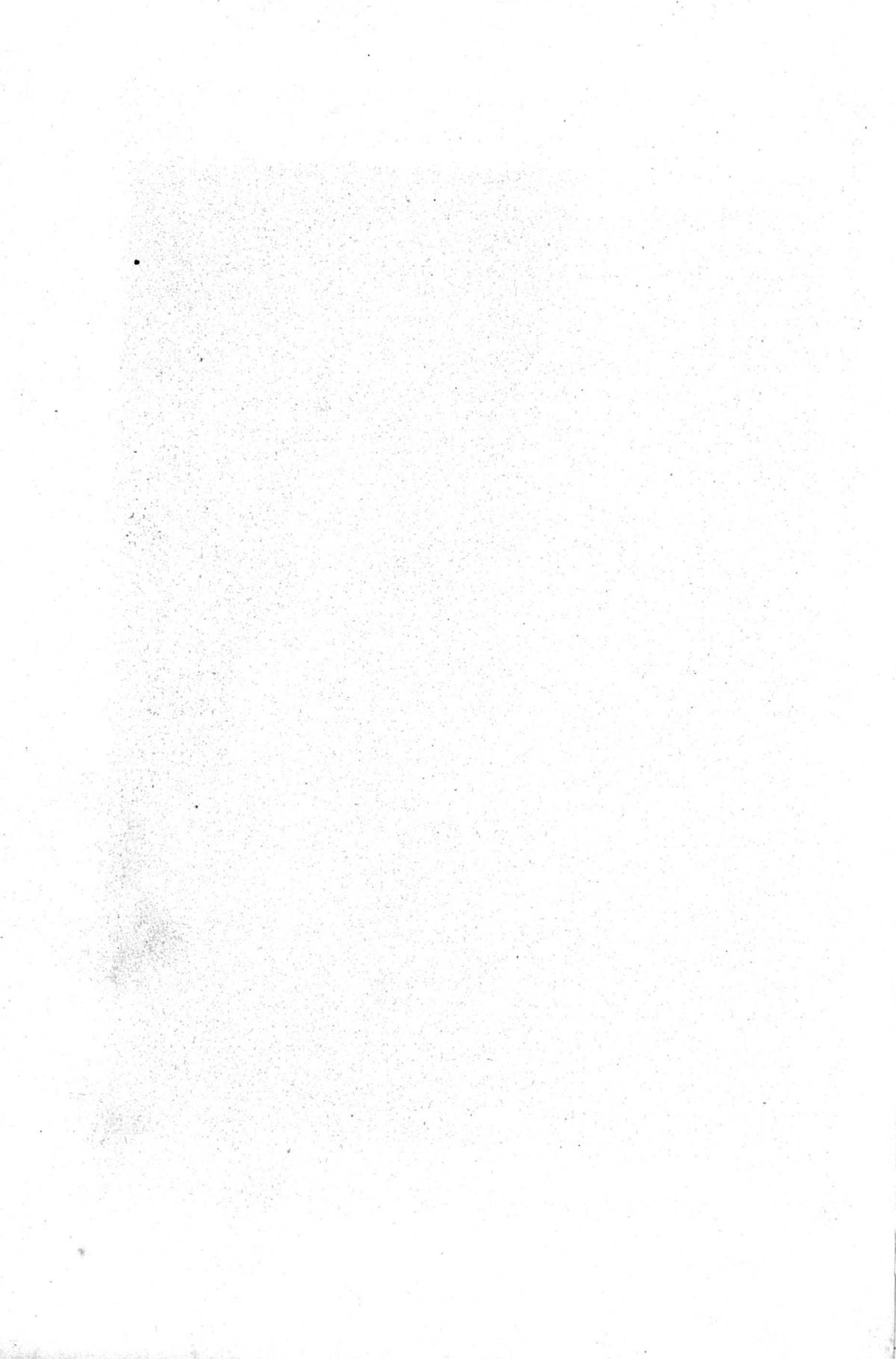
(Bern)

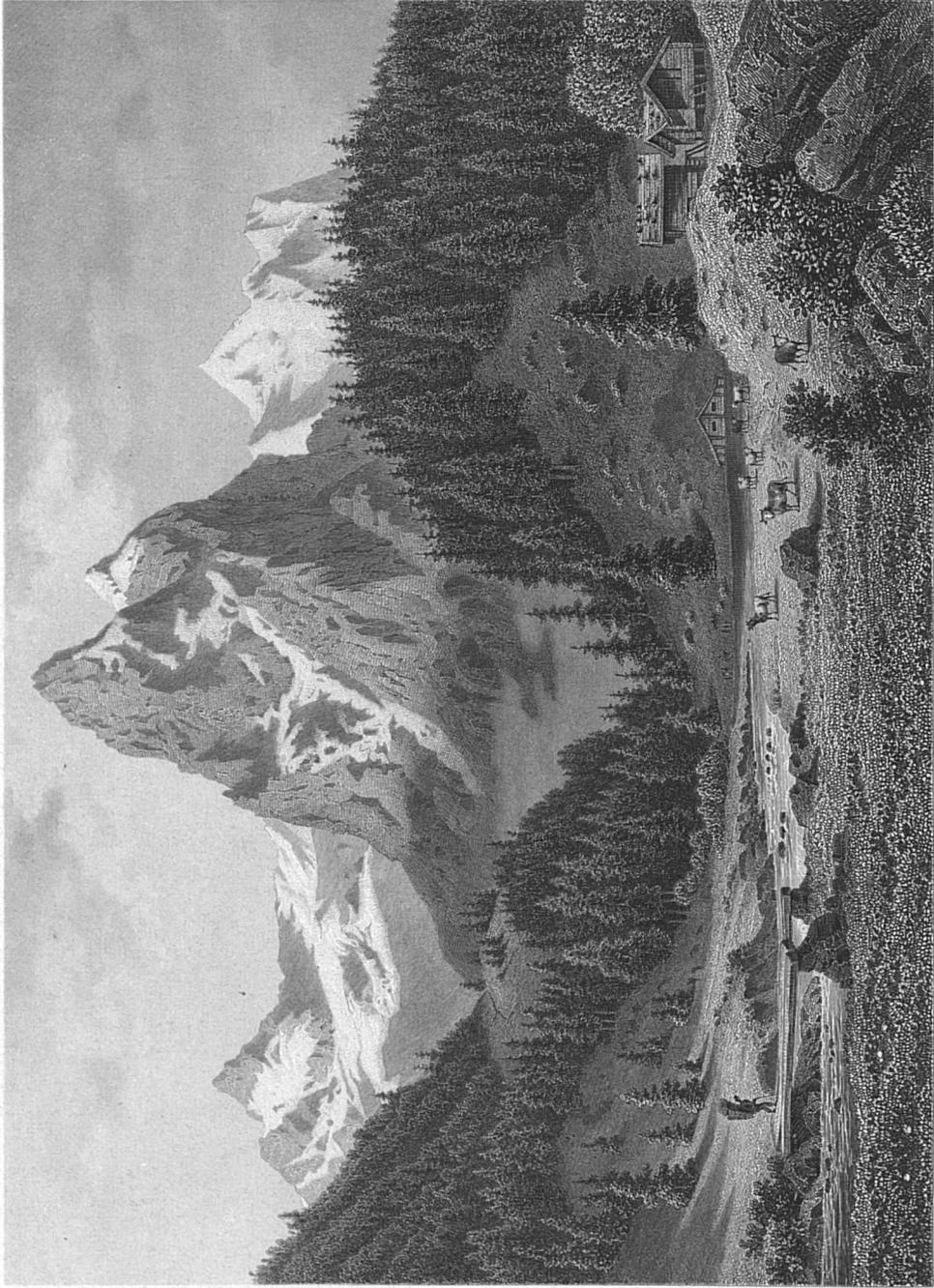
LAC DE BACHAUP.

(canton de Berne)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

A. Pesca sculp.





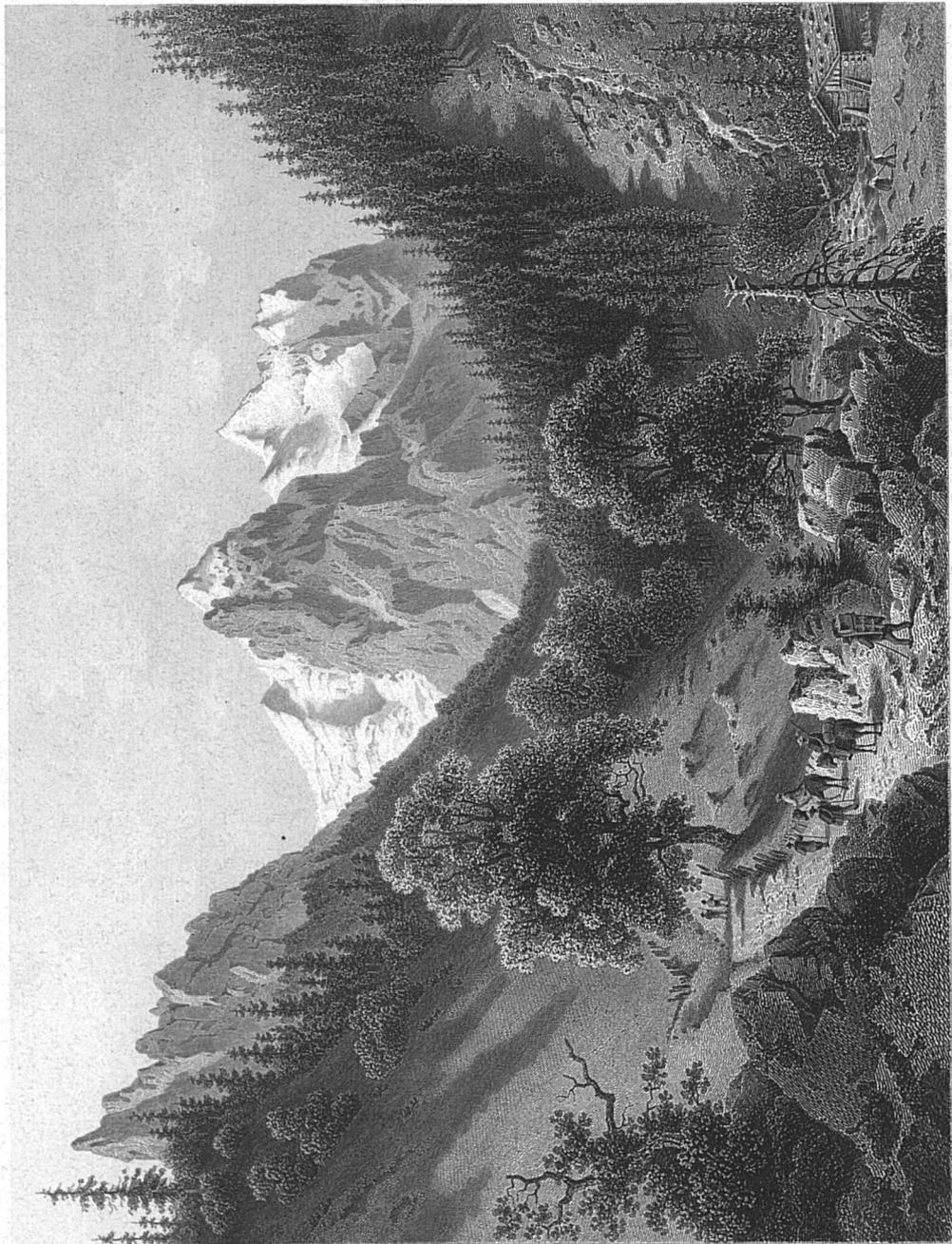
Hohbook-dal

Tümbach erucht

DIE GRINDELALP BEI GRINDELWALD.

(Bern)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.



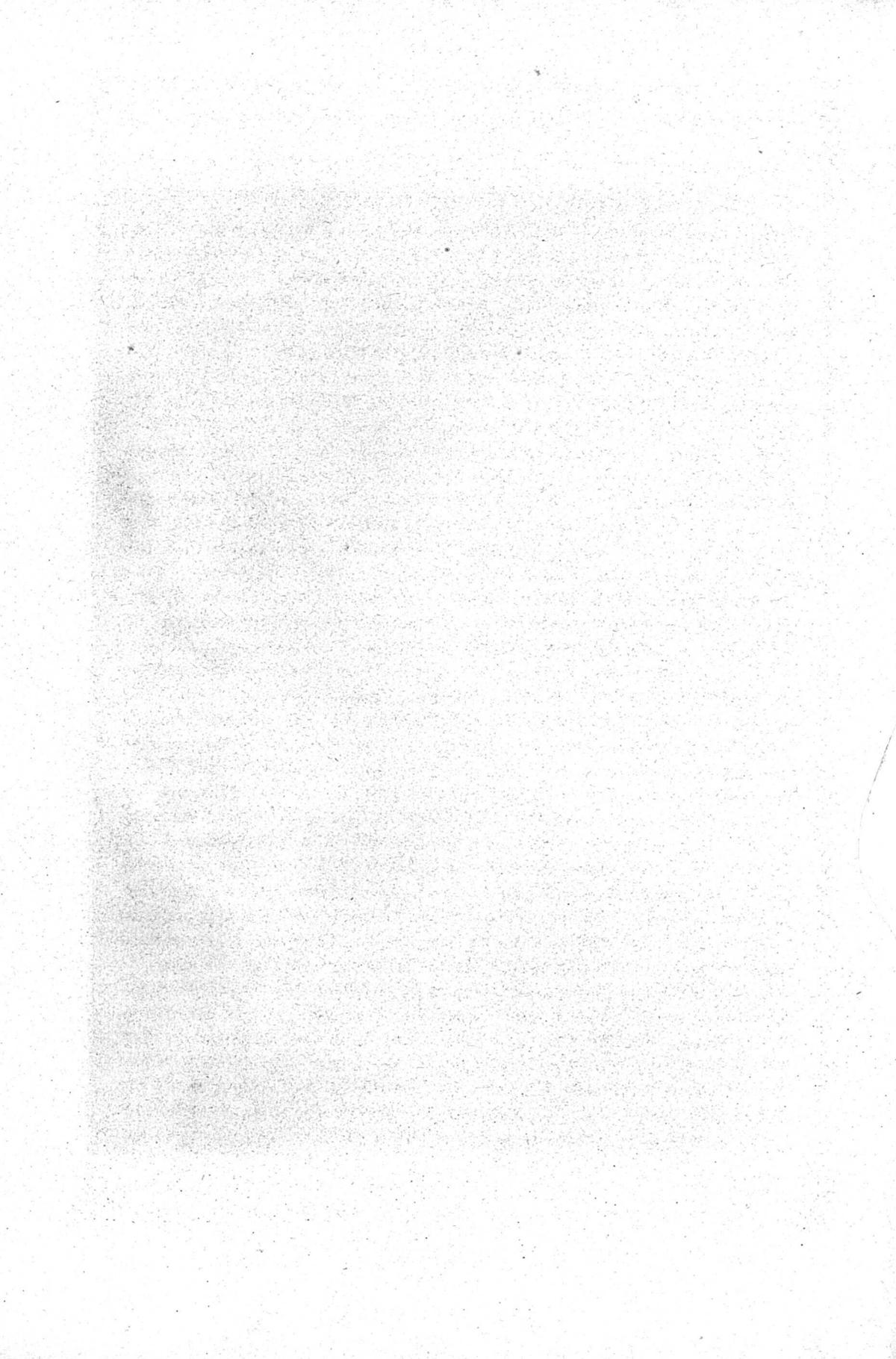
J. Umbach sculpf

L. Röhbeck del!

TEUGELGEORNTER, WELLEN UNO WETTERHORN.

(Berh)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



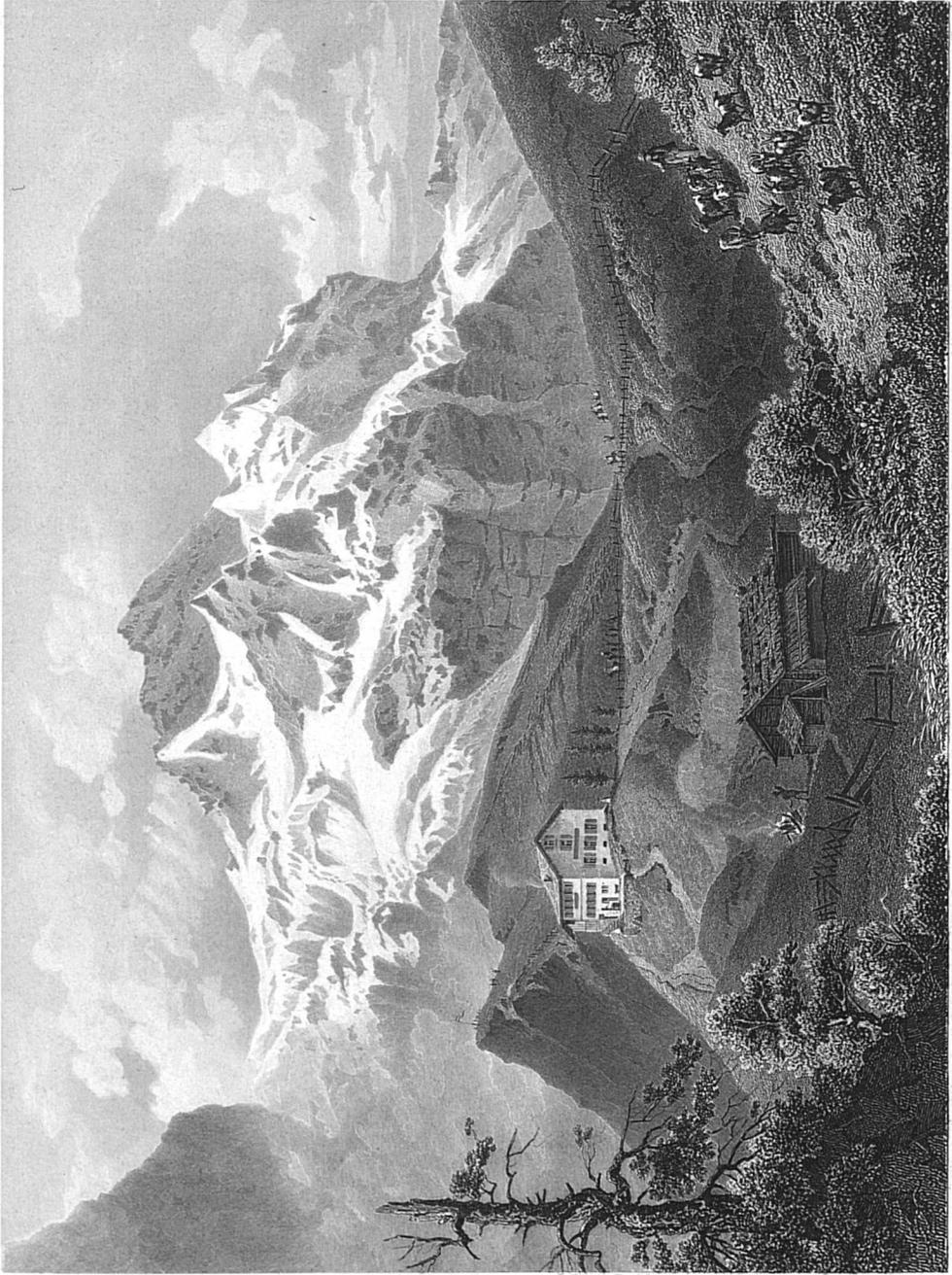
distingue au nord-ouest le Chasseral, et au nord le Weissenstein. Le premier plan, du côté du nord, est formé par les montagnes s'élevant du lac de Brienz depuis l'Angstmatthorn jusqu'au Rothhorn. Au nord-est on aperçoit les dentelures du Pilate, quelques bandes des lacs de Zug et des Quatre-Cantons, le Rigi, le Rossberg, le Stanserhorn et le Mythen.

Après avoir passé la nuit à l'hôtel du Faulhorn, dont les prix sont relativement modérés, nous prenons le chemin qui nous conduit de l'autre côté, à la grande Scheideck, pour nous diriger vers Meiringen. Ce chemin, accessible aux montures, descend d'abord vers le haut Bachsee; il se déroule ensuite, sans accidents, et en suivant une douce pente, à travers les pâturages sans arbres du Grindel, jusqu'à la Scheideck. On a tout le temps sous ses yeux les changeants aspects de la vallée de Grindelwald avec ses nombreuses prairies, et de la haute Montagne. A la Scheideck, autrement dite D.o.s d'âne, point frontière entre Grindenwald Hasli, débouche le chemin qui, partant du premier de ces villages, traverse les hautes gorges par-dessus le glacier le plus élevé de Grindenwald non loin des masses perpendiculaires du Wetterhorn, et conduit à Rosenlauri et Meiringen. On trouve à la Scheideck une petite et simple auberge, où le voyageur se repose un instant, en jouissant d'une belle vue sur le Grindenwald, dont les pentes se courbent mollement vers l'ouest, couvertes d'alpes, de taillis et de huttes nombreuses. Au nord apparaissent le Schwarzhorn et le Faulhorn avec la sombre arête qui les réunit, la verte Scheideck de Wengern ferme au loin l'horizon, tandis qu'au sud s'élève la pointe dentelée de l'Eiger, et derrière l'Eiger le Moine. Plus près de nous, la cime chauve et grisâtre du Mettenberg et la pyramide du Schreckhorn; à côté, enfin, se dressent les sommets du Wetterhorn, d'où se détache de temps en temps une retentissante avalanche que l'on voit rouler comme un torrent dans les profondeurs. Du côté de l'est, les bois empêchent la vue de s'étendre sur les alpes qui dominent Rosenlauri, où nous allons entrer. Nous descendons à travers des alpes crevassées et marécageuses; la région des arbres se présente bientôt à nous, et, au bout de peu de temps, nous atteignons quelques antiques et superbes sapins laissant tomber jusqu'au sol leurs branches touffues. Magnifique est la vue des montagnes de la vallée de Gentel, et celle des sommets du Titlis. Arrivés à l'alpe d'Alpbigen, nous traversons le pont sous lequel coulent réunis le Gimsbach et le Reichenbach; la partie de chemin qui s'offre alors à nous est d'un caractère sauvage et romanesque et se déroule à travers de beaux sapins noirs. On a un beau point de vue sur

le Wetterhorn, à l'endroit communément appelé Hinterwaldsagi. Nous continuons à descendre en touchant à la plus sauvage partie de la forêt Noire, toujours belle malgré les déboisements qu'elle a eu à souffrir pendant les vingt ou trente dernières années. Après avoir franchi l'alpe de Broch avec ses beaux groupes d'érables à gauche sur le penchant, puis l'alpe de Breitenboden, nous finissons par arriver à Rosenlauri, en ayant souvent sous les yeux le Wetterhorn et les sommets de l'Engel.

A Rosenlauri se trouvent des bains dont les sources ont été découvertes en 1771. On ne tarda pas à faire usage de cette eau abondamment carbonatée, et l'on bâtit tout d'abord une petite maison de bains, dont un bel hôtel construit en bois prit plus tard la place. Un incendie le détruisit en 1860; on en éleva un nouveau, plus bel encore, situé quelque cent pas plus bas que la source, dans une position ravissante, sous une éminence couverte de sapins, tout près du charmant ruisseau de Reichenbach, qui forme à une faible distance de là une gracieuse cascade. La maison sert d'hôtel aux touristes et de Kurhaus à ceux qui veulent rétablir leur santé, en respirant, à 4160 pieds au-dessus du niveau de la mer, l'air pur des alpes, et en absorbant l'eau salubre de la source ou un petit-lait fortifiant.

Non loin des jolis bains de Rosenlauri se trouve le plus beau glacier de la Suisse, le splendide glacier de Rosenlauri. Un sentier aisé, bien que montant, se dirige vers le sud. En vingt-cinq minutes, après avoir côtoyé des débris de granit et des pierres polies par le glacier, alors que celui-ci s'étendait plus bas que maintenant dans la vallée de l'Aar, nous arrivons au pont de pierre sous lequel bouillonne et mugit le Weissbach, dans une étroite et noire gorge. Au sortir d'un taillis de sapins, nous nous trouvons tout à coup devant le torrent du glacier. Blanc comme la neige, avec des reflets bleuâtres, et formant un assez puissant cours d'eau, il serpente à travers de vieilles roches dénudées entre le Wetterhorn et le Rosenlauri. A droite du spectateur s'élèvent les flancs du Wellhorn, à gauche ceux du Tassenhorn et du Stellhorn. Au milieu gît l'énorme masse de glace, furieusement crevassée, mais sans neige ni gravois; partout la glace a presque la limpidité du verre; les fissures et crevasses étincellent de magnifiques reflets bleu de mer. Qui pourrait dépeindre ce que l'on voit ici! Personne n'y a réussi encore. Dans ce même creux de vallée où se trouve maintenant le glacier gigantesque, ont dû être, il y a cent cinquante ans, — les documents en font foi — de beaux et fertiles pâturages, nourrissant de nombreux troupeaux. Il est souvent possible



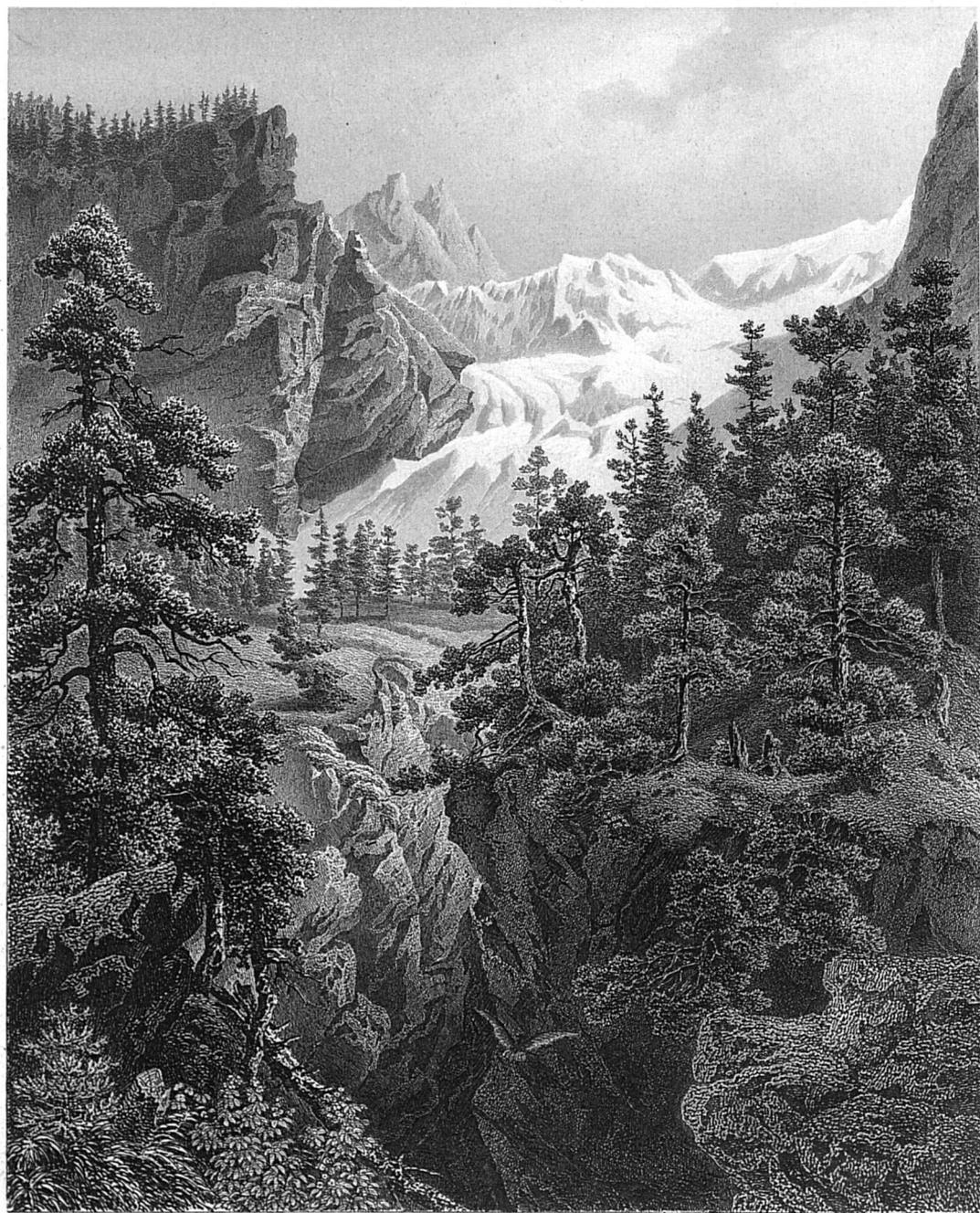
J. Konhock del.

A. Festsch. sculp.

IDILE WENGERN-SCHLEIJDIECK.
(Bern)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.





J. Rohrbach del.

A. Ferrea sculp.

ROSENLAUI-GLETSCHER BEI MEHRINGEN.

(Eern.)

Druck & Verlag von C. F. Lange in Darmstadt.

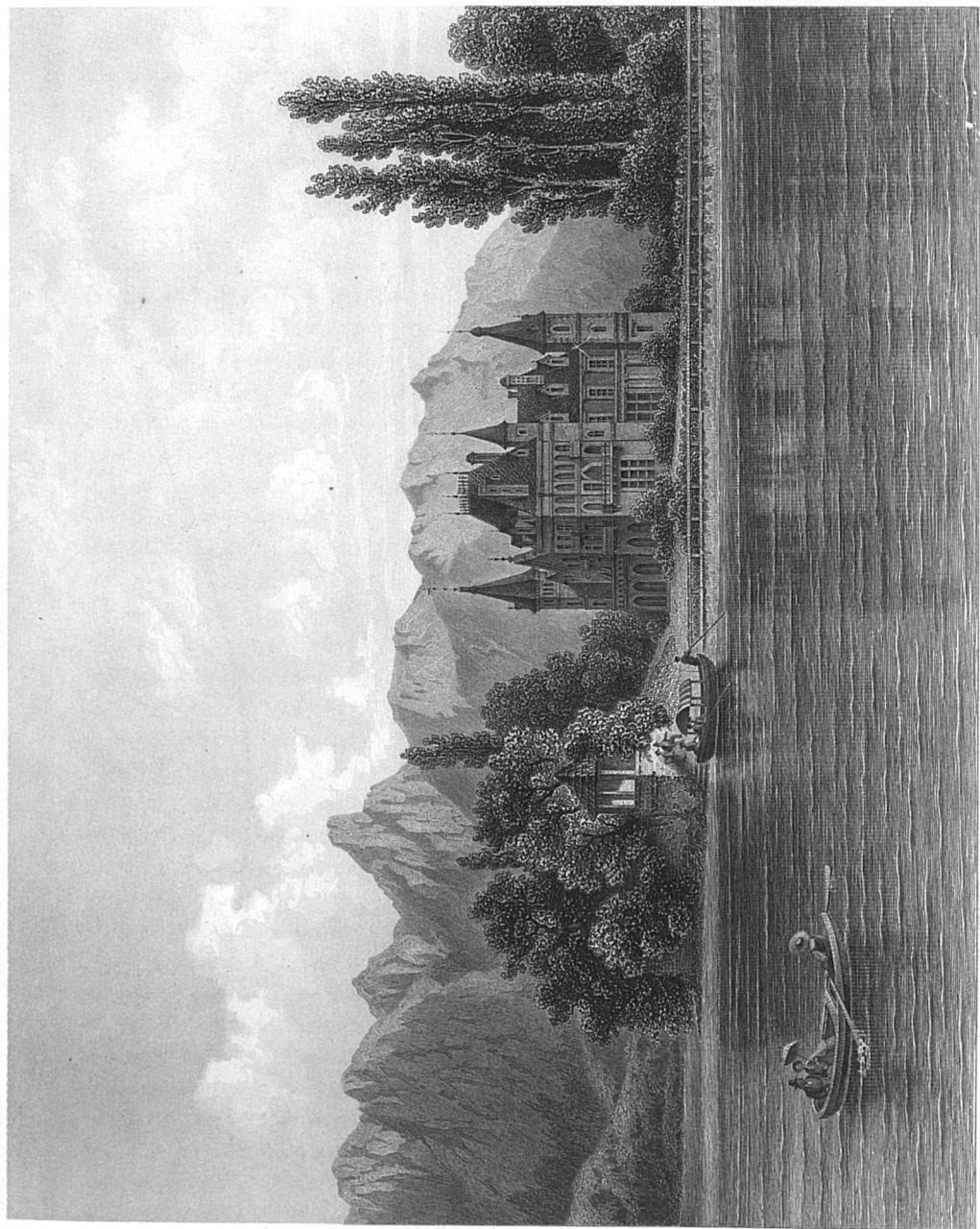
de descendre dans les crevasses du glacier, quelquefois jusqu'à 20 pieds de profondeur. On reconnaît alors seulement toute la pureté, toute la diaphanéité de la glace; on voit combien elle est complètement dégagée de toutes les matières qui ont pu tomber des rochers voisins, tandis qu'elle descendait lentement des régions les plus élevées. Un sentier raide, à gauche, conduit à un rocher isolé que l'on appelle vulgairement: le Veilleur du glacier. Ce nom lui a été donné par les guides, qui dans sa forme grotesque veulent reconnaître de loin le profil d'un visage humain. On jouit de là d'une vue étendue et superbe sur toutes les sauvages merveilles du glacier et de ses romantiques environs.

Si le temps est sec et le ciel serein, restez quelques jours, et plus longtemps encore, pourvu que vous le puissiez, à Rosenlauri, et visitez le glacier à plusieurs reprises, afin de le voir sous des lumières variées; c'est là une source de jouissance. D'ailleurs, si vous avez bon pied et que vous ne reculiez pas devant la fatigue, il y a d'intéressantes parties pédestres à faire sur les hauteurs voisines et la cime des rochers. Sans doute, le touriste qui veut en quelques semaines goûter au vol toutes les beautés pittoresques de la Suisse, devra continuer sa route le jour même de son arrivée, et nous-mêmes ne devons pas nous attarder plus qu'il n'est nécessaire. Le chemin par lequel nous descendons de Rosenlauri est ravissant: on voudrait à chaque instant s'arrêter pour regarder devant et derrière soi. Tantôt un petit bois sombre nous ferme l'horizon de tous les côtés, tantôt la vue s'ouvre de nouveau sur des rochers et des sommets à forme originale; ici quelques vertes bandes de prairie; là une cascade; plus loin un moulin avec son tic-tac; enfin voici se dérouler l'alpe la plus belle et la plus fleurie, avec ses petites et noirâtres huttes de fromagers et ses gras troupeaux, agitant leurs clochettes à l'attrayante mélodie. Le chemin, il est vrai, pourrait être en maints endroits plus commode et mieux entretenu; moins sale aussi pourrait être certaine chaussée raboteuse où nous sommes obligés de nous engager. Mais qu'importe! Une course dans les montagnes n'est pas une promenade dans un parc bien peigné, et les petites aventures ont leur charme pour ceux qui n'en rencontrent pas de grandes dans la vie. Nous côtoyons tout le temps le Reichenbach; il coule d'abord sans trop de tapage, mais bientôt il se brise avec plus de force contre les blocs de pierre éparpillés dans son lit, et les hauteurs qui enserrent la vallée répercutent de plus en plus le fracas monotone des eaux. En une heure et quelques minutes de marche, nous avons franchi l'espace qui sépare les bains de Rosenlauri du sommet de

Zwirgi, où s'ouvre sur Meiringen le plus ravissant coup d'œil. Un chemin en zig-zag et à pentes raides nous porte rapidement à Meiringen, dans la vallée de l'Aar.

Avant de retourner à Interlaken, nous devons dire quelques mots en général des excursions que l'on peut faire dans la haute Montagne, où nous avons pénétré en venant de la Grimsel par la Strahleck. Le nombre des touristes, venus de l'étranger en Suisse, auxquels il est donné de visiter la haute Montagne, est rare. Les Anglais, tout aventureux qu'ils sont, ne gravissent eux-mêmes que rarement les Alpes colossales, couvertes de neige et de glace, de l'Oberland bernois; et la plupart des voyageurs qui ont foulé les sommets de la Jungfrau, du Moine, de l'Eiger, du Finster-Aarhorn, du Wetterhorn et des montagnes voisines, appartiennent jusqu'ici à la Suisse. Les cimes des Alpes bernoises offrent-elles moins à la curiosité des touristes que le groupe du Mont-Blanc, le Mont Rosa ou les Michabelhörner? Certes non; mais il semble aux membres eux-mêmes du Club alpestre de Londres qu'il ne vaut pas la peine de marcher sur la trace des Suisses, et il y a d'ailleurs assez d'autres montagnes helvétiques que l'on acquiert une certaine gloire à gravir le premier.

Joignez à cela qu'on n'atteint la cime des montagnes bernoises qu'au prix d'extraordinaires fatigues et de fréquents dangers que peuvent seuls braver des ascensionnaires hardis et expérimentés. Aucune de ces cimes ne peut être gravie en un jour, ce qui augmente les difficultés de l'ascension, car il est rare que plusieurs beaux jours se suivent. On ne la tente d'ordinaire qu'en compagnie. Dirigée par de bons guides, et bien pourvue de cordes, d'échelles, de haches, enfin de tous les ustensiles voulus, la caravane cherche toujours à atteindre le premier jour un plateau situé lui-même à une hauteur considérable et où, à l'abri d'un rocher, elle puisse passer la nuit sur la pierre ou la glace. Dès le point de l'aube, on se remet en marche, car il faut atteindre l'extrême sommet au plus tard vers midi, si l'on veut, en descendant, arriver avant la nuit jusqu'aux premières huttes des fromagers. Il s'agit alors tantôt de tourner de profondes cassures de glacier, ou de traverser des ponts aériens de neige qui menacent de s'écrouler sous vos pas. Ici ce sont des murailles presque perpendiculaires de glace, que l'on ne peut gravir que quand le guide y a péniblement creusé degré après



J. Bahbeck del.

J. Umbach sculp.

*Le château de Schadau
près de Thion.*

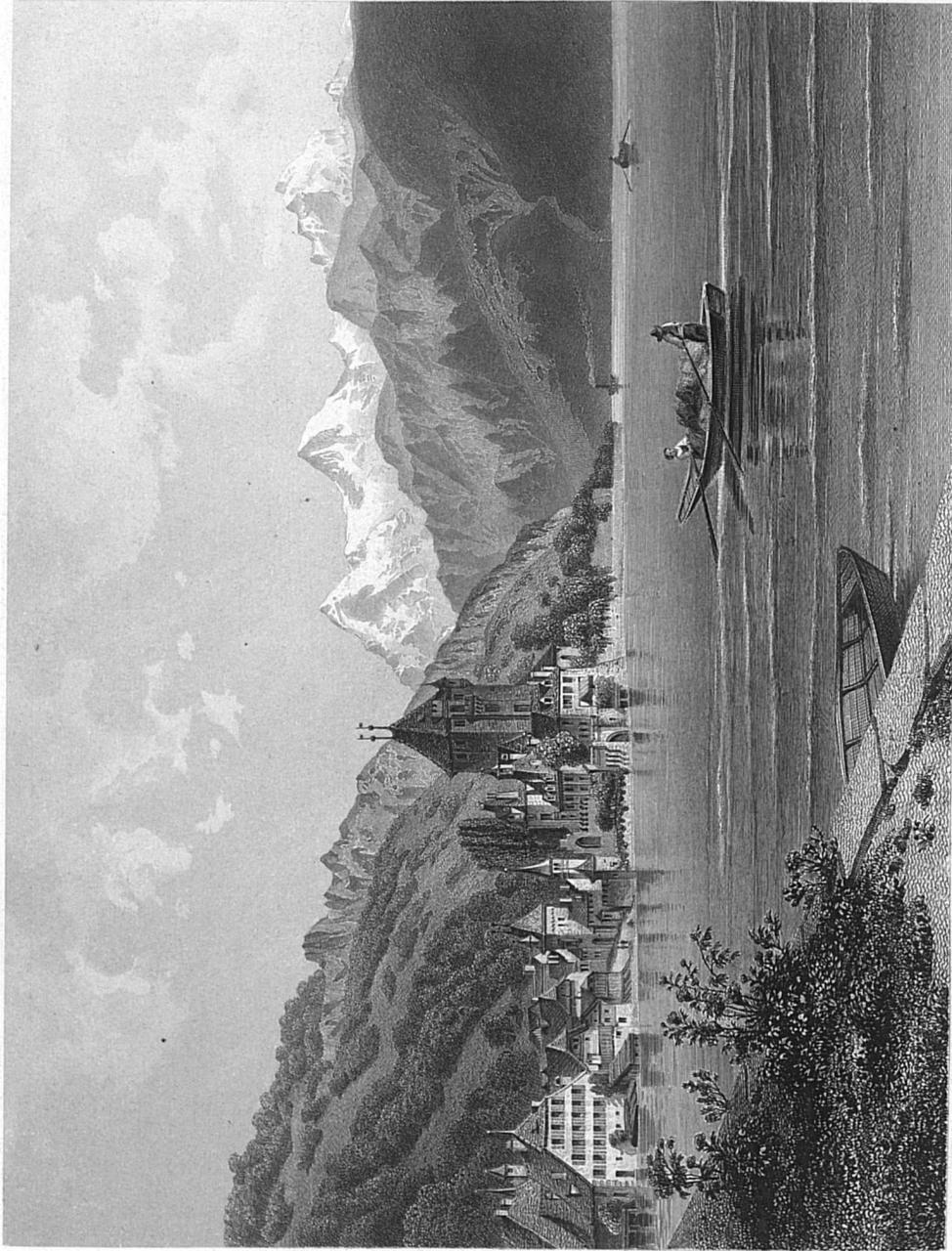
SCHELOSSE GELADAU BEI THION.

*The castle of Schadau
near Thion.*

(Berry)

Druck & Verlag von G. C. Lange in Darmstadt.





J. Henbeck del.

*Oberhofen
sur le lac de Thun.*

OBERHOFEN AM THUNER SEE.

(Bern)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

J. M. Kurz sculp.

*Oberhofen
on the lake of Thun.*

degré; là d'effrayants abîmés, des déchirures béantes qu'il faut franchir sur une chancelante échelle; plus loin, des arêtes couvertes de glace et ayant à peine au-delà d'un pied de largeur, tandis que de part et d'autre on a sous les yeux des profondeurs insondables. Arrivé au sommet, on y séjourne une heure à peine, souvent même quelques minutes seulement: le froid intense et l'air violent qui y règnent ne permettent pas une plus longue halte; mais cette heure-là, on ne l'oublie jamais. La coupole du ciel est d'un bleu clair et profond; le soleil envoie d'étrincelants rayons à la terre que couvre une vapeur transparente. On ne distingue guère aucune trace d'habitations humaines; les vallées mêmes ne se laissent point reconnaître; tout au plus aperçoit-on scintiller ici ou là le miroir de quelque grand lac des Alpes.

Toutes les chaînes des contreforts, bien que s'élevant en certains endroits jusqu'à la limite des éternelles neiges, paraissent écrasées et transformées en une suite de coteaux insignifiants; elles s'inclinent en quelque sorte devant ces montagnes reines. Ces dernières seules sont imposantes, mais avec un tel cachet de grandeur qu'on ne peut rien leur comparer, si ce n'est peut-être la mer infinie. Elles se dressent là en longue ligne, et derrière ce grandiose front de bataille s'élève encore une masse de nouveaux sommets. A peine si l'on en trouve deux ayant une forme analogue: c'est l'originalité, la variété même. Presque toutes sont de la base à la cime enveloppées de glace comme d'un manteau de miroitante hermine. Mais entre une montagne et l'autre, autant du moins que la vue peut y pénétrer, se trouvent tantôt d'étroites, tantôt de larges vallées ou bassins, abritant des glaciers aux formes tourmentées, retraites désolées et sauvages que la légende désigne comme des lieux de châtement, comme le séjour d'âmes humaines damnées ou de mauvais génies; car dans l'intérieur de la Suisse, on ne connaît pas l'enfer de flammes du midi; on n'y parle que de l'enfer de glaces du nord, et cet enfer s'étend dans les profondeurs de la haute Montagne.

Oui, admirablement belles sont ces cimes voisines du ciel; mais il n'y a là pour l'homme, aucune place où il puisse longtemps stationner; les bêtes mêmes de la montagne, tout amies qu'elles sont de la solitude, reculent devant de telles hauteurs. Elles établissent leur séjour ordinaire là où commence la zone des neiges éternelles. Retournons donc de ces régions de glace dans les vallées, où l'homme, cet être sociable, a fixé sa demeure, où s'étendent de beaux lacs bleus, où les cascades se précipitent du haut des rochers, où les fraîches forêts enlacent de leurs lisières les prairies vertes et fleuries et les champs couverts de moissons,

où enfin, au lieu de la mort et de la glaciale solitude, règnent l'animation la sérénité, la jeunesse et la vie.

Prenons congé d'Interlaken et du gai Bödéli et prenons place, à Neuhaus, sur le petit, mais rapide bateau à vapeur qui, fendant les eaux claires et brillantes du délicieux lac de Thun, doit nous conduire à l'antique et importante ville seigneuriale de Thun. Les amis que nous avons trouvés dans l'Oberland, nous rendent au départ notre salut d'adieu; pour la dernière fois retentit jusqu'à nous le murmure lointain de l'Aar gonflée, qui va se jeter dans le lac au sud du débarcadère. Le bateau se met en mouvement. En quelques minutes nous avons laissé Darlingen à notre gauche, Suglauenen à notre droite. Bientôt nous sourit sur le bord du lac, au pied de modestes collines, le gracieux bourg de Leissigent avec son petit établissement de bains; vis-à-vis est la cascade écumante du Beatenbach, au-dessus de laquelle s'élève la montagne avec sa ceinture de bois. Le raide contrefort de la Nase avance hardiment dans le lac sa pointe de rochers, et nous apercevons au-delà, dans la baie, une série de vieux chalets de bois, brunis par le temps et bâtis dans le style de l'Oberland: c'est le village de Merligen, habité par des gens à l'esprit très-vif et aux idées fort claires. Un ruisseau, le Grünbach, se jette dans le lac près du village. Grondant sur un lit de rochers polis, il sort de la vallée tranquille, solitaire et romantique de la Justis que l'on peut voir du lac s'élever du côté du nord-est entre les flancs rigides du Rallig et du Guggis. Tout près se trouve la maison de Ralligen, pareille à une tour. Là jadis, d'après la légende, s'élevait une ville importante, du nom de Roll, et qui, pour l'impiété de ses habitants, se vit ruinée un jour par les gnomes de la montagne, cruellement offensés. Là haut, à gauche, mais sur une éminence médiocre, qui sépare la berge du lac de la vallée de Kander, nous découvrons Aeschi, avec sa jolie petite église; nous atteignons ensuite promptement le village de Spietz, commune encore considérable au fond d'une anse du lac. Ici aussi, au moyen-âge, était une petite ville fortifiée, qui avait déjà perdu toute son importance il y a plusieurs siècles. Les Romains, et, après eux, les Vandales ont dû y camper, d'après la tradition. Toutefois ni l'histoire, ni aucun document ou monument remontant aux âges passés n'appuie cette donnée, bien qu'il soit indubitable que la voie romaine passait dans le voisinage de Spietz. Nous

savons davantage sur l'antique et intéressant château de l'endroit. Bâti, dit-on, par Rodolphe I^{er} de Strättlingen, roi de Bourgogne, et nommé la Cour d'or, il passa en 1338 de Jean de Strättlingen à la vieille et importante famille bernoise de Bubenberg, et de celle-ci aux Erlach, qui le possèdent encore. La vue dont on y jouit sur le lac, les rives, les hauteurs environnantes et une partie de la haute Montagne est charmante, et vaut la peine d'une courte visite au château. De l'autre côté, sur la rive nord du lac, s'étend Sigriswyl, au sommet d'un des premiers échelons de la montagne. Les chalets s'éparpillent au loin, protégés contre le vent du nord par les hauts sommets; il s'y trouve un établissement de cure d'air. Du milieu du lac s'ouvre une vue magnifique sur l'arrière-plan de la vallée de Frutig et les cimes neigeuses de l'Altel, du Doldenhorn, de l'alpe de Blümli et des montagnes voisines. Bientôt après, nous apercevons à gauche l'antique Einigen, autrefois appelé Paradis, à cause de sa situation dans un pays fertile et de l'air pur qu'on y respire; à droite, Oberhofen, avec sa haute tour, jadis propriété de Walther d'Eschenbach, l'un des meurtriers de l'empereur Albert I^{er}; mais le regard est surtout attiré par la pyramide aussi régulière que gigantesque du Niesen. Nous approchons déjà de l'extrémité du lac, au point où il reçoit dans ses eaux la sauvage Kander, qui, après s'être frayé un passage à travers une chaîne de collines, débouche dans un canal artificiellement creusé et dont les deux bras forment un grand delta. Nous pouvons dès maintenant saluer, sur la hauteur où il s'élève, le château de l'antique Thun. Après avoir laissé derrière soi Hilterfingen, le bateau à vapeur s'engage dans l'Aar entre la maison de campagne appelée Chartreuse et le petit château neuf de Schadau, magnifiquement bâti en vieux style gothique. Sur la rive gauche de l'Aar s'allonge le village de Scherzlingen. Tout à coup la machine s'arrête; nous voici au débarcadère; nous jetons encore un dernier regard sur le lac et les hautes alpes, puis une belle rue nous conduit dans la ville.

Le lac de Thun a $3\frac{3}{4}$ lieues suisses de longueur, et presque trois quarts de lieue de largeur; sa plus grande profondeur est de 728 pieds; il est situé à 1713 pieds au-dessus du niveau de la mer. Son plus considérable affluent est l'Aar et, après celle-ci, la Kander; il reçoit en outre le Lombach, le Grünbach près Merlingen, le Sandbach, le Guntenbach, et nombre d'autres cours d'eau. Les rives du lac sont presque partout ou plates, ou bordées de moyennes éminences. Les plus considérables hauteurs s'élèvent du côté nord-est, près de Sunglauenen, Merligen et Sigriswyl. Aussi la belle route carrossable qui suit les bords du lac a-t-elle été battue sur la rive sud. A l'encontre du lac de Brienz, qui ne

faisait qu'un avec lui à une époque des plus reculées, le lac de Thun est souvent tranquille et rarement agité avec violence. La plupart du temps, des brises régulières plissent ses flots d'un vert profond, et alors même qu'une forte tempête le tourmente, il ne ressemble pas encore au lac de Brienz; car il n'est dangereux que pour les bateliers imprévoyants et maladroits ne sachant pas se mettre à l'abri dans les anses nombreuses dont il est dentelé. Toujours et partout, il offre au touriste un gracieux coup d'œil. Ici, sur le bord du lac, est campé tantôt un groupe riant de maisons, tantôt un petit château entouré de vergers, derrière lesquels prés et champs s'élèvent sur de moutonnants terrains; là, débouche dans le lac, à travers une berge plate et ornée de bois, un cours d'eau derrière lequel apparaît, entre de hautes et raides montagnes, une large et riante vallée. En d'autres endroits des rochers perpendiculaires, s'avancent en promontoires dans le lac, forment de petites baies semées d'écueils; ces rochers sont revêtus, jusqu'à une grande hauteur, de bois sombres au-dessus desquels émerge tantôt une zone de verdure, tantôt une alpe riante. Aucun point de la rive ne ressemble à l'autre; mais aucun n'est ni sauvage, ni effrayant, ni désagréable à voir. Partout mère nature a su mettre au grand jour les plus jolis côtés, et voiler ou placer à l'arrière-plan ce qui ne convient pas parfaitement à l'harmonie du paysage.

Nous voici à Thun, vieille colonie celtique, bâtie, comme Genève, Zürich, Lucerne et Bienne, à l'extrémité inférieure d'un lac, au point où s'échappe le trop plein des eaux du bassin. Les maisons des premiers colons, cela n'est pas douteux, s'élevaient sur l'éminence où est bâti le château, car Thun, *Dunum*, signifie hauteur, et même hauteur fortifiée sur le bord de l'eau. On n'a, il est vrai, découvert en aucun endroit d'antiquités celtiques, mais on en a trouvé dans le voisinage, et il est, en outre, plus que vraisemblable que la colonie romaine s'est établie sur l'emplacement de la colonie celte; or l'emplacement de la colonie romaine était certainement situé sur la rive droite de l'Aar, où des ustensiles romains ont été déterrés. Thun n'apparaît pour la première fois dans l'histoire qu'en 1133. Ses possesseurs, les importants seigneurs de Thun, cédèrent château et village au duc de Zähringen, de qui ils les obtinrent de nouveau en fief. Après l'extinction de la ligne des Zähringen, Thun passa aux comtes de Kibourg, sous la seigneurie desquels elle prit un grand essor, bien qu'elle se trouvât mêlée à de fréquentes guerres et querelles.

Berne tenta de bonne heure d'obtenir la possession de la seigneurie de Thun, et, malgré de nombreux échecs, continua ses efforts dans ce



J. Foppel sculp.

L. Robbeek del.

BERN.
(Bern)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

sens; elle obtint, en 1375, que le château lui fut donné en gage, et l'acquisition complète eut lieu en 1384. A partir de ce moment, les „gracieux sires de Berne“ restèrent en possession de la seigneurie, mais la ville de Thun conserva un peu plus d'indépendance que les autres villes du pays, car elle avait son Conseil à elle, formé de ses meilleurs citoyens. Au temps de la république helvétique, Thun fut même le chef-lieu du canton d'Oberland, qui n'exista cependant que jusqu'en 1803. Dans les dernières années, cette ville a encore gagné en importance. En 1704 elle ne comptait pas plus de 1750 âmes environ, elle en compte aujourd'hui 3700 et est devenue tête de chemin de fer.

La situation de Thun est charmante. La ville n'est pas baignée par le lac, il est vrai, mais elle s'élève sur les bords de l'Aar, dont les deux bras la traversent et possède de ravissants environs. Antique et original est l'aspect de la ville proprement dite, avec ses murailles crénelées, sa tour du guet et ses trottoirs à balcon derrière lesquels on a établi des magasins; du côté de l'ouest, surtout, elle offre un coup-d'œil intéressant. Au-dessus de la ville, sur une respectable élévation qui la domine, se dressent le château et l'église paroissiale. La partie la plus ancienne du château a été bâtie en 1182. C'est un vieil et solide édifice, flanqué de quatre tours, dont les fenêtres ouvrent sur la vallée de l'Aar et le lac une vue ravissante. Sa plus grande merveille est une cheminée au manteau réellement gigantesque. A côté est le bâtiment plus moderne élevé en 1429, ou palais municipal, et tout près l'église paroissiale, qui, fondée vraisemblablement en 993 par la reine Berthe-la-Fileuse, de Bourgogne, reçut en 1738 sa forme actuelle, sauf le vieux porche et le clocher. On arrive à l'église par un escalier couvert et un chemin carrossable. Les pavillons du cimetière offrent aussi une vue superbe sur le lac, les deux rives, l'ouverture des vallées de la Simme et de la Kander, les chaînes intéressantes du Niesen et du Stockhorn, une partie des hautes Alpes, la Jungfrau, le Breithorn, l'alpe du Blümli et de Doldenhorn. Parmi les autres édifices de Thun, l'hôtel de ville mérite seul d'être visité: on y trouve d'importantes archives riches en vieux documents, et la bibliothèque de la ville.

Thun est très riche en promenades. On peut tantôt se diriger du côté du vieux Scherzlingen, où se trouvait la plus antique église paroissiale de Thun, et, de là, gagner le magnifique Schadau et les superbes allées de son parc, tantôt suivre le cours de l'Aar et l'allée qui traverse la Bächlimatte, pour arriver à Bächigut, où se trouvent aussi de jolies plantations d'arbres. On a encore le bois dit des Chartreux (Karthäuserholz,

la jolie cascade de l'Hunibach, ou le Jacobshübeli, ce promontoire qui forme le parc de l'hôtel Bellevue; de là on a une perspective qui compte avec droit parmi les plus belles de la contrée et embrasse le lac avec ses bords, les chaînes du Niesen et du Stockhorn, l'alpe du Blümli, le Doldenhorn, le Breithorn, et le superbe groupe de la Jungfrau. Vous pouvez encore ou descendre ou remonter le lac, ou visiter enfin les villages situés au pied du Stockhornberg, Stäffisburg, Schnitweiherbad, Amsoldingen, Thierachern, Blumenstein, et toutes ces campagnes, toutes ces villes riantes, — le nom importe peu — qui invitent le touriste, et sont, en effet, fréquemment visitées par ceux qui s'arrêtent pendant quelques semaines à Thun, pour y jouir du repos et de la pureté de l'air.

Nous devons, avant de quitter Thun, mentionner, bien que brièvement, deux excursions de montagne que l'on fait fréquemment, l'une ayant pour but le Stockhorn, l'autre le Niesen. Parlons d'abord du Stockhorn, dont le sommet bizarre attire le regard par sa pointe en forme de nez. Quatre chemins conduisent jusqu'à cette cime, située à 6760 pieds au-dessus du niveau de la mer; on va par Amsoldingen, Thierachern, Weissenbourg ou Erlenbach. De chacun de ces quatre villages, l'ascension, assez pénible, demande quatre heures. Mais, pour des ascensionnaires non sujets au vertige, l'excursion ne présente aucun danger véritable, et partout le coup d'œil dédommage des fatigues éprouvées. Le touriste voit en effet se dérouler devant lui toute la chaîne des hautes Alpes, depuis le Glärnisch, dans le canton de Glaris, et le Titlis, dans l'Unterwald, jusqu'à la Dent du midi dans le bas Valais; on peut même apercevoir le Mont-Blanc, le Moléson, les cimes dentelées de la chaîne de Brenbyre dans le pays de Vaux, les sommets de la tour d'Ay et de la tour de Mayen, ainsi que le Weisshorn, dans la vallée de Turtmann. On a en même temps sous les yeux la plaine riche et bien cultivée qui s'étend entre les hautes Alpes et le Jura.

Le Niesen est encore plus fréquemment visité que le Stockhorn. C'est une superbe pyramide régulière qui se dresse dans les nuages entre la vallée de la Kander et celle de la Simme. Le chemin le plus court et le plus suivi va de Thun à Wimmis; un autre, plus raide et moins commode, passe par Mühlenen, dans la vallée de la Kander. De chacun de ces deux endroits, l'ascension demande quatre heures à travers forêts, alpes et gravois, avant d'atteindre la modeste auberge de montagne située sur le Niesen, et où l'on peut très bien passer la nuit. On arrive, de là, en vingt minutes au sommet proprement dit (7280 pieds au-dessus du niveau de la mer. La vue est plus riche encore que du



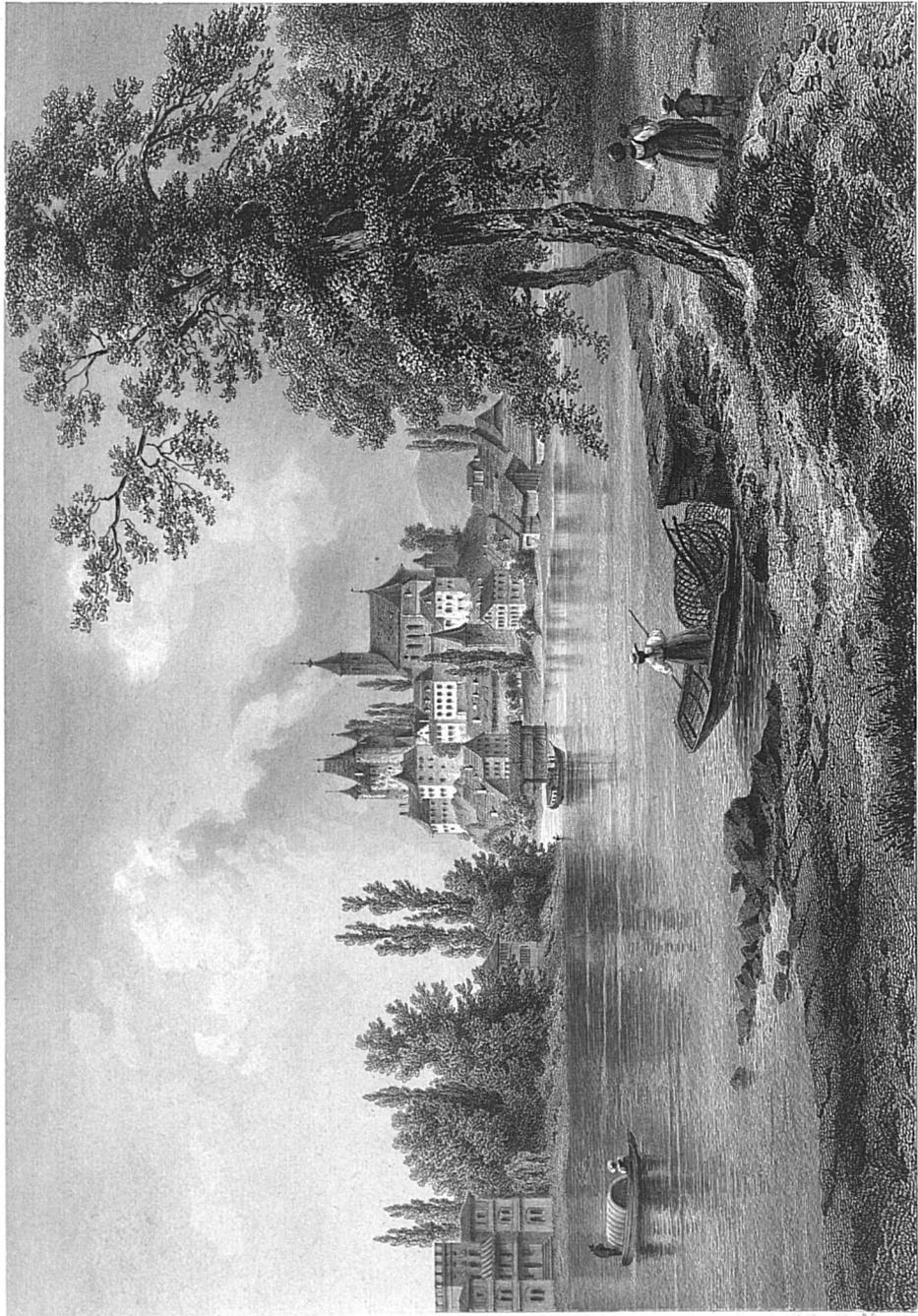
L. Rohbock del.

J. Poppel sculp.

Vue du cimetière.
T E R U N.
VOM KIRCHHOF AUS GESEHEN. *View from the church-yard.*
(Bern)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.

W. J. H.



L. Rohbeck del.

A. Pesca sculp.

Leobron et Fils

The South and the Church

TEUFEL

SCHLOSS UND KIRCHE,
(Bern)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

Stockhorn; à peine si l'on peut y comparer celle dont on jouit du Rothhorn de Brienz. Le Niesen est une vraie montagne de promeneurs et de touristes. Qui veut bien connaître l'Oberland doit la gravir; on voit en relief tout le pays plat jusqu'au Jura, le territoire des basses montagnes entre l'Emmenthal et le lac de Thun, les vallées de Kien, de Frutigen, d'Adelboden et de la basse Simme avec leurs innombrables groupes de montagnes et vallées latérales, enfin les hautes Alpes mêmes formant un vaste cadre circulaire et la pyramide du Niesen. Parmi les montagnes les plus imposantes, se présente surtout au regard l'alpe du Blümlü dans tout son éclat, et, à côté d'elle, le Doldenhorn, le Balmhorn et l'Altels; le coucher du soleil, en enflammant les alpes, prête à ces hauteurs un aspect d'une beauté vraiment féerique.

Mais aussi les autres sommets presque innombrables des alpes méritent d'être soigneusement contemplés: là, au nord-ouest, la tête neigeuse du Titlis, les Wetterhörner avec leurs trois pointes, le Schreckhorn, l'Eiger, le Moine et la Jungfrau, et, se rattachant à ces montagnes, presque dans le midi, les cimes et coupes qui forment l'arrière-plan de la vallée de Lauterbrunnen, et au sud-est, la Dent blanche, la Dent des bouquetiers, le Wildstrubel, les Diablerets, l'Oldenhorn, et enfin la belle Dent du midi dominant au loin. Quand le jour est clair, on peut même apercevoir le Mont-Blanc en Savoie. Sans doute, les cimes les plus voisines ne paraissent pas si grandioses, si imposantes, si majestueuses que du Faulhorn; l'éloignement plus considérable les fait paraître plus petites et met moins en relief leurs formes originales; mais le panorama du Niesen est, en revanche, beaucoup plus riche et plus varié, et le paysage situé aux pieds de la pyramide du Niesen est admirablement beau et gracieux.

En quittant Thun pour continuer notre voyage, nous ne descendons pas le courant; une voiture légère, traînée par des chevaux rapides, nous conduit, en passant par la grande plaine de l'Almend de Thun, vers l'antique Gwatt, et, de là, non loin de la vieille tour de Strättlingen, remontant, dit-on, à l'époque bourguignonne; puis nous suivons le bord du lac, et entrons dans la vallée de la sauvagerie Kander, nous dirigeant vers Mühlenen, sur la rive droite du cours de la Kander. C'est ici que débouche le petit Suldthal (vallon de la Suldt) dans lequel on arrive d'Interlaken par la vallée de Saxeten; la route oblique ensuite en aval vers le Niesen en passant la rivière par le pont.

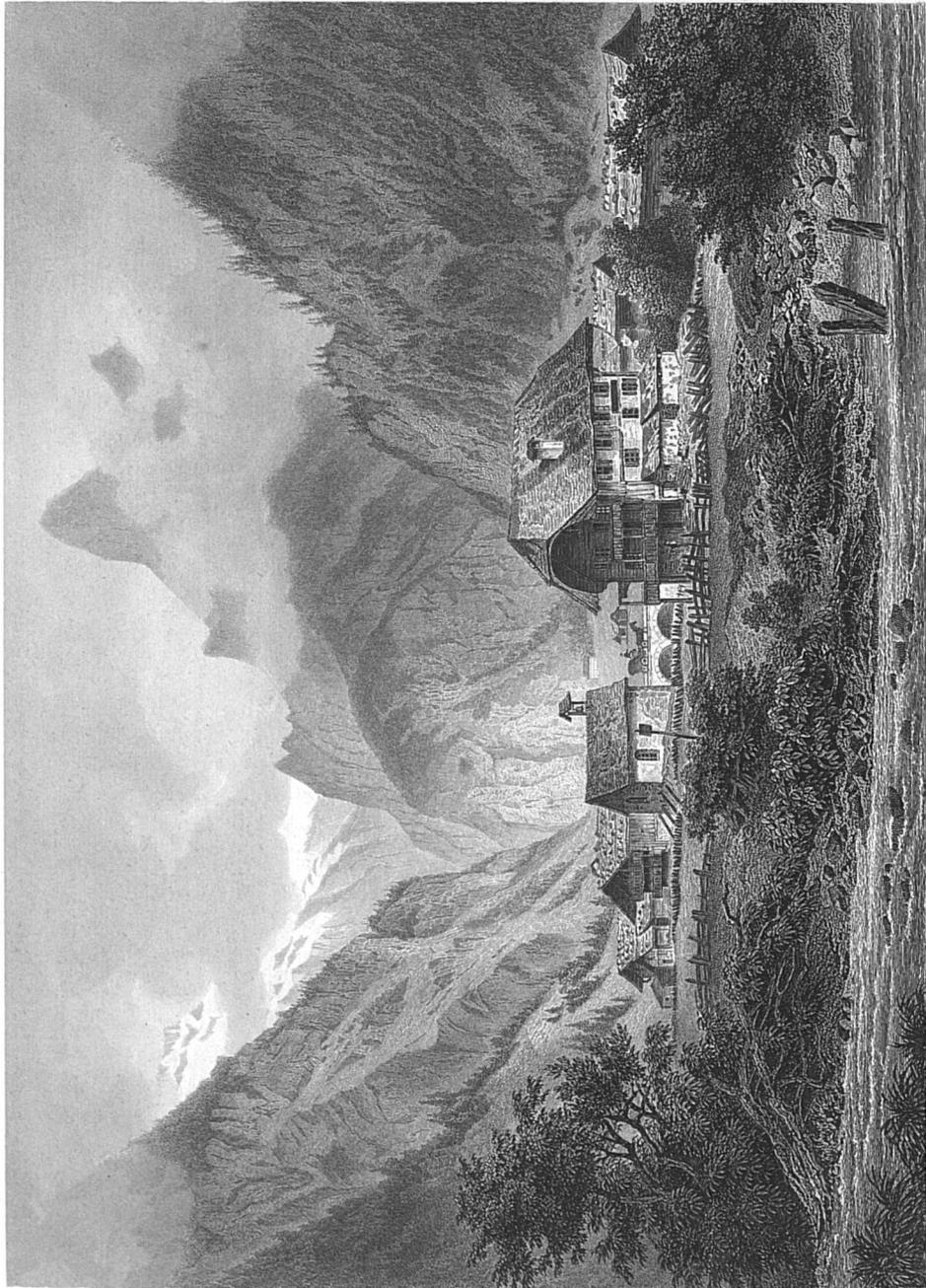
Nous arrivons bientôt après dans le village de Reichenbach, non loin de l'embouchure du Kienthal (vallée de la Kien), d'où une route très-intéressante conduit dans l'intérieur des montagnes, en passant par les vil-

lages de Kien, Scharnachthal et Kienthal et à travers le Sausgrat et la Sefinenfurke. En aval de Reichenbach le paysage arrosé par la Kander prend le nom de vallée de Frutigen. Ce grand et beau village est chef-lieu de district, et compte 3500 habitants. Ses rues sont larges et ses belles maisons de bois sont bâties sur la rive gauche de la Kander. Ici débouche, dans la vallée de la Kander, la vallée tranquille, mais peuplée, d'Adelboden ou d'Engstlig. Enfermée entre des pentes boisées et des pâturages, cette vallée, au fond de laquelle coulent les eaux tapageuses de l'Engstligen, s'étend sur une longueur de huit lieues; de nombreuses petites vallées latérales viennent y aboutir. Le chef-lieu est Adelboden, petit village dans le fond élargi de la vallée; un peu plus haut l'on rencontre une belle cascade qui va, en deux sauts gigantesques, se briser sur les rochers pour disparaître ensuite dans la profondeur.

Deux sentiers conduisent d'Adelboden dans les vallées avoisinantes, l'un par l'Engstligen-Alp, enfermé par des rochers et des glaciers, débouche vers la Gemmi, l'autre s'éloigne dans la direction An der Lenk par le ravissant défilé du Hohenmoos.

Au-dessus de Frutigen commence la véritable vallée de la Kander, paysage charmant, riche en souvenirs historiques.

De l'autre côté de la rivière la route oblique dans la direction du sud, le long de la Tellenbourg, gigantesque tour carrée ayant pour dépendances un amas de bâtiments d'un aspect sombre. La Tellenbourg appartenait jadis aux puissants seigneurs de Weissenbourg. Quelques maisons clair-semées se trouvent dans le fond très-étroit de la vallée, d'où la route continue à graviter. Sur une colline escarpée couverte de sapins, l'on voit trôner les ruines pittoresques de la Felsenbourg, château qui fut jadis conquis par les paysans. Cependant la route commence à devenir plus escarpée; une marche rapide nous porte au bord de l'étang dit Mitholz, d'où l'on aperçoit par-dessus les basses montagnes un coin de la délicieuse Blümlisalp, qui annonce le voisinage des hautes Alpes. La contrée est solitaire, mais le fond de la vallée s'est élargi; après une demi-heure de marche nous arrivons au village de Kandersteg, point de rassemblement des voyageurs de la Gemmi. Ce village aux petites maisons de bois simples et modestes, entourées de charmants petits jardins et de vertes prairies arrosées par un limpide ruisseau, se trouve dans une situation assez pittoresque, englobé pour ainsi dire dans des masses de rochers hauts et escarpés. Kandersteg offre des points de vue ravissants et bon nombre de touristes, y compris des dames, y font



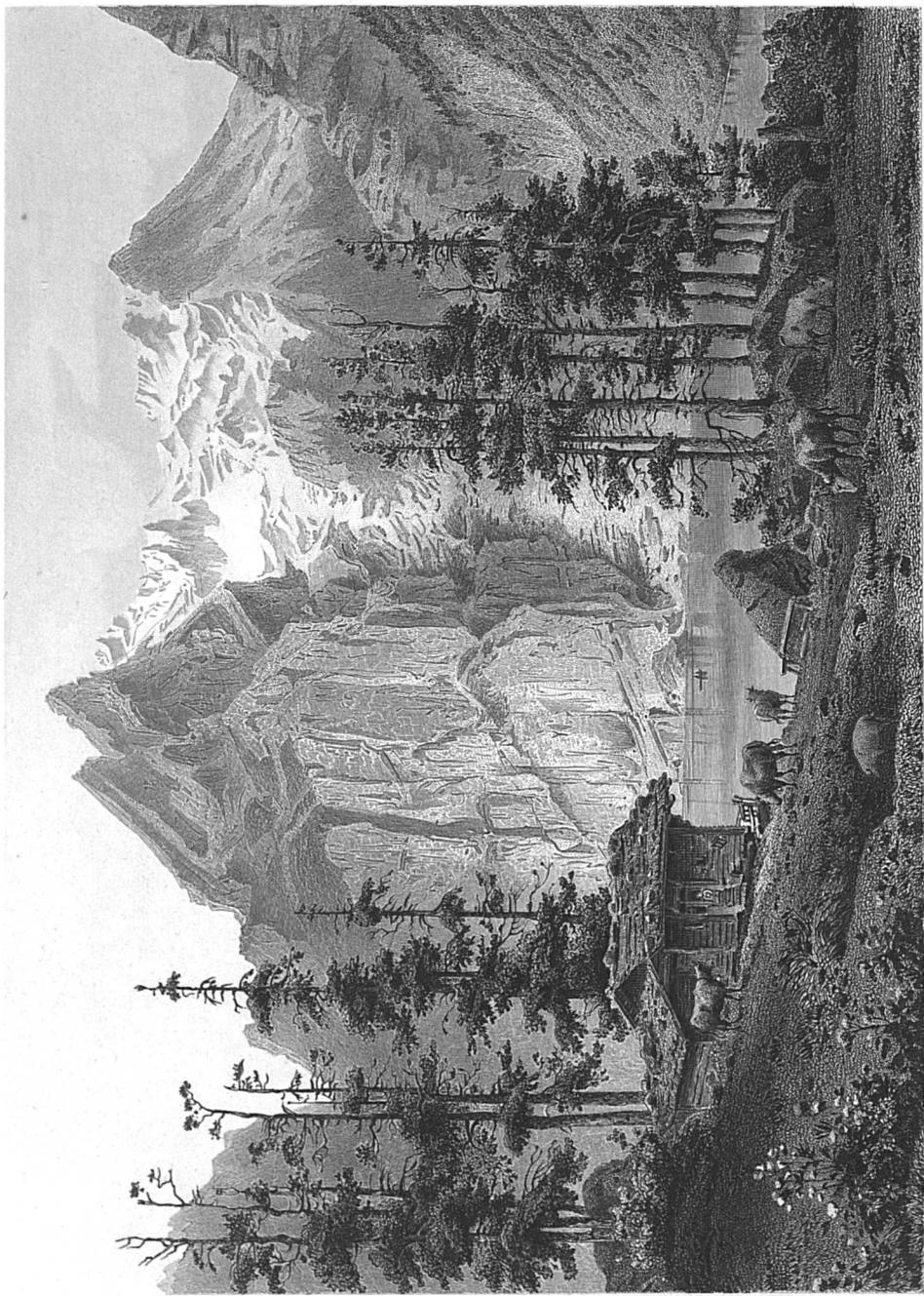
J. Neubeck del.

A. Fesca sculp.

KANNIBESSTEG.

(Bern)

Druck & Verlag von G. J. Lange in Darmstadt.

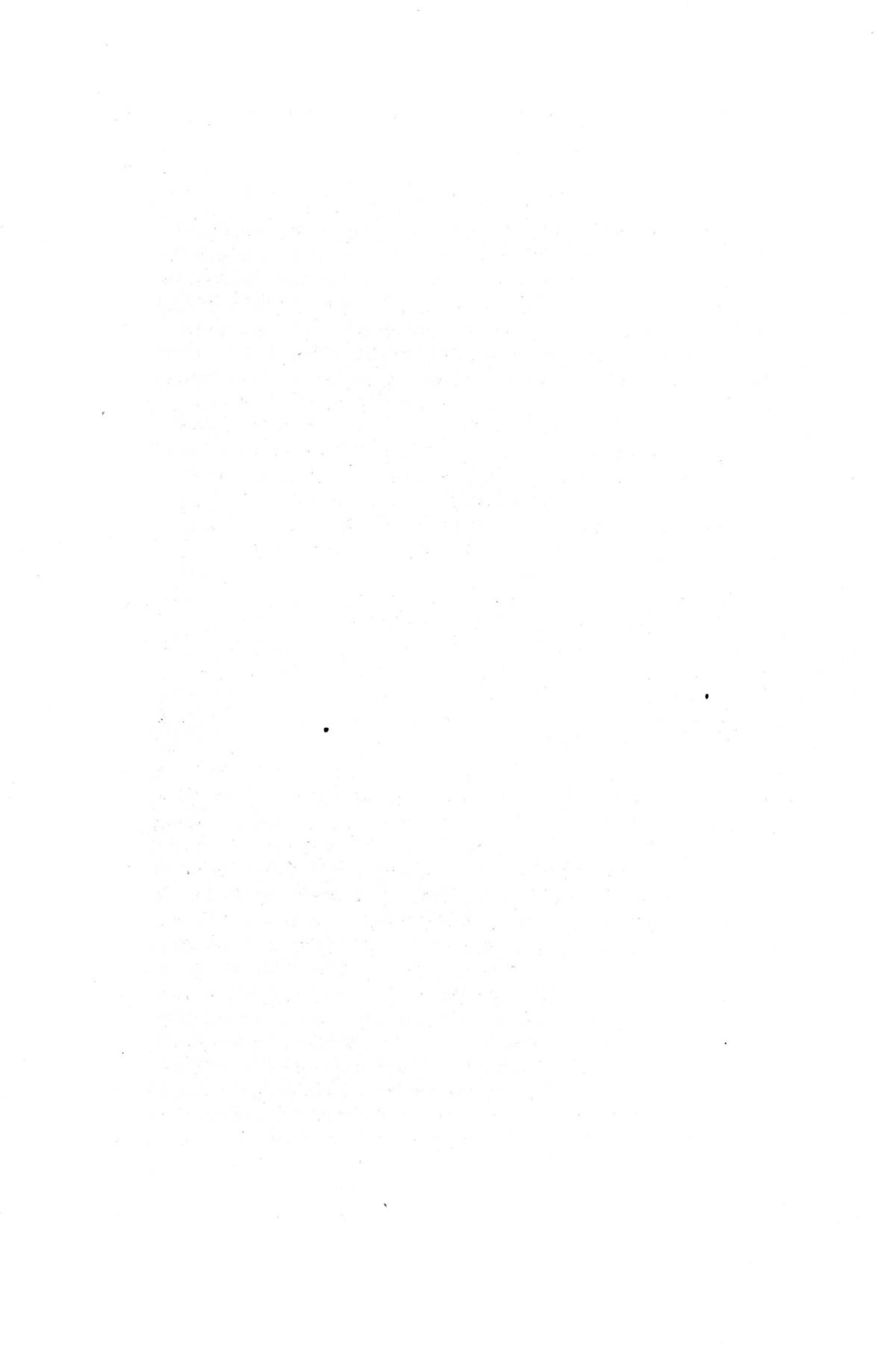


Lith. v. d. d. d.

F. Müller sculp.

TOUR DES CERCINIENS - SIE UND ICH BEI DER BIRKENHAIN. DIE TAG DER BESUCHTEN MIT ICH BEI DER BIRKENHAIN.

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.



des excursions, notamment au lac d'Oeschinen, par le Dundengrat, dans le Kienthal, d'où l'on atteint le beau village de Lauterbrunnen par la Sinenfurke. Un sentier étroit conduit en amont de l'Oeschinenbach (ruisseau de l'Oeschinen) dans le charmant et admirable vallon de l'Oeschinen.

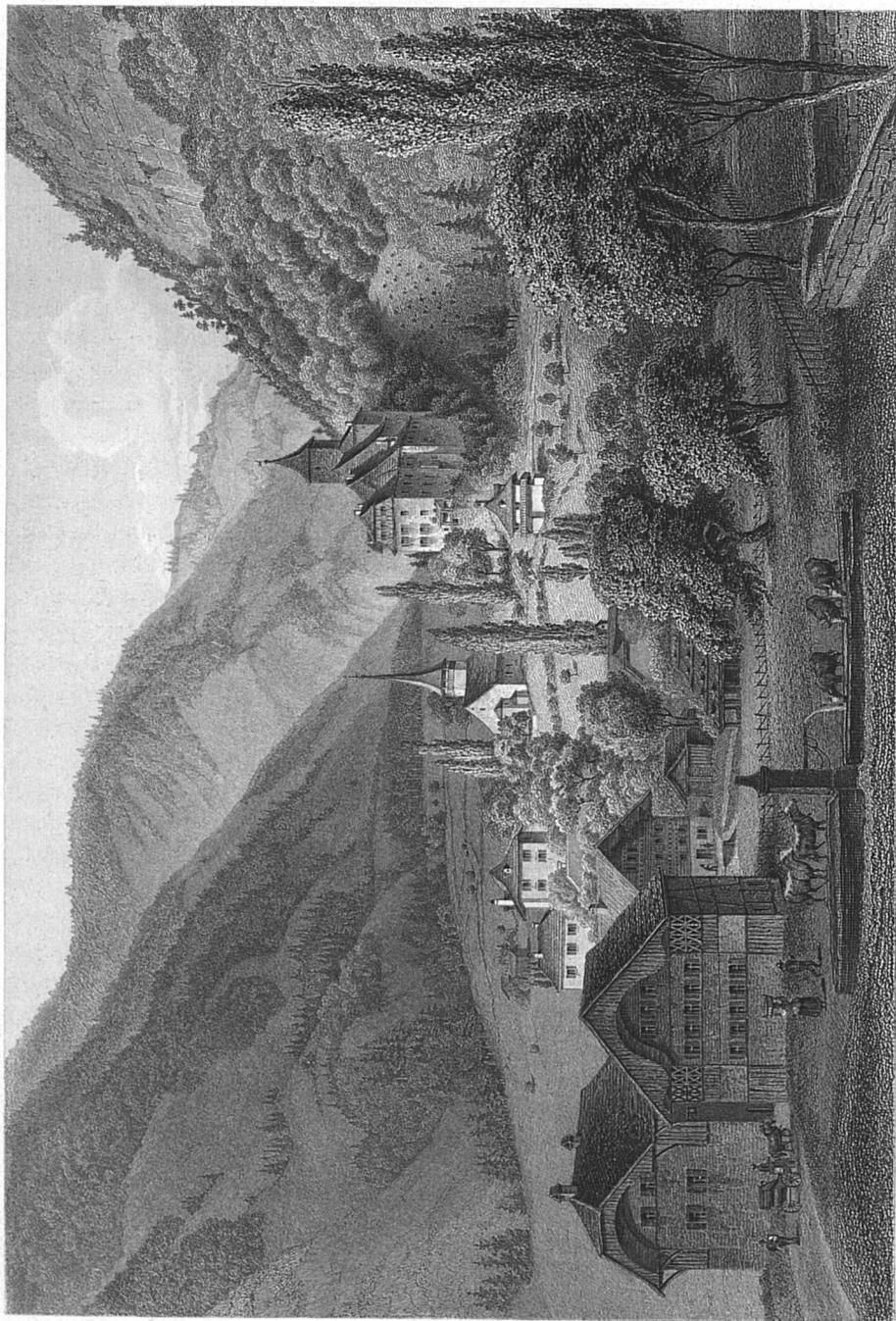
Le fond de la vallée, enclavé par de hauts rochers perpendiculairement assis et d'où les torrents jaillissent semblables à des filets d'argent, est occupé par le lac d'Oeschinen, charmant et mélancolique, où les cimes neigeuses de la Blümlisalp se mirent dans des eaux limpides et transparentes. Jusque là, la plupart des touristes se rendent à pied; le sentier prend ensuite une direction ascensionnelle vers la verte Oeschinenalp; on y jouit d'une vue superbe sur le Wildstrubel, l'Ammerthorn et l'Oldenhorn, riches en passages dangereux et vertigineux, d'où l'on atteint enfin le point culminant du Dundengrat. C'est là que la Blümlisalp se présente dans toute sa splendeur, et le regard embrasse simultanément le Doldenhorn, les montagnes avoisinantes, le paysage de la Kien, le lac de Thun et les bords de l'Aar jusqu'à Berne.

Du Dundengrat, la route descend vers le Bundlægern et serpente vers le charmant fond de la vallée du Tschingel, couverte de chalets dans le voisinage desquels l'on rencontre la belle et imposante chute du Dundenbach, qui se précipite par-dessus un mur de rochers grisâtres. Une excursion dans le sauvage et solitaire vallon de Gastern est non moins intéressante que celle au Dundengrat. Ce vallon s'étend en amont jusqu'au Kanderletscher (glacier de la Kander), à travers une gorge étroite et sinistre, appelée la Klus, et dans laquelle coule la Kander écumante et fougueuse; le chemin s'élève par-dessus des plateaux polis et glissants vers le haut de la vallée qu'enferment le Doldenhorn, le Fisistock et l'Altels. Tantôt la vallée se resserre en forme de gorge, tantôt elle s'élargit; ici coulent de jolis ruisseaux paisibles, là écument des cascades; ici est sis l'unique et modeste hameau; plus loin de superbes pâturages alpestres se déroulent comme un tapis de velours; là, des éboulements couvrent le bord de la vallée; à l'arrière-plan, s'élève, vers la cime du Tschingel, le glacier de la Kander, avec ses monstrueuses cassures et ses gouffres béants. C'est un admirable tableau que celui qui s'offre ici au regard, d'autant plus admirable et plus rare, à mesure que l'on s'élève, mais surtout au moment où nous posons pour la première fois avec précaution un pied mal affermi sur le glacier, et où nous cherchons, entre d'effrayantes profondeurs, à arriver, par-dessus la cime du Tschingel, jusqu'à l'arrière-plan de la vallée de Lauterbrunn. Il y a un autre chemin non moins intéressant, non moins pénible et, aussi, non moins dangereux pour les ascensionnistes

non exercés. C'est celui qui, à travers la vallée de la Gastern, passe également par les glaciers, et, franchissant le Löttschenberg, arrive à Vispach et Lenk dans le Valais.

Un défilé beaucoup plus fréquenté que ceux que nous venons de nommer, c'est le sentier qui, par-dessus le célèbre col de la Gemmi, conduit aux bains de Lenk; des milliers de touristes le suivent tous les ans à pied ou à cheval, partie pour arriver par là dans le canton du Valais et ensuite à Berne, partie pour ses intéressants points de vue. De Kandersteg, le chemin, au bout de quelque temps, nous conduit, non loin de la Kander, jusqu'à Eggenschwand, où il franchit le ruisseau de la vallée et de là s'élève en zig-zag au pied du Gellihorn par-dessus un sol tout rocailleux. Ça et là se présentent d'intéressants coups d'œil, tantôt sur la longue et tranquille vallée de la Kander, tantôt sur la partie antérieure de la solitaire vallée de Gastern, tantôt sur les imposantes montagnes à l'entour, le Doldenhorn, la Frau, l'Altels. Nous atteignons bientôt la frontière vers le canton du Valais et une marche vigoureuse nous transporte sur l'alpe Wintereck, parsemée de quelques méchantes baraques, et de là à la solitaire station de douane et de montagne appelée Schwarzenbach. Cette dernière se trouve déjà à une hauteur de 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer et en hiver elle est souvent couverte par la haute neige. Les caravanes de voyageurs exténués de fatigue aiment à se reposer dans le voisinage des lieux auxquels fait allusion le poème de Zacharée Werner intitulé „le 24 février“ poème jadis célèbre, mais peu connu de nos jours. La contrée est aussi sauvage qu'elle est grandiose et remarquable. Plus au sud, on trouve un lac alpestre (le Daubensee) d'une demi-lieue environ de longueur. Ce lac, dont l'eau est noirâtre, est très souvent encore couverte d'une couche de glaces au milieu de l'été; un sentier conduit le long de ce lac vers le défilé de Daube, situé sur la hauteur. Entre le Schneehorn et le Strubelhorn s'étend l'imposant glacier de Lammern; à gauche, on découvre, du haut d'un monticule rocailleux, une vue magnifiquement surprenante et sauvage sur la vallée de Dala, enfermée par de hautes montagnes, et depuis la vallée du Rhône jusqu'à la majestueuse chaîne de montagnes couvertes de neige qui séparent le Valais du Piémont.

Voici les pics grandioses de Mischabel menaçant le ciel, et non loin d'eux le Monte-Rosa, le Bruneckhorn, le Weisshorn et le Mont Cervin ne présentent pas un spectacle moins imposant dans leur forme originale à l'arrière-plan des ravissantes vallées de Saus et de Viège. Quelques pas seulement séparent le défilé de la station-étape sur la Daube,

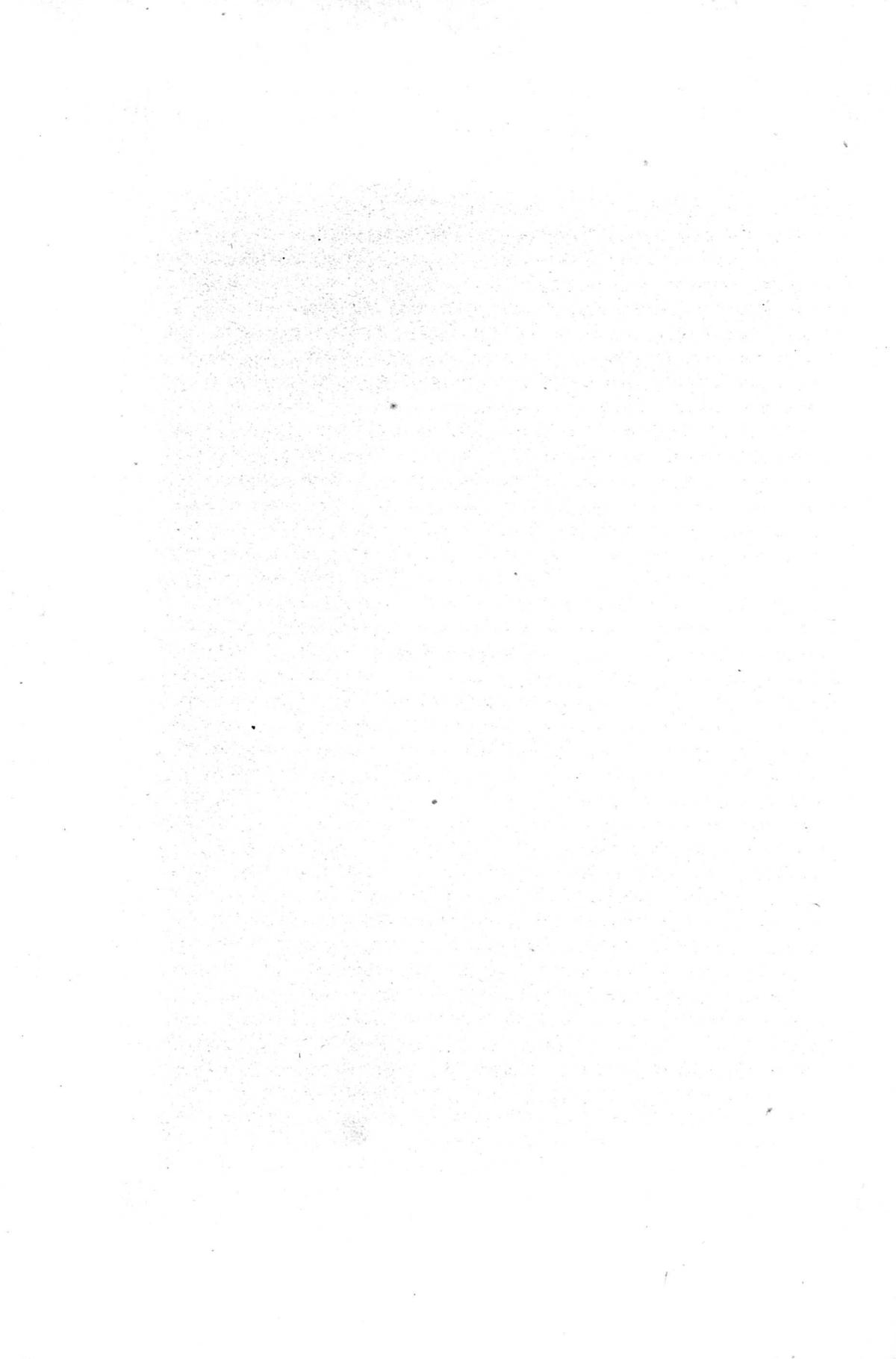


E. Gladbach del.

Frühlingheck schnitz.

DAS ALTE SCHLOSS ZU WIMMIS AM EINGANG IN DAS SIMMENTHAL.
LE VIEUX CHÂTEAU DE WIMMIS À L'ENTRÉE DU SIMMENTHAL.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



où un sentier décrit de nombreux contours péniblement taillés dans une paroi de rochers escarpés fendue du haut en bas et détachée presque perpendiculairement. Ce sentier ou chemin, qui, dans certains endroits, n'a qu'une largeur de 3 à 5 pieds, avait été pratiqué de 1737 à 1770, par une société d'actionnaires, dans les rochers que l'on a fait sauter à cet effet.

Il est d'une longueur de 6095 pieds; des murs protecteurs ont dû être construits aux passages les plus escarpés et aux contours, pour garer contre des précipices d'une profondeur immense. Ça et là le rocher grisâtre est suspendu au-dessus du sentier, ce qui force le cavalier de se pencher à gauche. Durant le parcours, la vue en amont et en aval n'est libre que pendant quelques instants, mais on entend distinctement la voix des voyageurs qui marchent sur la hauteur ou dans le vallon; tout à fait en bas, au pied de la roche, qu'on nomme la roche bleue, s'étend un désert, couvert de décombres; les habitations et les établissements des bains de Louèche se trouvent dans le voisinage immédiat de cette contrée inculte.

Il n'existe pas de dangers réels pour le voyageur armé de prudence; mais des accidents peuvent facilement arriver si les personnes, prises de vertige, abandonnent la main du guide, ou que les cavaliers s'efforcent de pousser vers la paroi du rocher le cheval prudent, qui, habitué au chemin, ne s'écarte jamais du bord de la route. Enfin, après deux heures de marche vertigineuse le long de murs rocailleux, nous arrivons près du tas de décombres au pied de la roche, et de là, à travers de petits bois d'arbres aciculaires et des pelouses verdoyantes, aux bains de Louèche, établissement construit dans des conditions assez modestes, mais qui est toujours très fréquenté. Nous franchissons la frontière du canton du Valais et nous retournons par conséquent dans le canton de Berne, qui offre encore tant d'intéressantes excursions.

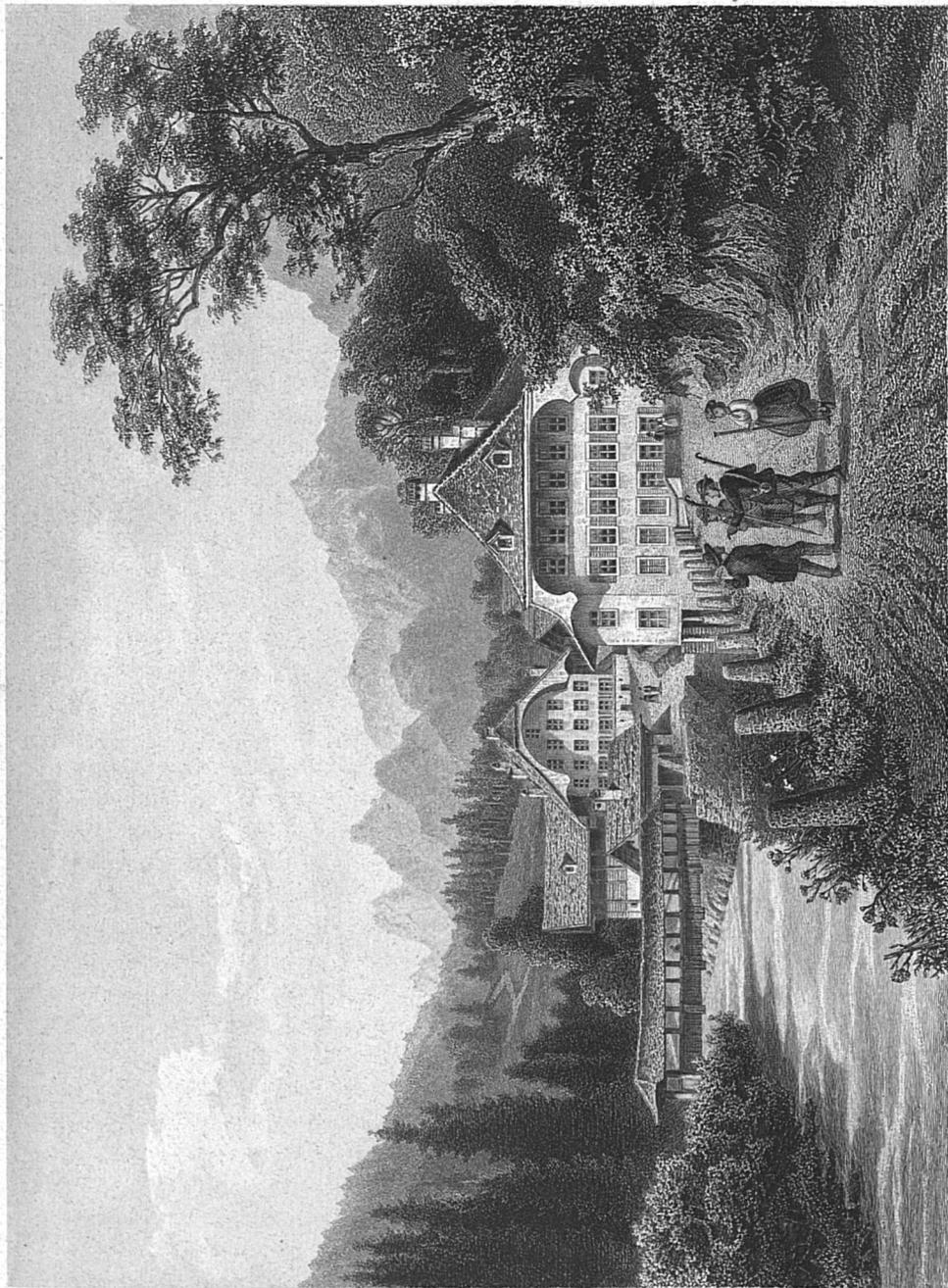
Notre première halte est à Thun, afin de visiter le Simmenthal (vallée de la Simme) traversé par une grande route carrossable, et nous nous retrouvons encore sur le chemin de Gwatt, d'où nous tournons à gauche, plus au sud, en longeant la rive gauche de la Kander et non loin de l'endroit où, dans les années 1712 jusqu'en 1714, l'on commença le canal vers le lac de Thun. A l'embouchure de la Simme, la route nous conduit par un défilé très-étranglé dans l'étroite et romantique vallée de la Simme, d'une longueur de 13 lieues. En-deçà du torrent de la vallée, on aperçoit le beau et grand village de Wimmis, au pied de la roche singulière à laquelle s'appuie le château de Wimmis, visible à une grande distance et d'où l'on jouit d'une vue des plus pitto-

resques. Là déjà on trouve sur les hauteurs, des herbes et plantes d'espèces très-variées et intéressantes.

Notre route nous conduit enfin à Latterbach, où s'ouvre le solitaire vallon de Diemtigen, arrosé par les eaux fougueuses du Chirelbach. Ce vallon s'étend à une grande distance en amont vers la montagne et compte 2000 habitants qui, en hiver, sont totalement privés de toute communication avec le dehors. Il appartenait jadis, ainsi que la plus grande partie de la vallée de la Simme, aux puissants seigneurs et barons de Weissenbourg, dont les légendes sont encore dans la bouche de la génération actuelle. Cet intéressant paysage est rarement visité, et nous aussi nous regrettons de le laisser de côté, pour atteindre, en avançant toujours en amont de la Simme, le village d'Erlenbach, d'où l'on prend la route du Stockhorn. Les maisons fort belles d'Erlenbach sont construites en bois, en pur style oberlandois, l'architecture moderne n'y ayant pas encore pénétré. On y trouve les ruines d'un vieux château au milieu d'une contrée charmante.

Les villages que nous rencontrons ensuite offrent peu de choses intéressantes, à l'exception des ruines du château de Weissenbourg, situées au sommet d'une colline aux flancs escarpés. Ce château appartenait aux barons de Weissenbourg, et une demi-lieue de là est une gorge étroite, enfermée par des parois de rochers hauts et nus, et où l'on entend mugir un torrent appelé le Buntschibach; non loin se trouve l'établissement des bains de Buntschi, existant depuis environ deux siècles. Les corps de bâtiments des bains ne sont visibles que lorsqu'on est arrivé dans leur voisinage immédiat, et le soleil y est très-rare même au cœur de l'été. La source a une chaleur de 22 degrés Réaumur et renferme une légère substance sulfureuse; malheureusement on n'en fait pas toujours un usage rationnel, de sorte qu'elle est plus souvent nuisible qu'utile. Le vallon continue ici à s'élever du côté de l'ouest et contourne vers le sud-est en se resserrant toujours davantage. La Simme mugit contre les pentes du vallon; un autre torrent s'y jette du côté gauche en bonds sauvages.

Peu après on franchit la frontière du Nieder-Simmenthal pour entrer dans le haut Simmenthal. Cette dernière vallée, est une vallée alpestre dans toute l'acception du terme. On y aperçoit un grand nombre de superbes pâturages situés sur les hauteurs bien au-dessus des cimes des arbres. Ce sont les pâturages de cette race de bétail bien élevée et réputée en Suisse, race dite du Simmenthal et dont le lait est recherché. On y élève également des chevaux, des chèvres et notamment des moutons dont la laine sert à la fabrication de l'étoffe oberlandaise,



L. Robbeck del.

BAD WEISSENBURG.

(Bern)

LES BAINS DE WEISSENBURG.

(Canton de Berne)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

étoffe aux couleurs très-variées. Les habitants du Simmenthal vivent en général dans une position assez aisée; on y trouve même des gens riches, et l'extérieur et l'intérieur des maisons attestent que leurs habitants ne veulent pas rester étrangers au confort de la vie.

Les habitants du Simmenthal ont en outre une réputation d'intelligence, d'habileté en matière de science et de mécanique. La plus grande partie de ce pays était jadis au pouvoir des seigneurs barons de Weissenbourg, dont les possessions s'étendaient jusque vers le Bödéli d'Interlaken et le val de Hasli. Ces seigneurs, orgueilleux de l'ancienneté de leurs possessions, ne voulaient pas se soumettre aux ducs de Zähringen, et en l'an 1191 une bataille eut lieu dans la vallée de Grindelwald et la guerre exerça également ses ravages dans le Simmenthal. Les seigneurs de l'Oberland durent enfin se soumettre, mais ils ne perdirent rien de leur haine pour les gens et la ville de Berne fondée par eux. Les rencontres sanglantes se succédaient, et plus d'une fois les citoyens bernois, courageux et aguerris, pénétrèrent dans la vallée, ravageant et détruisant une partie des châteaux forts qu'ils trouvaient sur leur passage. Peu à peu les seigneurs barons s'endettèrent après avoir perdu une bonne partie de leurs possessions dans les campagnes ouvertes contre les Bernois; une autre partie dut être vendue et mise en gage; quand la famille s'éteignit, l'ancienne splendeur de la maison de Weissenbourg avait disparu et très souvent ses bannières flottaient à côté de celles des Bernois pour combattre l'ennemi commun. Enfin, dans les années 1439 et 1449, la vallée de la Simme passa tout à fait en la possession des „gracieux sires de Berne.“ Des deux parties de la vallée de la Simme, la partie supérieure est non-seulement la plus âpre, mais aussi la plus belle; les vues deviennent plus sauvages, les montagnes plus hautes, les vallées plus sombres; ici et là, se montrent, sur les hauteurs, de vastes champs de neige et des glaciers. Après avoir laissé derrière nous le rocher de la Simmeneck, sur lequel gît une vieille ruine, nous atteignons la commune étendue de Boltigen, au pied de puissantes montagnes dans lesquelles se déroulent deux vallées romantiques: la vallée de la Daube et celle de Schwarzenmatt et de Klaus. De fortes maisons de bois à toit surplombant caractérisent la localité; on les construit et les orne aujourd'hui d'une façon plus moderne. Viennent de petits étangs; bientôt après, nous atteignons l'endroit nommé Laubgestalden, où se trouvait jadis un défilé dangereux, mais facile à défendre; nous remontons, entre les flancs étroitement resserrés de la vallée, le cours bouillonnant de la Simme, et parvenons enfin à un endroit où la vallée s'élargit et où les deux Simme font leur jonction; de là le nom de Zweisimmen

(les Deux Simme) donné au chef-lieu de la haute Simme. Dans le chef-lieu s'élève le château nouvellement réparé de Blankenbourg, bâti à une époque inconnue, par les premiers nobles de ce nom. Avant de pousser plus avant sur la route carrossable, le long de la petite Simme, tournons-nous vers la haute partie de la vallée supérieure de la Simme, à travers laquelle coule le bras principal du cours d'eau de ce nom. De puissantes cimes des hautes Alpes, couvertes de neige, se reflètent dans le torrent, et sur les côtés se dressent d'autres chaînes de montagnes moins énormes, mais encore gigantesques. Ici aussi conduit encore une route postale.

Après avoir dépassé le château de Blankenbourg et traversé une zone montagneuse et boisée, nous arrivons, au bout d'une heure, à St. Stephan (Etienne), qui a une des plus antiques églises du pays, et de là, après deux heures de marche à travers une contrée sauvage, nous atteignons le grand village An der Lenk. Le fond de la vallée est ici couronné tout à l'entour par une série de crêtes en partie couvertes de glace; on y distingue l'Ammertenhorn, le Wildstrubel, le Weisshorn, le Wildhorn, le Laufbodenhorn, le Mittaghorn, le Rawylhorn, l'Iffighorn, etc.; chacun de ces pics offre un coup d'œil plus intéressant que l'autre, et de là haut s'allongent vers la vallée d'imposants glaciers aux formes magnifiques et aux reflets bleuâtres. Il vaut vraiment la peine de visiter cet endroit; le coup d'œil que l'on y a sur les environs du bassin de la vallée peut se comparer avec les plus intéressantes vues de l'Oberland. La généreuse nature déploie même ici de nouveaux prodiges, des beautés nouvelles. Plus loin, en amont, la Simme a de superbes chutes, véritablement pittoresques, et sur l'alpe jaillissent et écument les Sept fontaines — on appelle ainsi de nombreux petits ruisseaux à eau claire, mais froide comme glace, — et plus haut encore se trouve l'imposant glacier à trois marches du Rätzlig, un des plus grands et des plus considérables glaciers de la Suisse.

Que, si cela ne lui suffit point, le touriste se rende de Lenk, par-dessus le Trütli, à Lauenen, dans le pays de Gessenay, ou, par-dessus le Rawyl, à Sitten ou Siders dans le Valais; il trouvera les plus belles alpes, la plus magnifique flore de la montagne, les plus intéressantes ascensions de cimes ou de rochers, les vues les plus splendides de vallées ou de groupes de montagne, sur un chemin qui, sans être trop pénible, n'est pourtant accessible qu'aux touristes non sujets au vertige. Une des plus admirables vues est celle que l'on a du Rawyl sur la vallée du Rhône et la chaîne méridionale des hautes Alpes du Valais, vue qui s'ouvre entre les pics du Wetzsteinhorn et ceux de Rawyl. Redescendons de la partie

supérieure de la vallée de la Simme vers Zweisimmen, et suivons de nouveau la belle route carrossable de la vallée que nous avons quittée. A gauche, la petite Simme coule dans un fond boisé de pins. Sur la rive droite commencent les Saanenmöser, encadrés de hauteurs peu fortes et d'une sombre forêt de sapins. De l'autre côté, la route se prolonge vers le Saanenland, et nous entrons dans cette partie de la vallée qui appartient presque tout entière au canton de Fribourg; une faible partie seulement est propriété de Vaud et de Berne. L'aspect en est délicieux. Un peu à droite se dresse le Rublyhorn, (Dent des chamois) dont le sommet, le baromètre de la contrée, ressemble, prétend-on, à un colossal bonnet phrygien. A côté se montre la Gunfluh aiguë et battue des vents; derrière ce pic le regard plonge dans les vallées de Lauenen et du Châtelet, tapissées de forêts des deux côtés; puis, dans le fond, on aperçoit les cimes de l'Oldenhorn, de Geltenhorn et de l'Urbelhorn, qui dressent vers le ciel leurs fronts majestueux, couverts de neige. Enfin nous avons bientôt atteint le village principal de la vallée supérieure, Gessenay. C'est une commune considérable, composée d'habitations éparses, au milieu d'une nature alpestre délicieuse et fertile.

Gessenay est un antique village, dont il a été souvent question dans l'histoire ancienne du pays, mais qui, dans les derniers temps, n'est connu que par son commerce considérable de fromages. Ses maisons sont en partie d'un âge assez respectable; on y a inscrit le nom du propriétaire, de sa femme, et celui de l'architecte, avec des sentences en prose et même en vers. L'église est bâtie sur le sommet d'un bloc de rochers. La langue française se mêle à la langue allemande, mais la population est de race germanique pure, et les femmes en particulier sont remarquables par leur beauté, leur taille élancée, par leur bonne renommée et leur éducation.

A mi-hauteur de Gessenay, la vallée de la Sarine se divise en trois vallées, la vallée supérieure qui s'étend vers le sud jusqu'à Sanetsch, la vallée de Lauenen située à l'est de la première, et la vallée de Turbach qui s'y embranche à l'est. Parlons d'abord de la dernière qui conduit à Turbach et qui est séparée de la partie supérieure de la vallée de la Simme par une chaîne de montagnes. Partagée en deux abîmes sauvages, elle possède de petits bains qui ne sont pourtant fréquentés que par les gens de la campagne. Rarement y rencontre-t-on des voyageurs. La longue vallée de Lauenen, située à cinq lieues de là, est plus intéressante: c'est un des vallons les plus remarquables et les plus poétiques des Alpes bernoises; malheureusement la neige y persiste souvent jusqu'au cœur de l'été. Elle possède des montagnes d'une forme primitive, et une enceinte roman-

tique, des chutes d'eau magnifiques, un glacier admirable et un beau lac dont les eaux remarquablement limpides reflètent, comme le Kloen-See, les montagnes qui l'entourent d'une manière si parfaite qu'on se laisse entièrement aller à l'illusion. A côté, les montagnes et le glacier offrent un coup d'œil magnifique; on y monte par un sentier qui longe de jolies cascades allant se perdre au petit lac de Durr. Le village de Lauenen est une petite commune, dont les maisonnettes sont éparées au pied du gigantesque Lauenenhorn. Une route carrossable conduit à Gessenay et un chemin alpestre, par-dessus le Trittlisberg à Lauenen, à Rawyl du côté de Sion, et par le passage imposant, mais dangereux, du Geltenhorn, à Sion dans le Valais.

Plus étendue encore que la vallée de Lauenen, est la vallée du Châtelet, vallée alpestre ceinte de hautes montagnes, qui se termine à Arbelhorn, Sanetsch, Oldenhorn et Seeberghorn et comprend plusieurs autres petites vallées. Une route charretière conduit à Gsteig (Châtelet), village principal de la vallée. Après être monté de Gessenay à Gstaad, en suivant la rive droite de la Sarine, et avoir franchi le torrent, nous atteignons au hameau Feutersel, où l'on remarque une jolie petite vallée alpestre, qui renferme le très-intéressant lac d'Arnen cité plus haut. Nous traversons de jolies prairies pour déboucher au Châtelet situé au pied du Sanetsch et à près de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer; de hautes arêtes de rochers en partie couvertes de glaces et de neiges éternelles, ceignent la vallée et empêchent le soleil même d'y pénétrer; pas un rayon solaire n'y arrive durant six semaines de l'hiver, et pendant le reste de l'année, en été même, c'est à peine s'ils peuvent entamer les couches supérieures des glaciers du côté intérieur de l'enceinte.

Plusieurs sentiers de montagne mènent de la vallée supérieure de la Sarine, par le Châtelet, au Valais et à Vaud. La plus avantageuse et la plus curieuse pour les aspects dont on y jouit, c'est le passage du Sanetsch, par où l'on arrive à Sion; mais la longueur de ce passage est de près de 9 lieues. Le chemin même est ardu et sauvage, et il est essentiel de se munir de provisions de bouche, parce qu'on en trouverait bien peu dans les huttes de chaume qui bordent le chemin. D'abord le passage vous mène à travers des plateaux couverts de jolies prairies, puis il grimpe en zig-zag sur un amas de rochers abruptes, et rencontre une majestueuse cascade de la Sarine qui tombe d'une hauteur de 300 pieds dans la profondeur; de là il monte par des circuits sans fin, tantôt formant escalier, tantôt creusé dans le roc, jusqu'au plus haut bord du précipice, où se déploie un bel et vaste horizon, embrassant la vallée du

Châtelet et les vertes montagnes des cantons du Valais, de Fribourg et de Berne. A gauche se dresse l'Arbelhorn, à droite, tout près du Sanetschhorn, le Schlauchhorn et le Stellihorn. Nous voici maintenant à l'entrée d'une alpe unie, le Kreuzboden, superbe tapis de gazon sur lequel croissent et fleurissent les plus belles et plus rares plantes de la flore alpestre : l'anémone jaune-soufre, la splendide gentiane, la renoncule, l'hyacinthe et la campanule du mont Cenis. Longtemps le sentier se déroule à travers cette flore, jusqu'à ce que, descendant dans le vert entonnoir de la vallée arrosée de nombreuses sources, il atteigne enfin le haut Staffel valaisan, situé encore sur le versant de ce côté-ci, après quoi il remonte, à travers rochers et champs de neige, jusqu'au col, donnant passage, sur la hauteur, au point marqué par une croix. A gauche reparait l'Arbelhorn, à droite on peut apercevoir le Sanetschhorn et même l'imposante masse de l'Oldenhorn. Large à peine de quelques pas est ici la ligne de séparation des eaux, c'est-à-dire le point où les nuages partagent leurs vapeurs entre la mer du Nord d'un côté, où elles sont charriées par le Rhin, et la Méditerranée de l'autre, où le Rhône les transporte. Au bout d'un quart d'heure à peine, nous atteignons, en descendant par le flanc du glacier de Sansfleuron, les chalets de Champfleuri, d'où l'on a la perspective la plus splendide sur les montagnes massives du sud du Valais et du Piémont. Du Mont-Blanc au Wetterhorn se découvre toute la chaîne des Alpes couvertes de glace, spectacle étonnant et admirable à la fois pour le touriste. Le regard plonge en même temps dans les vallées mystérieuses et peu connues longeant la rive méridionale du Rhône et notamment dans le large val d'Hérins.

Mais nous avons déjà franchi les limites du canton de Berne et ne pouvons, par conséquent, poursuivre notre route du côté de Sion. Retournons plutôt vers Gsteig et jetons encore un coup d'œil sur le col du Pillon, qui nous conduit à Aigle et à Bex. Il n'offre rien de remarquable du côté du nord, et nous conduit, à travers des terrains alternés de taillis et de pâturages, jusqu'à un petit ruisseau limpide, le Rauschbach, côtoyant le col, et que nous atteignons en 1 h. $\frac{1}{2}$. Le versant du Valais ne nous en paraît que plus gracieux et plus intéressant, avec sa pittoresque et romantique vallée d'Ormand, à la population fière et libre, forte et vigoureuse; nous aurons occasion d'en parler plus tard, à propos du canton du Valais.

Nous avons quitté Gsteig, d'où l'on peut, en 6 ou 7 heures, atteindre, non sans peine ni danger, à la cime de l'Oldenhorn, d'où l'œil embrasse un immense horizon. Nous voici de nouveau dans le vieil et pittoresque Thun, au point où l'Aar s'échappe du lac azuré qui a pris le nom de la ville. Avant de nous diriger vers les autres parties du canton, nous avons encore deux excursions à faire du côté de l'est: l'une et l'autre nous conduisent à Fribourg, chef-lieu du canton voisin, celle-ci par le Gurnigel et le Guggisberg, celle-là par le Schwarzenbourg. Engageons-nous d'abord dans la première et la plus intéressante de ces routes. A travers les vastes biens communaux de Thun, nous atteignons d'abord le petit village de Thierachern, but fréquent de promenades pour les Thunois, à cause de ses belles maisons de campagne et de ses superbes panoramas sur la montagne. Une heure de marche nous transporte aux petits bains d'eau froide ferrugineuse de Blumenstern, à l'entrée du Stockenthal. Le site est gracieux; derrière l'église une cascade; çà et là de beaux points de vue, et, sur une éminence, les ruines d'un château de la dernière antiquité, en débris depuis longtemps. Deux heures de marche plus loin, après avoir traversé la forêt de Gurnigel, nous atteignons d'autres bains entretenus par les sources salées, gypseuses et soufrées de Gurnigel, jaillissant dans un site magnifique, à 3554 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur le penchant septentrional de la chaîne originaire du Stockhorn. La vue est délicieusement belle: on a sous les yeux une zone étendue de la plaine suisse qui se déroule des montagnes de l'Emmenthal jusqu'au Jura et au lac de Neuchâtel. Les environs ne sont pas moins splendides; on y peut, partout, faire excursions et promenades. La plus belle excursion est sans contredit celle qui a pour but le pic du haut Gurnigel, où l'on peut arriver en une heure. Ici se déploie un panorama grandiose; au premier plan, Thun et son lac; à droite, les raides sommets du Stockhorn et d'autres montagnes de la même chaîne, le Nünenen, le Ganterisch, le Bürgelen, l'Ochsen, et derrière ceux-ci, au second plan, les puissantes têtes de la Jungfrau, du Moine, de l'Eiger, du Schreckhorn et du Wetterhorn. A l'ouest, les montagnes qui se dressent entre le Pilate et les Alpes, forment le fond du tableau. A l'est et au nord, l'œil embrasse toute la chaîne du Jura, d'Yverdon jusqu'aux rives du Rhin. Il faut voir ce magnifique spectacle par un beau soir d'été, alors que le soleil couchant illumine de ses changeants reflets tout le paysage, avec ses vallées, ses montagnes, ses prairies, ses forêts, ses alpes et ses champs de neige.

Un autre beau plateau, souvent visité pour la vue dont on y jouit, c'est celui du Ganterisch, à 6700 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Mais il se trouve à une distance considérable de Gurnigel, et l'on part le plus souvent, pour le gravir, des bains de Weissenbourg, où l'on peut se rendre des bains de Gurnigel en passant par-dessus le Ganterisch.

Sur la route de Fribourg, un bon chemin pour piétons nous conduit en ligne abrégée, à travers les bois, en nous faisant franchir les mugissantes eaux du Schwarzwasser, jusqu'à Ruschegg, dont l'église et le presbytère trônent pittoresquement au sommet d'une éminence, et, de là, à Guggisberg. Le village est important, mais ses habitations se disséminent au loin sur le plateau ou les pentes d'alentour. Quelques-uns des habitants de la commune n'ont pas moins de deux lieues à faire, avant d'atteindre leur église paroissiale. Le costume primitif des femmes de Guggisberg rappelle, par ses jupons étriés et courts, le costume des femmes du duché d'Altenbourg et témoigne d'un mauvais goût au moins égal. A droite de l'église, bâtie dans un joli site, s'élève le Guggishorn, du haut duquel la vue embrasse une grande partie du canton de Fribourg et de celui de Berne.

Le chemin qui conduit par Gurnigel à Fribourg et qui débouche dans le canton de ce nom derrière Guggisberg, près de Guggersbach, l'emporte en intérêt sur le chemin carrossable, mais accessible seulement à de petits véhicules, qui passe par Schwarzenbourg. Par ce chemin aussi l'on se rend d'abord à Thierachern, pour se diriger ensuite, par Wattenwyl, vers Burgistein et Riggisberg, deux localités possédant chacune un château, et, de là, gagner Schwarzenbourg sur-la-Lense, que l'on atteint enfin après plus de cinq heures de marche. Autrefois on choisissait de préférence cet itinéraire, parce qu'il était le plus court; on l'abandonne aujourd'hui, depuis qu'un chemin de fer à départs nombreux, vous transporte commodément de Thun à Berne et de Berne à Fribourg.

Gravissons encore une fois à Thun le Jacobshügel, pour jeter un long et dernier coup d'œil sur la superbe contrée environnante. Nous voici au terme de nos excursions à travers l'Oberland bernois, que nous avons sillonné dans toutes les directions, sans épuiser, pourtant, la plus petite partie de ses beautés. Il faut nous séparer maintenant de la plus superbe zone de la Suisse, du noyau même du territoire helvétique, si l'on se place uniquement au point de vue des touristes étrangers, accourus de tous les coins du monde pour repaître leurs yeux de pittoresques spec-

tacles. Et comment se résoudre à cette séparation, sans contempler encore une fois le point où l'on a découvert tant de beautés, où l'on s'est enivré de tant de jouissances, ce coin de terre où l'on espère revenir bientôt? Au-dessous de nous s'étend la plaine dans laquelle Thun est situé et que l'Aar traverse; ceinte de hauteurs aux formes bizarres, elle est zébrée de prairies, de champs, de bois, de taillis, de vergers; çà et là se montrent des groupes souriants d'habitations où l'étranger sent au premier coup d'œil que le bien-être respire. Dans la direction du sud-est, voici le lac allongeant la nappe azurée de ses eaux, d'un calme presque mystérieux, enfermées dans des rives basses et ridées à peine, même quand la tourmente s'élève, par de petites lames couronnées d'écume. Plus loin, vers le sud, s'ouvrent çà et là des vallées dans lesquelles ne peut pénétrer le regard, obligé de s'arrêter aux belles et originales montagnes qui semblent placées là comme des gardiens vigilants pour en surveiller l'entrée. Nous savons tout ce que ces vallées nous offrent de pittoresque, car nous les avons parcourues; nous nous souvenons des torrents qui les arrosent, en roulant leurs eaux sur des brisants et des quartiers de roc détachés des hauteurs; nous nous souvenons des villages tranquilles avec leurs bruns chalets, des forêts noires ou vertes qui revêtent les flancs escarpés des monts, des chutes d'eau qui, tantôt en arc, tantôt en bonds répétés et sauvages, se précipitent, écumantes et mugissantes, dans la profondeur, et des rocs dénudés à côté des vertes alpes couvertes de troupeaux, des lacs mélancoliques situés au-dessus de ces alpes, et des glaciers aux miroitements d'azur, aux crevasses béantes, des sillons épouvantables tracés par l'avalanche, des pics et plateaux aux horizons sans limite, et des Alpes gigantesques, perçant fièrement de leur tête le ciel bleu, tandis qu'une éternelle neige enveloppe leurs épaules colossales d'un éblouissant manteau. Nous n'avons pas oublié davantage l'air tiède et balsamique qui caresse sur certaines hauteurs une flore aux riches nuances; notre oreille est encore frappée du tonnerre des avalanches, du grondement des ruisseaux dans les forêts, du son mélodique des clochettes agitées par les troupeaux, des craquements mystérieux entendus dans les gorges, quand la tourmente est déchaînée sur les montagnes et que les coups répétés de la foudre font sauter les pics en éclats. Enfin, nous repassons par le souvenir ce que nous avons pensé et vu en commun avec d'autres, nos excursions et ascensions, nos sentiments, idées, enivrements, conversations; nous nous rappelons peut-être aussi certains hommes auxquels, en présence de la plus splendide nature, nous nous sommes plus rapidement et plus intimement attachés en quelques jours ou semaines, que

ce n'eût été le cas dans les circonstances ordinaires de la vie. Tout cela passe une dernière fois dans notre esprit, et nous remplit le cœur d'une délicieuse joie, pourvu qu'à ces souvenirs ne se joigne point celui de quelque heure sombre. Et maintenant, disons au paysage un rapide adieu; nous sommes appelés par le sifflet aigu de la locomotive qui s'apprête à courir dans la direction de Berne. En quelques minutes, la rauque machine va nous conduire dans les terrains plus unis qui s'étendent entre les Alpes et le Jura, et qui, malgré toute leur grâce et leur aspect d'aisance, nous paraîtront presque sans charme et nous feront regretter plus encore le paradis que nous venons de quitter.

A partir de Thun, l'Aar se dirige du côté du nord, à travers la vallée qui porte son nom et que ceignent de modestes hauteurs; deux routes, auxquelles est venu se joindre le chemin de fer, se déroulent sur ses deux rives. L'une et l'autre de ces routes offrent peu de coups d'œil intéressants. Sur le chemin qui va par Kirchdorf, se montrent çà et là, sur de faibles éminences, les ruines de vieux châteaux; n'était le Belpberg, auquel nous touchons en passant, et dont le dos offre une vue superbe, n'était aussi le petit lac charmant de Gerzen, qui attire un instant nos regards, le voyage ne présenterait rien capable encore de nous attirer. Il en est de même pour la grande et vieille route postale qui va par Munsingen, à moins toutefois que nous ne voulions nous plonger dans les souvenirs historiques, lesquels ne manquent point ici. Nous traversons, en effet, Wichtrach, où, après l'invasion des Français dans le canton de Berne, en 1798, les milices fugitives de Berne, qui se croyaient trahies par les „gracieux sires“ de Berne, égorgèrent, dans un moment de sauvage exaltation, leur vieux chef d'Erlach. Voici Munsingen, où la grande assemblée populaire de 1831 renversa le gouvernement aristocratique du canton. Muri nous fait songer à Louis XVIII, qui, alors comte de Provence et fuyant devant la révolution française, a séjourné là pendant quelque temps; Kirchfeld nous rappelle Rudolphe de Habsbourg, qui y fit camper deux fois son armée, alors qu'il menaçait Berne; mais il ne put briser la résistance de l'énergique et fière bourgeoisie de cette ville. Il semble que l'on doive songer ici aux périodes les plus importantes de l'histoire suisse. Le chemin de fer n'offre guère plus d'intérêt que les routes postales. Après s'être déroulé quelque temps sur la rive ouest de l'Aar, il traverse ce cours

d'eau non loin d'Uttigen et ne quitte plus la rive droite que pour venir expirer à Berne, après avoir tracé un vaste circuit.

Toutefois, avant de pénétrer dans l'antique et important chef-lieu du canton, dirigeons-nous encore une fois vers les montagnes qui s'élèvent dans la partie est du canton, au nord du lac de Thun. Non loin de Hochgant, sur les versants septentrionaux de la crête de Brienz, jaillit un torrent sauvage, l'Emme, qui traverse un territoire privilégié, la riante vallée du même nom. Des eaux de plusieurs petites sources coulant dans des rigoles empierrées, à travers de vertes alpes, forment, près du solitaire Schonisey, un petit ruisseau dans lequel viennent affluer, du Tannhorn et du Rothhorn, d'autres cours d'eau des montagnes. Le long d'un de ses bords court un sentier par lequel on atteint bientôt le Rebloch; ici, les rochers étrangent tellement le ruisseau, qu'ils semblent lui fermer complètement le passage; mais il sait se frayer une issue, et battant les rocs, écumant et grondant dans son lit, il s'écoule à travers l'endroit appelé Tschangnau, passe devant Eggiwyl et Horben, et atteint Schuppach, pour gagner de là la grande route postale de Lucerne à Berne. Jusqu'ici la vallée est une véritable et parfaite vallée alpestre. Des montagnes de demi-grandeur et d'un caractère en partie âpre ou sauvage, l'enserrent; des bois, des pâturages et des plaques rocheuses désertes et chauves la coupent dans sa longueur, et rares et mesquines y sont les habitations humaines, car la contrée n'offre ni agréments, ni sources d'existence.

L'aspect est tout autre dans la zone que traverse la route de Lucerne à Berne. Les beaux villages aisés, bien peuplés, se pressent ici l'un à côté de l'autre. Quand la route est entrée, près de Wiggen, dans la vallée de l'Ilfis, affluent de l'Emme, et a franchi peu après la frontière du canton de Lucerne; quand, se déroulant entre des rochers nus ou à peine couverts de végétation, elle a atteint Trubschachen, à l'extrémité de la vallée du Trub, alors le paysage revêt un aspect gracieux, on a devant soi des terrains bien cultivés et l'on pressent déjà le voisinage du riche, idyllique et superbe Langnau, chef-lieu de l'Emmenthal. Nous pénétrons bientôt dans le bourg et marchons entre des rangées de belles et confortables maisons, devant lesquelles se trouvent de petits jardins avec des plates-bandes de fleurs et des jets d'eau. Langnau est non seulement en raison de son importance, de sa grandeur et de son caractère le chef-lieu de l'Emmenthal, il est encore le point central de tout le mouvement industriel de la vallée. On entretient ici avec l'étranger un commerce étendu de fromage et de toiles; il n'y manque pas non plus des fabriques ayant une certaine importance. Aussi les nombreux habitants du pays sont-ils dans l'aisance, bien qu'ils

ne mesurent pas leurs deniers au boisseau, au lieu de les compter, ainsi que la légende se plaisait jadis à le dire. Et, comme si toutes les bénédictions devaient leur venir à la fois, non seulement ils sont riches, mais encore intelligents, vigoureux, bien formés, et la réputation d'extraordinaire beauté des sveltes filles de Langnau est aussi méritée qu'antique. Il faut dire qu'elles-mêmes s'entendent merveilleusement à faire valoir leurs charmes et si le petit chapeau jaune et coquet d'autrefois a malheureusement fini par disparaître, tout le reste du costume avantageux et pittoresque de la vallée s'est maintenu. Dès la fin du dernier siècle, Langnau était visité par des étrangers nombreux, alors, il est vrai, pour un autre motif qu'aujourd'hui. A cette époque, en effet, vivait à Langnau le fameux docteur Michel Schuppach, connu dans toute l'Europe pour ses cures miraculeuses et qui exerçait surtout de 1770 à 1782. Barbier de son premier état, il sut, par sa manière de guérir, s'attirer un tel renom, qu'il lui arriva de ne pas pouvoir répondre à tous les malades qui s'adressaient à lui et faisaient, pleins d'espérance, le pèlerinage de Langnau. Dans tous les cas, ce n'était point un charlatan vulgaire, quelque étranges ou incompréhensibles noms qu'il eût coutume de donner à ses drogues. Il paraît, notamment, avoir compris la guérison des maladies imaginaires, en entrant dans les idées de ses patients. C'est ainsi, par exemple, qu'un jeune et riche Anglais souffrait du spleen; il lui prescrivit, au lieu de le martyriser par ses médecines secrètes, une fatigante marche pédestre de plusieurs semaines à travers la montagne, et une diète rigoureuse, ce qui rétablit promptement le malade. Que Schuppach n'ait point, dans tout cela, perdu de vue son intérêt matériel, on l'imagine sans peine: refusant tout argent des pauvres, il se faisait prodigieusement payer par les riches, vis-à-vis desquels il se montrait d'une rudesse vraiment parfois achevée. Il ne tarda pas à ramasser de la sorte une jolie fortune.

Langnau est relié actuellement à Berne et par la grand' route et par un chemin de fer qui est venu donner un nouvel essor à la prospérité de l'endroit. Le plus prochain village, dans la direction de Berne, est l'insignifiant Schuppach, où le petit ruisseau de l'Ilfis se jette dans l'Emme, elle-même franchie là par la route. De ce point s'ouvre de nouveau une perspective réellement superbe sur les hautes, lointaines et neigeuses montagnes de l'Oberland, et notamment sur le groupe admirablement beau de la Jungfrau, du Moine et de l'Eiger. Moins étendu et moins peuplé que Langnau est le bourg, d'ailleurs également aisé, de Signau, localité antique, dans le voisinage de laquelle on a découvert des traces d'établissements romains et de profondes tranchées qui servaient indubitablement de fortifications. Les

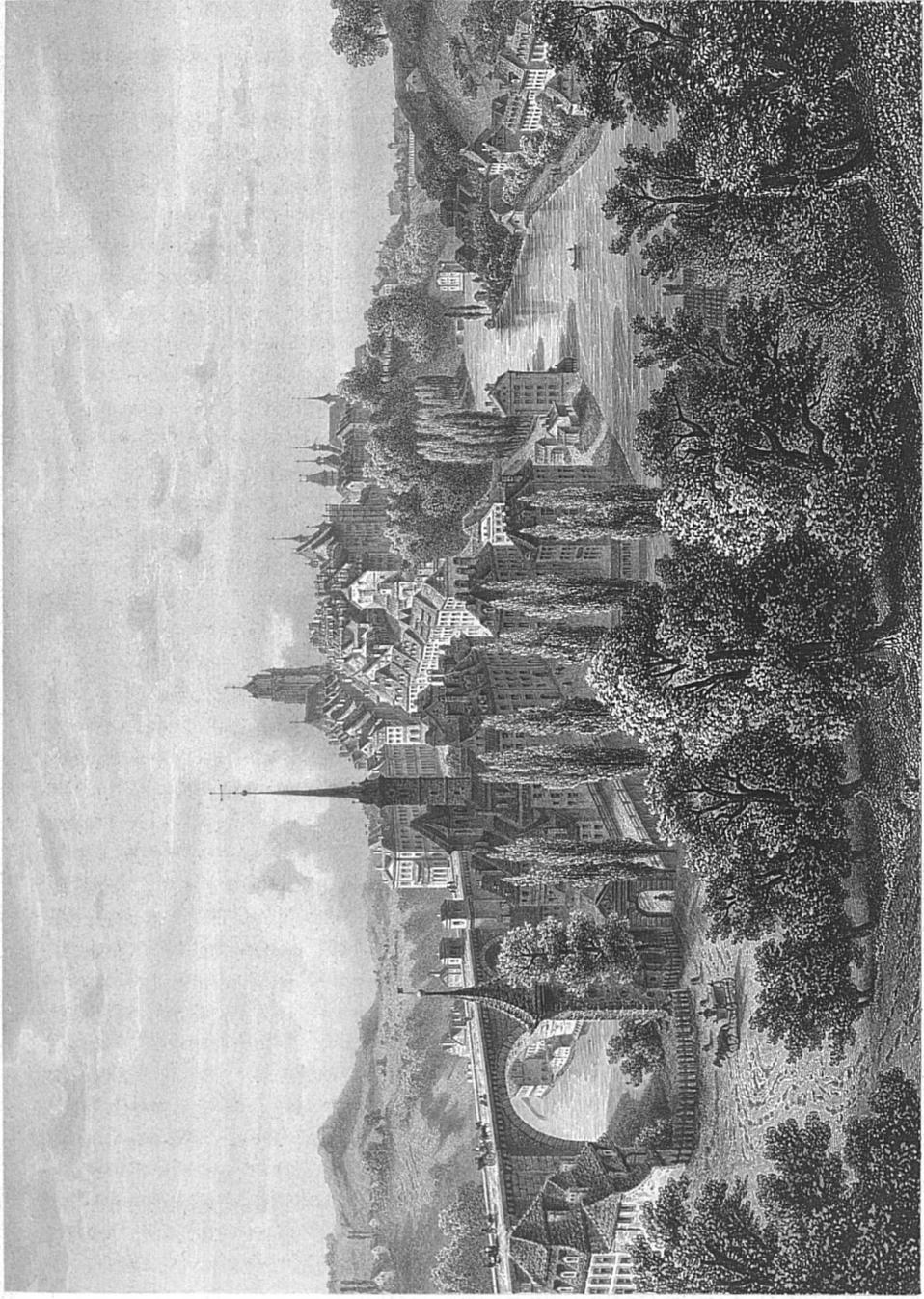
châteaux du moyen-âge ne manquent pas non plus dans la contrée, et sur la hauteur voisine du Schlossberg, riche en perspectives, se dressait le manoir ancestral des sires de Signau, l'antique château de ce nom. Transformé, vers 1799, en un édifice plus moderne et plus habitable, le château fut détruit peu après par les gens de la contrée. A partir d'ici, un village se relie à l'autre, mais aucun ne nous offre assez d'intérêt pour nous y arrêter : les bains de Zeziwyl sont insignifiants ; le vieux château de l'industriel village de Worb, château métamorphosé en partie en habitation moderne, nous présente un point de vue à peine élevé au-dessus du niveau des hauteurs voisines, et quant aux emplacements qui, près de Worb et de Sinneringen, pourraient, par leurs traces reconnaissables et certaines d'anciens établissements, attirer l'attention de l'archéologue, on ne les découvre qu'avec peine.

Que n'a-t-on pas reproché aux chemins de fer? — Mais ce qu'on leur reproche assurément avec raison, c'est de nous faire perdre mainte précieuse impression de voyage dont nous ne devrions pas être privés ; ce qu'on leur reproche encore, c'est qu'ils nous déposent bien souvent au beau milieu d'une ville avant que, du dehors, nous ayons jeté sur elle un seul regard et donné carrière à nos pensées et à notre fantaisie en songeant à la vie et aux douleurs que cache à nos yeux cette masse de maisons. Toutes les fois que nous nous approchions jadis d'une ville importante, et que nous embrassions du regard ses murs, ses toits, ses tours fortifiées, ses clochers élancés ou massifs, nous avons toujours éprouvé une impression profonde, et vu sous nos yeux une énigme dont le mot devait se dévoiler à nous au moment où nous aurions franchi le seuil des portes. C'est sous cette impression que nous parcourions ensuite les rues, que nous observions les habitations et les hommes, donnant champ libre à nos réflexions. Peut-être nous arrivait-il de voir à travers des lunettes tantôt roses, tantôt sombres, selon la couleur que nous leur avions donnée avant d'entrer ; mais nous considérions du moins, d'un coup d'œil plus pénétrant, ce qui nous entourait. Aujourd'hui, malheureusement, il n'est plus question de cela. Le train s'avance rapidement, station après station défile sous nos yeux ; tout à coup retentit un coup de sifflet aigu, nous nous trouvons, avant d'avoir eu le temps de nous en apercevoir, au milieu de la ville, qui ne nous était annoncée que par une gare ayant absolument le même aspect

que toutes les autres. Nous descendons de Wagon pour monter dans un méchant fiacre malpropre qui nous conduit, nous et nos bagages, dans l'hôtel le plus proche. Nous voyons une couple de rues ordinaires, une centaine de maisons, mais rien n'éveille notre fantaisie, émoussée, au contraire, par un long et monotone voyage; aussi nos yeux se portent-ils indifférents sur les habitations, sur des hommes, qu'aucun intérêt, pas même celui de la simple curiosité, n'attache à nous. C'est là, sans doute, une grosse perte, due aux chemins de fer, perte double quand il s'agit de villes qui, vues du dehors et de loin, préparent si bien, par le caractère de leur physionomie, à ce que réserve l'intérieur.

Après que l'Aar, partant de Thun, a coulé, en passant par Wabern et Elfenau, dans la direction nord-ouest, elle se détourne tout-à-coup du côté de l'est, puis revient à l'ouest par un court circuit et forme ainsi une longue, étroite et rocheuse presqu'île dont les flancs ne s'élèvent pas à plus de cent pieds au-dessus de l'Aar. Dans cette presqu'île, en grande partie sur le flanc raide du versant, et en moins grand nombre sur la rive étroite de l'Aar, les hautes et belles maisons se sont pressées l'une contre l'autre: on dirait les bâtiments d'une puissante forteresse élevée sur une éminence de grandeur moyenne, le tout dominé par la cathédrale, avec son clocher gigantesque malheureusement arrêté à mi-chemin de sa construction. Aucune muraille n'entoure le bord de la presqu'île, suffisamment protégée, même au moyen-âge, par le cours d'eau et la pente raide du versant; mais de hauts et considérables édifices formant ceinture, relignent leurs façades et, par leurs mille fenêtres, comme par autant d'yeux, contemplent le cours de l'Aar et le paysage environnant. On a dit que l'extérieur de Berne produisait une singulière impression, quelque chose comme le sentiment du lourd et du massif, — et qui ne serait de cet avis? Nous avons devant nous une ville importante, où l'aisance est loin de manquer, mais qui ne gaspille pas son avoir en gloriole et colifichets, rude, fière, hautaine, aristocratique jusqu'à la moelle et préférant le durable au joli. Cette impression répond aussi à ce que nous réserve l'intérieur, elle répond au caractère des habitants de la ville, tels qu'ils ont été et tels qu'ils sont en partie de nos jours encore, elle répond enfin au caractère de l'histoire six fois séculaire de Berne. Voilà pourquoi on ne peut se priver de cette impression, voilà pourquoi il faut en être plein avant d'entrer dans la ville, qui ne peut être pleinement comprise et saisie dans toute son originalité et sa signification véritable qu'à cette condition.

Nous avons donc aperçu Berne en arrivant par la grand'route de Thun. Pénétrons maintenant dans la ville par le magnifique pont de Nydeck. Première curiosité que ce pont, bâti dans le voisinage de l'emplacement où s'élevait jadis le château de Nydeck, et symbole, en quelque sorte, de la force et de l'énergie de Berne. Il a été jeté de 1841 à 1845, d'après les plans des ingénieurs Donegani de Sondrio, Japutine de Nancy, par Em. Müller d'Altorf, constructeur de la route du St. Gotthard. On a pris pour matériel cette roche granitique claire et blanchâtre travaillée à Kirchet près de Meiringen et que l'on a dû péniblement transporter jusqu'ici. Elevé de 81 pieds au-dessus du courant, large de 40 à 52 pieds et long de 413, il a trois arches, dont celle du milieu, qui embrasse la largeur de la rivière, n'a pas moins de 182 pieds. Les frais se sont élevés à 1,150,000 francs, somme qui, avant les grandioses constructions modernes des chemins de fer, n'avait jamais été consacrée en Suisse à une pareille bâtisse. Dès que nous avons passé le pont, d'où l'on a vu sur la rivière et sur les quais, nous nous trouvons aussitôt sur le versant de la presqu'île et dans la grand' rue qui, sous divers noms, se prolonge à travers toute la ville jusqu'à la Porte haute. Cette rue, quoique d'inégale largeur, est partout spacieuse; elle est traversée dans son milieu par un petit canal muré dans lequel roule une eau limpide. Des deux côtés, s'élèvent des maisons presque toutes bâties en grès, hauts édifices d'une largeur quelquefois imposante, avec de grandes fenêtres; à travers l'étage du rez-de-chaussée se prolonge une arcade servant de trottoir public. Il est rare de voir une voiture descendre ou monter la rue, les piétons n'y abondent guère davantage, on la dirait déserte. A-t-on à sortir, on suit les arcades, ou, comme on dit ici, les berceaux qui abritent contre le soleil ou la pluie, et le long desquelles s'étalent les devantures des magasins dont les marchandises sont quelquefois exposées sous les arcades mêmes. Il faut, pour donner un peu d'animation à la rue, qu'un marché se tienne ou qu'on célèbre une fête publique. Alors on voit s'ouvrir les fenêtres des maisons, et les habitants, appuyés sur des coussins rouges, regarder dans la rue. La plupart du temps Berne est silencieuse. Elle l'est beaucoup plus que toute autre ville de la même grandeur ou de la même importance: l'agitation des affaires convient aussi peu que le bruit des rues à l'esprit aristocratique des habitants. Les rues latérales ressemblent à la grand' rue et sont plus solitaires encore; les plus anciennes ont aussi des arcades, les autres ont pris un caractère tout-à-fait moderne, par où l'on voit que même dans la vieille



J. Kohlbach del.

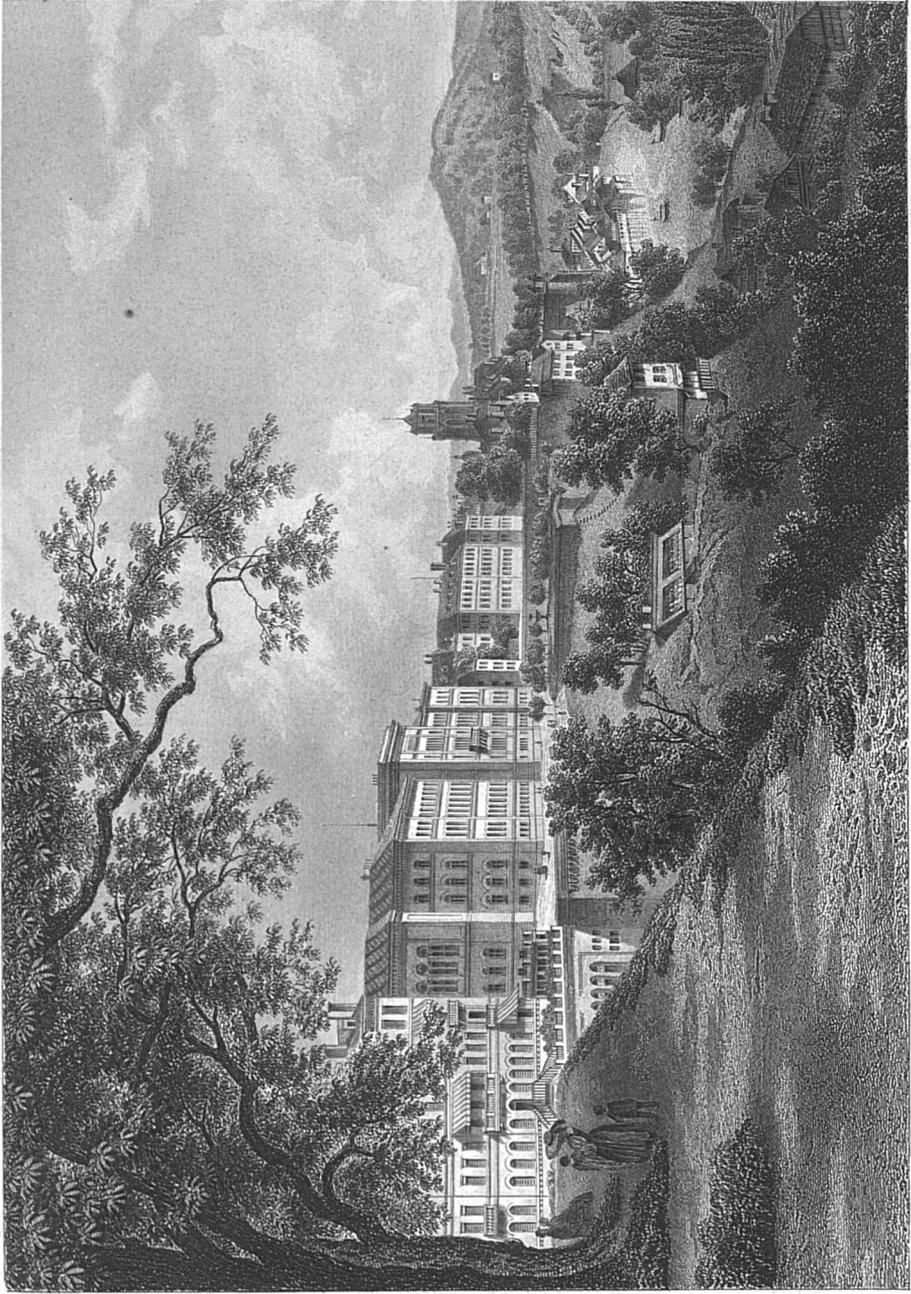
J. M. Kohlbach sculp.

BERN MIT DEM NIDELICBERG.
(Bern)

Paris
avec le pont de la Nydeck.

Paris
mit der Nydeck-Brücke.

Druck & Verlag von G. Lutz in Darmstadt.



A. Perca sculpit.

H. Böhme del.

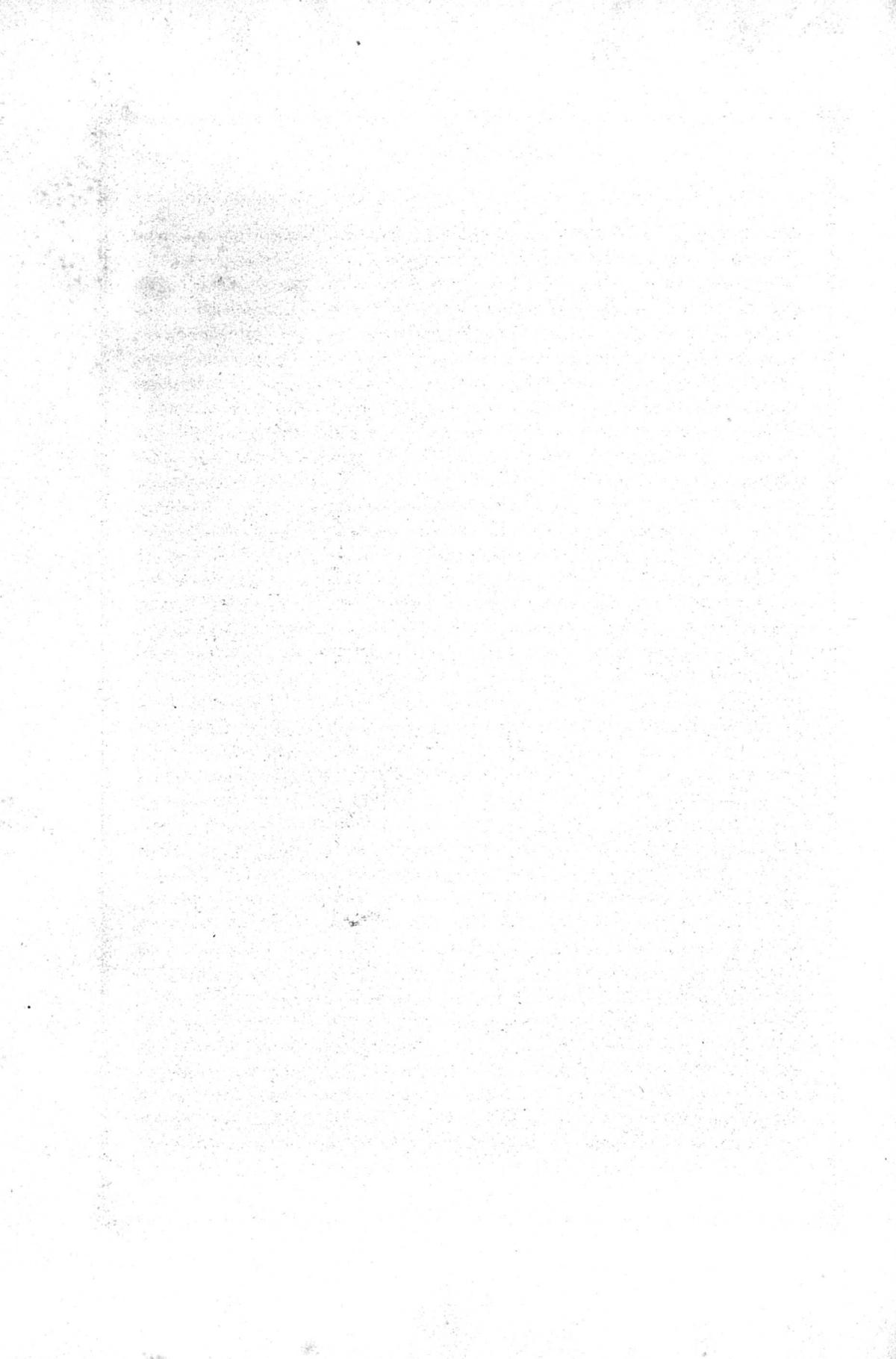
*Bern
with the palace of the confederacy.*

BERN MIT DEM BUNDESPALAST.
(Bern.)

*Berne
avec le palais fédéral.*

Druck & Verlag, von G. Lange in Darmstadt.

117



Berne, l'époque contemporaine et ses influences commencent sérieusement à se faire valoir.

Dès le premier coup d'œil que nous avons jeté sur la ville, la cathédrale, dominant fièrement la masse des maisons, a attiré notre attention; c'est donc de ce côté, après avoir parcouru la rue principale, que nous devons nous dériver tout d'abord. D'après une inscription gravée sur le portail-maître, la première pierre a été posée en 1421, à l'époque du concile de Constance; ce n'est qu'en 1573 que les nefs ont reçu leurs voûtes, de sorte que la construction a presque duré 150 ans, et encore n'est-elle pas tout-à-fait complète; le clocher, entre autres, est resté inachevé. La Réforme a sans doute troublé ou fait traîner les travaux. Mais elle n'en a pas amené la suspension; les „gracieux sires de Berne“ regardaient comme un devoir d'honneur de terminer ce qu'ils avaient une fois entrepris. On ne connaît au juste ni l'auteur du plan, ni le nom de celui qui commença les travaux: on nomme, entre autres, Mathias Heinz, fils de l'architecte qui, avec Erwin de Steinbach, a bâti la cathédrale de Strasbourg; Mathias Oensinger fils et Etienne Abrugger ont été plus tard occupés aussi à la construction. Certains attribuent même le plan à un fils d'Erwin de Steinbach. Sur le côté nord, près de la galerie supérieure, se trouve la statue de l'architecte, avec cette fière inscription: „Machs na!“ fais-en autant! Cette statue a, dit-on, été un jour renversée de là par un acte d'imprévoyance ou de maladresse.

Le style de l'église est le gothique de la dernière période; l'œuvre entière serait, sous tous les rapports, l'une des plus belles et des plus imposantes du quinzième siècle, si elle avait été rigoureusement exécutée dans toutes ses parties d'après le plan original et eût reçu tous ses ornements. Telle qu'elle se présente, la cathédrale apparaît sans doute massive, mais écrasée; le clocher, notamment, ne produit pas l'effet attendu, parce qu'il n'a été conduit que jusqu'à mi-hauteur (191 pieds) et là épointé par un toit-abri peu convenable. A côté du porche central, deux porches latéraux donnent entrée dans l'église. Mais le premier seulement est, conformément au style de la construction, richement et même luxueusement orné de bonnes sculptures. Il a été travaillé de 1475 à 1485 par le sculpteur bernois Erhard Kung. Dans l'arc extérieur nous trouvons le Christ, la Vierge, Jean-Baptiste et les douze Apôtres; dans l'arc intérieur, des anges portant des instruments de martyre, les vierges folles et les vierges sages, sculptées en grandeur naturelle, la Justice, Saint-Michel luttant contre le diable et en triomphant, le Jugement dernier, caractérisé, comme les ouvrages analogues de cette époque, par des sculp-

tures et caricatures satiriques ayant trait au clergé. On y voit le pape lui-même en enfer. Fort belle est la balustrade courant tout le long du toit. La pierre en est ciselée à jour sur des modèles sans cesse variés. Les sculptures, baguettes et rosettes des fenêtres ogivales méritent aussi d'être observées pour la coquetterie de leurs dessins. L'intérieur de l'église ne produit pas d'impression bien remarquable, alors surtout qu'entre les voussures des ogives on découvre les peintures sans goût, ne cadrant aucunement avec l'ensemble. Il faut voir, par contre, les beaux vitraux coloriés des quatre fenêtres du chœur; ils datent de la fin du quinzième siècle et présentent maint dessin original, entre autres celui d'un moulin à hosties. Arrêtons-nous également devant les stalles du chœur, travaillées vers 1512 par les maîtres G. Rüschi et Seewagen, qui les ont enrichies d'excellentes ciselures, parmi lesquelles les bustes du Christ et des apôtres. A l'apôtre Thaddée, l'artiste a donné les traits de Luther. Il y a de remarquable encore la table de communion, provenant de la cathédrale de Lausanne, les fonts baptismaux, le monument consacré au fondateur de la ville, le duc Berthold de Zähringen, le tombeau de l'échevin de Steiger, avec six tables commémoratives de marbre noir qui portent les noms des Bernois tombés en 1798 dans la lutte contre les Français, et enfin, les grandes orgues, que l'on dit ne le céder guère aux orgues fameuses de Fribourg-dans-l'Uechtland. Réparées, il y a quelque vingt ans, par un habile constructeur d'orgues, elles se trouvent dans le jubé, construit lui-même dans le meilleur goût et restauré vers la même époque. Il y a 66 registres et les tuyaux sont au nombre de 3294. Que celui qui est curieux de voir de remarquables souvenirs des temps passés, visite la sacristie; ou lui montrera, entre autres vêtements ou étoffes sacrées, des chapes des évêques de Lausanne, des tapis provenant de la tente de Charles-le-Téméraire, avec dessins historiques. Ces tapis se trouvaient parmi le butin fait en 1476 par les Suisses victorieux à Granson et à Morat.

La galerie du clocher offre une vue superbe sur la ville et le canton avec ses champs, ses forêts, ses villages et ses hautes montagnes. Mais à la cathédrale et à son clocher, les visiteurs de Berne préfèrent, comme point de vue, la terrasse ou plate-forme dite de la cathédrale. Semblable à la terrasse de la cathédrale de Bâle, elle s'élève à 108 pieds au-dessus du fleuve, vers lequel elle descend en pente raide. C'était, dans l'origine, un cimetière, métamorphosé plus tard, avec ses bancs de gazon et ses allées de marronniers, en une promenade publique où l'on a dressé quelques banquettes et pavillons. Il faut l'avouer, les vieux Bernois ont trouvé pour leur église et leur cimetière le plus superbe emplacement; notre épo-

que n'est pas d'habitude si heureuse ou, plutôt, si amie du beau. La vaste perspective que l'on a du bord méridional de la terrasse sur l'Aar et sa vallée, sur le Gurten et d'autres montagnes basses, ainsi que sur les contreforts et les pics les plus imposants des hautes Alpes bernoises, est merveilleuse, bien qu'elle n'ait pas le grandiose des paysages vus de tel autre point plus voisin de la chaîne des Alpes et montrant, par conséquent, ces montagnes géantes sous un aspect plus majestueux et plus sauvage. Depuis l'année 1847, se trouve sur la plate forme le monument élevé à Berthold V. de Zähringen, par un patricien de Berne, M. de Tschärner qui en a fourni le dessin. C'est une statue de bronze, avec une inscription simple, répondant parfaitement au caractère des Bernois qui n'aiment pas le pathos. Sur le piédestal se trouvent trois reliefs ayant trait à la fondation de la ville de Berne. Le monument a été coulé dans la fameuse fonderie royale de Munich, d'où sont sorties tant d'autres grandes et célèbres statues. Une table commémorative fort simple, sur le garde-fou de la muraille perpendiculaire à l'Aar, rappelle la conservation véritablement miraculeuse de l'étudiant Weinzäppli, qui, en 1654, étant tombé dans la profondeur avec son cheval effarouché, en fut quitte pour quelques contusions et mourut curé trente ans plus tard.

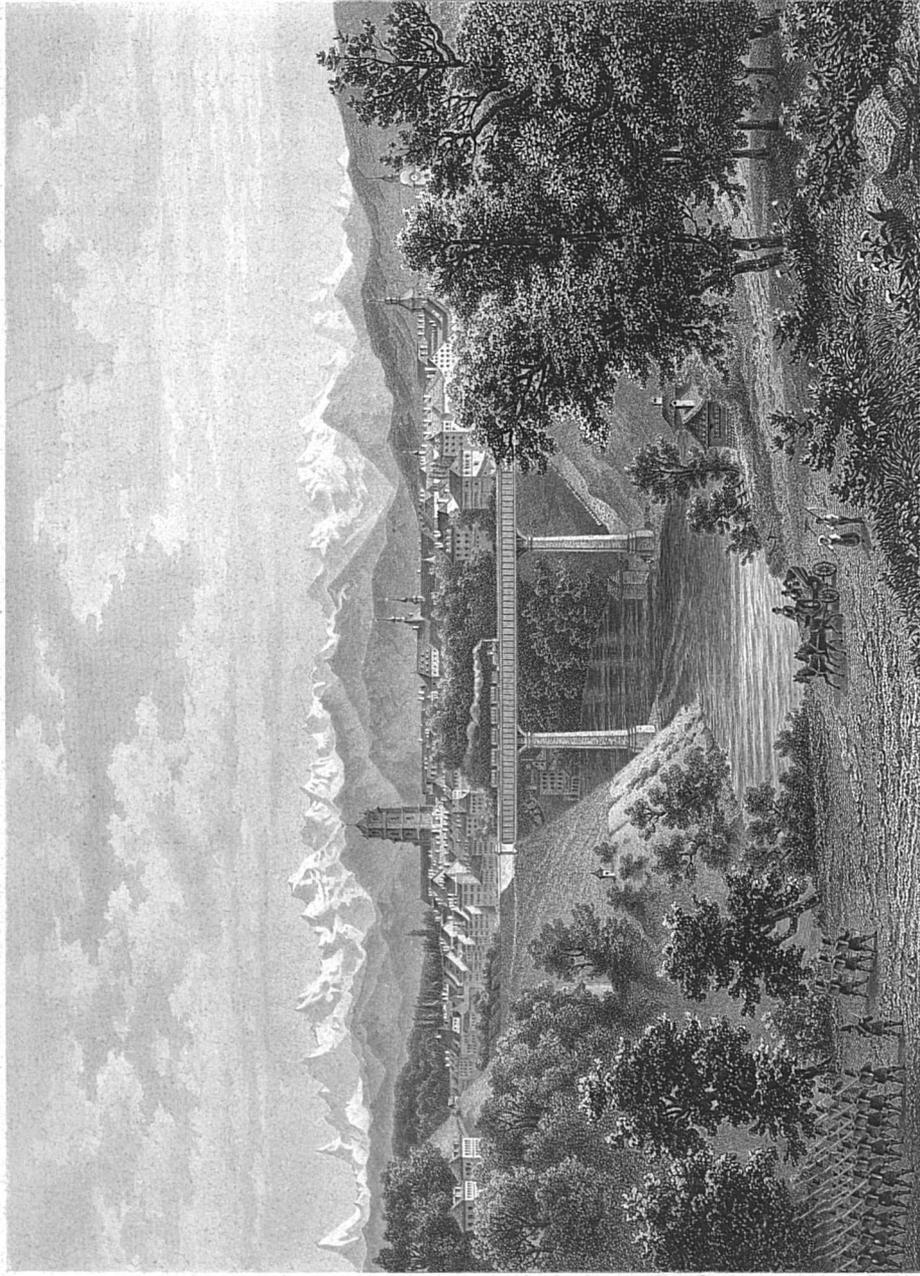
Outre les écoles cantonales, Berne possède depuis 1834, à l'exemple de Zurich et de Bâle, une université qui cependant, par la création d'une université centrale, menace de toucher à sa fin. Quoique l'intérêt de la science réclame que les différentes forces éparses soient réunies en un seul point pour devenir par là doublement productives, il est aussi juste de convenir que Berne, précisément par son université, a fait mainte belle acquisition dont elle ne se séparerait que très-involontairement. Quand même sa bibliothèque serait inférieure à beaucoup d'autres sous le rapport numérique, elle possède pourtant de riches collections de manuscrits, dont plusieurs, p. e. les fragments d'Horace, de Curce et de Virgile, sont importants par leur antiquité. En outre on y trouve des doucement qui se rapportent aux croisades, un ouvrage malais écrit sur de l'écorce d'arbre, des manuscrits arabes et grand nombre d'impressions suisses. Quant aux autres collections, il faut citer le cabinet d'histoire naturelle, le plus considérable de toute la Confédération, la collection ethnographique avec ses armes intéressantes, ses objets provenant des îles de la mer pacifique et enfin la salle des antiques avec ses jets célèbres. La collection des antiquités renferme, outre des antiquités celtiques, romaines ou bourguignonnes, trouvées dans des fossés ou dans de vieilles masures, principalement aussi des objets découverts dans les constructions sur pilotis.

Déjà la position de Berne, sur une presqu'île élevée qu'un fleuve baigne de trois côtés, et séparée du reste de la contrée, fait que les points d'excursion rapprochés sont rares. Après avoir vu le fossé aux ours avec son vieux Mutz auquel nous reviendrons, nous nous dirigeons vers le Schänzli, en jetant un regard sur la villa Lorraine qu'habitait le célèbre auteur américain Cooper, vers Karlsruhe ou vers l'Engi. Cette presqu'île, également formée par l'Aar, a de charmantes promenades très-fréquentées et un fort beau point de vue. C'est de là que Studer fit le panorama étendu des Alpes bernoises. Sous le rapport historique, la presqu'île de l'Engi est aussi célèbre, parceque, probablement bien avant que l'emplacement de la ville actuelle fût habité, l'Engi était occupé par des établissements de l'époque celtique la plus reculée et servait de fort et de lieu de refuge où les habitants de la campagne cherchaient un asile contre les forces ennemies supérieures. En effet on y a trouvé des antiquités en pierre, en fer et en bronze, et les traces de grands combats qui ont été livrés dans le voisinage ne manquent pas non plus.

A la perspective qu'offre le Schänzli, il faut joindre celle qu'on a des hauteurs de la rive droite de l'Aar entre la chaussée de Zurich et la voie ferrée, enfin celle que présente Karlsruhe. Le château de Reichenbach, ancienne propriété de Rodolphe d'Erlach, vis-à-vis de la pointe septentrionale de l'Engi, l'aimable Wabern et d'autres jolis villages aisés des environs, sont également le but de fréquentes visites.

Avant de parler des excursions plus éloignées que le Bernois a coutume d'entreprendre, nous consacrerons encore quelques lignes aux célèbres Mutz bernois que les étrangers visitent souvent par pur égard pour Berne; car, à vrai dire, ils n'offrent rien de particulier et quiconque a vu un ours dans sa patrie, pourrait bien se dispenser de voir ceux de Berne.

La légende rapporte que Berne doit son nom à un ours (all. Bären) gigantesque, tué autrefois dans la presqu'île de l'Aar. Quoiqu'il en soit — probablement le nom de Berne n'a rien de commun avec l'ours — la ville porte de temps immémorial un ours dans ses armes. Les étymologistes n'ont pu trouver jusqu'à présent d'où vient le fameux nom de Mutz dont est spécialement honoré l'ours de Berne. Ce mot, inusité partout ailleurs, semble être un sobriquet; mais on le trouve dans les chansons populaires, et les chants de victoire des anciens Bernois sont pleines des exploits du Mutz qui assommait les ennemis à coups de patte. Dans les fêtes populaires, qu'elles fussent de nature sérieuse ou gaie, un homme déguisé en ours ouvrait la marche, tantôt se dressant gravement sur ses pattes de derrière, tantôt exécutant les tours les plus grotesques. Même



J. Follbuck del.

Berne
nach amtlichen Zeichnungen

BERN MIT DER EISENBAHNBRÜCKE.

(Bern)

A. Terwen sculp.

Berne
nach amtlichen Zeichnungen

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

en 1853, anniversaire de l'entrée de Berne dans la Confédération, l'ours était à la tête du cortège solennel. Berne semble être la patrie des ours; partout où elle peut placer son Mutz, symbole de sa puissance, elle le met en évidence. Aussi le rencontre-t-on sous toutes les formes et de tous les âges.

Assez du Mutz. Bien qu'on en élève encore soigneusement quelques exemplaires, son empire est cependant passé, et nulle part on ne le sent plus vivement qu'à Berne même. — Mentionnons encore quelques hauteurs des environs de Berne qui sont à même d'attirer par leurs belles vues les étrangers qui feraient un plus long séjour à Berne. Sur la chaussée de Thun, voici d'abord le Belpberg; une marche peu pénible de 3 à 4 heures, à travers de belles forêts, nous conduit à la cime „Auf der Harzeren“, place libre, recouverte d'un magnifique gazon. Tout ce que promet la position de ce sommet, isolé du reste des chaînes élevées, il le tient; car il présente un panorama aussi vaste que magnifique. D'un côté le regard va s'arrêter au Jura, de l'autre il embrasse toute la contrée jusqu'aux montagnes qui bordent la vallée de l'Emme; au sud il s'étend jusqu'aux cimes neigeuses de l'Oberland et à l'ouest il plane sur des forêts et des pâturages, des villages et des châteaux, des fleuves et des lacs, pour se perdre dans un lointain nébuleux.

La vue du Gurten est tout aussi étendue: Berlepch lui donne un horizon de 65 lieues; en effet on voit au nord-est la Gisliflüh près d'Aarau, et au sud-ouest la Dôle qui s'élève à quelques lieues de Nyon sur les frontières de la France. Un échafaudage domine la petite forêt de sapins et tout près se trouve une auberge que l'on peut atteindre commodément de Berne en une heure et demie. Un peu plus éloignée, mais également au sud-est de la ville, est la Butschelegg, près du village de Zimmerwald auquel conduit un très-beau chemin. Enfin le Banteger-Hubel, élévation moins importante au nord-est de la ville, près de Bollingen, offre encore une attrayante perspective. Il n'est pourtant pas aussi connu que les autres places et peu visité de la plupart des voyageurs qui seraient obligés de s'écarter de leur chemin et de faire un trop grand détour.

Et maintenant quittons Berne pendant quelque temps, et dirigeons-nous vers les parties septentrionales du canton.

Quoique inférieure à l'Oberland par la beauté et la variété des formations, le reste du canton de Berne n'en est pas moins très-intéressant pour l'habitant des plaines et mérite d'être parcouru. Car, sans posséder des montagnes gigantesques, des champs de neige et des glaciers, des lacs charmants, des cataractes pittoresques et romantiques, et des phénomènes majestueux, il ne manque pourtant pas d'aimables vallons, de gouffres béants, de ravins sauvages, de gorges étroites où mugissent des rivières, de fraîche verdure, de gras pâturages et principalement de points de vue qui embrassent tout l'espace situé entre le Jura et les Hautes-Alpes. Il existe en outre de belles perspectives vers l'ouest et le nord, dans la Franche-Comté, l'Alsace et la Forêt-Noire. Avec cela quelques-unes des vallées du Jura abondent en souvenirs historiques, et les légendes qui se rattachent à des masures noircies de vétusté, à des châteaux lézardés, à des ruines couvertes de broussailles, à des cavernes mystérieuses ou à des rochers de forme singulière, sont des plus nombreuses.

Le Val-de-Moutiers, qui longe la Birse, est la vallée la plus remarquable et la plus grandiose de toute la chaîne du Jura. Il se compose alternativement d'une série de défilés et de gorges étroites dont les sommets sont couverts de sapins tandis que la plaine est animée par de verdoyantes prairies, des villages, des moulins et des forges de fer. En faisant la description du canton de Bâle, nous avons appris à connaître la partie inférieure, la partie septentrionale du Val-de-Moutiers, et nous avons pénétré, sur la rive gauche de la Birse, jusqu'à Aesch. Reprenons notre route, immédiatement derrière Aesch et entrons aussitôt dans le canton de Berne, qui s'avance comme une langue dans le canton de Soleure pour en détacher les deux petits districts de Mariastein et de Petit-Lucelle. Le premier endroit bernois que nous rencontrons est Grellingen. De vertes prairies sillonnées par la Birse, des montagnes boisées dont les sommets çà et là dépouillés laissent apercevoir une terre calcaire d'une jaune bleuâtre, tel est le caractère de cette contrée. Une heure plus tard nous venons à Zwingen, avec son vieux château gothique de Ramstein qui a été la résidence des baillis épiscopaux jusqu'à la première révolution française.

Plus en amont de la Birse, est sis le petit village de Laufen remarquable seulement par sa cataracte. Au confluent de la Lucelle et de la Birse, la vallée s'élargit; mais bientôt les montagnes se rapprochent. A peine la chaussée sait-elle se frayer un passage le long de la bruyante et écumante Birse, à travers ces rochers tristes et chauves. Ce n'est pas

à tort que des voyageurs ont cru trouver de l'analogie entre le Val-de-Moutiers au-dessus de Laufen, et la Suisse saxonne près de Schandau.

Le chemin continue à monter insensiblement; en-delà de la rivière le pays de Soleure s'étend encore sur un espace de plusieurs lieues; mais soudainement le canton de Berne s'étale au loin des deux côtés, vers l'ouest et l'est.

Nous atteignons Soyhières, ancien et sombre village où la langue française est déjà prédominante. Si une grande verrerie fait preuve de l'activité et de l'esprit entreprenant de notre siècle et de l'importance incontestable du tiers-état, les ruines du château de Soyhières qui domine l'entrée du vallon, et celles du Vorberg qui surplombe la route, rappellent le moyen-âge et ses abus, cet âge où des chevaliers cruels, l'épée à la main, attaquaient les paisibles marchands et leur enlevaient de vive force le fruit de leur labeur.

Les environs sont extraordinairement riches en légendes, mais toutes celles que l'on y raconte, abstraction faite de la circonstance que c'est un mélange d'éléments français et allemands, portent le cachet de la tristesse et de la douleur. Le château de Soyhières est hanté par des esprits qui gardent les trésors enfouis; d'autres, armés de pied en cap font le tour des murailles; Oeil-de-feu, le chien noir aux yeux étincelants cherche à minuit son maître, le comte Rodolphe de Soyhières, assassiné en 1233; des nains fauchent le blé dans les ténèbres de la nuit; au douzième coup de minuit la chasse infernale se déchaîne dans les forêts et sur les montagnes; la cuisine de satan réunit les sorcières qui préparent leurs breuvages et leurs philtres avant de se rendre au sabbat; la source des païens donne la mort aux bêtes qui viennent s'y désaltérer; il y a un enfer, une balance des morts, etc. Les fées bienfaites et les gnomes joyeux et complaisants manquent tout-à-fait, et dans ces sombres traditions on chercherait en vain un rayon qui éclaire la lugubre voile qui les entoure.

Au-dessus de Soyhières, la vallée se convertit en une vaste plaine, et en une heure à peu près, nous arrivons à Délémont, petite ville bien bâtie, d'environ 2000 âmes, que domine le château de Délémont, ancien château de plaisance des princes-évêques de Bâle. Au confluent de la Sorne et de la Birse on a trouvé les restes de bains romains, érigés probablement à l'époque où la voie romaine de Bienne à Bâle passait encore par le Val-de-Moutiers. Certaines coutumes aussi rappellent, à Délémont, des temps depuis longtemps écoulés: c'est ainsi qu'à l'époque du solstice d'été on allume des feux de joie sur les hauteurs, on agite des tisons

ardents dans les airs et les jeunes filles dansent en riant autour des sources à eau cristalline.

Quatre chemins partent de Délémont. Celui de Bâle qui nous a conduits dans la ville, celui de Porrentruy à l'ouest, celui de La Chaux-de-Fonds au sud-ouest et enfin celui de Bienna par Tavannes. Poursuivons d'abord la route de Porrentruy qui se dirige par Develier vers une auberge solitaire d'où elle monte en zigzags sur le versant oriental du mont Repais. Quoique notre intention ne soit pas de gravir ce sommet, nous ne devons manquer de dire que, par sa position au milieu de la montagne, il présente une vue charmante. Au sud-est le regard plonge dans la vallée de Délémont, et dans le lointain s'élèvent, bien au-dessus des montagnes du Jura, quelques cimes neigeuses des Alpes, au nord s'étend la plaine de l'Elsgau jusqu'aux Vosges contre lesquelles s'appuie la riche et fertile Alsace, que le Rhin, comme un fil d'argent, sépare du pays de Bade et de la Forêt-Noire. Tout près de la vieille chapelle de St. Martin, sur le sommet du Repais, il y a un objet qui doit intéresser au plus haut degré les archéologues, savoir la pierre d'autel ou pierre de sacrifice: bloc de rocher dont il est déjà fait mention au 13^e siècle et auquel les personnes à imagination vive veulent trouver des formes humaines. Les villages que nous rencontrons en poursuivant la route de Porrentruy, sont Cornal et Courgenay. Près de ce dernier endroit, dans la plaine, se trouve également une pierre remarquable, élevée et vénérée probablement dans l'antiquité et que l'on désigne sous le nom de Pierre-Percée; elle a sept pieds de hauts sur six de large et un d'épaisseur. Son nom lui vient d'un trou de deux décimètres de diamètre qui traverse la pierre. D'après une croyance populaire, toutes les personnes qui souffraient de la colique étaient guéries dès qu'elles rampaient par ce trou. Non loin de la Pierre-Percée on a trouvé des ossements humains, des armes de pierre, de bronze et de fer. Dans le bosquet voisin il y a une autre pierre sacrée, appelée la pierre des fées, et dans les environs de laquelle une troupe de noirs fantômes, sous la forme de verrats, rôdent pendant la nuit et fouillent la terre.

En moins d'une heure nous touchons à Courgenay, lieu très-prochain du but de notre voyage, Porrentruy, ancienne petite ville de 3500 habitants, bien construite, et située au milieu de charmants et fertiles paysages. Elle doit avoir reçu son nom d'un pont, Pons Raintrudis que Ragintrude, femme de Dagobert I. y fit construire. Sur l'aval nord de la montagne s'élevait le château du prince évêque de Bâle dont le diocèse s'étendait jusque là. On en fit plus tard la maison-de-ville.

On remarque, en outre, à Porrentruy, l'ancien collège des jésuites et l'église de St. Etienne dans laquelle on visite un intéressant et curieux tableau de retable. Une vieille tour, nommée la Refousse, tire probablement son origine des Romains, car la légende parle de colons romains venus dans cette contrée; les sépulcres qu'on y a découverts le font présumer, de même que la pierre de justice de l'hôtel-de-ville, monolythe gigantesque et qu'on appelle maintenant la pierre du poisson. Près de là on voit aussi le Creux-Belin qui dérive vraisemblablement du nom Belenus, dieu du soleil des Celtes. De Porrentruy plusieurs routes conduisent en France dont on atteint la frontière en quelques heures. Elles mènent à Belfort, Montbelliard, à la vallée du Doubs, en descendant, jusqu'à Besançon. Des lieux que les voyageurs doivent visiter à cause de leurs curiosités, ne se trouvent pas dans cette partie des frontières de la Suisse, près des grandes routes. Cependant le légendaire et l'archéologue y trouveraient, en faisant des recherches, de quoi se repaître.

Celui qui, de Porrentruy, veut aller à la Chaux-de-Fonds et au Locle, retourne à Courgenay, gravit la colline de Terri qu'on a baptisée du nom de Mont terrible, et sur le sommet duquel on a découvert les vestiges d'un camp romain, suit une route escarpée qui descend en formant de brusques contours et arrive enfin à la vieille petite ville de St. Ursanne. La légende raconte qu'au septième siècle, le pays était couvert d'épaisses forêts, lorsque St. Ursicinus, le missionnaire du pays, résolut d'y fixer sa demeure. Arrivé au mont. Repais il lança, avec une force merveilleuse, en appelant la volonté divine à son aide, son bourdon de pèlerin jusqu'à un rocher situé sur le bord du Doubs, dans le voisinage duquel il tomba dans une grotte. Cette contrée a encore actuellement quelque chose de sauvage et d'agreste, mais elle était auparavant presque inhabitable. Cependant les colons ne tardèrent pas à venir s'installer auprès de la demeure du Saint, et c'est ainsi que s'accrut le chapitre de St. Ursice et que naquit la ville avec ses deux églises et son château démantelé. De St. Ursanne la route nous dirige vers la rive orientale du Doubs, pénètre dans une contrée rocailleuse et boisée, conduit à Brais, endroit élevé où aboutit la route de Porrentruy et à la Chaux-de-Fonds.

Jusqu'à Brais rien de remarquable ne s'offre à la vue, si ce n'est pourtant la beauté des paysages. Cependant les antiquités romaines à Courfaivre, la grotte et la source de St. Coloman méritent d'être

visitées. Mon loin de Brais, à l'entrée de la Porte de la Montagne, on découvre un point de vue admirable du vallon de Délémont qui se prolonge jusqu'à la Forêt-Noire. Au-delà de Brais la route va continuellement à l'occident, en longeant presque le Doubs, jusqu'à la frontière du canton. Elle conduit d'abord au petit Montfaucon, où, il y a longtemps, on découvrit un arbre pétrifié qu'on faisait voir, et sur le tronc duquel on pouvait distinctement compter le cycle des années. On y voit aussi une très-ancienne église. En continuant notre route, nous arrivons dans une partie élevée où est situé le village de Seignelégier (St. Léodegar). On y visite son antique château et sa vieille église, dans laquelle sont renfermées, avec soin, les reliques du Saint Venustus, patron du pays. Ce village est le principal endroit de cette vallée élevée qui porte le nom de Franche Montagne. Elle a environ cinq lieues de longueur sur trois de largeur. Elle était autrefois presque entièrement inconnue, d'un aspect sauvage, remplie de marais et couverte de forêts; jusqu'au moment où Immer de Ramstein, évêque de Bâle, la peupla de colons, vers la fin du quatorzième siècle.

Les habitants s'occupent spécialement de l'élevé du bétail; car le blé n'y parvient à maturité qu'en quelques endroits, les hivers y étant longs et rigoureux; les affaires industrielles ne sont pas nombreuses. Près du village on voit une cascade romantique, les ruines d'un château, et un enfoncement dans la montagne qui forme une caverne; enfin le hameau Goumois, sur le Doubs, qu'un pont unit, sur la rive opposée, au lieu français du même nom. Les autres endroits remarquables de cette vallée sont: Noirmont et Les Bois, deux villages que partage la route postale. Non loin de là mugit, dans les profondeurs d'un défilé effrayant, la Goule qui roule impétueusement ses eaux sur de grands blocs de rochers couverts de mousse, arrive ensuite dans un petit vallon solitaire, où se tranquilisent ses eaux et à l'entrée duquel se trouve un sombre moulin, nommé singulièrement le moulin de la mort; ensuite elle arrose presque la base d'une église, avant d'aller se perdre dans les eaux du Doubs. Au-delà du torrent on a pratiqué un sentier sur la pente d'un rocher escarpé, entouré de précipices que l'on doit franchir quelquefois, par le moyen d'échelles, appelées échelles de la mort. Nous ne tardons pas à arriver à Laférière, village situé près de la frontière du canton de Neuchâtel, et en moins de deux heures, à partir de là, une grande et belle route nous conduit à la Chaux-de-Fonds, un des lieux les plus remarquables et des plus peuplés de la partie sud du Jura bernois.

Plusieurs grandes routes et beaucoup de sentiers conduisent dans de pittoresques et riants sites. Mais ce n'est pas le moment de les visiter maintenant; car nous devons retourner à Délémont, puis de là, à la vallée de Moutiers, pour la visiter. Immédiatement après avoir passé la Birse, vu Courrendelin avec ses forges, la belle cascade du Nouveau Baptisé, nous arrivons dans un endroit où la vallée de la Birse se rétrécit tant, qu'elle ne présente plus qu'une étroite et profonde gorge. Il y eut jadis, on n'en peut pas douter, de terribles bouleversements de la nature produits par une force irrésistible qui ébranla la surface de la terre, la déchira et souleva d'immenses roches calcaires, fendues parfois perpendiculairement du sommet à la base. C'est au fond de ces crevasses effrayantes et d'un aspect sauvage, que la Birse, devenue torrent impétueux, se fraie un passage. Mais ces crevasses ne sont pas droites; elles forment des coudes, des courbes, se brisent et se bifurquent; on s'y trouve presque comme enseveli, n'ayant, pour horizon que le zénith; souvent on présume être au fond d'un précipice d'où l'on ne peut sortir. Ici, il faut franchir des abîmes, gravir des rochers escarpés, suivre avec précaution les courbes des roches nues et abruptes, là, croissent, au milieu des broussailles, quelques sapins rabougris; plus loin, on arrive enfin, étonné de cette scène de la nature, au pied d'une petite forêt. Si l'on voit rarement un petit vallon transversal déboucher dans la vallée, les lits desséchés de ruisseaux y sont par contre très-nombreux. Au printemps, à la fonte des neiges, ils deviennent des torrents impétueux dont les eaux vont grossir celles de la rivière. Rien ne trouble le murmure monotone et confus des eaux que le bruit des pas du voyageur, auquel se mêle, de temps en temps, le gazouillement de quelque oiseau; rien n'interrompt le silence éternel de ce lieu!

Après avoir marché un peu plus d'une heure, nous atteignons la Roche, située sur une petite éminence; puis le Pont de Pennes où les rochers se rapprochent tellement qu'ils forment une espèce de voûte au-dessus de la route et laissent à peine un passage au chemin du Cap aux Mousses et à la rivière. La route était jadis gardée et défendue en cet endroit, et l'on voit encore, dans la partie supérieure d'un rocher, une caverne où les gardes se cachaient en cas de besoin. A partir de ce lieu, la vallée recommence à s'élargir et devient un terroir fertile dans les environs du village de Moutier Grandval. La légende raconte que St. Germain y fixa sa demeure et qu'on y fonda en sa mémoire, vers l'an 630, un chapitre dont l'église, quoique souvent réparée, existe encore. Sur le haut d'une petite colline verdoyante, s'élève un antique château, fon-

dation du chapitre qui fut immédiatement après la réformation, transféré à Délémont.

St. Germain est mis au nombre des saints dont les habitants aiment à parler et à raconter beaucoup de choses merveilleuses. On montre encore trois grandes pierres sur lesquelles il doit avoir fait ses dévotions à genoux et où l'on voit les empreintes de son corps. Un joli chemin conduit de Moutiers, par le Petit Vallon, à Weissenstein, Soleure et sur la route d'Olten. Déjà au-dessus du village, la vallée de la Birse se rétrécit de nouveau; les montagnes se rapprochent brusquement l'une de l'autre et forment bientôt un étroit défilé qui porte le nom de Rocher de Court. Il est encore plus agreste et plus sauvage que celui que nous avons vu à Courrendelin: roches cavernueuses, blocs brisés et sombres, entassés les uns sur les autres et comme suspendus au bord de gouffres immenses; dans le fond de l'abîme, se précipitent avec fracas, les eaux tumultueuses de la rivière; la route, encadrée de grands blocs maçonnés et couverts de mousse, longe l'abîme. Une inscription disait autrefois que ce digne ouvrage des Romains fut réparé et achevé en 1752 par Joseph Guillaume Rink de Baldenstein, évêque de Bâle, qui fit percer les rochers et construire des ponts sur la Birse. Un très-beau sentier, abrégé de beaucoup la route, conduit sur le sommet du Mont Moron et du petit Bain Peri près de Biemme. Derrière Court, la vallée s'élargit et contourne à l'occident vers le haut de la vallée; elle est couverte de riches prairies, de riants bosquets et forme un contraste gracieux avec le sauvage et pittoresque défilé dont nous avons parlé ci-dessus. Nous touchons Sorviller, Bévillard avec sa belle église construite sur une éminence, Malleray, Reconvilliers, où en 1486 le traité de paix fut conclu entre Berne et l'évêque de Bâle; enfin nous arrivons à Tavannes, grand village paroissial, entouré de superbes prairies, et situé dans la partie haute de la vallée de Moutiers qu'on appelle Val de Tavannes. Il y a dans cet endroit beaucoup d'anabaptistes; Tavannes même n'est pas catholique, mais protestant. C'est près de là que naît une des sources de la Birse. L'autre se trouve plus à l'occident, non loin de la route qui conduit dans les Franches Montagnes.

Derrière Tavannes, la route monte rapidement et arrive vers la porte renommée et remarquable de Pierre Pertuis (Petra Pertusa). Quoique le rocher paraisse avoir été percé, l'ouverture par où la route passe, est naturelle; sa hauteur est d'environ 40 pieds, sa largeur de 24 et sa profondeur de 13. Quelques sapins croissent sur le sommet du rocher et sur le côté septentrional on lit une inscription romaine, d'après laquelle

Marcus Dunnyus Paternus, gouverneur des colonies helvétiques, doit avoir fait construire cette route en l'honneur des empereurs. Cette porte formait autrefois la limite de la province helvétique et de la rauracienne; plus tard des trois évêchés de Bâle, de Lausanne et d'Avenches. Le panorama que l'on découvre sur le Val de Tavannes, depuis l'entrée de la grotte, est superbe. L'ancien passage du rocher fut fortifié par les Autrichiens en 1813 et en 1814. On n'y pourrait maintenant plus supporter une sérieuse et longue attaque, par la raison qu'il peut être entouré de tous côtés. De Pierre Pertuis la route descend dans la vallée de la Suge (Scheuss), baigne Sonceboz, village bien bâti et dans le voisinage duquel doit avoir été le château de Châtillon.

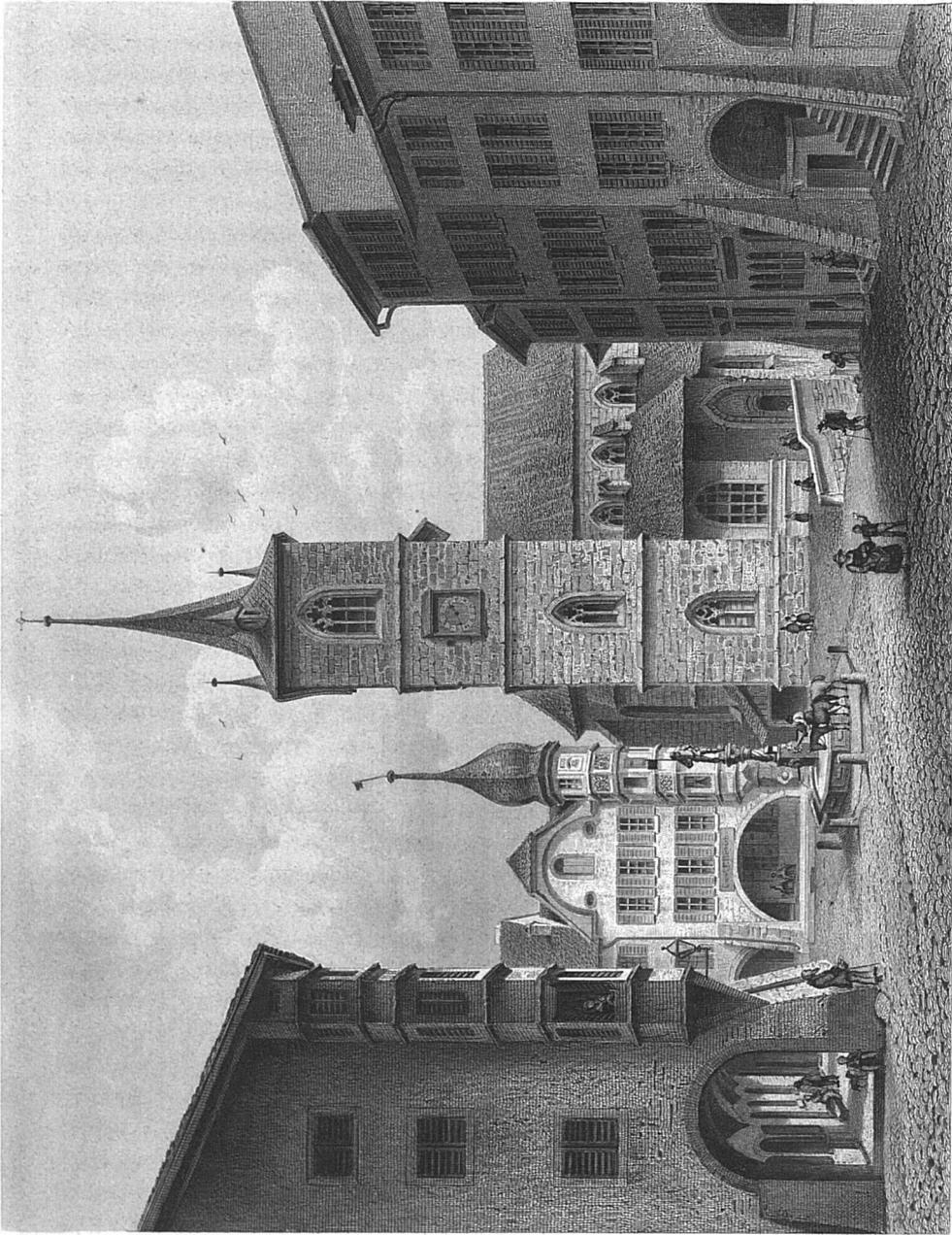
Avant de continuer, en descendant la vallée, la route qui conduit à Biemme, remontons-la un instant en prenant la route de la Chaux-de-Fonds. A Sonceboz et à Sombeval le sol est déjà fertile, mais il l'est davantage à Corgémont; c'est là que le vallon atteint sa plus grande largeur. Plus haut nous trouvons les villages de Cortébert et de Courtelary. Le Val-de-St. Imier est fertile; il possède particulièrement bon nombre de belles prairies et de beaux pâturages. Les habitants y exercent plusieurs professions, telles que brodage, crochetage, et la fabrication des dentelles faites au fuseau qui sont estimées par leur finesse et leur solidité. Le nombre de ses habitants s'élève à 22,000, et ils se distinguent par leur activité et leur libéralité. Ce vallon fut cédé à l'évêché de Bâle par Rodolphe III., roi des Bourgondes; il devint en 1814 propriété de Berne. La Réformation y ayant été prêchée de bonne heure, ses habitants devinrent bientôt ses plus ardents défenseurs et ils professent avec zèle et pureté la foi des nouveaux dogmes.

A partir de Courtelary la route traverse plusieurs fois la rivière, partage deux petits villages, Cormoret et Villeret, et arrive à St. Imier, situé au pied de la chaîne du Sonnenberg (Montagne du soleil). D'après la légende St. Imier vint au 7^{ème} siècle y fixer sa demeure. Son odeur de sainteté ne tarda pas à se répandre et de pieux croyants vinrent en foule y puiser des lumières. Il fonda dans cette solitude une église dont le vieux clocher existe encore et un couvent dont on connaît à peine l'emplacement. Cette fondation prospéra dès son origine et devint bientôt importante. Plus tard, en 884, le roi Charles-le-Gros en fit présent au chapitre de Moutier; en 993 la bonne et pieuse reine Berthe, la fondatrice d'églises, consentit à transformer ce couvent en chapitre; mais il fut cependant supprimé à la Réformation. Non loin de là, en remontant le cours de la rivière, on voit encore, sur le versant droit du vallon, les

ruines du vieux château de l'Erguel, construit sur un grand rocher, et qui, avant l'érection du chapitre, avait donné son nom au vallon qu'on appelait le Val de l'Erguel. Ce château fut ensuite, pendant assez longtemps, la demeure des prévôts de l'évêché. Près du château on voit les eaux écumantes d'un torrent qui se précipite du haut de la montagne et forme plusieurs belles cascades.

Le premier village que nous rencontrons, à partir de St. Imier et en montant toujours, bien qu'insensiblement, se nomme Sonvillier, que la Suze partage; continuant notre route dans la même direction, mais sur une pente beaucoup plus rapide, nous atteignons, après une demi-heure de marche, le village de Renan. Ces deux derniers villages sont bien bâtis et élégants. La plupart des maisons sont entourées de spacieux et beaux jardins, entretenus avec soin. L'industrie horlogère y prédomine de beaucoup sur les autres arts et métiers. C'est dans les environs de Renan que la Suze prend sa source. Dès ce moment le vallon se rétrécit rapidement et l'on touche bientôt aussi à la frontière du canton de Neuchâtel. Deux grandes routes, très-bien entretenues, partent de Renan: l'une, la route des Montagnes, conduit à la Chaux-de-Fonds; l'autre, la route des Convers, se prolonge dans le vallon qui à partir de Renan, se nomme les Convers, et mène à une station du chemin de fer de Neuchâtel.

Après avoir visité le vallée supérieure, retournons à Sonceboz et suivons, en descendant, la rive gauche de la Suze. Nous arriverons bientôt par la Hutte à Reuchnette, lieu pittoresque, sombre et entouré de rochers. La Suze y fait plusieurs grandes chutes. Dans le voisinage, sur une petite éminence conique et boisée de grands sapins, se trouvent les ruines de l'ancien petit château de Rondchâtel près desquelles la Suze fait une nouvelle chute. La route monte maintenant sur le versant nord du Jura jusqu'à Frinvilier, d'où la vue peut s'étendre à une grande distance, sur un magnifique panorama. Au sortir de l'étroite vallée, on respire beaucoup plus librement, et cette nature, si variée, opère sur l'esprit un effet étonnant et presque enchanteur. Au pied de la montagne s'étend le gracieux lac de Biemme avec ses rives fleuries et verdoyantes, ses riches campagnes, ses nombreux hameaux, ses villages et ses petites villes; au centre du lac repose la petite île de Saint Pierre avec ses prairies et ses bosquets. Plus loin, on aperçoit les vallées de l'Aar, de la Thièle et de l'Emme que leurs rivières et leurs petits affluents sillonnent en tous sens et dont les rives sont ornées de nombreux villages, de châteaux, de petites villes et de forêts aux teintes variées. Cette vue s'étend jusqu'aux chaînes des Alpes d'Uri, d'Unterwald, aux monts du Valais, du pays de Vaud



C. Reichler del.

C. Reichler sculp.

BIEL. -- BIELNINEN.
(Bern)

Druck & Verlag von G. & L. Lange in Darmstadt.

et enfin jusqu'au Montblanc, dont la tête énorme toujours couverte d'une immense nappe de neige étincelante, se perd dans les cieux. Il faut pourtant quitter ce lieu, bien qu'à regret, en suivant une route qui descend rapidement vers Boujeon, village situé dans la plaine; peu après nous gagnons la route de Soleure qui nous conduit bientôt à la petite ville de Bienne agréablement située sur la rive nord du lac de ce nom.

L'époque de la fondation de Bienne est inconnue; mais on sait sûrement que sur les bords du lac il y avait autrefois des villages et des villes habitées par des colonies celtiques; les nombreux pilotages qu'on y trouve l'assurent. Les Romains s'y installèrent ensuite, on n'en peut douter, d'après les nombreux restes d'antiquités qu'on y a découverts. Les ruines de l'ancienne Petinesca, dont l'itinéraire d'Antonius fait mention, l'attestent et particulièrement. Bienne passa en 1262 tout en conservant plusieurs privilèges, sous la domination de l'évêque de Bâle; mais craignant l'oppression de ce dernier, elle forma une alliance avec la ville de Berne en 1271. A cette nouvelle, fatale pour Bienne, l'évêque s'enflamma de colère contre elle, l'attaqua et la fit détruire. Cependant Berne et Soleure, conformément à leur promesse, vinrent aussitôt au secours des Biennois; la ville fut rebâtie et prospéra. Elle conclut avec Soleure et Fribourg une alliance éternelle, envoya des députés aux Etats confédérés, mais resta toujours sous une dépendance assez restreinte, il est vrai, de l'évêque de Bâle. Réunie injustement à la grande République française par le Directoire, elle devint en 1815, d'après les stipulations du Congrès de Vienne, propriété de Berne et lui appartient encore. Quoique l'élément allemand soit prédominant, un nombre d'horlogers, du canton de Neuchâtel et du Val de St. Imier, s'y vont installer et francisent de plus en plus ce nouveau théâtre de l'industrie horlogère.

Bienne n'a rien qui, dans sa construction, approche de l'élégance, mais sa situation est riante et ses environs sont fertiles. Cependant les nouveaux quartiers promettent de devenir un jour l'ornement de la ville. Le nombre de ses habitants s'élève à plus de 3500. Son vieux château a été converti en maison de ville. A côté de l'église, on voit une grande fontaine surmontée de la belle statue de Guillaume Tell. C'est un peu au-dessus de la ville, qu'au fond d'une grotte, se trouve la remarquable source qui approvisionne d'eau potable la plus grande partie de la ville, et qui passe pour être insondable. Du temps des Romains elle était déjà connue est estimée, comme les médailles romaines qu'on y trouve fréquemment, le font présumer. Les allées autour de la ville, et d'où la vue

s'étend sur de riantes campagnes et de nombreuses villas, sont superbes. Ça et là s'offrent au voyageur de beaux points de vue; le plus remarquable se trouve à la Maison blanche, d'où le regard s'allonge jusqu'au Montblanc. De plus longues, mais faciles et plaisantes promenades, conduisent dans différents lieux que le voyageur ne tarde pas à apprécier; car il y découvre toujours de vastes horizons, une nature belle et riche en variétés. La plus longue et la plus pénible de ces promenades est l'ascension du Chasseral, haut de 4970 pieds, et qui demande presque un jour de marche. Il s'élève à l'extrémité d'un des chaînons du Jura, entre le Val de St. Imier et les paysages du lac de Bienne; puis il s'abaisse en trois grandes terrasses, couvertes de hameaux et de villages. Son sommet est garni de magnifiques forêts de hêtres, de sapins de riches pâturages et de métairies alpêtres, où l'on fait des fromages du poids de 10 livres très-estimés et connus sous le nom de „fromages des dames.“ Ce lieu est visité, pendant les belles saisons, par une foule de personnes des contrées avoisinantes qui y vont contempler le magnifique lever du soleil. Trois routes principales conduisent sur le Chasseral: l'une partant de Bienne, va à Orvins, village situé au pied de la chaîne du Jura; la seconde, de Neuveville, à l'extrémité du lac de Bienne, conduit à Nods, et celle de St. Imier qui traverse la chaîne et arrive sur le versant opposé. Un hôtel sur le sommet de la montagne s'offre aux voyageurs, lieu de repos très-agréable et peu coûteux.

On a souvent comparé cette vue à celle du Weissenstein, près de Soleure, mais elle lui ressemble à la vérité peu; car, tandis que le premier plan de celui-ci est sillonné par l'Aar et l'Emme et est presque continuellement couvert de nuages, le Chasseral, au contraire, présente aux voyageurs les lacs de Bienne, de Neuchâtel et de Morat couverts de barques légères, fendant les eaux, et reflétant dans leurs ondes pures, l'azur des cieux. Du côté du nord, le regard tombe sur les sommités du Jura, sur les Vosges et se perd enfin dans les sombres et nébuleuses montagnes de la Forêt-Noire. Au sud et à l'est se déroule une nature infiniment variée: des collines, des rivières, des vallées dont l'ensemble forme d'immenses paysages ornés de villas, de hameaux, de villages et de villes, appartenant aux cantons de Berne, de Fribourg, de Soleure. La vue s'arrête aux sommités les plus éloignées des Alpes de la Suisse, c'est-à-dire au massif du Montblanc et à l'imposant Glärnisch.

Du Chasseral nous descendons successivement sur des terrasses par une agréable route qui conduit sur le bord du lac de Bienne. Bien que

ce lac soit mis au nombre des moins intéressants de ceux de la Suisse, il surpasse pourtant en beauté et en agrément des centaines de lacs d'autres contrées. Il s'étend du nord-est au sud-ouest sur une longueur de trois lieues et demie avec un quart de lieue de largeur. Son niveau est à 1340 pieds au-dessus de celui de la mer, et occupe la base sud-est du Jura qui, en cet endroit, est passablement escarpé et s'abaisse en terrasses de forêts ou de vignobles. Sa rive droite est bordée, en partie, de collines peu élevées, en partie d'habitations élégantes. Les principaux affluents qu'il reçoit sont: la Suze, au cours rapide, venant du Val de St. Imier; la Thièle, rivière paresseuse et lente, sortant du lac de Neuchâtel pour se jeter dans celui de Bienne près de Landeron et pour s'en échapper de nouveau près de Bienne. Cette rivière, ainsi que le lac de Bienne, nourrit une grande quantité de bon poisson; il n'est plus sillonné par les bateaux à vapeur autant qu'il l'était autrefois, car les chemins de fer font une trop forte concurrence.

Disons maintenant quelque chose des deux îles du lac de Bienne. L'une est très-petite et presque insignifiante; l'autre quoique peu importante est intéressante par sa nature, par son histoire et les découvertes qu'on y a faites. Elle est connue sous les deux noms de St. Pierre ou de La Mothe; on lui donne cependant plus volontiers le premier nom. Située en face du village de Gleresse, sur la rive du lac, elle est formée d'un puissant banc de roche et de sable du Jura, s'élevant à sa plus grande hauteur à 121 pieds au-dessus du niveau du lac, avec 2000 pas de longueur sur 800 de largeur. Au sud le terrain s'abaisse et est recouvert de champs et de prairies fertiles. Au nord elle est montueuse et ombragée d'une forêt de chênes; son rivage agreste semble, quand le lac est orageux, prendre plaisir à voir les vagues furieuses venir se briser contre ses rochers. La légende raconte que le Diable, vêtu d'habits verts, apparaissait souvent sur ce petit plateau. A l'orient nous apercevons des vignobles, et des vues pittoresques se présentent à nous de tout côté. Il est probable que l'île de St. Pierre, ainsi que d'autres îles situées dans des lacs et des fleuves, fut dès les temps les plus reculés considérée comme un lieu sacré. C'est ainsi que sous le règne de la bonne reine Berthe on y construisit la chapelle de St. Pierre, qui fut plus tard transformée en chapitre. Les nombreux restes d'antiquités celtiques et romaines qu'on y a découvertes, montrent qu'elle est habitée depuis très-longtemps. On y voit encore les vestiges d'une maison construite sur pilotis, à laquelle appartient une barque sombrée, qu'on appelle bateau des païens. Après avoir été en possession du chapitre de Munster, du couvent de Clugay,

et des chanoines de Berne, cette île devint la propriété de l'hôpital des bourgeois de Berne après la Réformation, auquel elle a été conservée jusqu'à nos jours.

En 1765 Jean Jacques Rousseau trouva dans l'île de St. Pierre un asile bienveillant dans la demeure d'un fermier. Persécuté par les Magistrats de Genève pour ses „Lettres de la montagne“, il dut quitter sa patrie et se plaça sous la protection, tout aussi „rigoureuse“ des Magistrats de Berne qui le forcèrent à s'expatrier en Angleterre. Les „Rêveries“ de ce philosophe nous dépeignent d'une manière bien émouvante, les jours heureux qu'il a vécu dans cette île agréable. On montre encore sa chambre qui a été conservée, autant que possible, jusqu'à maintenant. Au temps des vendanges on célèbre sur l'île, depuis plus d'un siècle, une fête à laquelle une foule d'habitants des contrées circonvoisines viennent prendre part. En été et en automne, cette île est visitée par beaucoup d'étrangers que leurs voyages conduisent et que les souvenirs historiques attirent. La seconde de ces îles, beaucoup plus petite que la précédente, l'île des Lapins, n'est qu'un récif de grès inhospitalier où l'on a également découvert des antiquités en assez grand nombre.

Près de la rive septentrionale du lac, à côté de la route, il a été construit depuis une dizaine d'années une voie ferrée qui conduit de Bienna à Iverdon et que nous longerons plus tard. Après avoir jeté un coup d'œil sur les belles vignes, sur les riches vergers des environs de Vingeln et sur l'église de ce village, située sur une hauteur d'où l'on jouit d'une vue pittoresque, nous nous dirigeons vers le long village de Twann près duquel la petite rivière du Twann roule paisiblement ses eaux mais qui ne manque jamais de se transformer, en un torrent impétueuse après un fort orage et de longues averses. Elle sort en bouillonnant d'une roche percée et forme une cascade magnifique. On remarque sur le versant de la montagne une remarquable grotte du fond de laquelle on découvre un étonnant point de vue sur le clair miroir du lac, et puis au-delà, sur une nature variée s'étendant jusqu'à la chaîne des Alpes. La légende raconte qu'elle était, il y a deux mille ans le lieu sacré des prêtres celtiques. Au haut de la montagne on aperçoit encore les ruines de l'ancien bourg de Twann, sis sur un joli petit plateau et sur la saillie duquel se trouve le petit village de Gaicht avec un vieux château démantelé dont les habitants des environs aiment à raconter beaucoup de choses curieuses. Une fois, ainsi le raconte la vigneronne, une jeune et jolie fille étant allée dans la prairie, couper de l'herbe pour ses chèvres, rencontra un étranger, de haute stature et agréable à voir, et en

fit la connaissance. Après cette première entrevue il lui rendit de fréquentes visites, et ne tarda pas à lui faire part du violent amour qu'il ressentait pour elle. La jeune fille se laissa duper par le riche extérieur de cet homme et lui promit un rendez-vous près des ruines du bourg. A peine était-il minuit qu'elle s'enfuit secrètement de la maison, se rendit au lieu fixé où elle trouva l'étranger qui l'attendait. Celui-ci conduisit la jeune fille près d'un rocher qui s'ouvrit tout-à-coup, et ils se trouvèrent enfermés dans une grotte spacieuse, à demi-illuminée, et dans laquelle se trouvaient cinq sérieux vieillards, assis autour d'une table.

L'un d'eux prit un grand livre placé sur la table, l'ouvrit tandis que l'étranger présentait à sa fiancée un poinçon d'acier, avec lequel elle devait se servir pour écrire son nom dans le livre. La jeune fille, à qui la conduite de cet étranger avait déjà paru mystérieuse, s'écria dans son effroi. „Non! non! Que le seigneur me délivre;“ et elle jeta loin d'elle le poinçon qu'elle tenait déjà. Au même instant les spectres se dissipèrent au milieu d'un bruit épouvantable; quant à la jeune fille, elle se trouva dans les ruines du château, d'où elle se hâta de regagner la maison en frémissant de terreur, mais cependant réjouie de sa miraculeuse délivrance, et heureuse d'avoir pu échapper aux griffes du malin esprit. On ne revit plus jamais cet amant étranger.

A peine avons-nous quitté le village de Twann que nous touchons à celui de Gleresse que traverse une route étroite. Entouré de belles vignes et de riantes villas, ce village possède également une belle vue. Il est situé sur une élévation de 400 pieds au-dessus du lac et est assez rapproché de l'île St. Pierre. L'église occupe la partie la plus élevée et de là, la vue s'étend sur un vaste panorama. Cette église, qui est très-ancienne, était avant la Réformation un lieu de pèlerinage bien fréquenté. En quelques instants nous arrivons à l'extrémité du lac et des frontières des cantons de Berne et de Neuchâtel. C'est là que se trouve la belle et intéressante petite ville de Neuveville assise au milieu d'une magnifique contrée, très-riche en fruits et en vignobles qu'on cultivait déjà dans les temps les plus reculés. On y voit les ruines d'un bourg. Près du „Château de la montagne“ (Schlossberg) le terrain passablement ondulé, est recouvert de fertiles vignobles, d'où l'on découvre de grandes et superbes vues du lac et de ses environs. Non loin de là le Beonbach forme une cascade qui n'est rien moins qu'imposante. Neuveville, ainsi que les lieux circonvoisins, possède un grand nombre d'Instituts, de Pensions où les Allemands et les Suisses envoient, soit au mois ou à l'année, leurs enfants pour apprendre la langue française.

De Neuveville une grande et belle route conduit du côté du midi à Landeron et à Iverdon; mais ne la suivant pas à présent, nous nous laissons emporter par un joli bateau, fendant gracieusement les ondes du lac de Biemme, pour arriver à la petite ville d'Erlach. Que cet endroit fut déjà habité à l'époque romaine, est une chose qui ne peut être attestée; cependant on a lieu de le croire. Le château d'Erlach appartenait primitivement aux comtes de Neuchâtel; il devint plus tard le siège des châtelains d'Erlach dont les noms occupent une place importante dans l'histoire de Berne. De Rodolphe d'Erlach dont on a érigé la statue sur la cathédrale de Berne, jusqu'à la fin du 18^{ème} siècle, les Erlach furent employés au service de cette république ambitieuse, soit comme militaires, soit comme hommes d'état; cette ancienne famille qui prospère toujours, habite maintenant Spiez, sur les bords du lac de Thun. Non loin d'Erlach, près de l'embouchure de la Thièle, on voit l'abbaye des Bénédictins de St. Jean, autrefois un chapitre très-riche, fondé en 1090, par Ulrich I. comte de Neuchâtel. Ses vastes bâtiments, son église et ses dépendances sont entourés de grands et beaux arbres dont l'ensemble forme un tableau pittoresque. Plus remarquables et plus intéressants encore sont les restes d'antiquités qu'on a découverts sur le sommet de la verte colline du Jolimont, située au sud de la ville et s'élevant à 500 pieds au-dessus du niveau du lac. Bien que cette colline ne soit pas plus élevée, on y découvre néanmoins un des plus beaux panoramas de la Suisse, d'où l'œil domine, non seulement le Jura, les lacs de Biemme, de Morat et de Neuchâtel entourés de leurs riches ornements, mais aussi une grande partie des cantons de Berne et de Fribourg, jusqu'au massif du Titlis dans l'Unterwald et la chaîne des Alpes jusqu'au Montblanc. Le lieu le plus voisin que l'on atteint, sur la route de Biemme, est le joli hameau de Lucherz, sur une petite élévation; peu après nous touchons au village de Teuffelen; Gerolfingern, Sutz se trouvent également sur notre passage. Enfin après quelques heures de marche nous arrivons à l'ancienne petite ville de Nidau, construite sur les bords de la Thièle. Elle était la résidence du glorieux et puissant comte de Nidau qui mourut à la fin du 14^{ème} siècle. Cette contrée était assez peuplée du temps des Romains quoique les antiquités n'y soient pas nombreuses.

Sur une île, en dehors de la ville, s'élève un château qui a dû avoir autrefois une très-grande importance; car le bâtiment principal bien construit et dominé par une immense tour, était de plus entouré d'une haute et solide muraille garnie de fortes tourelles. Un chemin agréable et bien

construit qui passe sur la Thièle et par Suze, conduit en peu de temps à Bienne.

A peu de distance et à l'ouest du lac de Bienne, circule, comme celle des bords du lac qui se dirige du sud-ouest au nord-est, une autre route assez fréquentée: c'est celle de Neuchâtel à Aarberg et à Soleure avec ses embranchements sur Bienne et sur Berne. Après avoir, au sud du Jolimont, passé la Thièle et être entrée dans le canton, elle touche à Campelen et à Anet qui, sur la hauteur où il s'élève, ressemble à une île sortant de la mer et dans le voisinage duquel on peut déjà, de la route assez élevée, jeter un coup d'œil d'ensemble sur le grand „Moos“ ou „Moos d'Aarberg.“ Sur une longueur de près d'une lieue et une largeur de plus de six mille pieds, du pont de la Thièle à la partie supérieure du lac de Bienne jusque vers Walperswyl, s'étend ce „Moos“ qui consiste en un terrain marécageux que viennent recouvrir les hautes eaux. Ce terrain, entouré de vignobles, de prairies, de jolies propriétés et de villages, est peu fertile; bien plus il est insalubre et ne peut être transformé en belles et bonnes terres que par une réglementation radicale et bien organisée des eaux du Jura. Après avoir traversé Treiten, où l'évêque de Lausanne fut tué, en 850, par un noble seigneur, et l'antique Siselen au fertile territoire, nous arrivons à l'intéressante petite ville d'Aarberg, bâtie sur un rocher de grès que baigne l'Aar de tous côtés. Ce rocher n'ayant que peu de superficie, la ville ne possède qu'une seule large rue; on y voit néanmoins un château ayant appartenu à la famille depuis longtemps éteinte des comtes d'Aarberg. La ville, importante au point de vue militaire, l'a été également pendant longtemps au point de vue commercial, car c'est là que se réunissaient les routes de Berne, de Berthoud, de Soleure, de Bienne, de Neuchâtel, d'Iverdon, de Lausanne et de Fribourg. Mais le chemin de fer est venu changer complètement cet état de choses: Aarberg ne possédant pas de station, est par là même privé de presque toute communication.

Après avoir fait observer que la route qui, passant par Rallnach, conduit d'Aarberg à Morat et, plus au sud, à Fribourg et à Lausanne atteint bientôt la frontière, et que la route de Bienne n'offre rien d'intéressant qu'une belle vue dont on peut jouir près de Belmont, nous nous dirigeons de nouveau vers la capitale du canton. Après avoir passé Seedorf et le petit lac de Lobsingen avec ses îles, nous arrivons à Tienisberg (Saint Verenenberg), vieux monastère de l'ordre de Cîteaux, fondé dès le 12^e siècle dans le voisinage duquel une petite colline nous offre une vue superbe sur les plaines, la chaîne du Jura jusqu'au val Travers,

les lacs de Neuchâtel et de Morat et les hautes Alpes. De ce point à Berne nous avons encore deux lieues de route qui ne nous laissent guère plus à espérer que deux lieues ordinaires sur une route poudreuse.

Les routes de Bienne à Soleure et d'Aarberg sont peu remarquables dans leur parcours du canton de Berne. Les terres sont toutefois pour la plus grande partie bien cultivées: çà et là se présente quelque localité à laquelle se rattachent des souvenirs historiques. La chaussée qui (au nord) se dirige vers Soleure, et ses embranchements vers le nord-est sont déjà plus remarquables. Cette chaussée, belle et bien entretenue, passe au sortir de Berne par la „Enge-Halbinsel“ sur le joli pont de Tiefenmatt, et laisse de côté le „Grauholz“ dans lequel la Landsturm du canton, le 5. mars 1798, combattit contre les Français envahisseurs commandés par Schauenburg. Le général d'Erlach et les siens firent noblement leur devoir: mais étant trop peu nombreux, mal équipés et encore plus mal exercés ils furent bientôt battus et dispersés. Près de la route se trouvent les tombes des victimes de ce combat.

A peu de distance du village de „Im Sand“ et à l'ouest on rencontre le petit lac de Masseedorf avec ses intéressantes constructions lacustres et l'école normale de Münchenbuchsee et Hofwyl, autrefois si connue à cause de l'institution ou Académie d'agriculture, avec séminaire et école gratuite, qu'y avait fondée M. Emanuel de Fellenberg. L'influence qu'a exercée cette institution sur l'agriculture des environs se laisse encore maintenant clairement reconnaître, car tout autour d'elle le sol est devenu fertile et sa culture n'a laissé que peu de traces des marécages qui formaient le sol. De là nous arrivons par Uertenen et Jegisdorf à Fraubrunnen, ancien village auquel un couvent de femmes, élevé près d'une source dédiée à la Vierge, a donné son nom. Sa chronique parle de deux combats sanglants comme ayant eu lieu sur son territoire. En 1375, les hordes sauvages des Gugler, sous les ordres d'Ingelram de Coucy, pénétrèrent jusque là et s'emparèrent du monastère qu'ils dévastèrent horriblement jusqu'à ce qu'ils fussent surpris et chassés par les Bernois. Huit cents Gugler succombèrent dans cette rencontre et le monastère fut réduit en cendres. Au même endroit, le 5. mars 1798, des soldats de la Landsturm de Berne auxquels des femmes et des enfants s'étaient mêlés luttèrent aussi courageusement que malheureusement contre les Français. Le village que l'on rencontre ensuite, Bätterkinden, est déjà à proximité de la frontière du canton de Soleure et de la grande Emme, dont la route suit la rive occidentale.

Non loin de la route qui s'éloigne de Berne dans la direction du nord, est placée la tête du chemin de fer de Berne à Olten et à Aarau.



H. Reichert del.

C. M. Kurz sculp.

BURGDORF.

(Bern)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

Au sortir de la ville, la ligne passe l'Aar sur un pont construit en treillis de fer qui, jeté sur douze piles de pierre, s'élève de 135 pieds au-dessus du niveau moyen des eaux de la rivière et a sur une longueur de 560 pieds une largeur de 17. Elle circule ensuite dans le voisinage de la rivière le long de constructions neuves, atteint bientôt la station de Zollikofen et après avoir touché en passant le „Grauholz,“ celle de Schönbühl d'où l'on peut se rendre en peu de temps à Hofwyl. Près de la station de Hindelbank s'élève, sur une petite colline, le château d'Erlach de Hindelbank dont nous avons déjà mentionné souvent le nom. Un des membres de cette famille, le bourgmestre d'Erlach, mort en 1740, possède dans l'église ornée de vitraux peints, un mausolée qui le cède toutefois de beaucoup en beauté au tombeau représentant la Résurrection, si spirituellement exécutée par le sculpteur Auguste Nahl, de Cassel, pour la femme du ministre Langhaus. A une distance d'une lieue et demie, dans la vallée de l'Emme, sur le parcours de la route et du chemin de fer, on rencontre l'antique petite ville de Burgdorf, qui a une population d'environ 4300 âmes et que les Français appellent Berthoud.

Le grand et fort château qui s'élève sur une colline rocheuse aurait été, d'après la tradition, construit dès le septième siècle: il est du moins certainement très-vieux et a appartenu dans les temps historiques, d'abord aux ducs de Zähringen, puis aux comtes de Kybourg qui l'acquirent des premiers. Un traité conclu plus tard, en 1384, l'attribua à la ville de Berne qui, unie aux confédérés, avait déclaré la guerre aux comtes de Kybourg et par suite assiégé leur place la plus solide, la ville et le château de Berthoud. Pendant les longues années qui suivirent, il fut la résidence du bailli des environs; puis, en 1798, il fut concédé à Pestalozzi, l'un des créateurs de nos écoles actuelles, qui y établit jusqu'en 1861 sa maison d'éducation transférée depuis à Münchenbuchsee et à Yverdon. La vaste église au clocher élevé, dont le poète populaire Kuhn fut longtemps pasteur, occupe une seconde colline vis-à-vis du château.

Berthoud qui, au moyen-âge, n'était ni sans importance ni sans influence, est encore, par son industrie fromagère, ses toiles et par quelques fabriques, l'une des villes les plus importantes du canton. La rue qui monte en serpentant de la ville basse à la ville haute et l'architecture des maisons devant lesquelles s'étendent des berceaux comme à Berne, sont les choses qui présentent quelque intérêt. Vu de loin, Berthoud, avec le château et l'église qui le dominant, offre l'image très-attractive d'une vieille ville forte: on a également du château et du clocher des points de vue agréables

sur les environs, sur la vallée de l'Emme et sur quelques-uns des plus hauts sommets des Alpes qui dominent les contreforts de leur tête neigeuse.

A Berthoud passe encore la route de Soleure à Lucerne qui, jusqu'à Langnau, court parallèlement à la vallée de l'Emme. Nous n'avons à remarquer au-dessus de Berthoud qu'Utzenstorf, patrie de l'écrivain rendu un jour célèbre par ses „Emmenthaler Geschichten“ Jérémie Gotthelf, et, au-dessous, la place où fut l'important château de Brandis, que les paysans soulevés incendièrent et détruisirent au commencement du mouvement révolutionnaire de 1798, et le village de Lützelflüh, résidence de Gotthelf, dont les eaux furieuses de la grosse Emme inondent presque chaque année et souvent dévastent horriblement les environs ainsi que le territoire des villages d'Hasli et d'Oberried. Ça et là se montre dans la vallée quelque château en ruines qui reporte aux temps des rudes chevaliers; près de Ruderswyl se trouve la petite commune de Klapperplatz, où, dans la guerre des paysans de 1653, Nicolas Neuenburger, leur chef puissant, ainsi que les autres têtes de l'insurrection, ont soi-disant tenu leurs assemblées.

Après avoir quitté Berthoud et dépassé le joli village à riante perspective de Sommerhausbad, la route touche à celui de Wynigen, sis dans la vallée enclose de collines boisées de l'Oeschbach, et autrefois petite ville. On y voyait encore au siècle dernier de vieilles murailles et on y rencontrait assez fréquemment des antiquités romaines provenant sans doute d'une station militaire. Près de là le chemin de fer, qui vient de passer l'Emme, traverse un tunnel considérable. Les localités qui se présentent ensuite n'offrent que peu d'intérêt: Riedwyl apparaît au milieu d'une jolie petite vallée entourée de collines aux pentes boisées; Thöringen s'étend à la base de pentes riantes et Bleienbach a une apparence assez imposante depuis qu'il a été reconstruit après avoir été presque entièrement détruit en 1826 par un effrayant incendie. Le château de Thunstetten, autrefois commende importante des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean, devenue ensuite propriété de la famille d'Erlach qui l'a entouré de belles promenades, a une certaine valeur historique. A l'ouest de ce château, sur la route qui, par Kilchberg, joint Berne à Zofingen et à Aarau, et sur le chemin de fer, se rencontre Herzogenbuchsee, village important bien bâti, placé dans une situation favorable et rappelant de nombreux souvenirs historiques. Les beaux pavés en mosaïque qui ont été découverts dans le cimetière et qui n'existent malheureusement plus qu'en partie, reportent à l'époque romaine; la crypte des martyrs Zurichois

Félix et Régèle, au temps des apôtres; le nom même du village, aux ducs de Zähringen qui acquièrent le pays en 1077; les misérables restes du château et les récits du prieuré, au moyen-âge; enfin les lieux où le chef bernois d'Erlach défit complètement en 1653, malgré leur opiniâtre résistance, les bandes des paysans révoltés, à la révolte même de ces derniers. C'est encore à Herzogenbuchsee que se détache du chemin de fer l'embranchement qui vers l'ouest se dirige sur Soleure et Bienne.

La localité un peu importante que nous atteignons ensuite, soit en suivant la route, soit en prenant le chemin de fer, est l'ancien Langenthal que des chartes de 861 mentionnent déjà et qui portait le nom très-certainement celtique d'origine et depuis corrompu de Langatun. Il est hors de doute que des Celtes s'étaient, à l'origine, établis dans le pays, et que leur village a pu se transformer en une localité celtique-romaine dont les Germains envahisseurs ont pris plus tard possession. La situation favorable à l'entrée d'une vallée étagée conduisant dans l'Emmenthal et au point de rencontre des routes de Berne, d'Aarau, de Lucerne et de Bâle, autant que l'activité de ses habitants, la rendirent bientôt prospère: elle devint un marché d'un certain ordre dont le commerce de toiles et de fromages a une importance qu'atteignent les marchés aux chevaux et aux bestiaux qui s'y tiennent. Des environs agréables invitent à faire des excursions: ce sont la vallée de Langen et les bains de Gutenberger; c'est Aarburg à la belle situation où l'on peut se rendre en peu de temps par le chemin de fer.

Près de Langenthal se termine le canton de Berne; à l'ouest se trouve la frontière de celui de Soleure, au nord celle de celui d'Argovie dont le territoire que nous venons de traverser formait autrefois la partie supérieure; à l'est enfin celle du canton de Lucerne que nous avons déjà visité et décrit. Il se trouve bien encore çà et là, il est vrai, dans quelques parties isolées et éloignées des voies de communication du canton de Berne, le plus grand de la Suisse, plus d'un vallon agréable, plus d'une montagne ou d'une colline à vue étendue, plus d'un lieu habité, ancien ou nouveau, offrant importance ou intérêt, que le voyageur pourrait encore visiter: mais ils sont à l'écart des grandes et bonnes routes que presque tous les voyageurs parcourent et nous nous sommes déjà arrêtés plus longtemps dans notre cher canton de Berne que dans toute autre partie de la Suisse. Quittons-le donc, ce vieux et fier Berne, cette Sparte de la Suisse, le premier de ces cantons qui, à côté de l'élément germanique, renferment déjà en eux l'élément français et tournons-

nous vers des environs inconnus, vers de nouveaux tableaux, vers un canton purement français, moins grand et moins intéressant que celui que nous venons de parcourir, mais non moins original et non moins remarquable sous beaucoup de rapports. Passons enfin les frontières près desquelles nous venons de circuler et vers lesquelles nous conduisent des voies de communication de tout genre, et entrons dans le petit canton de Neuchâtel, sis au milieu des montagnes du Jura, ce canton qui a été longtemps pour la Suisse un enfant qui ne lui causait que chagrins et soucis et qu'elle ne peut entièrement regarder comme sien que depuis une époque toute récente.



Le Canton de Neuchâtel.

Entre le lac de Neuchâtel et cette partie de la France qui forme le département du Doubs, s'étend, au sud des „Freybergen“ bernois et du val Saint-Imier, dans les montagnes du Jura, un petit pays que les Allemands appellent Neuenbourg et les Français Neuchâtel. Long d'environ six lieues et large de trois, il est, comme les territoires qui l'avoisinent au nord et au sud, traversé par des chaînes de montagnes régulières qui courent parallèlement du sud-ouest au nord-est. On n'y trouve point de montagnes s'élevant jusqu'au ciel, comme dans l'Oberland bernois: rarement les sommets du Jura atteignent 5000 pieds de hauteur et les versants n'ont aucune ressemblance avec ceux des Alpes; entre deux chaînes couvertes de bois et de pâturages et qui, laissant rarement percer la roche, sont souvent couvertes de cailloux à arêtes aiguës, s'étend habituellement une étroite vallée que n'arrose même pas toujours un ruisseau au cours régulier mais qui contient un marais ou un marécage. La bande de terrain, étroite et riante qui borde le lac de Neuchâtel et que le soleil caresse et fructifie, exceptée, tout le territoire du canton est rude, escarpé et peu fertile; la végétation y a une apparence mesquine, presque septentrionale, et si la culture des céréales est en pratique, elle ne produit guère que le tiers de la quantité réclamée par la consommation. On ne saurait dire en conséquence que le canton de Neuchâtel est favorisé de la nature et l'on pourrait tout aussi peu prétendre qu'il possède

des beautés romantiques: toutefois on y trouve beaucoup de bon, et sa population, loin d'être stationnaire comme celle de la „bienheureuse France,“ s'accroît par les naissances et l'immigration avec une grande rapidité.

Nous ignorons ce qu'a été Neuchâtel dans les temps celtiques et romains: ce que nous savons cependant sûrement, c'est que les bords du lac furent habités, après l'époque des établissements lacustres dont là aussi se trouvent de nombreuses traces, par une population celtique-romaine et que d'élégantes villas appartenant à des Romains riches ou aisés se miraient dans ses eaux. Plus tard, dans les commencements du moyen-âge, la contrée fit partie d'abord du royaume d'Arles, puis de celui de Bourgogne. Le duc Rodolphe la céda en 1288 à l'empire d'Allemagne dont il dépendit longtemps. Elle passa bientôt comme fief entre les mains de Jean de Châlons, seigneur d'Arlay, qui la recéda en arrière-fief au comte Rodolphe. Lorsque le dernier comte de Neuchâtel maria sa fille et héritière, son comté devint la propriété des comtes de Nidau et passa des mains de ceux-ci en celles des comtes de Fribourg, après l'extinction de la famille desquels, leur parent, le comte Rodolphe de Hochberg, en devint possesseur en dépit des prétentions que fit valoir le prince de Châlons-Orange, comme seigneur féodal.

Le petit pays avait su acquérir de bonne heure certaines, voire même assez importantes, libertés: pour se les assurer il entra en rapports avec les Confédérés suisses, d'abord avec Soleure (1369), puis avec Berne (1406) et enfin avec Lucerne (1501). Ces rapports avec la Suisse devaient bientôt devenir plus intimes. Lorsque, en 1504, Louis d'Orléans, duc de Longueville, épousa Jeanne de Châlons, il reçut en dot le comté de Neuchâtel mais le perdit dès 1512, les Confédérés contre lesquels il avait combattu à Milan en ayant pris possession sous toute réserve des droits des habitants. L'intervention toute puissante de la France les amena toutefois à le rendre en 1529 à la duchesse de Longueville devenue veuve, mais les droits et les libertés des citoyens ainsi que les traités avec la Confédération durent être confirmés, et la princesse, qui était catholique ardente, s'obligea à ne mettre aucun obstacle à la Réforme et à ne l'attaquer d'aucune façon. Dans le cas où des dissensions se produisaient entre elle et ses sujets, les seigneurs de Berne, qui acquéraient par là presque les droits seigneuriaux, avaient en vertu des traités le devoir d'y mettre fin.

Neuchâtel n'appartenait pourtant pas aux treize anciens cantons de la Suisse, mais il était comme Saint-Gall, les Grisons, Mulhouse et Bienne du nombre des alliés qui assistaient habituellement aux séances des conseils. C'est surtout à cette situation particulière qu'il doit de n'avoir jamais été incorporé à la

France, quoique ses princes fussent sujets-nés des rois de ce pays; ne fallait-il pas ménager les chers Confédérés dont on avait si souvent besoin? Quand, à la paix de Westphalie, on agita la question de l'indépendance de la Confédération vis-à-vis de l'empire d'Allemagne, Henri de Longueville, qui tenait surtout à son titre de prince de Neuchâtel, réclama cette indépendance. Son fils fut le dernier représentant mâle de sa race: sa sœur, la duchesse veuve Marie de Nemours, dont Berne soutint avec énergie et succès les prétentions, lui succéda. Mais elle mourut elle-même sans héritiers en 1707, et il ne se présenta pas à sa succession moins de quinze prétendants parmi lesquels figurait le canton d'Uri.

Chacun comprit qu'il appartenait surtout à Berne de trancher la question, mais celle-ci en laissa en apparence le soin „aux trois ordres de la principauté de Neuchâtel“ qui étaient dans sa main et qui, représentés par quatre nobles, quatre châtelains et quatre conseillers de la ville de Neuchâtel, étaient accessibles, d'après les on-dit, non seulement aux bons conseils de leur puissant Confédéré bernois, mais encore aux preuves sonnantes de son amitié et à ses diplômes d'or. Quoiqu'une partie de la population eût désiré l'entrée du pays dans la Confédération, le roi de Prusse, l'un des prétendants, auquel dès 1694, Guillaume III. d'Angleterre, en sa qualité d'héritier de la maison de Châlons, avait transféré ses droits féodaux, l'emporta sur ses concurrents par suite de l'énergie et de l'activité de son ambassadeur. C'est ainsi que, le 3 novembre 1707, Neuchâtel en arriva à une union personnelle avec la monarchie prussienne. union dans laquelle il resta un siècle tout entier. Avant de recevoir l'hommage de ses nouveaux sujets, le prince dut naturellement reconnaître expressément la constitution ainsi que les droits, libertés et coutumes du pays et spécialement s'engager à ne jamais vendre, mettre en gage ni diviser sa principauté et à ne jamais troubler son étroite et indissoluble union avec la Confédération suisse.

Quoique les rois de Prusse cherchassent peu en somme à exercer de l'influence sur les affaires de Neuchâtel, les plaintes et les malentendus arrivèrent bientôt. La noblesse, favorisée par le prince et soutenue par le clergé, commanda dans le pays presque sans contrôle; les franchises du peuple furent chaque jour restreintes et les nombreuses exactions financières amenèrent sous Frédéric-le-Grand une révolte ouverte qui nécessita en 1768 l'intervention des cantons de Berne et de Soleure et l'occupation armée du pays. L'insurrection fut, il est vrai, rapidement et sévèrement réprimée, mais, pressé par la nécessité, Frédéric céda pourtant sur beaucoup de points et, en fin de compte, il abolit ou adoucit plus d'une or-

donnance regardée par le peuple comme nuisible ou trop lourde. Toutefois l'influence prépondérante d'une aristocratie ambitieuse se maintint et ne permit pas à des rapports amicaux et satisfaisant tous les intérêts de s'établir. Lorsque la Révolution française éclata, que la noblesse et le clergé de nouveau unis prirent parti contre elle et que les émigrés accoururent en grand nombre dans la Principauté, le peuple, qui haïssait ses oppresseurs, devint par contre sympathique à la République, et çà et là on put entendre chanter les refrains patriotiques français. Néanmoins, et bien que la lecture des feuilles publiques et la fondation d'associations politiques eussent été interdites, le repos ne fut pas troublé et ce fut sans le moindre incident que le gouvernement du pays passa en 1797 des mains de Frédéric Guillaume II. de Prusse à celles de Frédéric Guillaume III. Ce prince conserva la Principauté jusqu'en 1806, époque à laquelle, contrairement au serment fait à son acquisition, il la céda à Napoléon I. en échange de l'abandon à lui fait du Hanovre. Napoléon lui-même ne la conserva pas, mais en fit présent au maréchal Berthier qui prit alors le titre de prince de Neuchâtel.

Berthier, qui n'estimait sa principauté qu'en tant qu'elle lui fournissait de l'argent et des soldats, laissa tranquillement subsister la constitution du pays et aucun changement d'importance n'avait été fait lorsqu'au commencement de 1814, après la chute de Napoléon et l'entrée des alliés en Suisse, l'aristocratie de Neuchâtel proclama de nouveau comme prince le roi de Prusse, Frédéric Guillaume III. et le congrès de Vienne reconnut et approuva cette nouvelle prise de possession. En même temps Neuchâtel devint un canton indépendant qui, en cette qualité, devait toujours faire partie de la libre Suisse. La Confédération approuva, il est vrai, cette étrange organisation, mais elle prévint les désaccords qui résulteraient de la double situation de Neuchâtel, membre d'une république et possession d'un prince souverain et posa comme condition expresse de son consentement, qu'elle n'aurait de rapports qu'avec le gouvernement du nouveau canton et non avec son prince, et que ce canton serait astreint à remplir de lui-même toutes les obligations que la Confédération pourrait lui imposer. Le roi de Prusse accepta ces conditions, mais la principauté fut de fait administrée à Berlin par l'intermédiaire du gouverneur et de la noblesse et il se produisit peu-à-peu un état de choses si déplorable, qu'après la révolution de 1830 en France, on en vint à des mouvements révolutionnaires et enfin à une tentative ouverte d'insurrection qui fut réprimée avec l'aide des forces fédérales. La tranquillité la plus complète régna alors dans le pays: mais les autorités réactionnaires du

canton, en possession d'un pouvoir absolu, s'allièrent dans un but commun avec les réactionnaires et les partisans des Jésuites dans les autres cantons et par suite, en 1832, Neuchâtel entra dans le premier Sonderbund, depuis dissous par le conseil fédéral, puis, sans toutefois faire partie du second que formèrent en 1847 les sept cantons catholiques, s'efforça de lui être utile, et lorsque la majorité des cantons eut décidé l'exécution contre lui, refusa tout net d'y mettre la main.

Au commencement de 1848, tout le monde comprenait en Suisse que l'état de choses à Neuchâtel était intenable, et personne ne s'étonna de ce que, à la nouvelle de la révolution arrivée à Paris en février, une grande agitation se produisit, et que dès le 28 du même mois, un comité composé „de patriotes“ pût se former sans aucune opposition et réclamer énergiquement, ce qu'il obtint quelques jours après, le renvoi du gouvernement réactionnaire et anti-populaire. Un gouvernement provisoire, qui se forma aussitôt à sa place, convoqua à la demande générale une assemblée constituante par laquelle il fit adopter une nouvelle constitution dans laquelle Neuchâtel était qualifié de république démocratique. La Confédération ne fit rien pour mettre obstacle à ce fait, non plus qu'à la rupture de l'union personnelle avec la Prusse; la nouvelle constitution suisse chercha même à rendre impossible le rétablissement dans le canton de la domination princière dont les désavantages étaient devenues peu-à-peu évidents pour tout le monde. La Prusse, aussi bien que l'aristocratie devenue subitement impuissante, resta inactive; on attendait une occasion plus favorable et on se bornait à en hâter la venue. Quelques années après on crut le moment arrivé. Le 3. septembre 1856, le bruit se répandit tout-à-coup en Suisse que les royalistes de Neuchâtel, soutenus par quelques Prussiens, s'étaient soulevés la nuit précédente et, après avoir fait prisonniers les membres du gouvernement, s'étaient emparés du château. Mais on apprit presque en même temps que ce soulèvement avait échoué devant l'énergique et rapide intervention des républicains et que beaucoup de royalistes, dont on s'était emparé après une courte lutte, se trouvaient dans les prisons. Cette affaire n'en resta pas là: le gouvernement prussien annonça qu'il allait prendre des mesures militaires et lorsqu'en réponse le conseil d'Etat suisse mit sur pied, en décembre 1856, toute l'armée confédérée, une guerre sérieuse fut sur le point d'éclater. Ce ne fut qu'après des négociations qui durèrent pendant six mois, que l'intervention de la France amena un arrangement par lequel la Prusse renonça à ses droits de souveraineté sur Neuchâtel et le Valengin qui lui était uni, et reconnut le canton comme république indépendante. Depuis

lors, les royalistes ont perdu pied et ont émigré pour la plupart; si des luttes de parti se produisent encore, elles n'ont lieu qu'entre les deux classes de républicains, les Indépendants et les Radicaux (ces derniers habitent surtout Locle et La Chaux-de-Fonds).

Comme il a déjà été dit, le canton de Neuchâtel a une étendue d'un peu plus de quatorze lieues carrées, ou de 220,000 acres (Jucharte) de Suisse. Trente mille acres environ sont en terres arables ou en vignes, presque le double de ce chiffre est stérile. L'accroissement considérable (30000 âmes depuis 1837) de la population, qui s'élève actuellement à environ 95,000 individus, n'est qu'une preuve de l'activité industrielle qui caractérise le canton. Près des quatre dixièmes des habitants ne sont pas citoyens du canton mais sont venus s'y établir des autres cantons ou de l'étranger. La ville la plus importante est La Chaux-de-Fonds, située dans les hauteurs du Jura et peuplée de 17000 habitants, c'est-à-dire de 7000 âmes de plus que le chef-lieu Neuchâtel. Sur la même ligne que ce dernier, vient sous ce rapport la troisième ville du pays, Locle.

Il reste peu de chose à dire que nous ne sachions déjà sur le territoire de Neuchâtel. La bande de terrain qui borde le lac est seule fertile et bien cultivée, sinon belle et romantique; c'est là qu'on récolte les excellents vins si recherchés de Cortaillod, d'Auvernier, de Saint Blaise et autres. Dans les grandes vallées se cultivent les céréales; les plus petites vallées ainsi que les monts sont couverts de forêts et de bons pâturages. On exporte des fromages et du blé, comme dans tous les pays de montagnes. Les chaînes consistent en calcaire du Jura. On en tire de la pierre de taille, du minerai de fer, de l'asphalte et une petite quantité de charbon. En fait d'occupations industrielles, la fabrication de la dentelle et celle des toiles peintes surtout étaient autrefois très-florissantes, mais ont sensiblement baissé dans les dix dernières années, et il n'y a pas lieu de beaucoup parler de celle de l'absinthe, cette liqueur qu'on aime beaucoup en Suisse et en France où elle est regardée comme propre à fortifier l'estomac. En revanche, la fabrication des montres, à laquelle La Chaux-de-Fonds et Locle doivent, au mépris de leur situation sur de hautes montagnes, leur prospérité et leur richesse, est de la plus grande importance. Suivant la tradition, cette industrie aurait pris naissance dans le canton à la fin du 17^e siècle. En 1679 vint à La Chaux un Anglais dont la montre s'était arrêtée. Un jeune bijoutier, fils d'un paysan, vit cette montre, objet alors tout-à-fait inconnu et à lui et à ses compatriotes, en examina attentivement l'ingénieux mouvement, déclara pouvoir faire les réparations nécessaires et vint à bout de l'ouvrage en peu de temps.

Ce premier succès enthousiasma Daniel Jean Richard qui venait d'accomplir sa vingt-quatrième année; après avoir inventé et fabriqué lui-même péniblement et après de nombreux essais infructueux les outils nécessaires, il chercha à établir une montre, ce à quoi il réussit au bout de six mois. Alors il s'adonna à sa nouvelle industrie pour laquelle il dut bientôt se former des aides. Plus le travail était payé, plus les habitants voulurent s'y livrer. Locle, en 1741, fournissait de deux à trois cents montres par an; vers 1855, on fabriquait dans le Jura neuchâtelois, pendant le même espace de temps, environ 240,000 montres, coûtant, les moins chères, cinq francs et les plus chères, les plus petites et les plus artistiquement travaillées, jusqu'à 6000 francs pièce. Richard ne fut pas le seul mécanicien de talent que révéla cette branche de l'art industriel; beaucoup d'autres apparurent de temps en temps, par exemple les deux Droz, que rendirent autrefois célèbres leurs automates écrivant, dessinant et touchant du piano. A la fabrication des montres vint se joindre celle de tous les outils qu'elle nécessite ainsi que celle des boîtes destinées à les contenir et plus tard d'autres objets d'or et d'argent. Les bénéfices que ces travaux rapportaient, malgré leur division portée jusqu'aux plus petits détails, ou plutôt à cause de cette division même, furent longtemps très-considérables. Les ouvriers n'ayant toujours à construire que certaines parties des montres, les femmes et les plus âgés des enfants pouvaient travailler à côté des hommes et plus d'une famille se procurait par là, sans être obligée de s'enfermer dans une fabrique, un revenu qu'elle n'aurait pu avoir nulle part et qui la retenait à La Chaux-de-Fonds et à Locle, quelque défavorable que fût la situation de ces deux villes, quelque chers qu'y fussent les moyens d'existence et quelque longs qu'y fussent les hivers. Cette branche d'industrie a néanmoins souffert dans les derniers temps: une masse de concurrents se sont produits dans d'autres pays, en France par exemple; en Suisse même (à Bienne notamment) un grand nombre d'horlogers se sont fixés, et les demandes sont en outre insuffisantes pour le grand nombre de fabricants et d'ouvriers qui se sont voués peu-à-peu à l'industrie horlogère.

Au sujet du caractère des habitants du canton, on peut dire qu'il se distingue de celui de leurs voisins, les Vaudois et encore plus de celui des Fribourgeois, quoique ces populations descendent toutes d'une même race, celle des Burgundes. Le Neuchâtelois est vif et éveillé, passe pour déterminé, ferme de caractère, prévoyant et sérieux, et donne chaque jour des preuves suffisantes d'intelligence, d'imagination, d'habileté et d'application. Il est vrai que, s'il a un revenu satisfaisant et constant,

il est porté à vivre légèrement et aime le luxe, et que la maxime de beaucoup d'entre eux dans la prospérité paraît être que ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour. Mais en somme loin d'être dépensier, il est rangé, économe même; de plus on loue non sans raison son savoir, ses idées libres et indépendantes et son affabilité. Il n'aime pas les travaux bas comme ceux des manœuvres et des domestiques et les abandonne aux Allemands, employés au mois et à l'année, qu'on rencontre en grand nombre. Le citoyen peu aisé fait souvent élever ses filles, comme cela a lieu dans le pays de Vaud, pour devenir maîtresses d'école et gouvernantes; elles trouvent des places, de préférence à Vienne, dans l'Allemagne du Nord et en Russie. Leurs connaissances ne consistent guère, il est vrai, que dans le français et le piano, et elles manquent trop souvent des connaissances scientifiques proprement dites.

La seule grande masse d'eau du canton, sur les bords de laquelle se sont fondés et le chef-lieu et beaucoup d'autres petites localités, est le lac de Neuchâtel, autrefois *Lacus Eburodunensis*, de la vieille ville d'Eburodunum qu'on retrouve au sud dans la petite ville d'Yverdon. Les Français le nomment encore aujourd'hui lac d'Yverdon. Beaucoup plus considérable que les autres lacs situés au pied du Jura, ceux de Morat et de Bienne, il a bien cinq lieues et demi de long et, dans sa plus grande largeur, deux lieues suisses (une lieue et un tiers) de large; sa superficie est évaluée à quatre lieues carrées géographiques et demie et sa hauteur au-dessus du niveau de la mer à 1339 pieds (deux pieds de plus que le lac de Bienne et 180 de plus que le lac de Genève). La Thièle, semblable à un court canal, le joint au lac de Bienne; les cours d'eau qu'il reçoit sont la Broye, qui n'est que la décharge du lac de Morat, l'Orbe, la Reuss, le Seyon et le Nantna. Quoique cours d'eau et ruisseaux lui apportent continuellement leurs eaux en assez grande quantité, le lac, bien que très-lentement, diminue sans cesse d'étendue. Il a dû, dans les temps anti-historiques, réuni aux lacs de Morat et de Bienne, s'étendre bien au-delà du „Moos“ d'Aarberg et des territoires de Bienne et d'Yverdon et il y a quatre-vingts ans qu'il baignait encore les murs de cette dernière ville dont il est maintenant séparé par des terrains d'alluvion qui ont déjà plusieurs mille pieds de largeur. Il gèle rarement

entièrement, en cela semblable aux autres lacs de la Suisse; cela est arrivé pour la dernière fois en 1830, époque à laquelle les autres grands bassins d'eau des Alpes furent également couverts d'une glace épaisse et solide. Ses bords ne sont pas grandioses, pourtant à diverses places où s'avance le mont Chaumont, ils sont escarpés et rocheux. Au nord, ils consistent en calcaire du Jura, au midi, en grès poreux; ce n'est qu'au nord-est et au sud-ouest qu'ils sont plats et marécageux. Là aussi la culture est médiocre et uniforme, tandis que de beaux villages et de riches vignobles se montrent en grande quantité de l'autre côté du bassin qui s'étend du nord-est au sud-ouest dans l'axe de la chaîne de montagnes. La côte ouest a pour le peuple tant de valeur qu'il la nomme de préférence „la Côte“ et donne le même nom aux vins qui en proviennent. Elle est sillonnée, non loin du rivage, par le chemin de fer de Soleure à Yverdon, et on jouit sur elle de points de vue splendides sur les hautes montagnes telles que les Alpes de Berne, de Fribourg, du Valais et de la Savoie, dont les sommets neigeux se dessinent à l'est et au sud au-dessus de leurs contreforts. La navigation est assez active, mais non sans danger; la bise (vent du nord-est) souffle souvent avec une violence effrayante et soulève profondément les eaux écumantes, et le vent du sud-ouest (Ouberra) et celui du sud-est (Vent) sont souvent très-vifs tandis que le Toran (vent du nord) ne se fait remarquer que par son souffle glacé. La pêche n'est pas sans importance car elle fournit souvent en grande quantité de délicates Trieschen, de belles anguilles et de savoureuses murènes saumonées, les silures même d'une énorme grosseur (de 100 à 150 livres) ne sont pas rares.

En quittant à Neuveville le chemin de fer que nous avons pris à Bienne et qui suit la rive occidentale du lac de ce nom, nous atteignons en peu de temps la petite ville neuchâteloise de Landeron, sise à l'embouchure de la Thièle dans ce même lac. Elle ne possède, hormis sa nouvelle église qui date de 1832, rien de remarquable; mais en revanche elle rappelle maint souvenir historique. C'est là en effet que naquit Bellenot, fait chevalier à cause de la bravoure dont il fit preuve dans la lutte contre Charles-le-Téméraire. Près de là se trouvait le vieux Nugerol; on raconte enfin qu'à l'époque de la Réformation la commune se décida à une voix de majorité pour le maintien de l'ancienne croyance et cette voix était celle du vacher. Plus loin vers le sud-ouest, et sur le chemin de fer, on rencontre Cressier, Cornaux et enfin Saint-Blaise, sis sur le lac de Neuchâtel et où débouche la route qui, venant de Berne, conduit au chef-lieu du canton en passant par Aarberg. Le

village s'élève, au milieu de champs cultivés, de prairies et de vignobles qui fournissent un excellent vin blanc, sur le penchant d'un mont dont une vue étendue récompense l'ascension. Tout près, dans les bas-fonds d'une prairie, apparaît le petit lac de Lollat. Nous sommes éloignés ici de la ville de Neuchâtel d'une lieue de chemin que nous parcourons presque trop rapidement en l'espace de quelques minutes avec l'aide de la puissante locomotive.

A la base méridionale du Chasseral, cette montagne d'où l'on a une vue étendue, prend sa source le Seyon, torrent sauvage qui, après avoir traversé le val de Ruz, se jette dans le lac de Neuchâtel. En partie sur les alluvions qu'il a déposées peu-à-peu dans le courant des siècles, en partie sur les monticules qui bordent le rivage, s'élève la vieille ville de Neuchâtel qui, bien que favorisée par ses princes, était pourtant encore au 18^e siècle assez insignifiante, grandit à partir de cette époque en influence et en richesse par l'industrie de ses habitants et compte maintenant environ dix mille âmes. Quoique délicieusement située et jouissant d'une belle vue sur le lac et sur la chaîne des hautes montagnes à l'extrémité de laquelle on peut voir, par un beau temps, le Sentis et le Montblanc, la ville n'apparaît, vue du lac, ni grandiose ni imposante; l'énorme vieux château avec ses six tours qui la domine est la seule chose qui lui donne une certaine apparence. Ainsi que l'on peut s'y attendre par suite du caractère des Neuchâtelois, on voit régner dans la ville l'intelligence, la bonne éducation et l'affabilité, cette dernière chauscée encore par le bien-être des habitants, chez quelques-uns desquels il atteint une grande richesse. La ville, qui possède plusieurs établissements scientifiques, (école industrielle, bibliothèques, collections de différents genres et depuis peu une Académie) passe néanmoins pour ennuyeuse. Il se peut qu'il en soit ainsi pour l'étranger, qui ne pouvant se mettre rapidement en rapport avec les habitants, en vient à regretter l'animation de la vie de famille dans les autres villes de la Suisse et les arrangements qu'elle amène; mais pour celui qui y vit ou s'y établit pour un certain temps, elle offre plus de ressources que d'autres villes de même étendue et a même reçu et non sans raison, le nom „d'Athènes“ de la Suisse française. C'est sous le rapport des fondations créées dans un but d'intérêt général que la ville de Neuchâtel est vraiment grandiose; sous celui-là du moins elle est de beaucoup en avance, même sur de grandes villes, et ses établissements publics de bienfaisance possèdent souvent des millions. Quels legs aussi ne leur fait-ont pas chaque jour? David de Pury seul, qui mourut en 1786 à Lisbonne, âgé de près de quatre-vingts ans,

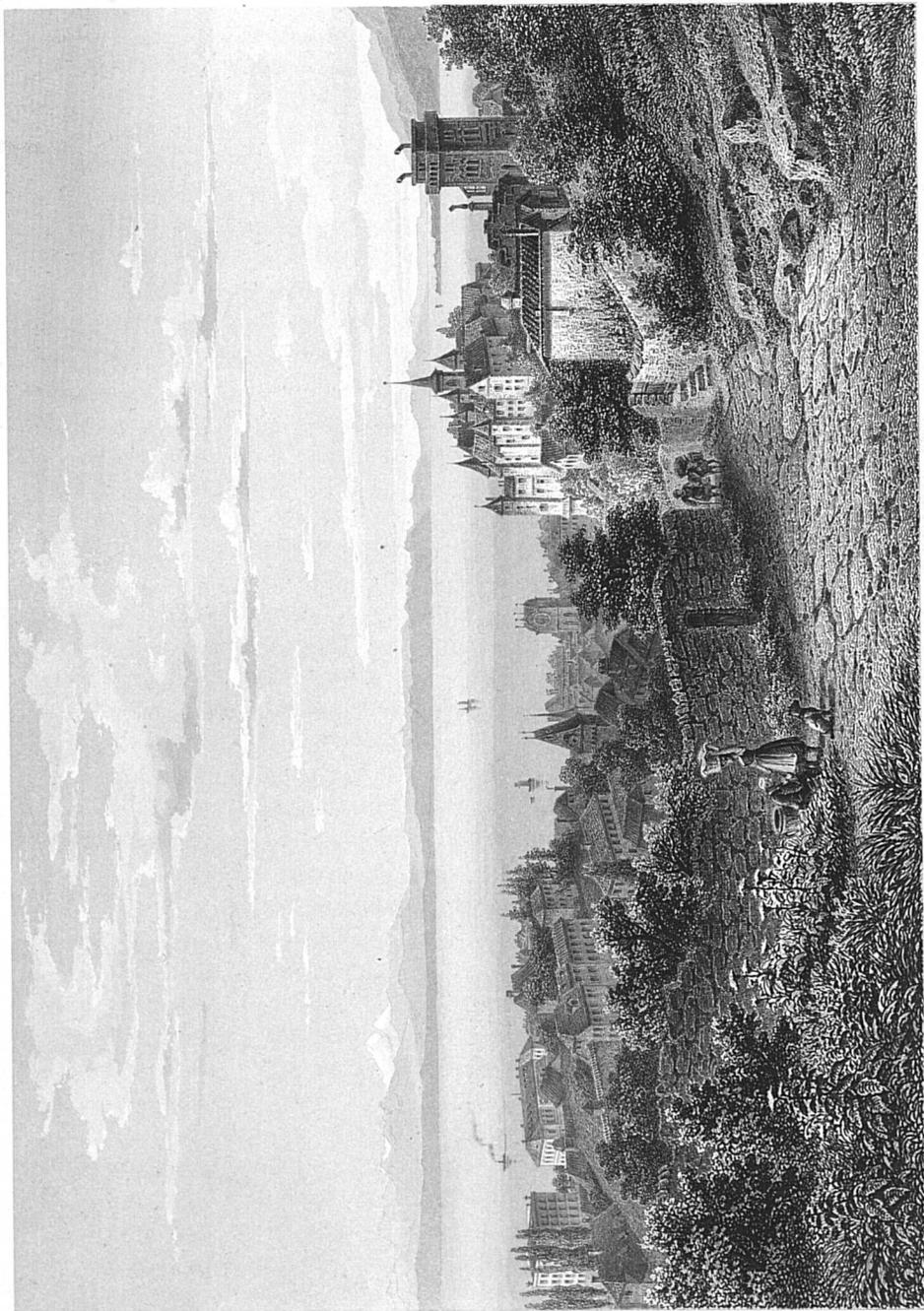


Nach Photographie arrangirt v. L. Heitheck.

Fr. Müller sculp.

NEUCHÂTEL.
DER MARKTPLATZ.

Druck & Verlag von G. Langle in Darmstadt.



J.M. Kolb sculpt.

C. Koehler del.

NEUCHÂTEL.

Druck & Verlag von F. & J. Lange in Darmstadt.

ne laissa pas à sa ville natale moins de quatre millions de francs qui permirent de bâtir la maison de ville, de fonder un collège et de se procurer la place nécessaire pour un nouveau quartier, au moyen de la dérivation du Seyon dévastateur qui aboutit maintenant au lac en dehors de la ville, par un canal creusé dans la roche.

Nous nommerons d'abord comme l'un des bâtiments remarquables le vieux château sis sur les hauteurs de l'ouest et dont nous avons déjà parlé. Bâti au douzième siècle par le comte Ullrich pour servir de résidence princière, restauré et agrandi au quatorzième, il a été, après la prise de possession par les Prussiens, la résidence du gouverneur et est maintenant utilisé par le Gouvernement. Non sans intérêt pour l'amateur de l'art dans quelques-unes de ses plus anciennes parties, il attire en outre tous les visiteurs par la vue splendide qu'ils ont de ses fenêtres. A leurs pieds s'étale la ville avec ses édifices en partie magnifiques et imposants, plus loin s'étend le large et clair bassin du lac sur les bords duquel, plus avant dans les terres, sur le territoire des cantons de Berne, de Fribourg et de Vaud, se montrent des villes et des villages nombreux, et l'horizon est borné par la chaîne qui s'étend entre Stockhorn et Moléson et les riches pacages du pays de Gruyères que dominent les pics géants et neigeux d'Unterwalden à la Savoie (Montblanc).

Près du château se trouve l'église collégiale, autrefois dédiée à la mère de Dieu. Ses plus vieilles parties paraissent dater du dixième siècle et remonter à la reine Berthe, veuve de Rodolphe II. de Bourgogne; mais, l'une d'elles, notamment la nef du centre et des côtés, daterait du douzième siècle et du temps d'Ulric III. de Neuchâtel et existe encore en majeure partie telle qu'elle était. Ce que l'église contient de plus intéressant est le mausolée des comtes de Neuchâtel, Fribourg et Hochberg, placé à droite du maître-autel. On remarque sa forme et les nombreuses statues qui l'ornent et qui, il est vrai, ne sont pas du même style parce qu'elles datent les unes du treizième, les autres du quatorzième ou du quinzième siècle. Malheureusement quelques parties sont mutilées mais l'ensemble des statues et du mausolée a été bien restauré et est digne d'être examiné.*)

Parmi les autres édifices de la ville, pour la plupart neufs, on remarque encore le temple neuf; le bel Hôtel-de-Ville, dans lequel est ex-

*) On trouvera dans „Les monuments de Neuchâtel, par Du Bois de Montperreux,“ (5^e volume des Communications de la société des Antiquaires de Zurich) une bonne description du château et de l'église collégiale ainsi que de nombreux dessins de détails et de monuments.

posé un buste de David Pury, le bienfaiteur de la ville; l'hôpital civil et le splendide collège, ce dernier au bord du lac, et tous deux construits avec les deniers de la fondation Pury. On trouve dans le collège, près duquel on a élevé en 1855 une statue de bronze à Pury, de riches collections d'histoire naturelle. Il nous faut encore indiquer ici comme méritant l'attention, l'hôpital fondé en 1810 par L. de Pourtalès et desservi par des sœurs grises; le Musée de peinture contenant des tableaux précieux de Meuron, Calame, Ch. Girardet, Léopold Robert, E. Girardet et autres artistes; la collection d'animaux des Alpes empaillés et groupés de Challande; la conduite qui, en été, amène les eaux aux fontaines publiques et enfin l'hospice d'aliénés de Préfargier, éloigné de près d'une lieue et fondé par un sieur de Meuron.

Il y a à Neuchâtel quantité de points qui permettent à la vue de s'étendre sur le lac et sur les environs. Les plus recommandables sont le château, la terrasse de l'église collégiale, la jetée du port et la roche du Crêt; on visite de plus très-souvent et très-volontiers les maisons de campagne de la Rochette, à quinze minutes à l'est, et de Chanet, à l'ouest de la ville, ainsi que la maison Bellevaux, où l'on peut jouir le soir du panorama de premier rang qu'offre la chaîne des Alpes, des hautes montagnes du pays d'Uri au Montblanc. Les personnes amies des vallées solitaires et romantiques se rendront aux rochers de l'Ermitage ou à la jolie cascade de Serrières-Baches. Il n'y a de fêtes populaires ni en hiver, ni en printemps, ni en été; en automne, la vendange amène bien quelques réjouissances, mais la seule fête vraiment générale est celle des Armourins. Elle a lieu en novembre et elle date de si loin qu'il a été impossible de retrouver son origine et sa signification. La tradition parle d'une conjuration dont elle doit rappeler la découverte. Elle consiste principalement en un cortège militaire en costume et se rapproche par là des processions solennelles que faisaient de temps en temps au moyen-âge les citoyens des villes, processions dans lesquelles ils devaient apparaître armés de pied en cap.

Qui veut entreprendre de Neuchâtel une grande excursion, doit se diriger vers le Chaumont, montagne couverte de forêts et de pacages qui dépend de la chaîne du Jura et sépare des bords du lac le fertile et bien peuplé Val de Ruz (Rudolphsthal). Quoique moins élevé que le Chasseral, (3620 pieds au-dessus du niveau de la mer et environ 2300 pieds au-dessus du lac) il offre de plusieurs points, particulièrement de son sommet, les panoramas les plus splendides. On en peut faire facilement l'ascension en deux petites heures, une petite route conduisant jusqu'au plus haut

point et les voyageurs fatigués pouvant trouver, à un quart de lieue du sommet, dans une hôtellerie établie sur la ferme Pourtalès, des rafraîchissements peu recherchés, mais bons. Le meilleur poste d'observation est près du „Signal.“ Au premier plan s'étale, semblable à un immense et brillant miroir le grand lac de Neuchâtel avec lequel celui de Biennne semble se réunir et au-delà de ce dernier, au sud-est, se montre le petit lac de Morat. Les rives de ces trois lacs sont couvertes de petites villes et de villages au riant aspect; plus loin le regard erre sur le vaste et montueux territoire des cantons de Berne, de Fribourg et de Vaud dont les chefs-lieux se laissent distinguer à l'œil nu. Ici les villages succèdent aux villages, là s'étendent des prairies et des marécages ou se montre un bois sombre, bordé de champs cultivés ou de pâturages tandis que, semblables à des rubans d'argent, l'Aar et la Sarine brillent aux rayons du soleil. Sur l'arrière-plan apparaissent sombres et menaçants les premiers contreforts montagneux qui occupent le terrain du Moléson à la chaîne du Stockhorn, et que dominent les plus hauts glaciers alpins, portant jusque dans l'azur des cieux leurs sommets brillamment éclairés du soleil. Presque toutes les hautes cimes sont présentes à cette revue: au sud se montre le Mont-blanc, ce puissant roi des montagnes puis se succèdent les monts aux formes variées de Saint-Gall, de Fribourg et de Berne; à l'est scintillent les pics d'Unterwalden et d'Uri et tout au loin, au nord-est, s'élevant au milieu du pays d'Appenzell et dominant le groupe de l'Alpstein, apparaît le Sentis. Celui-là seul qui, du haut d'un des contreforts des Alpes, un soir d'été clair et tranquille, a joui du splendide coucher du soleil baigné dans les chandes teintes alpestres, peut se faire quelque idée des différents aspects et des merveilles que ce phénomène peut offrir à ceux qui en sont témoins sur le Chaumont, en juillet ou en août.

Avant quitter de Neuchâtel pour pénétrer dans l'intérieur du pays, nous allons suivre jusqu'à la frontière la jolie route qui conduit à Lausanne et se dirige vers le sud, le long du lac. A peine avons-nous quitté la ville que nous traversons le canal de dérivation du Seyon, creusé dans les rochers, et à un quart de lieue de là, le beau pont de Serrières, que Berthier, prince de Neuchâtel, fit construire en 1807. C'est dans une jolie vallée rocheuse un peu au-dessus du pont, que sortent des fentes et des déchirures nombreuses des roches, les sources de Serrières, qui se rassemblent aussitôt en un ruisseau clair et rapide, forment une jolie cascade et mettent en mouvement les roues de plusieurs moulins et d'une fabrique. Ce ruisseau qui sort, dit-on, de marais souterrains, est de

temps en temps très-mince mais grossit considérablement et tout d'un coup après les pluies d'orage et se précipite alors écumant et mugissant sous les arches du pont, hautes de 89 pieds, pour aboutir au lac après un cours de dix minutes seulement. La vue qu'on a du pont sur le lac et sur les fabriques situées dans la vallée est très-jolie et le château de Beauregard, qui apparaît pittoresquement situé au milieu du site romantique au-dessus du ravin, sur une hauteur couverte de vignes, justifie son nom par le splendide coup-d'œil qu'il offre. C'est ici, à Serrières, qu'au temps de la Réforme, Farel, un de ses apôtres les plus zélés, célèbre par le succès des sermons qu'il adressait en plein air au peuple en foule assemblé, exerçait son ministère. Le chemin de fer y traverse un tunnel et se dirige d'abord sur Auvernier, connu par ses bons vins blancs, puis sur Colombier, dans une ravissante situation sur une hauteur, et possédant un vieux château et des restes de constructions romaines. A ces localités succède Boudry, petite ville sise près du lac, lieu de naissance de ce Marat, devenu si ordieux et si connu par sa participation active à la révolution française. Près de là on trouve, dans le voisinage de Trois Rods, une grotte à stalactites et entre Colombier et Boudry s'ouvre le val Travers, où la Reuss riche en truites roule ses eaux. Toutes les collines environnantes sont couvertes de vignobles; ceux de Cortaillod nommément produisent un excellent vin rouge plein de feu. Bevaix est également célèbre pour le même produit. Au sommet des hauteurs de droite se trouve le „creux du vent“ qui, d'après le dire des habitants, prédit le temps. Sous la pointe de la montagne s'ouvre un ravin profond de plusieurs pieds entouré de roches à pic, dans lequel se montrent de temps en temps d'épais nuages blancs que le vent qui se heurte aux roches ballote et roule çà et là d'une manière remarquable.

Le botaniste fera là une abondante moisson de plantes rares et pourra passer dans le val Travers par un sentier qui l'y conduira en une heure et demie. Après avoir quitté Bevaix nous arrivons, soit par la route soit par le chemin de fer, à Saint-Aubin, riche en vins et sis au milieu d'un bosquet de noyers. Parmi ses rares curiosités on peu compter les lettres de Jean Jacques Rousseau. Près de Saint-Aubin, à la frontière du canton de Vaud, s'élève près du village de Baumarcus dans les environs duquel les Confédérés rencontrèrent, avant la bataille de Granson, les avant-postes de Charles-le-Téméraire, le château bien conservé qui porte le même nom, devenu la propriété d'une famille de Berne, d'où l'on jouit d'une belle vue et qui est entouré d'un beau jardin.

De Vaumarcus nous revenons à Neuchâtel pour pénétrer dans le romantique mais desséché et aride val Travers. Il s'étend sur une largeur de trois lieues le long des rives de la Reuss et contient environ quatre mille habitants que font vivre l'agriculture, l'horlogerie, la fabrication de la dentelle et d'autres industries. Notre route nous mène de Neuchâtel, en passant par Peseux dont la belle perspective du lac et de ses bords nous arrête un instant, à Rochefort, près duquel la route conduit dans le val Travers par un étroit défilé à l'entrée duquel, sur la pointe d'un rocher, se montrent les restes pittoresques du château détruit de Rochefort. Puis apparaissent Brot et Noiraigue avec le sombre défilé des Noirvaux et enfin le chef-lieu du val Travers, la paroisse bien bâtie de Motiers et le château, isolé sur une colline escarpée et ombragé d'arbres, des barons de Travers, devenu malgré sa belle situation, une prison. Au-dessus de Chasseron se trouve une cascade et près d'elle une grotte qui pénètre dans la montagne assez profondément pour qu'on ait besoin d'un quart d'heure pour la parcourir. Motiers est souvent la résidence d'été des familles de Neuchâtel et c'est là que J. J. Rousseau habita pendant quelque temps après sa fuite de Genève et sa condamnation à la prison par le Parlement de Paris (1762). Les républicains Bernois eux-mêmes ne voulaient plus tolérer sa présence à Yverdon et Keith seul, gouverneur prussien de Neuchâtel et serviteur d'un prince, eut pour lui un asile. C'est à Motiers qu'il écrivit les Lettres de la Montagne dans lesquelles il parle souvent des persécutions, en partie imaginaires, qu'il eut à y supporter. Dans une plus jolie situation encore que Motiers et dans la plus belle partie du val Travers se voit la belle paroisse bien bâtie de Couvet, centre de la fabrication des environs et patrie du célèbre mécanicien Berthoud, inventeur des montres marines avec désignation de la longitude géographique, mort en 1807. Au-dessus du village, dans un ravin étroit et sombre, se balance sur l'abîme un moulin, nommé le moulin des roches, qui offre une vue étrange. A droite et à gauche de la Reuss circulent ici des routes qui se réunissent près de Fleurir et conduisent à Saint-Sulpice. Près de cette localité le val est étroit et sauvage et un peu plus haut, au Pas de la chaîne, il devient si étroit qu'on pouvait le barrer par une chaîne de fer qui existe encore. Près du village, la Reuss sort d'un rocher sous la forme d'un ruisseau assez fort; elle est probablement formée par l'écoulement du lac des Etalières qui perd ses eaux d'une manière invisible. Charles-le-Téméraire pénétra en 1476 jusqu'au bas de la Chaîne; mais ne put descendre plus avant dans la vallée, arrêté qu'il fut par la chaîne et par un certain nombre de francs-tireurs

et de paysans qui le harcelaient sans cesse des hauteurs. Il dut retourner sur ses pas et, au lieu de se diriger sur Neuchâtel, avancer sur Granson où, comme on le sait, il fut battu complètement. La route circule maintenant, à l'endroit le plus étroit, à travers un tunnel taillé dans le roc et long d'environ soixante-dix pieds. Au-dessus du défilé la route parcourt la Combe de la Vuivre (trou du serpent), enfoncement formé par les collines environnantes. D'après la tradition, cette Combe avait été longtemps le lieu de séjour d'un serpent énorme qui rendait la route entièrement impraticable, attaquant les voyageurs et les dévorant, eux et leurs animaux, et aurait été enfin abattu par un brave paysan, Sulpice Reymond, qui se serait engagé dans un dangereux combat avec le terrible reptile. On ne saurait clairement définir ce que cache cette tradition, mais, comme dans presque tous les cantons de la Suisse, les torrents et ruisseaux sauvages apparaissent dans les légendes sous la forme de dragons, il se pourrait que Reymond se soit facilement acquis un titre à la reconnaissance des environs en améliorant la route importante qu'endommageaient souvent les eaux du torrent, ou en réduisant à l'impuissance au moyen de digues les eaux indomptées d'un ruisseau. Mais il vaut mieux nous abstenir ici d'expliquer les légendes et de les dépouiller par là des couleurs brillantes et du tendre parfum dont elles sont habituellement enveloppées tant qu'une main trop rude n'y touche pas. Au-delà de la Combe de la Vuivre la route passe auprès des restes d'une tour soi-disant romaine, nommée de préférence „la Tour“ et conduit aux Verrières suisses, village frontière touchant presque aux Verrières de Joux ou Verrières françaises, et qui se livre comme ce dernier à l'élève des bestiaux. Là nous avons atteint le but de notre excursion et retournons à Neuchâtel, en moins de temps que nous n'en avons eu besoin pour venir en suivant la route, par le chemin de fer aux nombreux tunnels qui traverse le val Travers et appartient à la compagnie Franco-Suisse.

Une autre intéressante vallée du canton, qui mérite autant d'attention que le val Travers, est le val de Ruz, en allemand „Rudolphsthal“. Arrosé par le Seyon et séparé du lac par la chaîne à laquelle appartiennent le Chaumont et le Chasseral, il se dirige presque au nord vers le val de Saint-Imier et est couvert presque entièrement d'une charmante parure de prairies, de petits bois, de bosquets et de groupes de jolies maisons. La route à partir de Neuchâtel monte au pied du Chaumont en offrant de ravissants points de vue sur le lac, puis s'élève en traversant de jolis petits bois de chênes au-dessus du ravin du Seyon pour entrer dans la vallée de ce cours d'eau et gagner la petite ville de Valengin, (en alle-

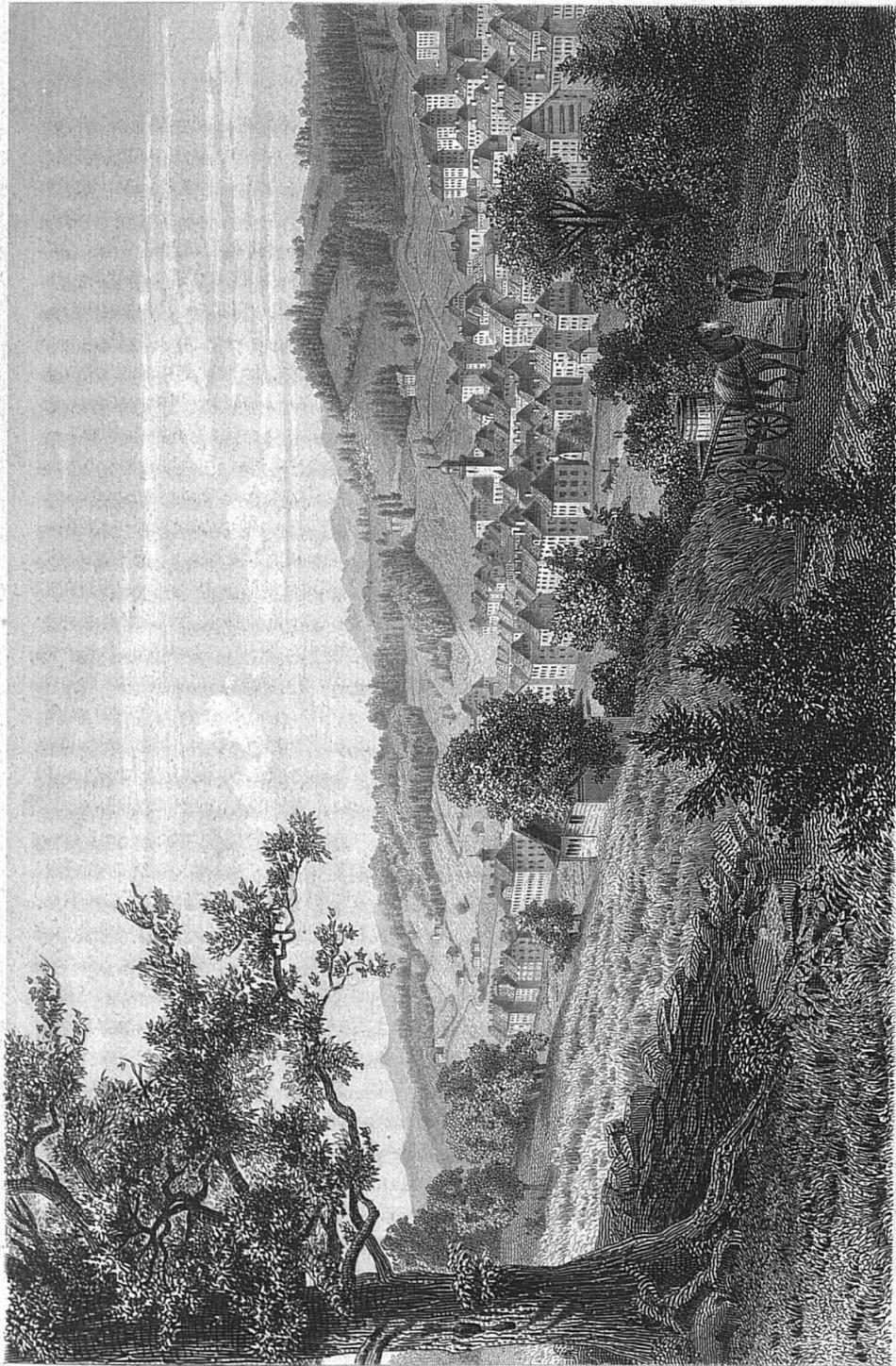
mand Valendys) située sur ses bords dans la partie la plus basse de la vallée, au milieu d'un paysage effrayant, sombre, d'une sauvagerie exagérée. La ville est très-ancienne et possède un château fort et élevé construit en 1153 et orné de puissantes tours carrées, qui fut autrefois la résidence des comtes de Valengin de la famille des comtes de Neuchâtel. On y trouve maintenant une prison et différentes branches d'administration. La bourgeoisie de la ville, fondée en 1352, reçut dès une époque très-ancienne de grands privilèges qu'elle a toujours maintenus et qui, il y a une dizaine d'années, ont amené de grandes discussions dont les étrangers mêmes se sont occupés; parmi ces privilèges se trouvait notamment que le droit de bourgeoisie ne pouvait être conféré que par le souverain du pays comme successeur des comtes, par conséquent par le roi de Prusse seul. — Les portraits des princes de la maison de Hohenzollern qui se trouvent dans l'hôtel-de-ville, présentent un certain intérêt. Au-dessous de la ville, de laquelle on peut facilement faire l'ascension du Chaumont, commence le long canal, creusé en 1841, qui conduit le Seyon au lac de Neuchâtel. La route suit à partir d'ici le côté gauche de la vallée et mène, après avoir laissé de côté Femis, par Savagnier au grand village de Dombresson, dans les environs duquel on a fait la découverte d'un trésor assez important consistant en monnaies romaines du temps de Tibère et de ses successeurs. Il est certain qu'à l'époque romaine, les environs n'étaient pas moins cultivés qu'ils ne le sont maintenant, ce que prouve la voie romaine qui a été découverte un peu plus haut dans la vallée, près de Villurs, le village qu'on rencontre ensuite. La route se rétrécit maintenant et conduit par un ravin étroit au dernier village du val de Ruz, à Paquier, près duquel le Seyon prend sa source, puis par le hameau bernois de Pontins, d'où l'on a l'habitude de faire l'ascension du Chasseral, et en descendant par plusieurs détours au village d'Imier, dans le val du même nom.

Un autre chemin, qui de Neuchâtel conduit aussi à Valengin et parcourt une partie du val de Ruz, est la route postale qui conduit à la Chaux-de-Fonds délaissée maintenant par suite de l'établissement du chemin de fer. Au-delà de Valengin nous remarquons d'abord dans le val de Ruz la grande fabrique de toiles de coton de la Borcadérie, fondée depuis longtemps déjà, et sa villa construite sur les ruines d'un vieux manoir, réunion étrange qui fait ressortir l'immense différence entre le moyen-âge et les temps modernes ainsi que la victoire de la bourgeoisie sur la noblesse; puis vient l'emplacement de la petite ville de Banneville, détruite de fond en comble pendant les luttes des comtes de Neuchâtel

avec les évêques de Bâle et après lui le village de Bondevilliers et au nord de ce dernier les Fontaines où se trouvait autrefois l'abbaye célèbre de Fontaine Saint-André et où vivait dans les derniers temps David Mailardet, constructeur d'automates célèbres et d'un mouvement perpétuel. Du fond de la vallée où elle circulait jusque là, la route s'élève par les Hauts Geneveys, village fondé par des émigrés genevois, jusqu'à la hauteur des Loges, de l'auberge duquel „à la vue des Alpes“ situé à près de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer, une vue grandiose et étendue s'ouvre sur les vallées du canton de Neuchâtel, le Jura, les Vosges, le lac de Neuchâtel et la puissante chaîne des Alpes. Plus étendu et plus grandiose encore est l'aspect dont on jouit de la Tête du Rang, sommet plus élevé de 300 pieds et couvert de saules et de gras et verts pâturages. A partir des Loges la belle route circule dans l'intervalle d'entre la tête de Rang et le mont d'Amin, en passant près d'une auberge située dans la partie supérieure de la vallée de la Sagne avec sa ceinture de collines boisées, traverse diagonalement plusieurs petites et tranquilles vallées et montant et descendant plusieurs hauteurs atteint en près de deux lieues la Chaux-de-Fonds, où débouche également la route de Porentruit et de Délémont à Locle par Laferrière dans les environs duquel elle a traversé la frontière du canton.

La Chaux-de-Fonds n'est pas située à moins de 3075 pieds au-dessus de la mer, dans une haute vallée dont la ligne de partage des eaux du côté de l'ouest, dirigée vers le Doubs, sépare la Suisse de la France. C'est à peine s'il existe une localité moins favorable au développement d'une industrie que celle-ci: nous ne voyons ici qu'une haute vallée stérile, monotone, inculte, au sol pierreux, sans fruit et sans ombrage, ne produisant guère que de l'orge de l'avoine et des légumes, et où l'été est court et l'hiver rude et très-long. Ce n'est qu'à grands frais qu'on y peut satisfaire aux besoins de la vie (il faut y apporter presque tout de près et de loin); tout y manque de confort, les maisons coûtent beaucoup d'argent, il n'y a pas trace de beautés naturelles. Et avec tout cela le bourg — malgré sa grandeur la Chaux-de-Fonds n'est point regardée comme ville — compte 17000 habitants et passe pour la plus belle et la plus riche commune de toute la Suisse; malgré tout cela une industrie célèbre et importante, dont les chefs envoyaient leurs produits dans toutes les parties du monde et à tous les coins de l'horizon s'y est établie.

Au milieu du 18^e siècle, la Chaux-de-Fonds était encore très-petite; c'est à partir de cette époque qu'elle commença à s'étendre d'une façon considérable. Mal et irrégulièrement bâtie, elle brûla entièrement en



Lith. v. Schönbach del.

J. Richter sculp.

L. A. CHELSEAUX-FONDS.
(Neuchâtel)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

138

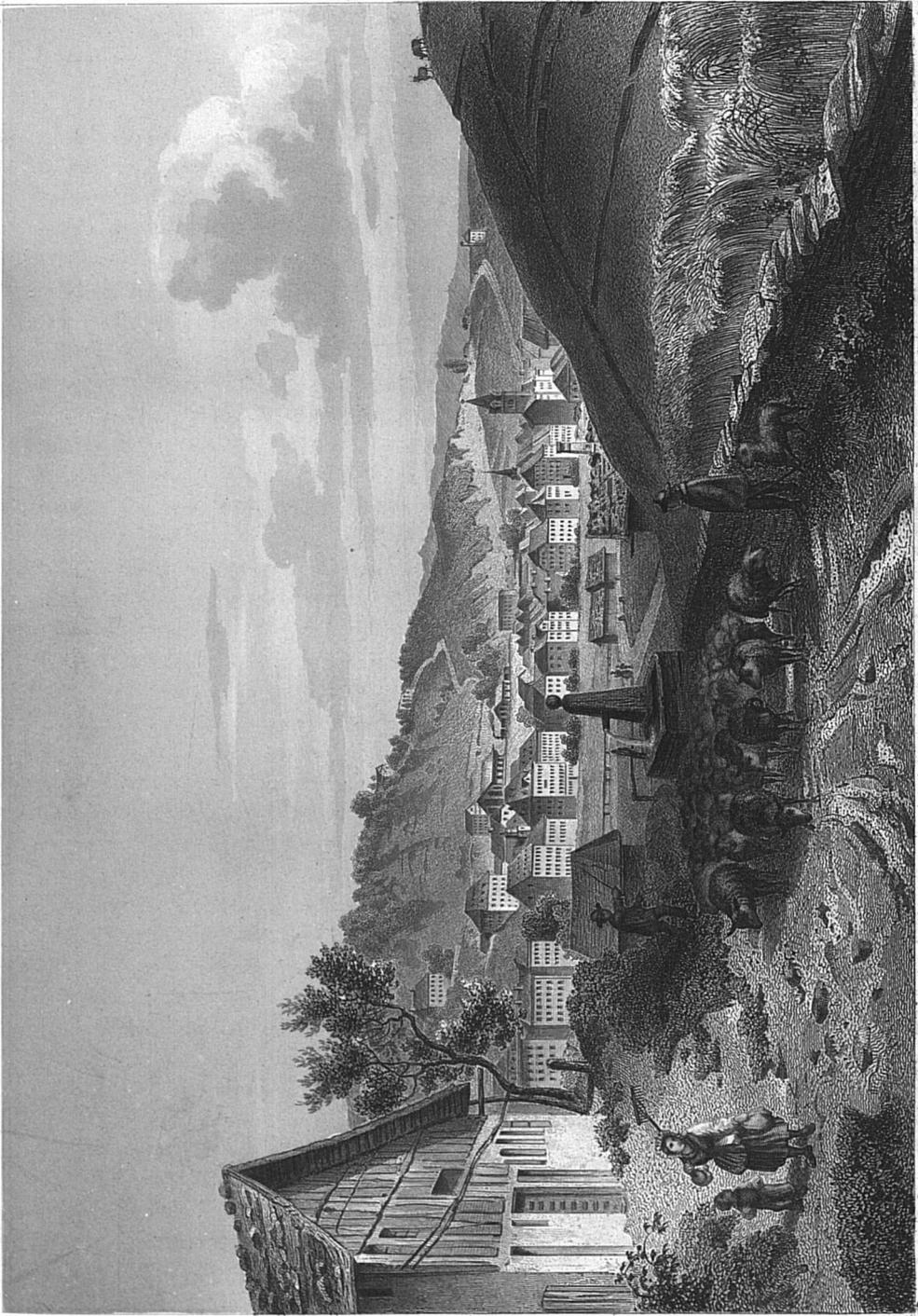
1794 et fut reconstruite beaucoup mieux et plus régulièrement. Elle comptait en 1827 environ 5920 habitants, en 1834 6500, et en a maintenant plus de deux fois et demie autant. Toute son organisation est celle d'une ville: ses rues droites, partant de la place du marché comme les rayons d'une étoile, sont bordées de belles et imposantes maisons dont plus d'une ressemble à un palais et qui témoignent de l'aisance et de la richesse de leurs propriétaires; une belle église ovale a pris la place d'une chapelle dévouée, dans cette contrée autrefois inhabitée, à Saint-Hubert, patron des chasseurs, et l'on trouve encore à La Chaux-de-Fonds un casino avec cabinet de lecture et salle de bal servant de salle de spectacle, une loge maçonnique, des cercles, un bureau de poste et de télégraphe, l'éclairage au gaz, un établissement de bains, de beaux hôtels, de bonnes écoles, etc. Il faut voir la voûte artistique de l'église et le planétaire construit par Ducommun. Depuis plusieurs années une église allemande existe près de la française. Tout est naturellement autant que possible organisé en vue de l'industrie du pays et les écoles elles-mêmes soutiennent cette dernière au moyen de la direction qu'on leur a donnée vers la technique. La Chaux-de-Fonds est, à côté de Locle, le centre de la fabrication des montres; la plus grande partie de ses habitants s'adonne à cette industrie ou à quelques autres qui s'y rattachent ou s'en rapprochent comme l'orfèvrerie, la bijouterie, la dorure, la sculpture sur bois, la peinture, l'ébénisterie, etc. De là une importante accumulation de capitaux à la Chaux-de-Fonds et leur activité. Le mercredi est spécial pour les affaires; car, ce jour-là; les marchands des vallées voisines, du val Saint-Imier et du val Travers, par exemple, se trouvent en grand nombre dans la ville.

La Chaux-de-Fonds ne possède pas d'autres curiosités que celles que présente dans ses ateliers et ses magasins une industrie exploitée avec tant de persévérance, tant d'habileté, tant d'amour de l'art et avec une réussite si méritée; on peut pourtant visiter la bande noire, source située à l'est du village et qui forme aussitôt un fort ruisseau qui se perd peu de temps après sous la terre mais après avoir mis en mouvement quelques-uns des moulins, dont les roues sont placées à 60 pieds de profondeur, bâtis par l'habile Moïse Pierre Gentil. L'ascension des collines qui entourent la localité peut aussi se faire; elle présente de beaux aspects sur les routes, les belles maisons entourées de jolis jardins, les vertes prairies et les sombres bois de sapins. On peut encore enfin se rendre à Maison-monsieur sur le Doubs à travers une contrée riche en effets et en aspects terribles.

Outre la route, un chemin de fer qui a aussi un embranchement sur Locle conduit maintenant à la Chaux. Comme il a dans un espace de quelques lieues beaucoup à monter et plusieurs vallées et chaînes de montagnes à traverser, il compte une quantité extraordinaire de détours de courbes et de tunnels, quelques-uns de ces derniers assez importants. Aussi a-t-il coûté des sommes énormes, si énormes qu'il ne peut rapporter aucun avantage et que les possesseurs des actions et obligations du Jura industriel ainsi que le canton et les communes de La Chaux-de-Fonds et du Locle, ont dû sacrifier de fortes sommes. La voie de fer ne touche pas à Valengin. En quittant la gare assez élevée de Neuchâtel, elle se dirige à travers tunnels et faisant maint rapide détour par Chambrelin et Coffrane sur haute-Geneveys et Couvers et de là à la Chaux qu'elle atteint en deux heures. Si elle ne se trouvait pas en dehors de la route des principaux voyageurs en Suisse, elle serait souvent visitée et admirée comme œuvre témoignant de l'énergie et de l'habileté de l'homme.

Visitons immédiatement après La Chaux-de-Fonds le second grand centre de la fabrication de l'horlogerie, Locle, où le chemin de fer et la route nous conduisent. La dernière se dirige à travers la haute vallée des Gilatures en laissant derrière soi de nombreuses et jolies petites maisons ainsi que la tour de surveillance Le Crêt, à la si jolie vue, et descend de là à Berger pour entrer dans Locle. Plus petit que la Chaux-de-Fonds (environ 9000 habitants), il est situé dans une haute, âpre mais saine vallée à prairies dans laquelle roule la petite rivière de Bied et consiste en un joli bourg, construit à la manière des villes, qui s'occupe de la fabrication de toutes les espèces de montres, des moins coûteuses comme des plus belles et des plus remarquables par leur travail, ainsi que de tous les objets qui se rapportent à cette industrie; des travaux concernant l'or l'argent et l'ivoire, de la fabrication des dentelles et de celle des gants. Moins commerçant que la Chaux, Locle s'est toujours distingué par le grand nombre de ses artistes et de ses ouvriers habiles et par ses produits excellentes souvent trop finis et trop bien travaillés. Locle pas plus que la Chaux-de-Fonds ne manque d'établissements d'utilité générale fondés par la commune elle-même ou par des amis de l'humanité; le plus important est celui qu'a créé une demoiselle Calame pour l'éducation de deux cents pauvres orphelins. Il y a aussi à Locle une loge maçonnique.

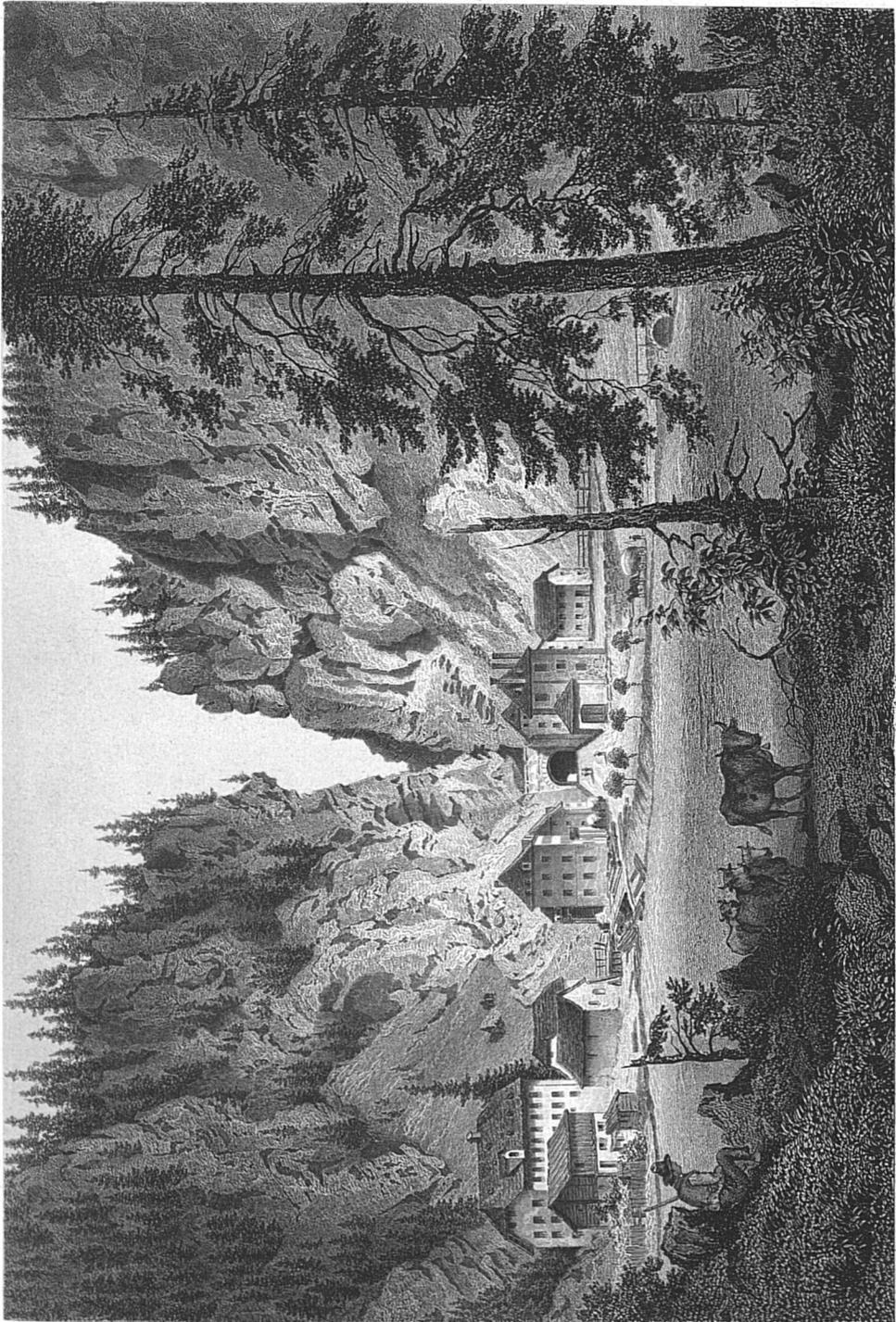
Quiconque veut étudier l'horlogerie de près, fera bien de donner aux ateliers de Locle la préférence sur ceux de la Chaux-de-Fonds; il y trouvera réuni tout ce qu'il y a d'intéressant et rencontrera toujours des



J. Pottbock del.

L E L O C L E .
(Neuchâtel)

C. Rohrer sculp.

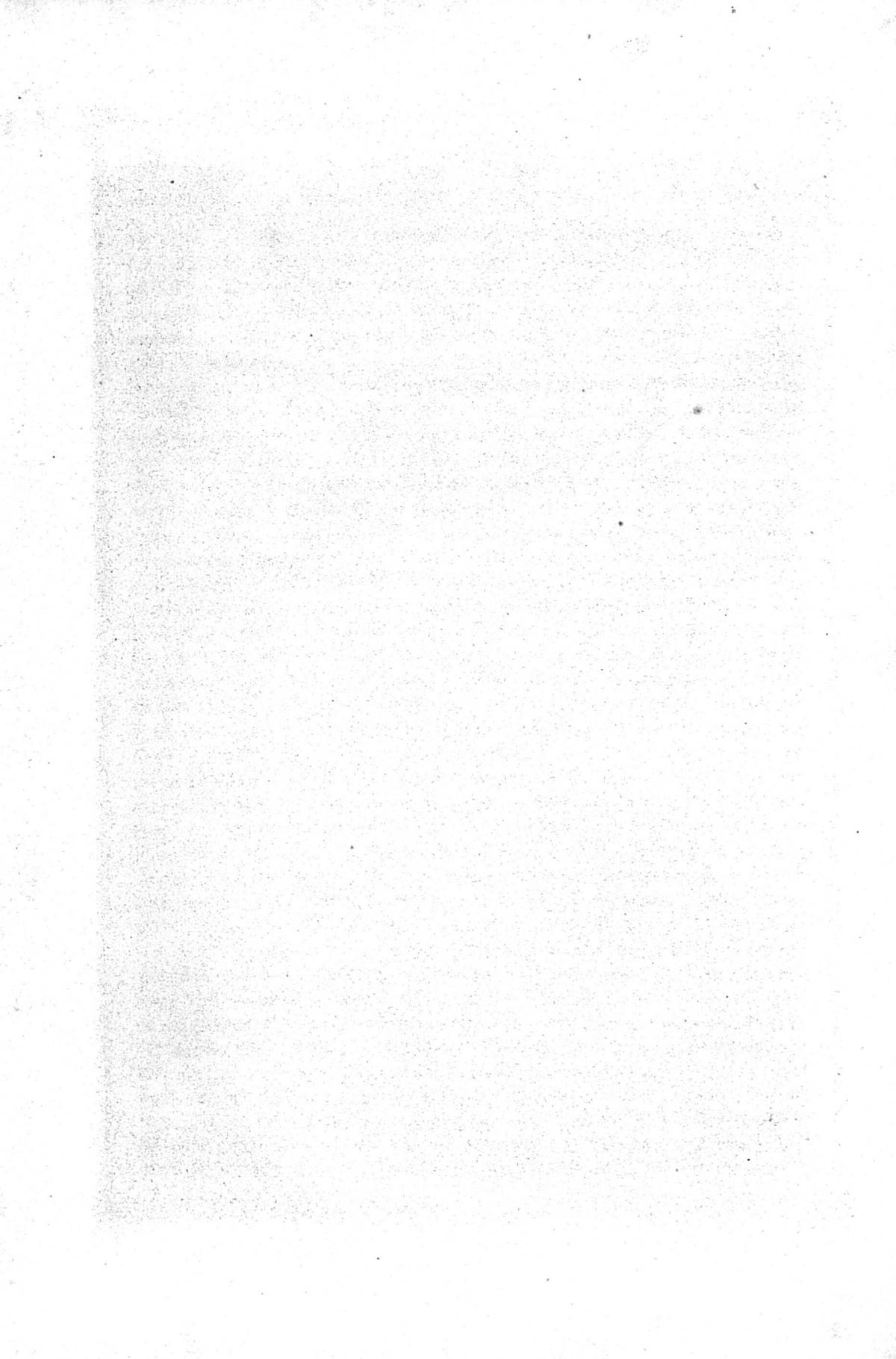


H. Rohbook del.

A. Fesca sculpt.

LES MOULINS SOUTERRAINS DES ROCHEES. DIE UNTERIRDISCHEN MÜHLEN BEI LE JOUCHE.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



personnes complaisantes prêtes à l'introduire où il voudra. Ce n'est que là, dans les grands et dans les petits ateliers, qu'on peut se faire une idée correcte du point que peut atteindre la division du travail et des avantages qu'elle offre; les plus petits objets, vis, aiguilles, diverses roues, clefs de montre, etc. occupent exclusivement de nombreux ouvriers qui y travaillent toute l'année sans passer à d'autres objets. Il y a des travailleurs en ressorts, en plaques, en cadrans, ainsi que des ciseleurs, des guillocheurs, des graveurs, des doreurs, des ébénistes, des sculpteurs en bois et en ivoire, etc. et parmi eux des artistes distingués dans leur partie qui, depuis des lustres, fabriquent le même objet de la même manière et dans la même forme dans laquelle il arrive dans les ateliers où l'on s'adonne à la construction des montres et des chronomètres, et où sont employés les horlogers proprement dits. De cette manière toute simple, on obtient des montres satisfaisantes qui ne coûtent que quelques francs auprès d'autres d'une très-grande valeur et de la grosseur d'une fève ou d'un petit-pois, qui peuvent se porter en bague à la place d'une pierre précieuse, et d'autres encore, montres marines où à boussole, dont l'exactitude est inimitable et qui ne peuvent à la vérité être obtenues que par l'application incessante des meilleurs et les plus éprouvés ouvriers. Un exemple seulement de l'habileté des habitants de Locle: on y fabrique des ressorts de montre en acier d'une finesse si grande qu'une seule livre de ces ressorts nécessiterait plusieurs années de travail et coûterait environ huit cent mille thalers. C'est à peine s'il existe quelques autres industries pouvant produire d'une matière de si peu de valeur des marchandises d'un prix relativement si élevé. Nous avons déjà fait observer que dans le Jura neuchâtelois, femmes et enfants en grand nombre travaillent à côté des hommes; c'est aussi le cas à Locle où l'on confie, entre autres, aux femmes beaucoup des travaux qui réclament de l'adresse, des soins particuliers, des doigts légers et un maniement délicat, comme la taille des pierres précieuses (rubis et autres) qu'on emploie dans les montres. On comprend facilement que le gain des familles ouvrières est habituellement assez élevé, mais en revanche la vie est assez chère à la Chaux et à Locle et les ouvriers y sont enclins, quand le travail marche, à ne pas épargner l'argent qu'ils gagnent relativement d'une manière assez facile. On peut aussi dire ici quelquefois que ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour, et tel qui nage aujourd'hui dans l'abondance sera obligé demain de travailler rudement pour gagner sa vie.

Parmi les curiosités de Locle on compte des moulins souterrains intéressants, qui ne sont pas rares, il est vrai, dans le canton de Neu-

quelques minutes du canton de Berne dans ceux de Vaud, de Genève et du Valais, n'existait pas.

De même que pour Berne, Zurich et Soleure, l'histoire du canton se lie à celle de son chef-lieu, fondé seulement au douzième siècle. On ne connaît que très-peu de détails touchant le pays dans les époques celtiques et romaines et ces détails sont ceux qui concernent toute la partie sud-ouest de la Suisse. Lorsque les Bourguignons envahirent cette dernière, ils s'établirent également aux bords de la Sarine. Plus tard l'Uechtland fit partie de la petite Bourgogne et tomba aux mains des ducs de Zähringen qui furent, à ce qu'il paraît, ici comme à Berne, souvent en discussion avec les petits seigneurs. Berthold IV. pour assurer son pouvoir, fonda en 1478, comme plus tard Berthold V. de Berne, le solide château de Fribourg (le libre château sur la Sarine) sur une presqu'île rocheuse baignée par cette dernière rivière. Lorsque la race des Zähringen s'éteignit, Fribourg n'échut pas, comme Berne, à l'empire, mais bien aux puissants comtes de Kibourg qui lui donnèrent des avoyers. La ville s'arrogea peu à peu mainte nouvelle liberté que le comte Hartmann augmenta en 1249 en jetant les premières bases du canton au moyen de la fixation de son territoire à une circonférence de trois lieues autour de la ville, terrain nommé depuis l'ancienne campagne. Des mains des comtes de Kybourg, Fribourg passa à celles des comtes de Habsbourg leurs parents et l'empereur Rodolphe confirma les droits et les libertés de la ville. Ces rapports avec les comtes de Habsbourg amenèrent malheureusement des luttes ardentes entre Berne et Fribourg, ces deux villes sœurs auparavant alliées, luttes dans lesquelles elles se nuisirent souvent beaucoup l'une à l'autre et dévastèrent leurs territoires respectifs. Fribourg lutta nommément à Laupen contre la ville toujours croissante des bords de l'Aar et après la bataille son avoyer et beaucoup de ses plus anciens citoyens restèrent gisants sans gloire sur le terrain. La paix entre les deux villes n'eut lieu que deux ans après. Bien que l'heureux développement de la Confédération suisse, déjà considérée au dehors, pût engager les Fribourgeois à se joindre à elle et bien que la Savoie fit continuellement des efforts pour se les attirer, ils restèrent fidèles aux Habsbourg et ce ne fut qu'en 1403 que, pour se protéger contre les attaques de la noblesse voisine à laquelle l'état florissant de la ville causait du dépit, ils conclurent avec les Bernois une alliance qui les rapprocha plus que jamais de ces derniers. Mais ils furent mal récompensés de leur attachement et ils eurent à éprouver dans toute son étendue l'ingratitude, depuis devenue proverbiale, des Habsbourg. Albert d'Autriche trouva

mauvais que beaucoup de citoyens eussent des sympathies pour la Savoie et que d'autres tinsent à l'alliance avec Berne; il fit un jour arrêter et emmener l'avoyer, d'autres fonctionnaires et beaucoup d'habitants. La plupart d'entr'eux furent relâchés contre une haute rançon, le duc prodigue ayant toujours besoin d'argent. Albert délia enfin en 1450 les Fribourgeois de leur serment et ils se tournèrent alors du côté de la Savoie dont le prince les avait souvent opprimés, mais soutint alors puissamment la ville en décadence et satisfît les Bernois mécontents de voir grandir de jour en jour sa puissance. La ville se développa alors rapidement, le nombre des habitants s'accrut par le retour des exilés et l'immigration, des industries furent importées, se développèrent et bientôt se montra un bien-être que Fribourg n'avait pas encore connu. Mais alors de sombres nuages s'assemblèrent et la guerre éclata entre les Confédérés et le plus puissant ennemi qu'ils eussent jamais eu, Charles-le-Téméraire. Heureusement, la ville, sans grande réflexion, prit rapidement un sage parti. Bien que la maison de Savoie à la souveraineté de laquelle elle était encore soumise fût l'alliée intime des princes bourguignons, elle embrassa le parti des Confédérés et combattit avec courage et gloire à Granson, à Morat et à Nancy, à côté de Berne et des anciens cantons. Par là son sort fut décidé. L'Islande de Savoie renonça en 1477, sur les sollicitations de Berne et contre indemnité, à tous ses droits sur Fribourg, et à la diète de Stans, qui menaçait de diviser la Confédération, les efforts du vieux et pieux Nicolas de Flüh réussirent à faire entrer Soleure et Fribourg dans la Confédération.

Dès 1423 et 1466 Fribourg avait, en partie de concert avec Berne, acquis par achat de nouveaux territoires; la guerre de Bourgogne lui donna Illens, Arconciel et une portion d'Echallens, de Granson, d'Orbe et de Morat. Elle acquit encore plus tard d'autres localités comme Châtel-Saint-Denys, Gruyères et Vaubruz, annexa après la guerre avec Milan une partie des baillages italiens, conquît Romont et Surpierre, attira à elle Bulle et la Roche et s'arrondissant toujours davantage, devint un territoire important, plus étendu même que l'actuel, car plusieurs morceaux en furent détachés en 1798 et attribués aux cantons de Vaud et de Berne.

L'histoire de Fribourg n'est plus à partir de cette époque que celle de la Confédération même, mais présente toutefois un caractère particulier en tant que Fribourg résista plus énergiquement que d'autres cantons au progrès civil et religieux et par suite resta non-seulement en arrière dans le développement de sa force, de son bien-être et de sa civilisation, mais

encore devint la proie de la discorde et de longues discussions. On ne saurait s'étonner que le gouvernement originairement démocratique de Fribourg se soit changé en une oligarchie dirigée par des patriciens: le même événement s'est produit tôt ou tard de la même manière dans d'autres villes suisses ou allemandes et devait naturellement se produire. Ce qui est pire, c'est que la Réforme s'arrêta aux frontières du canton quoiqu'elle eût pris racine à Berne, à Neuchâtel, à Genève et dans le canton de Vaud. Elle eut produit là sur la même race et dans des circonstances tout aussi favorables, les mêmes effets qu'ailleurs; avec elle Fribourg eût bientôt vu fleurir son bien-être, son activité industrielle et se développer son intelligence et son éducation.

Si nous parcourons, ne fut-ce que rapidement, les événements les plus importants et les plus riches en résultats de l'histoire intérieure de Fribourg, à l'époque qui suivit les guerres contre la Bourgogne, nous y rencontrons toujours, agissant ensemble pour atteindre leurs buts cachés et égoïstes, la noblesse et le clergé. S'il existait encore au quatorzième siècle un reste, si faible qu'il fût, de libertés populaires, il disparut entièrement dès le quinzième siècle à mesure que le haut et le bas clergé s'attachèrent aux familles qui avaient le pouvoir, et, comme Zchokke le dit avec raison „cherchèrent dans l'intérêt de celles-ci comme dans le leur propre à retenir le peuple dans une sainte ignorance et dans une pieuse soumission.“ Il est vrai que la division faillit se mettre entre les alliés lorsque l'évêque de Lausanne, dans le diocèse duquel était Fribourg, quitta son ancienne résidence et élut domicile dans cette dernière ville pour fuir la Réforme qui avait pénétré dans le canton de Vaud. L'évêque, comme les patriciens, chercha à augmenter sa puissance et son influence et nuisit ainsi à ces derniers qui voulaient rester seuls maîtres et se borner à déléguer au clergé une partie de leur pouvoir. Mais même lorsque le conflit fut le plus menaçant, l'accord se produisit rapidement et cela fut dû surtout à l'influence des rusés et habiles jésuites qui, dès 1581, avaient trouvé accueil à Fribourg et avaient bientôt exercé l'influence la plus étendue sur toutes les relations sociales, après s'être chargés de l'éducation des enfants des premières familles et de la direction des écoles. L'aristocratie et le clergé ne purent toutefois empêcher de nouvelles idées de se répandre peu-à-peu parmi les bourgeois et les paysans; ces deux classes s'aperçurent enfin qu'elles avaient eu anciennement à côté de leurs devoirs des droits importants que les familles qui avaient le pouvoir restreignaient ou supprimaient injustement. Mais les „humbles“ prières, surtout celles des paysans, de remédier aux grands désordres existants, ne trouvèrent nulle

part une oreille favorable et lorsqu'enfin un soulèvement eut lieu (1781) il fut réduit par les armes, et le chef des paysans tomba victime d'un assassin. La révolution française qui éclata peu de temps après, exerça également sur Fribourg son influence, moins toutefois que sur les autres cantons: le parti aristocratique, ami du clergé, conserva encore assez d'influence pour pouvoir rétablir dans le canton, en 1814, après la chute de Napoléon, et cela sans grande résistance, l'ancien état de choses. L'ordre des Jésuites, qui avait été renvoyé après sa dissolution par le pape Clément XIV, rentra dans le pays et mit son influence en jeu au moyen de ses établissements d'instruction peuplés d'élèves venus de Suisse, de France et d'Allemagne. Mais si grande que fût cette influence, ne put vaincre entièrement, il se trouva bientôt, dans les cercles aristocratiques même, des jeunes gens de quelque éducation qui commencèrent à faire opposition au gouvernement et réclamèrent l'extension des libertés. De là vint que, lorsque le mouvement de 1830, qui se rattachait à la révolution de Juillet à Paris, parcourut la Suisse, il put se produire dans le canton et renverser l'aristocratie pour porter quelque temps au pouvoir l'élément libéral. Mais dès 1837 le parti ultramontain était déjà à nouveau prépondérant et marchait énergiquement en avant, rappelant les Jésuites expulsés en 1830 et prenant part à la fondation du Sonderbund des sept cantons, qui divisa la Suisse en deux camps ennemis. Les habitants du district protestant de Morat protestèrent auprès de la diète contre ces actes et contre d'autres d'intolérance religieuse, et ils en vinrent même à un soulèvement qui eut une fin malheureuse. Enfin la diète intervint à main armée contre Fribourg comme contre les autres cantons du Sonderbund et ses troupes occupèrent le 16. novembre 1847 le chef-lieu, ce qui mit fin à la résistance. Un gouvernement provisoire fut installé, des députés libéraux nouvellement élus rédigèrent une nouvelle constitution, les Jésuites furent expulsés de telle sorte qu'un autre état de choses put se développer.

Mais dès 1848, des désordres, causés par les mesures de l'évêque Marilley, désordres auxquels prirent part surtout les paysans et qui nécessitèrent l'appel des milices de Vaud et de Berne, éclatèrent. L'évêque Marilley fut exclus du territoire, et l'on agit assez modérément mais sans pouvoir empêcher dans les années suivantes de nouveaux soulèvements qui restèrent du reste sans effet. L'établissement du chemin de fer d'Oron qui traverse le pays dans la direction du nord au sud et promettait de grands avantages, vint alors rapprocher quelque peu les deux partis ennemis. De nouvelles élections pour la représentation populaire, le grand Conseil, eurent lieu en 1857; les conservateurs tournèrent la constitution d'après leurs idées,

confièrent de nouveau l'instruction publique au clergé et rétablirent plusieurs couvents supprimés. Naturellement le parti libéral fut rejeté tout à l'arrière-plan; mais on n'osa que rarement procéder contre lui parce que la puissante intervention de la Confédération dans ce cas se serait fait sentir et que les principes essentiels garantis par la constitution fédérale ne peuvent être blessés.

Sans doute les différents actuels finiront par s'aplanir. Il n'est pas possible que la génération présente, plus instruite que la précédente, reste dans les idées de cette dernière: elle devra au contraire marcher en avant dans la voie du progrès matériel et intellectuel, d'abord lentement, puis plus vite et atteindre enfin la route qui conduira à la civilisation et au bien-être le pays si bien doué par la nature et lui donnera une place digne à côté des cantons voisins. Comme nous l'avons déjà dit, le canton de Fribourg occupe le territoire arrosé par la Sarine et ses affluents dans l'enfoncement d'entre les Alpes et le Jura et est borné par les cantons de Berne et de Vaud ainsi que par le lac de Neuchâtel. Sa superficie, d'environ 29 à 30 lieues carrées, consiste principalement en collines: des montagnes assez importantes s'élèvent pourtant sur ses frontières de l'est et du sud-est; long de seize lieues et large de douze, le territoire se compose d'une partie principale et de quelques autres plus petites qui sont entièrement ou presque enclavées dans le canton de Vaud, et renferme une assez grande étendue de terres labourables, de prairies et de forêts; l'autre se compose surtout de pâturages.

Le principal cours d'eau est la Sarine qui prend sa source dans le canton de Berne, arrose un instant le canton de Vaud et entre ensuite par le sud dans le canton de Fribourg qu'elle quitte au nord près de Laupen après avoir laissé à côté d'elle Fribourg. Elle n'est ni violente ni dévastatrice comme d'autres cours d'eau venant des montagnes et est navigable à partir de Fribourg pour les bateaux ordinaires. Les cours d'eau que boit la Sarine sur le territoire du canton de Fribourg sont d'abord le Hongrin, écoulement du joli lac alpin de Loison, puis l'Iogne qui arrose la vallée de Charmey dans sa longueur de dix lieues, la Sionge, la Glane et enfin sur la frontière septentrionale, la Sense formée par la rénnion de la froide et de la chaude Sense descendant toutes deux des contreforts des hautes Alpes. La Broye arrose le canton moins que la Sarine; quoiqu'elle prenne sa source dans le canton de Fribourg, elle reste constamment ainsi que son affluent, une deuxième Glane, sur le territoire de Vaud jusqu'à son embouchure dans le lac de Morat. Nous n'avons à mentionner ici que deux des lacs importants de la Suisse: ceux de Neuchâtel et de Morat;

les autres masses d'eau du canton ne méritent guère que le nom d'étangs et sont, même en Suisse, à peine connues quoiqu'elles soient énumérées avec soin et plus décrites qu'elles ne le méritent dans les guides de voyageurs et dans les descriptions du canton.

La population qui ne comptait guère en 1760 que 73 mille habitants, s'élève maintenant à 106 mille réformés. Ces derniers habitent pour la plupart le district de Morat dans lequel on ne rencontre que peu de catholiques. On décrit les Fribourgeois sous le rapport du caractère, comme simples, droits, phlegmatiques, débonnaires, crédules, sans conviction politique, souvent bourrus et désobligeants et l'on trouve que leur visage manque d'expression; toutefois ceux qui parlent français sont plus vifs et plus éveillés mais en même temps plus rusés et plus enclins à la dissimulation que ceux de leurs compatriotes parlant allemand. Les Fribourgeois se développeront sans doute intellectuellement bien davantage à mesure que les préjugés nombreux, en partie religieux, disparaîtront et que la civilisation s'étendra et pénétrera plus profondément dans les masses: jusqu'à présent aucun canton n'a fourni aussi peu d'hommes remarquables par leurs talents et leurs connaissances que Fribourg.

Les habitants des hautes vallées qui se livrent principalement à l'élevage du bétail et à la vente et à l'exploitation de ses produits, diffèrent quelque peu de ceux de la plaine; ils se rapprochent par leur extérieur, leur caractère et leurs mœurs des habitants des Alpes voisines et ne s'en distinguent que par leur religion qui exerce du reste sous beaucoup de rapports une influence remarquable. Le nombre des crétins, ces êtres malheureux et souffrants, dénués de raison, était autrefois très-grand, mais il a diminué à mesure que l'amour de la propreté s'est répandu. Les langues parlées dans le canton sont l'allemand, le français et surtout un patois roman analogue à celui des districts voisins et se divisant en trois dialectes: ceux du Gruverin, du Quetzo et du Broyar. Ce n'est pas un fait à négliger que la langue française s'étend continuellement et que maint village purement allemand il y a un siècle, compte actuellement au nombre de ceux où l'on parle exclusivement français. A Fribourg comme ailleurs, le costume national ne joue plus de rôle; il a déjà presque complètement disparu dans les districts les plus fréquentés et n'est plus général que dans les vallées isolées. Il existe dans les localités proches de la frontière bernoise un costume analogue à celui de Berne. Il consiste pour les hommes en une veste de coton (elle remplace celle de drap usitée à Berne) et en un gilet rouge. Le costume des femmes dans la vallée de la Sarine, particulièrement au midi, à Gruyères, dont les habitants comme ceux

de la vallée de Hasli descendraient d'immigrants suédois, est original quoiqu'il ne brille ni par la beauté ni par la gracieuseté. Les jeunes filles portent notamment un casaquin très-étroit et très-roide de couleur écarlate qu'elles revêtent d'un fichu aux plis nombreux, ce qui les fait paraître lourdes, empesées et gauches. Un chapeau de feutre noir tout couvert de fleurs, de dentelles et de rubans couvre leur tête. Les jours de fête elles ajoutent au casaquin écarlate une jupe rouge dont l'effet criard est un peu affaibli par un tablier de soie noire et une collerette blanche; sur la poitrine, attaché à une énorme chaîne d'argent, flotte un agnus Dei. Le costume habituel pour les enterrements est celui que portent dans les autres parties de la Suisse les confréries d'hommes et de femmes qui assistent à ces cérémonies: il consiste en un habillement noir recouvert d'une mante de même couleur dont les porteurs s'affublent, comme les femmes turques et les nonnes qui se cachent le visage avec une étoffe blanche, de telle sorte qu'on ne leur voit que les yeux et le nez. Disons pour finir qu'un long voile blanc attaché sur la tête retombe sur le dos.

Les grands établissements industriels ne sont pas nombreux dans le canton; la tannerie est pourtant assez répandue et l'on y fabrique en outre de la verrerie, du tabac, de la vannerie, des cotonnades, etc. Les vignes sont clair-semées et c'est l'importation qui fournit les vins et le blé; par contre l'exportation du bétail, du cuir, des peaux, du Kirsch et particulièrement du fromage dans la fabrication duquel se distinguent et que vendent au loin plusieurs districts, surtout celui de Gruyères, est considérable. Les prairies sont belles et riches en plantes aromatiques et la race bovine, qui appartient à une des plus belles et des plus recherchées de toute la Suisse, est splendide et donne, même médiocrement nourrie, une abondance de bon lait: la couleur du bétail est tantôt rousse, tantôt noirâtre, et parsemée de taches rouges et noires.

Il nous reste à faire observer que Fribourg l'emporte de beaucoup par son importance sur les autres localités du canton parmi lesquelles on peut regarder comme les principales Bulle, Châtel-Saint-Denis, Gruyères, Roman, Rue, Morat et Estavayer. Le nombre des villages et des hameaux dispersés dans le canton ou placés dans les montagnes jusque dans les parties les plus élevées des vallées, est considérable. Les bourgs bien bâtis sont rares; le paysan de même que le citadin fribourgeois n'est pas encore arrivé à imiter ses voisins, les Bernois, qui estiment beaucoup une maison belle, apparente, confortable, et cherche à se la procurer. Il lui

suffit généralement de posséder un abri qui ne réponde qu'aux exigences les plus modestes de l'homme le moins délicat.

Avant de commencer notre pérégrination dans le canton par la route venant de Berne, nous allons visiter les parties plus isolées situées dans la direction du lac de Neuchâtel et enclavées soit partiellement, soit entièrement, dans le canton de Vaud. La moins importante de ces enclaves est celle de Surpierre, située sur la route de Payerne (Peterlingen) à Moudon (Milden) et sur la rivière de Broye; la seule chose qu'elle contient et qui mérite d'être vue est son château pittoresquement situé sur un sommet rocheux. Au nord de cette enclave s'en trouve une plus grande qui s'étend de la Broye au lac de Neuchâtel et dont le chef-lieu est Estavayer (Stäffis). Ce district est un des plus fertiles du canton, c'est le grenier d'abondance du pays. Estavayer lui-même est dans une position ravissante sur une hauteur de la rive sud-est du lac de Neuchâtel: ses nombreuses et jolies maisons présentent un gracieux aspect. D'après la tradition, la ville aurait été fondée en 512 par un chef de Vandales; elle est certainement très-ancienne, portait sous les Romains le nom de Staviacum et se trouve déjà citée dans des documents du neuvième siècle. Les souvenirs historiques n'y manquent point et l'un d'eux est la prise de la ville par les Confédérés dans la guerre de Bourgogne. Claudius d'Estavayer, qui commandait la garnison, refusa de se rendre: après sa mort et celle de beaucoup de ses guerriers, le reste de la garnison fut fait prisonnier et exécuté. Un usage assez étrange existait à Estavayer pendant le moyen-âge: les seigneurs, et plus tard les avoyers, avaient droit à la langue de tous les bœufs qu'on abattait dans la ville.

Le vieux château de Chelnaux est également situé sur une hauteur au bord du lac; il est muni de tours, de tourelles, de créneaux et de fossés assez profonds, par conséquent bien fortifié et a été restauré il y a quelques années. Son énorme tour ronde, haute de cent cinquante pieds et d'où l'on a une vue splendide, ainsi que la prison souterraine de Croton sise dans le voisinage et dans laquelle on descend à l'aide d'une échelle, méritent l'attention. Sur la place principale de la ville, de Moudon, avaient encore lieu souvent il y a quelques dizaines d'années les antiques danses usitées dans tout le canton pendant lesquelles on chantait des couplets, soit en français, soit en patois. On nommait cette danse Coraula

parceque, à ce qu'il paraît, on comparait la longue file des danseurs à un collier de corail. Des danses analogues ont été en usage dans le pays de Gruyères et en France. Les chansons qui les accompagnaient traitaient habituellement de sujets fort ordinaires; l'une d'elles, par exemple, célébrait les noces d'un couple dénué de tous les biens de la fortune. Son commencement peut donner une idée du dialecte parlé dans les environs :

Qan lé-s-aoutrou mezeron, no voiterin;

Qan lé-s-aoutrou riretron, no pliorerin.*)

La route de Fribourg et de Payerne à Yverdon et celle de la rive orientale du lac de Neuchâtel passent par Estavayer. La dernière touche à Cheires, ancien village dans le voisinage duquel les Romains avaient des établissements. M. Castellan de Villardin a découvert en effet en 1778 dans ses environs une mosaïque servant de parquet et représentant Orphée attirant et domptant par les sons de sa lyre des animaux de tous genres, lions, chèvres, boucs, chevaux, ours et daims. Le travail de cette mosaïque était des meilleurs, sa composition était des plus distinguées et elle pouvait dater de l'époque de Vespasien; malheureusement elle fut détruite par les paysans qui, ayant trouvé quelques médailles dans son voisinage, la bouleversèrent pour chercher un trésor. Un autre ouvrage du même genre, quoique moins artistique, et qui rapportait lui-même le nom de son auteur, un nommé Caton, eut le même sort. On a près de Chables une vue ravissante: sur le lac se voit un vieux château des nobles seigneurs de Font et à la frontière méridionale de l'enclave, presque sur le territoire vaudois, apparaît la vieille „tour de la Molière“ qui, détruite pendant la guerre de Bourgogne, est désignée dans les anciennes chroniques comme l'œil de la Suisse (*Helvetiæ oculus*) à cause du splendide panorama dont on y jouit.

Au nord de l'enclave d'Estavayer, une étroite langue de terre se trouve resserrée entre deux districts vaudois: celui de Payerne qui pénètre jusqu'au lac de Neuchâtel au sud et celui d'Avanches au nord. On n'y rencontre que trois localités dignes d'être nommées: le modeste Fort Alban avec son hâvre, la grande et belle paroisse de St. Aubin aux jolis environs et dont les habitants parlent, dit-on, le patois du pays de la manière la plus gentille et la plus harmonieuse, et enfin la riche paroisse de Domdidier sur la route de Payerne à Morat.

*) Quand les autres mangeront, nous regarderons;
Quand les autres riront, nous pleurerons.

Au nord de toutes ces enclaves se trouvent les cinq lieues carrées du district de Morat dont la population, comme nous l'avons déjà dit, est presque entièrement protestante et diffère beaucoup par suite de celle du reste du canton. Ce joli et aisé petit coin de terre qui produit des fruits, des céréales et du vin, nourrit de beau bétail et est quelque peu industriel, jouit d'un climat doux et salubre et est peuplé d'une robuste population qui, assez instruite et en majeure partie d'origine germanique, a sous le rapport des mœurs, du caractère et de la langue, une grande affinité avec celle du canton de Berne sa voisine. Le chef-lieu est Morat, sur le lac de ce nom. C'est une petite ville d'environ 2400 habitants; on trouve dans ses principales rues des maisons à arcades. Aux Celtes qui occupèrent d'abord le territoire se joignirent plus tard des colons romains; on trouve mentionné dans les actes de la fabrique d'Épône (Valais), au sixième siècle, la ferme de Morat et, au onzième, le camp fortifié du même nom (Castrum Muratum) que l'empereur Conrad assiégea en vain en 1034 dans son expédition contre le comte Othon de Champagne. Des mains des Bourguignons Morat passa à celles des Zähringen et des princes de Savoie (1218); il appartenait au quinzième siècle au comte de Romont et fut pendant la guerre de Bourgogne pris par Berne et Fribourg qui l'administrèrent en commun à partir de ce moment.

Le souvenir d'un des plus grands exploits des Suisses se liera éternellement au nom de Morat. Aussitôt que Berne eut en 1475 déclaré la guerre au puissant duc de Bourgogne, elle occupa la ville fortifiée de Morat et en confia le commandement au noble maire Adrien de Montbonon. Charles-le-Téméraire, raconte l'histoire, se présenta avec soixante mille hommes devant la ville dont il ouvrit aussitôt le siège; mais, pendant plusieurs mois, tous les assauts échouèrent devant la résistance héroïque d'Adrien, de ses treize cents soldats et des habitants. Cette poignée d'hommes avait en effet juré de mourir plutôt que de se rendre et de mettre à mort quiconque parlerait de capitulation. Enfin, le 22 juin 1476, les Confédérés avancèrent pour faire lever le siège et au nombre de 34000 hommes occupèrent les hauteurs qui entourent la ville. Ils étaient commandés par leurs meilleurs chefs. A la tête de l'avant-garde et de l'aile droite se trouvait Hans d'Hallwyl du canton d'Argovie; le corps principal, posté près du lac, était sous les ordres du brave bourgmestre Waldmann de Zurich, dont les ingrats concitoyens versèrent plus tard le sang pour avoir voulu déraciner des abus invétérés, et enfin l'arrière-garde obéissait au vieux lucernois, Gaspard d'Hertenstein, qui devait envelopper les ennemis avec l'aile gauche et tomber sur leurs derrières. L'armée

bourguignonne se tenait derrière haies et fossés, protégée par une artillerie nombreuse. Du ciel couvert de nuages la pluie tombait à flots, aucun rayon de soleil ne brillait. Mais lorsque les Confédérés, suivant l'exemple de leur chef Hallwyl, tombèrent à genoux pour demander à Dieu la victoire, l'astre des cieux sortit des nuages; ce présage favorable enflamma les Confédérés. Sans s'arrêter, méprisant le feu des canons ennemis, ils marchèrent à lui, passèrent par dessus les canons et à travers les haies, sautèrent les fossés et massacrèrent tout sur leur passage. En même temps Hertenstein tombait sur le dos des Bourguignons et la garnison de la ville faisait une sortie. La meilleure troupe du duc, composée d'Anglais, se maintint longtemps et sa garde fit des prodiges de bravoure. Mais il était impossible de résister à l'élan des Confédérés et la fuite dans laquelle le duc couroucé se trouva lui-même entraîné, fut bientôt générale. Charles, sûr de la victoire, s'était fait bâtir sur une colline un joli chalet d'où il put suivre le combat: mais le sort lui fut contraire, il dut monter un rapide cheval et se diriger promptement vers Morges sur le lac de Genève, n'ayant avec lui que trente cavaliers. Toute son armée fut dispersée ou détruite: ce qui n'avait pas succombé fut poursuivi jusqu'à Avanches et en partie massacré par les Confédérés au cri vengeur de „Grandson“ qui rappelait l'action sanglante des Bourguignons dans cette dernière ville. Environ quinze mille ennemis restèrent sur le champ de bataille, beaucoup périrent dans le lac et dans les marécages du grand „Moos“ et le butin en armes, provisions de bouche, munitions et objets précieux de tout genre que firent les Confédérés fut immense. Les troupes bourguignonnes étaient en effet à tous égards abondamment fournies et, à l'exemple de leur duc, traînaient avec elles une masse d'argenterie et d'ustensiles précieux. La bataille de Morat brisa la puissance de Charles-le-Téméraire et son ancien éclat disparut à jamais.

Lorsqu'en 1797 Napoléon visita le champ de bataille, il dit à un jeune officier faisant partie de la garde d'honneur que lui avait donnée la Suisse: „Soyez convaincu, capitaine, que si nous avions à livrer une bataille ici, nous ne prendrions pas le lac pour ligne de retraite. Charles avait sans doute commis une grande faute dans son ordre de bataille, mais l'orgueil l'avait empêché de tenir compte des chances de défaite. Il avait regardé comme impossible qu'un amas de paysans commandés par divers chefs pût battre et défaire totalement une armée si brillante et si puissante que la sienne, et en effet personne n'eût pu penser que les Suisses marcheraient si vigoureusement et seraient après la victoire

aussi peu affaiblis qu'ils le furent en effet. Ne dit-on pas que vingt des leurs seulement restèrent sur le champ de bataille?

En 1485, dix ans après le combat, on éleva sur la place de la lutte un immense ossuaire et l'on y plaça les os et les crânes des ennemis tombés et ensevelis après la bataille dans deux grandes fosses. Les inscriptions qu'on avait placées sur l'ossuaire furent transportées plus tard à la mairie de Morat et remplacées en 1751 par deux autres. Lorsqu'en 1798, des divisions du corps français qui avaient pénétré en Suisse arrivèrent à Morat, il revint à la mémoire de ceux qui les formaient que leurs ancêtres avaient éprouvé à cette place une sanglante défaite, et il fut résolu que ne pouvant effacer l'histoire, on ferait du moins disparaître le monument qui la rappelait. Une circonstance étrange voulut que ceux qui prirent part à cette destruction ne fussent pas même soldats, mais musiciens, et que leur chef fût Vaudois et non Français. Au lieu de brûler l'ossuaire ou de le faire sauter comme on en avait eu l'intention d'abord et comme on l'avait en vain essayé, on le rasa, après avoir enseveli les restes et avoir planté à l'endroit où ils gisaient un arbre de liberté que remplaça bientôt un jeune tilleul. Ces faits eurent lieu le 3 Mars 1798 avec l'autorisation du quartier général. Un nouveau monument a été élevé en 1822 par le gouvernement cantonal de Fribourg sur le lieu du combat. Il consiste en un obélisque de marbre, large de six pieds et demi et haut de soixante-trois, s'élevant sur une hauteur non loin du lac et offrant un joli coup d'œil. La simple et modeste inscription latine qui se trouve sur l'obélisque est celle-ci:

Victoriam XXII. Jun. MCCCCLXXVI. Patrum concordia. Partam.
Nova signat lapide. Resp. Friburg. MDCCCLXII.

(La république de Fribourg perpétue par un nouveau monument la victoire gagnée le 22 juin 1476 par ses ancêtres unis. 1822).

Nous avons souvent mentionné le lac de Morat; qu'on nous permette donc d'en dire quelques mots avant de terminer la description de la ville du même nom et de ses curiosités. Situé à treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer, il s'étend parallèlement au lac de Neuchâtel dans la direction sud-est nord-est de l'axe du Jura, et a une longueur de deux lieues sur une largeur de trois quarts. On l'appelle habituellement le lac de Morat, mais il a porté aussi le nom de „Uechtsee“ et est désigné tantôt comme „Lacus Moratensis“, tantôt comme „Lacus Aventicensis“ de la grande ville romaine d'Aventicum qu'il baignait autrefois. On ne peut dire qu'il soit beau: ses bords ne sont en partie que de riants, fertiles côteaux et de beaux vergers, en partie des marais, et ses

eaux, même par un beau jour, quand le soleil brille et que toute la nature sourit, apparaissent troubles et mélancoliques. Par le mauvais temps la navigation y est dangereuse, car les vagues s'y pressent et s'y choquent assez violemment; par contre une promenade en canot par un beau temps y est très-agréable; arrivé au milieu du lac, on jouit d'une très-belle vue. Il était autrefois plus grand qu'à présent et, il y a deux mille ans environ, il ne formait probablement qu'un avec ceux de Neuchâtel et de Biemme qui, encore maintenant, quand les eaux sont très-hautes, ne paraissent être qu'un lac. On y trouve encore fréquemment des armes provenant de la bataille de Morat, et, au printemps, sa surface est souvent entièrement couverte d'une écume rose ou lilas. Le lac est fleuri, disent alors les habitants. Les petits poissons dont les arêtes se teignent en rose y périclent facilement et les gros eux-mêmes souffrent et perdent de leur goût. Les naturalistes ont constaté que cette teinte rouge du lac provient d'une grande quantité d'infusoires (*oscillatoria rubens*) qui couvrent sa surface, les pêcheurs au contraire prétendent encore maintenant comme autrefois que ce ne sont ni des plantes ni des animalcules qui teignent le lac mais les Néréides qui vivent dans ses eaux. La fleur apparaît en effet toujours aux beaux soirs d'été, quand les nymphes quittent leur palais de cristal et se livrent sur les bords et par le clair de lune à leurs danses fantastiques. Mais à peine l'aurore apparaît-elle, qu'effrayées elles se retirent rapidement dans les profondeurs et qu'en même temps aussi, aux premiers rayons du soleil, disparaît la teinte rouge de la surface: le lac est défleuri.

Il n'y a à Morat qu'un petit nombre de curiosités qui puissent intéresser l'étranger. On trouve dans la maison-de-ville quelques antiquités qui datent de la guerre de Bourgogne, et le vieux château où résidait autrefois le chargé de pouvoir des cantons de Berne et de Fribourg, est encore avec ses tours, ses tourelles et ses créneaux nombreux, un édifice remarquable.

Entre les lacs de Morat et de Neuchâtel s'élève, à sept cents pieds au-dessus du niveau de lac, le mont de Vuilly dont les flancs septentrionaux sont baignés par la Broye. On y jouit de très-jolis points de vue. La contrée environnante se nomme Vuilly (*Wistenlach*); elle est habitée par une population particulière qui, parlant français, a beaucoup de ressemblance avec les Vaudois voisins, mais s'en distingue pourtant par ses habitudes et son dialecte. Cette population possédait même autrefois un costume national qui consistait, pour les hommes, en un chapeau retroussé, une longue redingote noire, un pantalon et un gilet de velours de coton,

des bas de laine noirs ou bruns et des souliers à boucles; pour les femmes, en un béguin d'indienne généralement de couleur blanche avec de petites fleurs violettes, un corset et une jupe de laine à raies brunes ou blanches. Les habitants du Vuilly sont beaux, forts, travailleurs et éveillés; ils ont pour la plupart les yeux et les cheveux noirs, le teint méridional et les dents d'une blancheur éclatante. L'horticulture, la viticulture et les travaux de la ferme sont leurs principales occupations; ils sont plus à l'aise que beaucoup d'autres des habitants du canton, et, chose rare, ils mangent de la viande de boucherie et boivent du vin tous les jours. Dans leurs maisons qui n'ont ni beauté ni apparence, un roide escalier conduit dans la cuisine généralement sombre qu'éclaire seulement ou la vaste cheminée ou une fenêtre placée dans la porte de la chambre d'habitation. On arrive dans cette chambre, servant de salle à manger et de chambre à coucher à la famille, par la cuisine; un grand poêle de grès, entouré d'un large banc, se trouve tout près de la porte et un peu plus loin il y a une autre ouverture conduisant dans une chambre dépourvue de poêle et où couchent les enfants pour lesquels il n'y a point de place dans la première. De là on passe sur ce que l'on appelle le berceau quand l'escalier n'y a pas conduit tout d'abord. L'habitation est en général proprement entretenue, mais il y a peu d'ordre et l'on aperçoit pêle-mêle l'utile et l'inutile: pierres, bois, tonneaux, outils, ustensiles, gravois et immondices.

Le Vuilly ne contient pas moins de sept bourgs dont quelques-uns seulement méritent d'être mentionnés, comme le gracieux Lagnorre, Jorissens sis près du lac de Neuchâtel, Nant connu par les restes de la tour des Sarrasins, petit fort datant du moyen-âge et élevé au 10^e siècle contre les Sarrasins établis près du Saint-Bernard qui poussaient leurs excursions jusqu'à cet endroit. Le peuple prétend qu'un pont suspendu de cuir reliait cette tour à une autre qui se trouvait de l'autre côté du ravin de Vaut-de-Nant, au lieu nommé encore maintenant Châtelet.

A l'extrémité septentrionale du lac de Morat commence „le grand Moos“ qui n'est autre qu'une contrée marécageuse, longue et large de plusieurs lieues, s'étendant presque jusqu'à Aarberg et qui, couverte autrefois par les eaux, joignait les lacs de Bienne, de Neuchâtel et de Morat et ne s'élève encore maintenant que de très-peu au-dessus du niveau des eaux. Cette contrée se serait même étendue jusqu'à Avenches, (l'Aventicum des Romains) où l'on aurait découvert encore tout récemment des anneaux de fer destinés à l'amarrage des navires. Il y a lieu toutefois d'observer

que des anneaux de cette sorte étant employés pour désigner les frontières, on en a très-souvent rencontré sur de hautes montagnes, ce qui a donné lieu à des suppositions de tous genres concernant le déluge. On rencontre çà et là dans le „Moos“ des restes de chaussées et de constructions lacustres romaines, et l'on y trouve de temps en temps des troncs de chênes immenses, des haches et des cognées. Sur un des points du marécage, à une profondeur de trois à six pieds, on remarque de gros troncs de bois de chêne, voire même des chênes entiers qui, noirs, durs et comme passés au feu, sont particulièrement propres à de beaux travaux de tourneur et sont volontiers employés par les ébénistes. La tradition prétend qu'un joli bois de chêne qui couvrait une éminence, a existé autrefois en cet endroit, mais qu'il a disparu subitement sans raison connue.

Quand, partant d'Aarberg, on prend la route de Morat, le premier village qu'on rencontre après avoir passé la frontière est celui de Fräschels; le second, l'ancien Kerzerz, placé dans une agréable contrée sur une colline au bord du „Moos“ pourrait être presque nommé un hameau. Au temps des Romains il existait une colonie nommée „Ad carceres“ environ au centre de l'espace compris entre Aventicum, Augusta Rauracorum (Augst près de Bâle) et Salodurum (Soleure). On y voyait aussi une „mansio“ ou station de poste impériale. A plusieurs endroits on aperçoit des pavés, des restes de maçonnerie et des antiquités. Entièrement détruit au troisième et au quatrième siècle par les Germains envahisseurs, le village fleurit sous les Bourguignons et s'augmenta d'un manoir et plus tard d'une chapelle à la place de laquelle la très-honorée reine Berthe, la fileuse et la fondatrice d'églises, en fit construire une, dédiée à St. Martin. Kerzerz était le chef-lieu de l'Huperland dont les habitants portaient un costume national très-beau et très-original qui malheureusement a maintenant complètement disparu et que le docteur Eberhard a reproduit dans son écrit: *Darstellung des Bezirks Murten* (Description du district de Morat), Berne, 1840. En se rapprochant de Morat, là où la route de cette ville à Aarberg est traversée par celle de Fribourg à Neuchâtel, se trouve dans un gracieux vallon le modeste Charmey (Galmiz) qui n'est remarquable que par des restes de rues et de maisons romaines et par la découverte qu'on y a faite de quelques médailles et instruments ayant la même origine.

Maintenant que nous avons visité dans toutes ses parties le joli petit pays de Morat, nous allons nous rendre dans la capitale par la route de Neuchâtel à Fribourg. La première localité que nous rencontrons est

Courgevaud (Gurwolf), village bien situé dans une jolie vallée et dont les vins sont bons et recherchés. Dans les environs on remarque, sur la colline à forme ronde du Chatelard assez fréquenté à cause de sa belle vue, les restes d'un vieux manoir détruit dont on ne sait rien, mais dans lesquels on a trouvé, en faisant des fouilles, des armes et des squelettes. Une petite élévation (sur laquelle on remarque les traces de quatre fossés formant carré) qui se trouve dans le bois de la commune, peut présenter de l'intérêt. On dit en effet que c'est sur cette colline que Charles-le-Téméraire, avant la bataille de Morat en 1476, avait fait établir la jolie petite maison de bois d'où il avait considéré un combat si malheureux pour lui. A un quart d'heure de là, on voit à Coursiberle la chapelle près de laquelle les Confédérés, marchant au combat, firent leur dernière prière et, au nord de la route, la paroisse bernoise de Villars le Moine (Münchenwyler) enclavée dans le canton avec son château seigneurial et le splendide tilleul géant qui a été témoin du célèbre combat et qui doit avoir 36 pieds de circonférence. On peut mentionner Salvenach à cause de la vue grandiose qu'on a de ses hauteurs. Le regard en effet peut s'y promener sur une splendide vallée; il rencontre au premier plan l'ancien prieuré de Villars le Moine et le majestueux tilleul des Suisses, plus loin les jolis villages de Courgevaud, de Pfauen et d'Avanches, les collines et les pentes riantes du Vuilly supérieur, le village de Merlach avec sa jolie église, le riche et moderne Greng, et vers le nord, Löwenberg, la jolie résidence de tant de nobles familles de la Suisse, Montelier à la population travailleuse, enfin le vieux Morat bâti avec ses murs et ses tours au milieu de la contrée la plus variée et la plus belle comme dans un beau jardin anglais, riche en parties pittoresques. Le Jura et le Jorat un peu moins élevé, ferment l'horizon, tandis que vers le sud-ouest, derrière les contreforts des cantons de Berne et de Fribourg, les sommets couverts de glaciers et de neige des hautes Alpes, du Montblanc au Schreckhorn et au Wetterhorn, élèvent jusque dans les nuages leurs têtes respectables.

A partir de Courgevaud la route se dirige presque directement au sud, sans offrir rien de remarquable elle longe la Sarine et passe par Courtevon et Courtepin pour arriver à Fribourg, où elle rencontre, venant de l'ouest, la chaussée qui, passant par Payerne, réunit Estavayer à la capitale. Jetons encore un coup d'œil sur cette route. Après qu'elle a quitté Payerne et est entrée dans le canton de Fribourg, elle atteint d'abord la jolie paroisse de Montagny (Montenach) où se trouvent les ruines de l'ancienne ville de Montagny et du château du même nom ainsi que de gracieuses villas et maisons de campagne, puis Echelles avec sa vieille

église, Grolley et enfin Belfaux (Gümschen) jolie paroisse avec son pèlerinage à la Sainte-Croix. La légende raconte que l'église brûla entièrement en 1148 et que ce ne fut que par un miracle que le crucifix, quoique entouré longtemps de feu et de charbons ardents, fut conservé; les saintes reliques qu'il renfermait, notamment une épine de la couronne du Sauveur, un morceau de la Sainte-Croix et un de celle de St. Pierre, un fragment de la ceinture de la Vierge et des ossements de St. Maurice et de St. Pancrace, le sauvèrent de la destruction. Tous les ans, en été, aux jours, nommés „les bons Vendredis“, entre l'Invention et l'Élévation de la Croix, les pieux Fribourgeois et Fribourgeoises se rendent en pèlerinage à Belfaux et ne manquent naturellement pas, à cette occasion, de faire honneur au bon vin du pays.

Maintenant que nous avons parcouru la partie ouest et nord-ouest du canton, nous pouvons nous tourner vers le nord et nous occuper de la route de Berne à Fribourg. A peine cette route a-t-elle près de Neuen-eck passé la Sense et la frontière du canton, qu'elle monte rapidement sur une plaine élevée d'où l'on jouit de nombreux aspects sur les environs et sur les Alpes bernoises. Le premier village qu'on rencontre, est Vunnenny, sans intérêt pour le voyageur ainsi que les hameaux de Schmitten et de Wyler et même le lieu de pèlerinage Mariahilf, quoique ces localités se trouvent dans un pays bien cultivé. Fribourg se montre de ce côté sous son jour le plus avantageux et présente l'aspect le plus ravissant. Nous le décrirons plus tard. Les communications entre Fribourg et Berne ont lieu non-seulement au moyen d'une route, mais encore au moyen d'un chemin de fer qui réunit Berne à Lausanne, et appartient en partie au chemin de fer central, en partie à celui d'Oron. De ce chemin de fer, près de Thörrishaus, dans le canton de Berne, on a une belle vue sur le Ganterisch, la Scheibe et d'autres sommets du groupe remarquable du Stockhorn; puis la locomotive passe la Sense et la frontière et arrive à la station de Flammatt, après laquelle elle traverse plusieurs tunnels et coupe la vallée boisée du Taffernat. De la station de Schmitten on peut apercevoir le Jura, et près de Balliswyl se voit le beau, grandiose et très-coûteux viaduc de Grandfey, jeté sur la Sarine sur une longueur de 1107 pieds, tout construit en fer et reposant sur quatre piles en fer tubulaire. Ce pont s'élève de 250 pieds au-dessus du niveau de l'eau et offre de tous côtés un aspect imposant.

Une autre route, venant du nord, réunit la petite ville bernoise, si connue et si souvent nommée, de Laupen à Fribourg. Après avoir passé la Sense non loin de son confluent avec la Sarine, cette route atteint

d'abord Bœsingen, situé au milieu de bosquets d'arbres fruitiers; puis le vieux et beau village de Düringen avec une très-ancienne église dédiée à St. Pierre et à St. Paul. Près de là, non loin de la Sarine, se trouve la ville de bain Bonn, autrefois beaucoup plus fréquentée que maintenant et qui mérite de sortir de son obscurité. L'eau y est sulfureuse et efficace dans beaucoup de maladies; en tous cas, l'air est sain et bien-faisant et les environs gracieux, ravissants même. De jolies vues sur la contrée, les vieilles tours de Vivy et le château de Barberêche, alternent avec des allées et des promenades nombreuses. Ici, près du ravin du Mouliez (Muchtschlucht), s'élève une petite chapelle; là coule la Sarine dans une jolie contrée, et des excursions intéressantes peuvent être faites à l'ermitage de Ste. Madeleine, aux bains de Germiswyl et aux champs de bataille de Laupen et de Morat, de sorte que celui qui n'exige ni la vie ni le mouvement des grands établissements de bains, peut se trouver très-bien à Bonn.

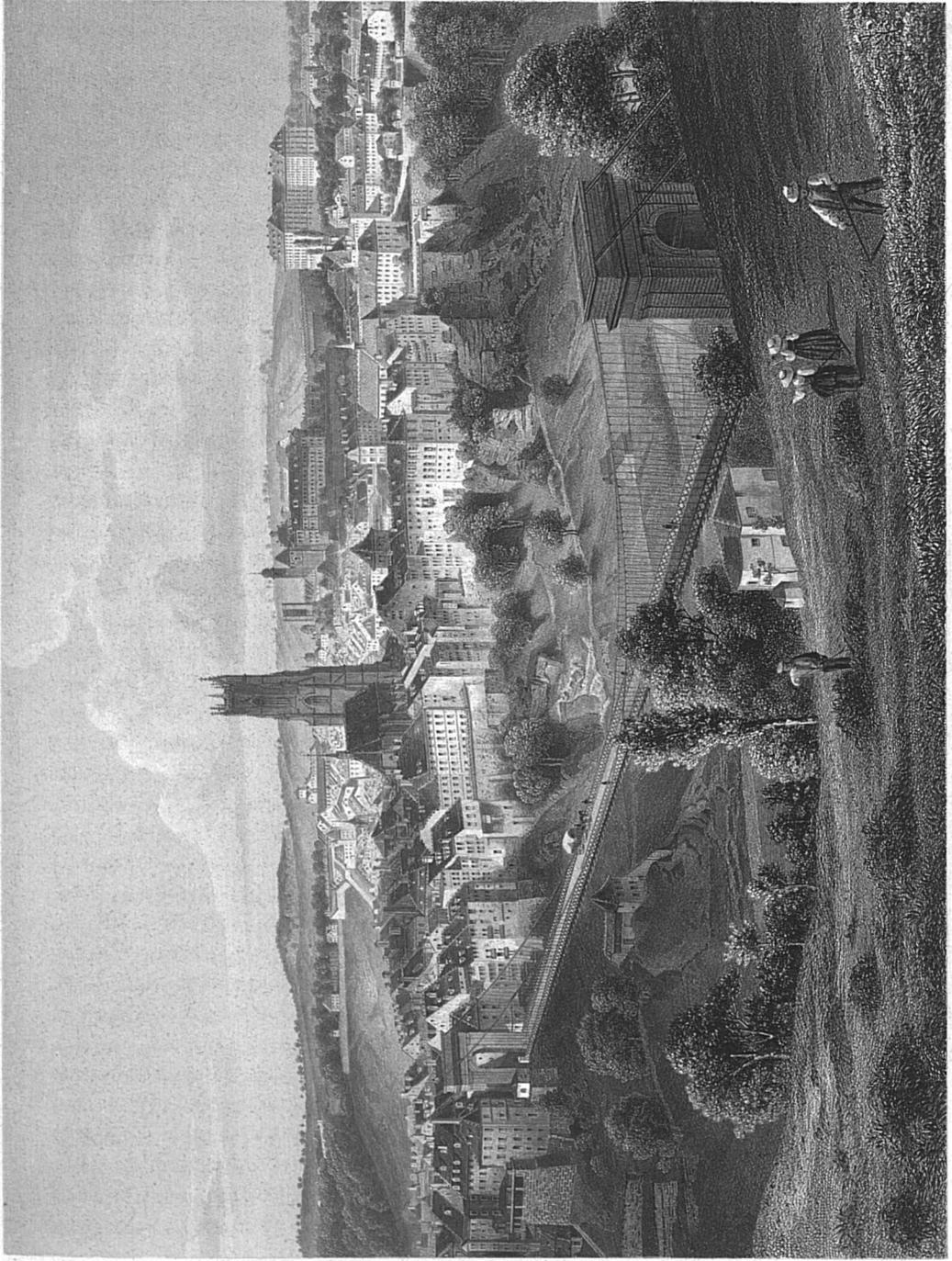
Occupons-nous maintenant de la capitale du canton. Elle n'offre d'aucun côté un aspect si gracieux, si original et si grandiose que de celui de Berne. Devant nous s'étend une profonde vallée dont les côtés consistent en grande partie en parois hautes, nues et presque à pic et dans laquelle la Sarine roule ses eaux modestes. Des routes descendant en nombreux détours dans le fond de la vallée et passant sur les arches d'un pont de pierres, amènent au milieu d'un amas confus de maisons formant la partie inférieure et ancienne de la ville. Au-dessus de cet amas de maisons, s'en élève un autre en forme de terrasse jusqu'à la hauteur du „mur de roche," presque arrosée par le cours d'eau. Les yeux errent sur de longs murs noircis par le temps et munis de barbicanes et de créneaux, sur des tourelles en ruines, des églises avec leurs clochers, entre autres sur la cathédrale épiscopale de St. Nicolas, la première église de la ville, avec sa tour remarquable haute de 275 pieds, et au-dessus de tout cela sur les bâtiments étendus du collège des Jésuites fermé en 1847, sur des amas de maisons et de massifs bâtiments qui contrastent étrangement avec les légers et gracieux ponts suspendus, élevés à une grande hauteur, sur le large ravin de la Sarine ainsi que sur celui de Galdern. Aucune autre ville suisse n'offre un pareil aspect, voire même Berne dont la situation a pourtant tant de ressemblance avec celle de Fribourg, et peu de localités sont si pittoresques et si originales.

Cette originalité se retrouve même dans l'intérieur de la ville par suite de sa position au fond d'une vallée, sur des pentes rocheuses de grès et sur les hauteurs d'une presqu'île formée par la rivière;

mais la ville n'en est pour cela ni belle ni imposante. Des rues et des ruelles étroites montant ou descendant par de nombreux détours, des escaliers sombres et étroits, des ravins et des défilés, des sentiers mystérieux conduisant aux fortifications, des murs garnis de hautes tours d'antique construction, des massifs de maisons jetés çà et là, des édifices construits sur de hautes fondations, une rue même s'allongeant en partie sur les toits des maisons, voilà ce qu'on peut voir dans la ville où les larges artères et les places étendues ne sont pas nombreuses.

Cela ne rend Fribourg ni beau ni gracieux, mais certainement intéressant, et si, dans une ville moderne aux rues droites, aux larges places et aux belles maisons dont les spacieuses entrées et les grandes fenêtres semblent attirer les visiteurs, l'imagination ne peut se figurer rien de romantique ou de tragique dans la vie des habitants, il semble au contraire que chacune de ces petites maisons obscures puisse rappeler des traditions et des récits à demi-oubliés, datant d'époques écoulées et parlant d'amour et de souffrances, de haines de race, d'inimitiés, d'actions mystérieuses: traditions et récits dont les personnages devraient avoir été des hommes durs et incultes, des femmes et des vierges tendres et languissantes.

L'histoire de Fribourg est contenue dans celle du canton. Ses premiers édifices s'élevaient près de la Sarine; mais Berthold IV. de Zähringen paraît avoir jeté les fondements de la haute ville, et dès le douzième siècle on avait commencé la construction de la cathédrale St. Nicolas qui ne fut, il est vrai, achevée qu'en 1500. Le bien-être de la ville crût avec sa puissance, mais elle s'étendit proportionnellement très-peu elle-même, car, comme les autres villes fortifiées, elle ne voulait pas agrandir les murs qui lui servaient de ceinture solide et indestructible. Son éclat fut augmenté par le séjour de l'évêque de Lausanne qui y possédait déjà un château et vint s'y établir. Les trois ponts sur la Sarine existaient déjà en 1352, mais ils étaient de bois et laissaient assez à désirer; ce ne fut qu'en 1633 que le pont du milieu fut construit en pierres. La ville est actuellement divisée en quatre quartiers dont „Le Bourg“ est le centre. Les habitants sont au nombre d'environ onze mille: ceux qui habitent le vieux quartier, près de la Sarine, parlent plus allemand que français; les autres presque exclusivement cette dernière langue. Le monument le plus intéressant est certainement la cathédrale de St. Nicolas dont la construction a commencé en 1185, et qui, bâtie dans le plus noble style gothique, fut achevée trois cent quinze ans après; on désigne Georges du Jardin comme premier architecte de la tour commencée en 1452 et haute de 275 pieds; quoique la flèche lui manque comme à beaucoup d'autres anciennes



Nach Photographie arrangirt v. L. Rothbeck.

F. B. J. B. U. R. G.
(Freiburg, No. 1)

Druck & Verlag von G. Lantke in Darmstadt.

© A. Kura sculp.



tours, c'est la plus haute de la Suisse et même une des plus élevées de l'Allemagne. Le traitement de l'architecte doit avoir été des plus modestes, car il ne s'élevait qu'à 4 groschen par jour; le carillon est remarquable et mérite sa réputation; mais ce qui doit attirer surtout l'attention à tous égards, est le portail principal avec les bas-reliefs représentant le jugement dernier. Quel est le sculpteur catholique qui oserait actuellement exposer une pareille représentation satyrique dans une église de son culte? A quelles mesures ne s'exposerait-il pas de la part des autorités religieuses et civiles qui ne permettraient pas la critique fondée des dogmes et des usages de l'église? Entre l'enfer et le ciel se trouve le patron de l'église, St. Nicolas, évêque de Myra. Au-dessus de lui trône le Sauveur représenté comme souverain juge; à sa gauche un ange tient la balance incorruptible qui sert à peser les hommes. Du même côté St. Pierre conduit les bons dans le paradis; à droite s'ouvre la gueule d'un monstre effrayant: entrée de l'enfer déjà plein de damnés et où trône Satan. Un des diables, à tête de porc, entraîne des méchants enchaînés et en emporte d'autres dans un panier; parmi eux on remarque non-seulement de grands personnages tels qu'empereurs et rois, mais encore des prêtres, des évêques et même un pape, tête de la chrétienté. Il semble qu'au 15^{ème} siècle, même à Fribourg, ville connue par sa bigoterie, personne ne se soit offensé le moins du monde de ces représentations sous lesquelles se trouve l'inscription suivante, si pleine de signification pour la ville: „Protegam hanc urbem et salvabo eam propter Nicolaum servum meum.“ (Je protégerai cette ville et la sauverai au nom de Nicolas, mon serviteur). La chaire, le baptistère et les chaises du chœur avec leurs sculptures sur bois, méritent l'attention, ainsi que le nouveau tableau d'autel qui se voit dans une chapelle latérale, Ste. Marie et Ste. Anne de Deschwanden, quoique le genre du peintre puisse difficilement plaire à tous. On néglige un peu maintenant quelques vieilles peintures qu'on recherchait assez autrefois. Au commencement de ce siècle il n'y avait dans l'église qu'un vieux petit orgue que la foudre avait même une fois très-endommagé; on commença alors l'établissement de cet orgue immense, dû au Fribourgeois Aloïse Moser, mort en 1839, orgue qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Il compte 64 registres et 7800 tuyaux dont le plus long a 32 pieds. Dans la saison des voyages, même aux heures où il n'y a pas d'office, on en touche tous les après-midi à une heure et demie et souvent le soir, et chaque étranger peut entrer dans l'église moyennant une modeste rétribution pour l'orga-

niste. Celui-ci doit être non-seulement un homme habile, mais encore un homme très-solide, car le jeu de cet orgue colossal exige un grand développement de forces. Ce en quoi il produit le plus d'effet, est l'imitation de la voix humaine et ce qu'on appelle les voix angéliques qui, de fait, sont très-réussies et peuvent faire une profonde impression quand le jeu est bon; les morceaux finissent généralement, comme nos opéras, par un effet tragique, approprié au style moderne: l'imitation d'un ouragan effrayant pendant lequel on croit entendre les vents gémir, le tonnerre gronder et des masses d'eaux sauvages se précipiter et mugir.

Après avoir encore visité la plateforme de la cathédrale et avoir joui d'une vue ravissante sur la vallée de la Sarine et les montagnes, nous dirigeons nos pas vers l'église de Notre-Dame. Bâtie vers l'année 1201, elle n'offre pour tout souvenir que la fête des trois Rois qu'on y célébrait chaque année le 6 janvier, selon la coutume antique, en dépit des ordonnances des papes et du concile de Bâle. Cette fête aussi jette une intéressante lumière sur la croyance de nos ancêtres et sur les idées naïves qu'ils se formaient de la religion et du culte. Le cortège des trois Rois était en général ouvert par une croix gigantesque, derrière laquelle se mouvaient en longue file des hommes déguisés en lions, en ours, en sauvages, etc. Alors suivaient trois chanoines ou des personnes de rang, qui, en costume royal, chacun accompagnée d'une petite troupe de cavaliers, représentaient les trois Mages. Le roi Hérode, debout sur une estrade près de la tour de Notre-Dame, entouré de prophètes et de prêtres, recevait les hommages des trois Rois et les leur rendait. Un ange, placé sur une petite chaire près de la fontaine de la place, annonçait solennellement la naissance du Sauveur, et une étoile, suspendue dans les airs, conduisait les trois saints de l'Orient. Ensuite venaient les exercices militaires: trois compagnies, les rouges, les bleus et les maures dont le visage était enduit de couleur noire, faisaient des évolutions, se livraient une espèce de combat, tiraient de coups de feu et jetaient des grenades. Des corps de musique jouaient sans cesse, et le son du fifre et du tambour remplissait les airs; toutes les fenêtres étaient garnies de spectateurs, principalement de dames richement vêtues, et beaucoup de curieux, venus des parties les plus éloignées, occupaient les tribunes. Pendant l'office divin, les trois Rois et tous les officiers venaient apporter des présents à la Sainte-Vierge, qui, placée au pied du maître-autel, avait pris part à la procession, montée sur un âne que conduisait St. Joseph; après la cérémonie religieuse ils se rendaient dans les couvents où les

vénérables dames leur offraient des rafraîchissements, des gâteaux et des bonbons.

Toute la cérémonie était considérée comme une affaire d'Etat; car le Conseil fournissait la provision de poudre nécessaire aux trois compagnies et aux mousquetaires, et allouait dix écus annuellement au roi Hérodès pour pourvoir aux frais de sa propre toilette et de celle de ses prophètes. En outre, suivant une ancienne coutume, les trois Mages étaient choisis à tour de rôle dans le Conseil, les abbayes ou les principales familles. L'insigne honneur d'être „revêtu de la royauté,“ entraînait de grandes dépenses pour les corporations et les personnes auxquelles on accordait le pouvoir souverain. Les règlements de la fête et une grande partie des vers faits à cette occasion existent encore.

Quant aux autres églises, nous citerons encore celle du couvent des Franciscains avec la tombe de Pierre Girard et la peinture à fresque, malheureusement presque effacée, de la Danse des morts; l'église des Capucins (inaugurée en 1622) avec une Assomption assez précieuse; l'église de St. Jean avec l'Adoration des Mages, attribuée à tort à Domenichino, et enfin l'église moderne des Jésuites. Sur l'emplacement où se trouvait jadis le château-fort des ducs de Zähringen, et derrière St. Nicolas, là où la presqu'île s'élargit, s'élève l'hôtel-de-ville, édifice peu apparent avec quelques vieilles toiles et des sculptures. Le palais gouvernemental n'offre rien de remarquable. Célèbre sous le rapport historique est le vieux tronc du fameux tilleul, planté, d'après la tradition populaire, devant l'hôtel-de-ville après la bataille de Morat. Une autre tradition fait venir cet arbre de l'époque des Zähringen et de la fondation de Fribourg. Au seizième siècle on rendait la justice sous ses branches touffues et le 5 Mars 1798 les Français plantèrent sur son tronc un arbre liberté. Plus tard encore on brisait près du tronc le bâton sur les personnes condamnées à mort, ce qui en fait un de ces arbres de justice consacrés par les anciens, où les empereurs, leurs baillis, les comtes se réunissaient à des époques régulières en cour de justice avec les échevins.

Le grand pont suspendu, construction plus remarquable que tous les autres édifices de la ville et aussi grandiose que tout ce que l'on fait de gigantesque pour les chemins de fer, est dû à l'ingénieur français, J. Chaley de Ceygerieux. Le frais de construction montaient à 300,000 fr. Ce pont s'élève à 168 pieds au-dessus de la Sarine, a 941 pieds de long sur 23 de large et dépasse ainsi de beaucoup le pont qui unit l'île d'Anglesey à la côte anglaise, et qui était auparavant regardé comme le plus long du monde. Le tablier est soutenu par quatre

cables suspenseurs, composés, chacun, de 1056 fils de 1280 pieds de longueur; ils ne forment qu'un seul arc renversé et pénètrent profondément dans les puits d'amarre où ils sont assujettis par 128 ancras. Les puits se composent, de chaque côté, de trois chambres taillées dans le roc vif, et contenant, chacune, trois voûtes renversées, formées d'énormes blocs de pierre. La force moyenne de chaque fil est de 1220 livres, et le nombre des chaînes de suspension de 164.

A une certaine distance se trouve un autre pont semblable, construit en 1840; c'est le pont de Gatteron, jeté sur la profonde et pittoresque vallée du même nom, dans laquelle différentes usines sont mises en mouvement par un ruisseau qui rejoint la Sarine. Ce pont a 894 pieds de long et s'élève à 150 pieds suisses au-dessus du fond de la vallée. Il a de remarquable que, d'un côté, les fils sont immédiatement assujettis dans un rocher de grès ce qui a épargné les frais du portique.

Les hauteurs qui environnent Fribourg offrent de ravissantes promenades et des vues sur la vallée de la Sarine, sur les entours de la ville et sur les coteaux et contreforts du canton, sur le Jura et la chaîne des Alpes. Le belvédère du Lycée nous montre le Montblanc resplendissant de blancheur, et au lointain, vers le nord-est, les cimes dentelées du Sentis, les montagnes de la Savoie, du Valais, de Vaud, de Berne, des cantons primitifs, de Glarus et d'Appenzell. Tout aussi belle est la perspective que l'on a du clocher de St. Nicolas, de la porte de Burglen, du Meierhof, du Schönenberg, du Durrenbühl, de Buligny, de Bozet où l'œil embrasse toute la ville, de Grandfey et d'une douzaine d'autres endroits que l'on peut facilement et commodément atteindre à pied ou en voiture.

Une excursion plus éloignée de Fribourg, entreprise autrefois plus fréquemment par les fidèles, est celle de l'ermitage de S^{te} Madeleine, situé dans la paroisse de Düdingen, à une lieue et demie de la ville, sur la rive droite de la Sarine. La contrée est charmante; ce qui attirait pourtant les visiteurs, n'était pas la nature, mais plutôt un ouvrage humain qui faisait preuve en même temps d'une application soutenue et d'une grande persévérance. De concert avec son compagnon Licht, l'ermite Dupré tailla dans un rocher perpendiculaire, après dix années de travaux assidus (de 1670 à 1680), tout un ermitage. Plusieurs cellules, une cave où conduit un escalier et qui possède une source de l'eau la plus pure, une cuisine avec une cheminée et un four, un corridor et une grande salle, voilà le travail exécuté par ces deux hommes. Le tout est dominé par la chapelle de S^{te} Madeleine, de 63 pieds de long sur 36 de large

et 22 de hauteur avec sa tour de 80 pieds de haut. Ce travail est certainement bien au-dessous des merveilles que fournissent les temps modernes; cependant si l'on veut prendre en considération que tout l'ouvrage a été fait par deux hommes, manquant des instruments et des connaissances nécessaires, on ne saurait se passer de payer au moins un léger tribut d'admiration à la persévérance.

Nous voici déjà à bout des curiosités de Fribourg. Le bon vieux temps n'a pas laissé beaucoup, et le temps moderne, eu égard aux grands obstacles que le clergé et l'esprit populaire s'opposent réciproquement, a encore peu créé sous le rapport scientifique, artistique et philanthropique. Il est réservé à d'autres générations d'entamer une voie nouvelle que les contemporains ont la folie de ne pas suivre, et d'ouvrir par là une source de prospérité pour le peuple du canton de Fribourg et notamment pour sa capitale; c'est à elles qu'est réservé de reconnaître que le pays possède des ressources qu'il méconnaît et dédaigne complètement pour le moment, mais qui, bien exploitées, lui assureront un avenir d'importance et de grandeur. Il faudrait alors naturellement cesser de rester étranger à tout ce qui se passe au-dehors, soit suisse, allemand et français, et tâcher d'attirer les forces qui peuvent être productives pour le canton, au lieu de les éloigner par des impôts onéreux ou autres mesures; il faudrait alors laisser un libre cours aux esprits libres et entreprenants et ne plus s'opposer au développement général.

Avant de nous diriger vers les parties méridionales du canton, visitons d'abord, malgré le peu d'intérêt qu'elles offrent, les deux routes de Thun par Guggenbach et Guggisberg. La première se dirige par les deux ponts aériens sur Burgeln, vieil endroit souvent visité par les pèlerins et dont l'église renferme une de ces madones enfumées que l'on rencontre en beaucoup de pays: en France, en Bohême, en Pologne, etc. Cette image doit originairement avoir été une enseigne de cabaret et préservée d'une manière miraculeuse du feu auquel les protestants l'avaient condamnée au temps de la réformation. — Après avoir laissé derrière nous des bois verdoyants et de belles propriétés, nous longeons le château de Remetsweil qu'entoure un parc superbe, pour arriver à travers une contrée riante à Heimischwand, connu par sa belle perspective sur l'intéressante chaîne de la Berra et de la vallée située au

fond. Peu de minutes après nous atteignons Dirlaret, commune étendue qui comprend plusieurs endroits et qui est, suivant l'opinion de ses habitants, plus ancienne que la ville elle-même, avant la fondation de laquelle on y rendait solennellement justice selon la vieille et bonne coutume germane. C'est avec raison que les voyageurs s'extasiaient à la vue des granges et des auberges de la contrée auxquelles on a donné la forme singulière de cercueils gigantesques. Le chemin suit la direction de Brunried et de là celle de Guggersbach, petite localité solitaire sur la Singine et qui appartient déjà au canton de Berne. Ce district est remarquable par les nombreuses légendes et traditions de chasseur nocturne qui, avec une meute acharnée, poursuit des bêtes étranges.

Le second chemin que nous suivrons dans la direction de Guggersbach à Fribourg, est plus intéressant. Sur une chaussée ou sur un sentier de traverse agréable, nous nous rendons d'abord à Pleffeyen, paroisse active et considérable sur la Singine, et de là, par une terre riche en arbres fruitiers, à Plasselb, à l'entrée de la gorge de Plasselb. Ce long et étroit vallon qu'arrose la Gérine (Aegera) serpente en demi-cercle au pied oriental de la Berra et est aussi aimable que romantique. Un sentier le traverse qui conduit sur la Berra que l'on peut aussi atteindre de St. Sylvestre. La Berra offre de sa cime conéiforme la plus élevée, une riche et belle vue qui va, à l'ouest et au nord, jusqu'aux lacs de Neuchâtel, de Morat et à la longue chaîne du Jura, et embrasse toute la chaîne des Alpes, du Montblanc aux sommets neigeux de l'Oberland bernois, la belle vallée de Charmey, le Moléson et tous les villages jusqu'à Fribourg dont les clochers se voient à l'œil nu. Retournons cependant à Plasselb et tournons-nous plus à l'ouest, en aval de la rive droite de la Gérine, vers Giffre, ombragé d'arbres fruitiers et sis dans une contrée riante, pour revenir, par le hameau de Tentlingen avec sa belle maison de campagne, et par Burgeln, dans la ville Fribourg.

Il va sans dire que la contrée de la Berra, surtout la gorge de Passelb, doit avoir ses fables. Nous en citons une, trouvée dans les „Fleurs alpines et légendes populaires“ de Kuenlin, parues en 1834. — „A gauche du Cousinber (Käsenberg), presque à nos pieds, s'ouvre la profonde gorge de Passelb; à droite s'élèvent les Schweinberge; au fond se trouve une vieille cabane où les vachers des environs se réunissaient souvent le soir pour passer leurs heures de loisir à causer où à faire une partie de taroc. Les verduriers, les chercheurs de résine, les fabricants de potasse et autres gens qui avaient affaire dans les montagnes, se joignaient à eux. De temps en temps un petit homme étranger paraissait dans

cette société. Il avait la figure jaune-pâle, les yeux grisâtres et enfoncés et les cheveux roux; il portait un bonnet vert sur la tête, une blouse grise, des pantalons étroits bleu-clair et des bottines. Sous le bras gauche il avait toujours un violon, circonstance qui lui valut le nom de ménétrier. Il se tenait toujours immobile et tranquille dans un coin où il s'accroupissait, ou s'approchait timidement du feu pour se chauffer. Quand on voulait l'égayer on lui servait à boire et à manger. Il parlait une langue dont on ne comprenait que peu de mots. Pour exprimer sa reconnaissance il accordait son violon et se mettait à jouer toutes sortes de danses. Aussitôt les cœurs et les jambes bondissaient de joie, les gambades les plus burlesques étaient faites, et aussi longtemps que les sons du violon se faisaient entendre, la gaité la plus folle remplissait la cabane. Le ménétrier savait si bien égayer ses hôtes, les vachers, qu'ils oubliaient leurs devoirs et que sur les pâturages on en venait à des querelles sanglantes que les bourgmestres de Fribourg vidaient volontiers moyennant quelques écus qu'elles leur rapportaient. Souvent il arrivait aussi que le ménétrier ne se faisait pas voir dans la vieille chaumière, et cependant on entendait le son de son instrument tantôt en-deçà, tantôt en-delà de la Gérine. Souvent aussi un mauvais esprit se montrait dans la gorge; il avait de grands yeux flamboyants et jouait des tours de sa façon aux montagnards; on l'appelait le petit monstre et l'on supposait que c'était notre ménétrier sous une autre forme. D'autres, par contre, prétendaient que le ménétrier ne pouvait pas être un mauvais esprit. Plus tard, sur l'instigation des capucins, les gens du pays bannirent le monstre; il disparut et avec lui le ménétrier, au grand regret des vachers. Pour perpétuer sa mémoire ils ont donné le nom de Ménétrier à une saillie de la gorge de Plasselb."

Une autre excursion, certainement plus intéressante et aussi plus souvent entreprise, est celle de Fribourg vers le vieux pays de Gruyères. Encore une fois nous enjambons le pont suspendu et la gorge de Galtern, pour nous diriger par Bürgeln à Oberried où la montagne brûlante fait grande sensation. Quoique l'expression ne soit pas bien choisie, car le montagne ne brûle pas, le phénomène n'en est pas moins sans intérêt. Sur un versant, couvert de débris, du Burgerwald (forêt de Burger) il se développe dans les fentes un gaz inflammable qui, allumé, brûle quelquefois des jours entiers, jusqu'à ce qu'un coup de vent ou la pluie vienne l'éteindre. — Plus vers le sud, dans une agréable vallée que nous atteignons en traversant des forêts, des prairies et des terres arables, est sis, sur la bruyante Gérine, la belle paroisse de Marly avec

ses jolies maisons et ses établissements industriels. Cet endroit paraît avoir eu autrefois beaucoup à souffrir de ses seigneurs et maîtres; car on entend encore à présent le proverbe: Lia plié crouie ombro po la méson d'en païsan l'è on tzati. (La plus cruelle ombre pour la maison d'un paysan est un château.) A Marly la rivière sépare le district où l'on parle allemand de celui où l'on parle français. Il est vrai que le Parisien comprendrait aussi peu le patois français qu'on y débite que le Berlinoïse l'allemand qu'on y entend. Le prochain village est Ependes, agréablement situé sur des rochers arides que baigne la Sarine; la chaussée conduit de là, plus vers le sud, à Arconciel, un des plus anciens endroits du canton dont il est déjà fait mention au onzième siècle. Lorsqu'en 1475 Guillaume de la Beaume, possesseur des seigneuries d'Ilens et d'Arconciel se déclara pour Charles-le-Téméraire contre les Suisses, les Bernois s'emparèrent des deux châteaux. On voit encore maintenant, au-dessous de l'endroit, les ruines pittoresques d'Arconciel vis-à-vis de la tour carrée d'Ilens.

Un joli pont suspendu, de 306 pieds de long, traverse la Sarine qui roule ses eaux à une profondeur de cent pieds. Une heure après notre départ d'Arconciel, nous nous trouvons à Pontlaille sur la Sarine; vis-à-vis, sur l'autre rive, s'élève Avry. Sur des hauteurs escarpées, vers le nord, gisent les tristes ruines du vieux fort de La Roche, connu autrefois sous le nom de Scherwyl, et tout près s'élève le village de La Roche, exposé si souvent aux eaux dévastatrices qui se précipitent des flancs de la Berra. A mi-chemin de Bulle on voit le hardi pont suspendu de Pontlaille, jeté sur de massifs rochers calcaires. La légende de Gargantua explique de la manière suivante la présence de ces rochers au milieu du lit de la rivière. „A l'époque où l'idolâtrie était encore généralement répandue dans la contrée, longtemps avant que St. Donat, évêque de Besançon, vint convertir ces infidèles, un géant puissant avait établi son domaine dans ces montagnes; les habitants le craignaient et l'adoraient comme une idole. Sa taille était telle qu'il posait souvent un pied sur le sommet de la Berra et l'autre à plusieurs lieues de là, sur celui du Gibloux, et qu'il se baissait alors pour boire dans la Sarine. Toutes les fois qu'il étanchait sa soif, le lit du fleuve restait à sec durant trois jours. C'est aussi lui qui planta là ces puissants blocs de rocher avec autant de facilité que si c'eussent été de simples cailloux. Suivant d'autres, le pont que le peuple a baptisé du nom de pont de Tugi fut jeté par satan lui-même. Les gens de Pontlaille étant un jour assemblés au cabaret pour prendre des délibérations sur les frais de con-

struction du pont de la Sarine qui paraissait urgent pour l'établissement des communications avec les habitants de la rive opposée, un étranger parut tout-à-coup qui promet de construire le pont à condition qu'on lui donnerait le premier être vivant qui y mettrait le pied. De telles légendes se trouvent partout où l'on rencontre des Ponts-du-Diable, et, chose singulière, le „pauvre diable“ est toujours la dupe de „l'intelligence supérieure de l'homme.“ Pareille chose arriva ici. Les autorités (perspicacité humaine!) ayant trouvé que l'architecte n'était autre que satan en personne, furent sur le point de perdre la tête. Un joyeux confrère les tira d'embarras en promettant de se charger de tout. Pendant la nuit le pont est érigé et se présente dans toute sa splendeur aux yeux de la foule assemblée. Mais personne ne le traverse. Voilà venir un homme apportant six rats et six souris; six chats affamés sont mis à leur poursuite. Une partie de la société ratière est croquée et le reste atteint l'autre bout. Ce n'est qu'alors que notre bon-vivant va planter le saint crucifix sur le pont. Qu'on se figure le désappointement et la colère de satan! Impossible de réclamer. Le crucifix l'empêche de détruire son ouvrage. Pour assouvir sa colère il lance contre le pont les gigantesques rochers que l'on voit encore, et contre lesquels viennent se briser les eaux de la Sarine.“

Toujours plus vers le sud la route longe en amont la rive droite de la Sarine; nous touchons à Hauteville et arrivons à Corbières, ancien chef-lieu de la baronnie du même nom. On raconte que les barons de Corbières, qui jouaient autrefois un rôle assez important, portaient sur leur écu un corbeau en champ blanc, et que pareil oiseau se trouvait au-dessus de la porte d'entrée. A la naissance d'un fils, le corbeau laissait tomber de son bec un anneau d'argent, si c'était une fille, il en laissait tomber une d'or, par galanterie. Corbières, qui passait autrefois pour une ville, jugea en 1731 la plus dangereuse sorcière du canton, Catillon-la-Toascha (la bossue), et la condamna au bûcher; la malheureuse avait fait un pacte avec le diable pour une couple d'écus. Elle a laissé maint souvenir qui caractérise la croyance populaire de cette époque. A Corbières aussi il y a un pont suspendu qui enjambe la Sarine. — Le village suivant est la patrie de la sorcière Catillon, la paroisse de Villardvolard où passe la route de Broc. Broc est un vieil endroit possédant jadis une prévôté de Bénédictins et deux châteaux; il est gracieusement situé au pied de montagnes pittoresques. Tout près se trouvait Montsalvant, résidence des seigneurs de Gruyères. Comme curiosité nous mentionnerons l'habitude qu'ont les jeunes gens de Broc de se réunir au cabaret et

d'élire, soit au sort soit au jeu de dés, un évêque dont l'unique occupation est de régaler de sa propre poche, une ou plusieurs fois, ses joyeux camarades.

Avant de nous diriger de Broc à Gruyères, faisons encore quelques petites excursions. La première nous reconduit par le Jaun à Montsalvant; elle est charmante est présente de magnifiques échappées sur la grande vallée de Bulle. A Créfut aussi on jouit d'une vue splendide. De là se détache un sentier qui traverse la forêt, passe près d'une jolie cascade, et s'enfonce dans de nombreuses collines pour aboutir aux ruines du couvent de Valsainte. Fondé en 1294 ou 1295, il appartenait d'abord à l'ordre de Chartreux dont les moines défrichèrent la vallée inculte et sauvage. Après avoir été plusieurs fois la proie des flammes, il fut reconstruit et continua à exister jusqu'en 1778, époque à laquelle il fut aboli. Cependant il entra bientôt en possession des Trapistes exilés de France par la révolution, qui l'abandonnèrent en 1814, et fut habité ensuite par des Liguriens qui n'y firent qu'un court séjour. Un chemin nous porte en une heure sur les hauteurs de la Berra, un autre, par des alpes, au Coin-de-Chessalle, entre Berra et Körblifuh, et de là au Lac noir avec son bain à eaux sulfureuses (canton de Berne).

Une autre excursion nous conduit de Broc par Montsalvant et Crésut dans le val de la Jaun. De la terrasse de Crésut, d'où s'ouvre une perspective aimable sur les bas pays et les montagnes environnantes ainsi que sur le Moléson, nous descendons rapidement vers quelques scieries dans le profond vallon que traverse le Javroz, pour arriver à Charmey, grand et beau village du pays de Gruyères qui portait autrefois un autre nom, et qui prit plus tard celui de la vallée dont il est le chef-lieu. Des deux côtés de la Jaun, monte, sur une longueur de dix lieues, la vallée qui possède de superbes pâturages où se fabriquent les fromages de Gruyères les plus exquis. Beaucoup plus peuplée autrefois que maintenant, elle est divisée en plusieurs parties, dont l'inférieure est la vallée de Charmey proprement dite. Les habitations du village sont agréables et font preuve de bien-être; les habitants passent pour les plus beaux du pays et les femmes pour les plus vives, les plus jolies et les plus éveillées du canton. Sur une colline s'élève l'église, qui, quoique simple, est bâtie avec goût et possède une bonne toile. Dans le temps il y avait à Charmey une foire assez importante le jour de la St. Barthélemi, que le gouvernement, pour abolir différentes coutumes devenues ridicules et nuisibles à la longue, a jugé à propos de supprimer.

Pénétrons plus avant dans la vallée et traversons à cet effet la Jaun dont nous suivons la rive en amont. Après avoir laissé derrière nous les scieries qui travaillent le bois venu de la montagne, après avoir jeté de temps en temps des regards sur les rochers qui encaissent la rivière écumante, nous parvenons à la petite chapelle de Notre-Dame-du-Roc qu'un pieux cultivateur fit construire pour avoir échappé à une mort certaine, nous enjambons quelques ruisseaux, nous arrivons au hameau Im Fang, et enfin, une demi-heure après à Bellegarde (all. Jaun). C'est un des villages les plus élevés du canton, et pittoresquement situé dans un étroit vallon rocheux qu'entourent de gras et verts pâturages. Au-dessus de l'endroit, sur un énorme bloc de rocher, gisent les restes du château de Bellegarde, détruit en 1407. Du plus grand intérêt est la belle cataracte qui, avec un volume d'eau considérable, se précipite en un jet colossal, semblable à une colonne suspendue à un rocher, d'une hauteur de quatre-vingts pieds dans la profondeur. Nous voici bientôt à la frontière du canton; un beau chemin monte vers la hauteur du passage, d'où l'on se rend à Weissenbourg dans le canton de Berne. Quiconque a visité ces régions, ce que ne font malheureusement chaque année que peu de voyageurs de la classe des géologues, des botanistes, etc., sera richement dédommagé par la belle vue qu'il a de la vallée fortement entaillée de Jaun, sur l'étroit vallon de Schwarzmatt et sur les nombreux sommets et rochers aux formes les plus variées.

Après être revenus à Broc (Broc paraît dériver de l'allemand Bruck, pont;) pour arriver à Bulle, on traverse la Sarine dont on suit la rive gauche jusqu'à la chaussée de Bulle à Montbovon et château d'Oex, et l'on se trouve par conséquent sur le chemin qui va de Fribourg à Gruyères sur la rive gauche de la Sarine. C'est la route postale bien entretenue de Bulle à Gruyères qui, dans sa première partie, est en même temps la chaussée de Fribourg à Vevey et qui, avant l'ouverture des chemins de fer, était animée par des véhicules de tout genre. Au sortir de Fribourg par la porte Romont, elle longe la place de tir fédéral de 1829 et traverse Villars dans le voisinage duquel on voit la chapelle du hameau de Peraules avec ses curiosités, ses beaux vitraux et sa légende de la Dame rouge. Tout près de Villars, la Sarine boit la Glane. Nous jetons un coup d'œil sur l'aimable vallée qu'arrose le cours d'eau, nous traversons le pont de pierre, nous suivons les inégalités d'un terrain montueux et atteignons Posieux avec sa vue charmante sur Corpateux, sur deux vieilles ruines, sur la vallée de la Sarine et sur le pont suspendu d'Arconciel. Alors la route suit la lisière d'une belle forêt, touche à l'auberge solitaire

le Bry et entre dans une contrée ouverte et libre avec la vue sur la Berra, le Guggishorn, le Moléson, les Alpes de Gruyères et d'innombrables endroits, parmi lesquels on distingue principalement les villes de Gruyères et de Bulle. Plus dans le lointain se montre le pont suspendu de Corbières dont il a déjà été fait mention. Vient ensuite Avry, situé à l'entrée du pays de Gruyères. Immédiatement près du village, sur la hauteur de Charmont, l'œil embrasse un panorama magnifique. Aux pieds du spectateur est sis le château de Vuippens, à gauche celui de Corbières, un peu plus loin se montrent les tours et les maisons blanches de Bulle, au fond la cellule paisible de Part-Dieu et l'antique manoir des comtes de Gruyères. Dans cette contrée fertile s'étendent de fraîches et vertes prairies, là s'allongent les rives escarpées et sauvages de la Sarine, plus loin s'abaissent doucement les flancs du Gibloux et surgissent les pointes prononcées de la Berra, de la Dent de Broc, de la Dent de Brenleire et du Foliéran; le majestueux Moléson domine le tout.

Cependant nous devons continuer notre chemin, nous touchons à Vuippens avec son château et sa rivière, qui, au temps des fortes eaux, forme une chute très-respectable, et arrivons à Risz qui n'offre d'autre curiosité que d'être le lieu natal de deux évêques de Fribourg. A une époque antérieure, Vuippens comme Avey, était le rendez-vous des gens sans aveu, qui, se livrant à toute sorte d'industrie et de commerce, parcouraient le pays. Après avoir traversé la Sionge et avoir laissé derrière nous un aimable vallon, nous entrons dans Bulle, petite ville qu'on dit être la plus ancienne commune du pays de Gruyères. Son église a sans nul doute déjà été fondée avant l'année 856. Industriel et actif, c'est l'endroit où se concentrent les relations du pays de Gruyères avec les autres parties de la Suisse et l'étranger; c'est là surtout qu'on apporte au marché les beaux et célèbres fromages et les ouvrages de paille. Autrefois la ville avait l'air sombre et morne, mais après le grand incendie de 1805, elle a été mieux reconstruite et est maintenant agréablement sise au milieu de riches prairies et d'aimables hameaux. Une idée originale a certainement été celle d'un hôtelier, qui, au lieu de donner à son hôtel pour enseigne: l'homme sauvage, l'ours, le lion, etc., a préféré choisir l'emblème de la mort. En effet „l'hôtel de la Mort“ chercherait son pendant dans le monde.

Au sud de Bulle, la chaussée se bifurque et conduit vers le sud-ouest à Vevey, vers le sud-est à Gruyères. Après avoir laissé derrière nous La Tour de Trême et Epagny où débouche la route de la vallée de Jaun, nous arrivons à la petite ville de Gruyères qui a donné son



H. Glazbach del.

G. R. orthogr. beschr.

G. R. E. I. E. R. Z. . . . G. R. U. Y. E. R. E. .

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

nom à tout le pays. Ce pays est formé d'une douzaine de paroisses qui bordent les rives de la Sarine, d'excellentes prairies et de beaux pâturages qui nourrissent de bon bétail. Les habitants semblent descendre des Bourgondes et la légende prétend qu'ils immigrèrent sous la conduite d'un certain Gruerins. Dans les documents les comtes de Gruyères paraissent pour la première fois en 1080; ils possédaient un territoire assez grand qui s'étendait jusque dans la partie orientale du pays de la Sarine.

Riches et puissants dans les premiers temps et tout-à-fait indépendants, ils devinrent en 1260 vassaux de la Savoie et portèrent à différentes reprises les armes contre les Confédérés qui leur firent souvent de grands dommages. En 1430 la maison de Gruyères paraît avoir atteint l'apogée de sa splendeur; plus tard, quoiqu'elle se ralliât aux Confédérés dans la guerre des Bourgondes, elle déclina à vue d'œil. Enfin, vers le milieu du seizième siècle, le dernier comte de Gruyères et en même temps le dernier prince souverain de la Suisse, était tellement endetté, qu'il dut céder, bon gré malgré, sa propriété à Berne et à Fribourg qui se chargèrent en revanche de payer ses dettes.

Les habitants de Gruyères passent pour une peuplade vive et intelligente, qui apprend dans les écoles quelque chose de solide, utile aussi dans la vie pratique, et qui aime à acquérir de l'expérience à l'étranger. Chacun sait lire et écrire, ce qui n'est pas partout le cas dans le canton de Fribourg, et aime à tenir un journal ou deux. Perspicaces, polis, loquaces, joyeux, faciles à diriger quand on ne veut pas les conduire par la fierté et la force, ils préfèrent atteindre leur but par des détours plutôt que de choisir le droit chemin. Nulle part les femmes et les filles ne mènent une vie plus douce: elles ne s'occupent en général que du ménage et prennent tout au plus part aux travaux des champs à l'époque de la fenaison et même alors elles cherchent à préserver le teint de leur visage par des chapeaux à larges bords, et la blancheur de leurs mains par des gants. Les filles sont enjouées et vermeilles, souvent jolies, simplement et gracieusement mises, elles savent faire des conquêtes et trouvent souvent plaisir à avoir plus d'un adorateur. Cela ne les empêche pas de devenir de bonnes ménagères: elles sont économes et attachent beaucoup de prix au beau linge qu'elles filent elles-mêmes.

Les fêtes populaires ne manquent pas, quoique le police ait trouvé bon de restreindre les jours de danse; on s'en dédommage par contre aux noces, baptêmes, fêtes de tir, fêtes de village, etc. Autrefois on tenait souvent des „choraules“ on réunit où l'on dansait au son de la voix. Une telle choraule commençait dans un village, se rendait au village voisin,

pour traverser ensuite toute la vallée. Les danseuses et les danseurs étaient-ils fatigués, ils sortaient des rangs et étaient remplacés par d'autres. Un jour, dit la chronique, le comte de Gruyères s'en revenait à cheval à son château et y trouva une troupe de jeunes filles et de jeunes gens dansant la choraule. Grand amateur de ces sortes de divertissements, il descendit de cheval, saisit la main de la plus jolie fille et dansa tout comme le dernier de ses sujets. La bande joyeuse se dirigea en amont vers Enney et de là vers Château d'Oex et ne fit par conséquent pas moins de sept lieues. Non seulement les habitants des villages que traversait la choraule venaient se mettre dans les rangs des danseuses, mais aussi les voyageurs, oubliaient un moment leurs fatigues pour presser la main de quelque joyeuse danseuse. Ces réjouissances pourquoi sont-elles abolies? Personne ne le sait. Sont-elles un crime? Non. Mais qu'en dirait les autorités civiles et les gens d'Eglise? On ne prend pas pour exemple le comte de Gruyères, on défend la danse sans pouvoir l'extirper, et l'on permet à la jeunesse des deux sexes de se réunir dans les auberges et d'y faire honneur au vin!

La petite ville de Gruyères est un endroit peu accessible, avec quelque quatre-vingts maisons, sur une colline de 2500 pieds au-dessus de la mer. Elle n'offre de remarquable qu'un antique château flanqué de tours et de ramparts qui couronne un monticule, et qui a été longtemps la résidence des puissants comtes de Gruyères, famille éteinte au 16^e siècle. Les murs ont 13 à 14 pieds d'épaisseur. On y voit d'immenses cheminées où l'on rôtiissait, dit-on, des bœufs entiers, et de vastes salles rappelant la féodalité. Ce château paraissait imprenable au moyen-âge. — L'église de St. Théodule est ancienne et mérite d'être visitée pour les portraits d'un comte de Gruyères et de son épouse portant le costume de 15^e siècle.

La légende rapporte que les femmes de Gruyères, à l'exemple des femmes d'autres localités de la Suisse, ont un jour procuré la victoire aux leurs. Les troupes ennemies s'avançaient en nombre vers Gruyères et se rangeaient en bataille dans la plaine de Dupasquier et de Prangy. Les femmes voyant leurs maris se replier, eurent recours à une ruse. Elles réunirent à la hâte toutes les chèvres qu'elles purent trouver, leur placèrent entre les cornes des flambeaux allumés et les chassèrent, à la tombée de la nuit, sur le corps ennemi. Effrayés de cette apparition inconnue et inattendue, les Fribourgeois et leurs alliés prirent la fuite et ceux de Gruyères passèrent la nuit en vainqueurs sur le champ de bataille.

Avant de continuer notre pérégrination en amont de la vallée, nous visitons le Moléson, ce Rigi de la Suisse occidentale. De la Tour d'Aï et de la Tour de Mayen, dans le pays de Vaud non loin du Rhône, s'allonge une chaîne de montagnes qui comprend la Dent de Naye et la Dent de Jaman dont la continuation et la cime la plus septentrionale est le Moléson. Ses flancs s'abaissent dans la plaine de Bulle et dans les vallées de la Sionge et de la Sarine. Il s'élève à 6175 pieds au-dessus de la mer et est formé de pierres calcaires qui, vers l'est, se présentent en rochers nus et arides. Les botanistes trouvent sur la montagne un riche assortiment de belles plantes remarquables. De Bulle et de Gruyères un bon chemin va à Bonne-Fontaine par Tour-la-Trême ou par l'ancien couvent des Chartreux, Part-Dieu, brûlé en 1800 et reconstruit plus tard. Entouré de riches prairies et de bois riants, ce couvent est situé au pied septentrional du Moléson. Un bon chemin nous conduit au plateau Bonnefontaine d'où nous atteignons en moins d'une demi-heure le sommet de la montagne. Un des plus grandioses panoramas de la Suisse se déroule à nos yeux. Par moins de quatre lacs: ceux de Bienne, de Neuchâtel, de Morat et de Genève égaient le paysage de leurs eaux resplendissantes; le vieux Rhône roule majestueusement ses eaux limpides et claires par le lac de Genève; semblables à des rubans et à des filets argentins, la Sarine et la Broye avec leurs affluents, ainsi que d'innombrables ruisseaux suivent les sinuosités de leurs lits rocailleux, et semblent recouvrir d'un filet le canton de Fribourg; partout dans le pays Fribourg et de Vaud se montrent des hameaux, des villages et des villes, dans le lointain, Genève et sur les bords du lac Nyon, Rolle, Morges, ensuite Rue, Romont, Estavayer, Neuchâtel, Morat, Avenches, Payerne, Fribourg, Bulle et Gruyères. Dans le fond surgissent les montagnes: là, dans un lointain nébuleux, la longue chaîne du Jura avec ses coupes et ses crêtes, ici les sommets des collines de Fribourg et les cimes dentelées des frontières de Fribourg, de Vaud et de Berne, les nombreux géants des Hautes-Alpes de Berne et du Valais avec leurs têtes neigeuses, les sombres cimes chenues des montagnes de la Savoie, enfin le Montblanc enveloppé dans son vieux et brillant manteau de glace, ce roi des montagnes autour du trône duquel vient se grouper le long cortège des autres géants qu'il domine.

Assez fréquemment il se montre sur le sommet du Moléson, quand l'air est humide et que le soleil donne, de brillants arcs-en-ciel, auréoles si majestueuses que le peintre le plus idéal pourrait à peine les concevoir.

En suivant en aval un sentier raboteux, nous revenons aux chalets Bonnefontaine, pour traverser de sombres forêts et des pâturages de la plus

fraîche verdure avant de descendre à Le Paquier, bâti au pied nord-ouest du Moléson et dans le voisinage des bains sulfureux de Montbarry qui, depuis une soixantaine d'années, attirent en foule les habitants de la campagne. L'endroit s'adosse contre une hauteur assez respectable d'où l'on a une vue charmante sur des rochers nus et arides, sur de noires forêts de sapins, sur de belles prairies et sur le frais, riant et heureux petit pays de Gruyères. De ce point nous ne sommes plus éloignés de Bulle d'où la chaussée nous reconduit à Gruyères.

Quittons de nouveau la sombre, vieille et peu aimable petite ville de Gruyères et dirigeons-nous, en amont, par Evagny à Enney que menacent trop souvent les eaux grossies de la Sarine, laissons ensuite derrière nous Grand-Villars avec sa jolie et pittoresque cataracte du Tauna, pour arriver au pied du Mont-Dafflon et à Villars-sous-Mont, la plus belle paroisse de la contrée, et, suivant la prétention du célèbre auteur fribourgeois Kuenlin, aussi la plus heureuse. Un sentier aride et romantique, le chemin de l'Evi, conduit d'ici au sommet du Moléson. Neirivue, le prochain village que nous rencontrons, est connu dans tout le canton de Fribourg par sa rivière noire, enveloppée dans les ténèbres de la légende. A peine a-t-on vu la rivière jaillir d'une halde recouverte de broussailles, qu'elle est déjà assez forte pour mettre en mouvement un moulin. Le peuple de la vallée de la Sarine prétend que pareille chose serait impossible si le Neirivue n'était pas le Hongrin qui, près d'Allière au-dessus de Montbovon, se précipite dans un vaste entonnoir pour revenir à la lumière du jour près de Neirevue. Des sources ordinaires ne produisent jamais une telle masse d'eau. Le meunier d'Allières s'oblige, dit-on, à nettoyer régulièrement la fente du rocher où se précipite le Hongrin, pour que Neirivue ne perde pas les eaux par quelque obstruction du canal souterrain qui établit la communication entre les deux rivières. De telles rivières souterraines ne sont du reste pas rares dans la Suisse et la croyance populaire ne serait donc pas sans fondement.

À propos du passage de l'Evi, une petite légende. „Outre les fées, les gnomes et différents autres esprits, satan lui-même qui se présente souvent à Fribourg comme chasseur en habit vert, se retrouve sur le Moléson d'une manière toute particulière. Les personnes qui se rendent la vieille de St. Jean dans la gorge rocheuse et sombre où mugit le torrent, qui passent près d'une chapelle pour arriver au fond de l'entonnoir que recouvrent de fraîches et vertes prairies, et qui pénètrent jusqu'à l'endroit où l'on n'entend ni le bruit de la voix humaine ni le son de la cloche, pour y cueiller la bruyère

qui fleurit cette nuit, sont sûres de voir apparaître en propre personne l'esprit du mal, leur présentant une grande bourse pleine d'or. Et en échange de cet or, il ne demande pas l'âme de celui qui vient le chercher dans ce lieu solitaire, mais le simple merci qu'on a coutume de désigner par l'expression: Que Dieu vous le rende."

Neirivue, qui doit signifier eau noire, tient son nom de sa rivière sombre, de même que le village d'Albeuve dérive de son cours d'eau clair et blanc. Dans le voisinage il n'y a d'autre curiosité qu'un majestueux et profond entonnoir, et, un peu plus loin, en-delà de la Sarine, le pont couvert de Lessoc avec ses environs sauvages. Mentionnons encore le charmant point de vue près du village qui embrasse tout le district de Neirivue jusqu'à Montbovon. Le chemin qui longe la Sarine est étroit et ardu et atteint en plus d'une heure Montbovon, que les Allemands ont coutume de désigner sous le nom de Bubenberg. C'est une grande commune sise dans une vallée fertile, riche en arbres fruitiers et surtout en beaux cerisiers. On raconte que les jeunes gars de Montbovon ont un œil vigilant et jaloux sur les jeunes filles de l'endroit; car jamais fille de Montbovon n'a donné la main à un jeune homme d'un autre village. Les amis de la nature feront volontiers un court séjour dans ce village élevé, et les botanistes et les géologues y trouveront également de quoi satisfaire leurs goûts. Au-dessus de l'endroit, près de l'intéressant col de la Tine, s'allonge la frontière du Vaud que nous ne franchirons que plus tard.

Près de Montbovon commence aussi le chemin qui conduit de la vallée de la Sarine, par le passage du Jaman, à Montreux et à Vevey sur le lac de Genève. Après une montée insensible, il atteint bientôt le Hongrin qu'il traverse, et serpente continuellement le long des hauteurs pour arriver en moins d'une bonne heure à Allières où, comme à Neirivue, la rivière disparaît dans un entonnoir. Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'on arrive au fond de la crevasse qui n'offre rien de particulier. En amont, le chemin pour montures passe par des prairies et de belles forêts avant d'arriver aux chalets du plan de Jaman et à la hauteur du passage au-dessus duquel s'élève la Dent de Jaman avec une vue étendue. Derrière nous, le regard plonge dans la vallée de Hongrin et le passage, devant nous il erre sur une contrée ravissante „belle comme un rêve," dit Byron.

Après avoir parcouru le petit pays de Gruyères et avoir suivi la Sarine jusqu'au point où elle pénètre vers l'est dans les montagnes des Alpes, nous retournons à Bulle pour suivre la route postale de Vevey. Nous traversons rapidement en voiture les villages qui présentent trop peu d'intérêt aux piétons. Voici d'abord Vuadens dont les paysans sont si fiers de leurs armoiries qu'ils en ornent même les portes de leurs granges, ensuite Vaurus avec son ancien château qui, comme d'autres constructions semblables, était autrefois la terreur des habitants de la contrée. D'ici le chemin se dirige par-dessus un contrefort du Moléson, par une forêt et un plateau solitaire, vers Semsales qui possède de temps immémorial une verrerie. Vient après la petite ville de Châtel St. Denys au pied méridional du Hiremont et sur la Veveysse qui ne coule plus dans la direction de la Sarine, mais qui se tourne vers le sud pour se jeter dans le lac de Genève. Châtel est un vieil endroit, et le roi Othon de Bourgogne doit y avoir fait ériger un bourg vers l'an 650. Des événements historiques importants n'ont jamais eu lieu à Châtel et il ne possède de monument du moyen-âge que le vieux château.

La contrée devient plus riante; le charmant domaine du lac de Genève s'est rapproché, et en peu d'heures nous pouvons commodément descendre à Vevey. Mais nous devons de nouveau retourner dans le capitale du canton pour lui adresser un dernier adieu. Nous voilà encore sur la large chaussée; nous laissons derrière nous Villars et nous nous dirigeons, par Neiruz, Cottens et Autigny qui n'offrent rien de remarquable, vers Romont (all. Remund) situé dans le district montueux du même nom. La petite ville est pittoresquement sise sur une colline rocheuse au-dessus du bas-fond marécageux de la Glarine et présente un aspect ravissant avec sa double rangée de murs, ses tours et son château bâti au dixième siècle par les rois bourguignons. Non seulement la ville, mais aussi les hauteurs voisines offrent des vues charmantes sur la puissante chaîne des Alpes, des montagnes bernoises jusqu'au Montblanc neigeux. Comme curiosités des environs de Romont, il faut citer le monastère des Cisterciennes, Fille-Dieu, avec son joli chœur, et Mégières, visité pour sa position romantique et son beau château. Jusqu'ici la route suivait en amont la vallée de la Glarine; dès lors elle se tourne vers Sivernier et de là vers Rue, bâti dans un district montueux qui s'étend jusqu'à la frontière du pays de Vaud. Cette petite ville, que baigne la Broye, est peu apparente, mais son château auquel se rattachent maints souvenirs historiques du moyen-âge, possède une belle vue sur la vallée de la Broye et sur une partie du Vaud.

C'est près des frontières du pays de Vaud que nous avons pénétré dans le canton de Fribourg, c'est à la frontière du même pays que nous le quittons pour prendre congé d'un peuple qui n'est malheureusement pas encore au niveau de notre siècle, et pour faire la connaissance d'un autre qui se distingue depuis des siècles par son activité. Mais aussi à Fribourg les germes sont jetés qui produiront un jour une abondante moisson, et un avenir plus brillant lui est réservé. En 1847 Fribourg s'est énergiquement opposé aux efforts de la pluralité des Confédérés en faveur de la liberté et du développement progressif. Combien les fils de ceux qui, dans le pays de la Sarine, étaient alors prêts à prendre les armes contre leurs frères, ne doivent-ils pas avoir reconnu à quels faux pas leurs pères se sont laissé entraîner! Plus la nouvelle vie gagnera du terrain, plus le pays fleurira, et plus aussi sa capitale, fondée par la famille des Zähringen comme séjour de la liberté, sentira combien elle a été lente à remplir sa noble mission.

Et maintenant: Adeisivo! Adieu! Au revoir!



Le Canton de Vaud.

Le pays où, comme s'exprime le livre des livres, coulent le lait et le miel, le district que la nature a si abondamment doué que l'homme y possède tout ce qu'il faut pour une existence heureuse, où le trouver encore si ce n'est dans cette partie bénie de la Confédération qu'on appelle le Canton de Vaud! Riche en beautés naturelles de tout genre, en glaciers gigantesques, en montagnes grandioses, en gorges romantiques et sauvages, en ravins riants, en alpes fleuries, en forêts, prairies et champs magnifiques, en bruyantes cascades, en petits lacs paisibles et solitaires, adossé contre le plus beau bassin de l'Europe, le célèbre lac de Genève, favorisé d'un ciel pur et d'un climat tempéré qui promet le rétablissement aux uns et qui vivifie les autres par son souffle balsamique, le Vaud est habité par un peuple qui, sous tous les rapports, peut fièrement entrer en parallèle avec tout autre, qu'aucun ne dépasse et qui sait tirer heureusement et habilement profit de tout ce que la nature lui offre depuis des siècles. — Pour celui qui voudrait choisir sa patrie, où la trouverait-il meilleure qu'entre le Jura et les Alpes, au bord du bleu Léman dont les eaux reflétaient jadis, outre les habitations et les établissements de cultivateurs laborieux; les riches villas des fiers Romains?

D'après sa grandeur le canton de Vaud est le quatrième de la Suisse; ayant environ 60 milles carrés, il n'est inférieur qu'à ceux de Berne, de Zurich et des Grisons. Ses frontières sont très-dentelées, principalement

là où le canton de Fribourg pénètre dans celui de Vaud qu'il semble couper en deux parties: la partie occidentale et la partie orientale. A l'ouest il est borné par la France, au sud par le lac de Genève et le Valais, à l'est par le Valais et Berne, au nord par Berne, Fribourg et Neuchâtel. La partie orientale qui s'étend au nord du lac de Genève et du Rhône, de la Vevaïse jusqu'à la Dent-de-Morcles, est la plus petite et est située dans le domaine des Alpes. Elle possède sur les frontières du Valais et de Berne des montagnes gigantesques: les Diablerets et l'Oldenhorn, le Grand-Moveron, la Dent-de-Morcles, Floritaz et la Dent-des-Chamois; et au sein d'intéressants et beaux plateaux: le Chamossaire, la Tour d'Aï et la Tour de Mayen. Ses cours d'eau sont l'Avençon, la Grande-Eau et la Tinière qui se jettent dans le Rhône; la Baye de Montreux et la Vevaïse qui, près de Montreux et de Vevey, vont grossir directement les eaux du lac de Genève. Par la pointe septentrionale coulent la Sarine et son affluent, le Hongrin. Le partie orientale, qui embrasse le territoire situé entre la Vevaïse et la France, est plus étendue et plus peuplée. Elle s'étend du lac de Genève jusqu'à l'extrémité septentrionale du lac de Neuchâtel et est traversée par la chaîne principale du Jura. Une faible partie de ses rivières seulement coulent vers le lac de Genève, les autres se dirigent vers le lac de Neuchâtel; dans celui-ci débouchent l'Orbe, le Nantua et la Broye; dans celui-là la Venoge et grand nombre de ruisseaux insignifiants. La majeure partie du Vaud occidental est sillonnée de collines et ce n'est qu'à l'extrémité la plus occidentale qu'on trouve les sommets les plus élevés du Jura: la Dôle et le Mont Tendre, le Noirmont, le Marchaire, la Dent de Vaulion, le Mont Suchet et le Chasseron qui tous ont près de 5000 pieds et plus de haut.

Il n'y a pas si longtemps que les deux parties forment un seul petit Etat; ce n'est qu'en 1798 qu'on créa le canton de Léman qui fut converti plus tard en canton de Vaud. Le canton de Vaud n'a donc pas d'histoire particulière, quoique les districts qui le composent eussent déjà autrefois des rapports intimes entre eux. Aucun écrivain ancien ne nous donne des renseignements sur l'organisation intérieure du pays de Vaud à l'époque celtique; les recherches faites nous prouvent qu'à une époque reculée, à l'âge, dit de bronze, il y avait sur les deux rives du lac de Neuchâtel et sur les bords septentrionaux du lac Léman, des constructions lacustres habitées; d'autres établissements ne manquaient pas non plus. Au temps des Romains, le pays doit avoir été bien peuplé; il était traversé par plusieurs routes et possédait beaucoup de villas sur les lacs de Genève et de Neuchâtel, et un grand nombre de grandes et de petites

localités, dont Nyon, Vevey, Aigle et autres, quoique d'importance, étaient pourtant surpassées par le vaste Avenche (Aventicum). Encore aujourd'hui on trouve partout les traces des Romains et surtout les pierres votives sont assez nombreuses, bien que la plupart des plus remarquables devinsent dans le courant des siècles le proie de la destruction.

Les Bourgondes, qui pénétrèrent dans la Suisse, s'établirent dans le charmant pays de Vaud, sans y exercer de ravages toutefois, et se distinguèrent en cela des Alemans sauvages qui conquièrent la Suisse septentrionale, le fer et la flamme à la main. Bien longtemps encore les lois romaines subsistaient dans le Vaud à côté des lois bourguignonnes, et la langue des vaincus, plus avancés en civilisation, se conserva, tandis que celle des vainqueurs se perdit avec le temps. La domination franque n'a rien laissé de saillant. Le Vaud appartenait aussi au deuxième royaume de Bourgogne et faisait par conséquent partie du puissant empire germanique dont les empereurs exerçaient cependant une influence peu sensible sur l'organisation intérieure du pays. A l'époque des Zähringen, ceux-ci possédaient le rectorat de Bourgogne qui s'étendait aussi sur le pays de Vaud; mais avec l'extinction de cette illustre famille, le pays échut en partage aux comtes de Savoie dont les fils cadets obtenaient, dès 1285, ordinairement la baronnie du Vaud, tandis que les grands feudataires relevaient directement du comte. Outre les districts actuels, d'autres, réunis plus tard à Fribourg, p. e. Estavayer, Bulle, Romont, etc. appartenaient au pays de Vaud qui embrassait un domaine assez vaste. Il jouissait de précieuses libertés politiques et avait ses propres états qui se réunissaient à Moudon; surtout les privilèges des villes, qui remontaient au treizième siècle, étaient très-étendues. La ville de Lausanne était ville libre impériale sous la protection des princes de Savoie; c'est là que résidait l'évêque dont le diocèse s'étendait jusqu'à l'Aar, sur les cantons de Vaud, de Fribourg et de Lausanne, ainsi que sur une partie du canton de Berne. Comme prince de l'empire germanique, l'évêque administrait plusieurs autres parties du pays, parmi lesquelles Avenches, Bulle, Lucens, Lavaux, etc. et beaucoup de villages.

Quoique les états, qui dictaient des lois, levaient des troupes et fixaient les impôts, ne fussent représentés que par la noblesse, le clergé et les villes, et que les paysans en fussent complètement exclus, l'état des choses étaient pourtant assez tolérable dans le pays de Vaud et il semblait même, malgré la puissance toujours croissante de Berne et la faiblesse augmentante des princes de Savoie, qu'il réussirait à conserver son territoire

intact. Voilà qu'éclatèrent les guerres, dites de Bourgogne. Non seulement la Savoie, mais aussi le baron de Vaud et la noblesse du pays se penchèrent du côté de Charles-le-Téméraire, contre le peuple pacifique de la Suisse; seulement les petites villes et les habitants des vallées élevées sympathisèrent avec les Confédérés sans pouvoir toutefois leur porter secours. Berne profita de l'occasion favorable: de concert avec Fribourg il prit en 1476 Orbe, Echallens et Granson et se fit rendre hommage par les habitants comme sujets de deux villes. En outre Avenches et Payerne se mirent sous le protectorat de Berne, et 50 ans plus tard, Lausanne, trop faible pour défendre son indépendance contre les ducs de Savoie, conclut un traité avec Fribourg et Berne. C'est ainsi que ce dernier canton fit son entrée dans le Vaud, n'attendant qu'une occasion favorable pour conquérir tout le pays.

Grâce à l'habileté diplomatique de Berne, cette occasion ne tarda pas à se présenter; elle s'offrit déjà en 1536 lorsque Charles de Savoie fit sentir son oppression à Genève, allié de Berne, et protestant comme lui. A peine l'armée bernoise, sous Nægeli, était-elle entrée dans le Vaud, que les portes des villes s'ouvrirent et que les habitants des montagnes accoururent en foule. Yverdon seul fit en vain une courte résistance. En même temps Fribourg s'empara d'Estavayer, de Rue, de Romont et de quelques autres localités, prit au Valais la rive gauche du Rhône au-dessus du lac de Genève, et la France fit main basse sur d'autres provinces de la Savoie. C'est ainsi que Berne conquit nonseulement la baronnie de Vaud, mais aussi l'évêché de Lausanne, les districts de Gex et du Chablais. Sa domination fut bientôt consolidée. L'évêque de Lausanne dut s'établir à Fribourg, la réformation fut introduite, les couvents fermés et les biens ecclésiastiques ou vendus ou cédés aux communes. Mais en même temps commença aussi l'oppression du pays de Vaud. Berne avait promis de respecter fidèlement les droits et privilèges du pays et notamment ceux des villes; pourtant il ne tarda pas à oublier ses promesses et gouverna plus durement que ne l'avaient fait les ducs de Savoie. Par la cession que le dernier comte de Gruyères fit de ses possessions au canton de Fribourg et de Berne, celui-ci s'agrandit davantage et obtint à cette occasion Oron, Palezieux, Aubonne et une partie du pays de la Sarine.

Le Vaud était donc devenu bernois; mais ses nouveaux propriétaires durent avoir un œil vigilant sur leur acquisition: la noblesse orgueilleuse du pays haïssait la domination des citadins, les Confédérés catholiques voyaient avec envie la puissance croissante de Berne protestant, et

la Savoie ne semblait pas vouloir oublier la perte qu'elle avait éprouvée. Le fière ville de l'Aar se décida donc à restituer volontairement à la Savoie, Gex et le Chablais sur les bords méridionaux du lac de Genève, moyennant quoi elle resterait en possession paisible du reste du pays de Vaud. Le résultat de ses démarches auprès de la Confédération fut moins heureux : Zurich, Fribourg, Schaffhouse et Glarus seuls reconnurent le pays de Vaud comme définitivement incorporé à Berne.

L'histoire de la Suisse nous prouve suffisamment que les pays sujets étaient en général gouvernés avec une sévérité toute particulière et que les libertés qu'ils possédaient sous leurs anciens souverains, disparaissaient presque complètement dans le courant des années. Le Vaud fit d'autant moins exception à cette règle que la ville de Berne ne ménageait pas même les parties de son propre canton. Les états du Vaud furent abolis ainsi que les privilèges des villes ; même la liberté religieuse fut restreinte par des mesures de rigueur, les prêtres émigrèrent et la confession helvétique en faveur de laquelle Berne s'était déclaré, remplaça le calvinisme. Le bien matériel du pays seul fut l'objet des soins des nobles seigneurs de Berne ; en s'efforçant d'abaisser autant que faire se pouvait la noblesse ambitieuse, on favorisa les habitants des villes et les paysans, on abolit le servage, on réduisit les taxes, on choisit pour baillis des hommes intelligents et humains qui avaient en vue plus que leur propre intérêt. Il arriva donc que les Vaudois, quoique déplorant le peu de liberté dont ils jouissaient, quoique sentant le joug qui pesait sur eux, n'osèrent opposer de résistance sérieuse au gouvernement qui les tenait en tutelle, lors même qu'ils l'auraient pu sans s'exposer à un danger réel. Lorsqu'en 1723 le major Davel tenta un soulèvement, il échoua, bien qu'il trouvât beaucoup de sympathies ; en vue d'un avenir incertain, personne n'osa attaquer les institutions existantes, qui, loin d'être bonnes et commodes, étaient pourtant tolérables. Même en 1798, lorsque les Français pénétrèrent dans la Suisse et menacèrent le gouvernement de Berne, une grande partie de la population vaudoise, principalement celle des districts montueux et agricoles, resta fidèle à Berne, et les nobles, quelle que fut leur inimitié pour la ville, ne levèrent pas la main contre elle ; en cela cependant ils ne perdaient pas de vue leurs intérêts, car la révolution leur aurait enlevé le peu que Berne leur avait laissé.

Cependant avec l'année 1748 la domination de Berne sur le Vaud toucha à sa fin ; comme membre de la République une et indivisible, le pays sujet de Berne forma, après l'entrée des Français dans la Confédération, le canton de Léman, à la tête duquel on plaça des hommes comme

César de Laharpe qui depuis longtemps déjà avait essayé de délivrer sa patrie du joug bernois. Cependant la République helvétique ne fut que de courte durée; ses chefs, chassés de Berne, trouvèrent asile à Lausanne et Napoléon I. proclama en 1803 l'acte de médiation par lequel le canton de Vaud fut créé membre souverain de la Confédération suisse. Il possédait, après que Payerne et Avenches eurent de nouveau été détachés du canton de Fribourg, son étendue actuelle et obtint une constitution assez libérale. Quant à son administration, elle a été beaucoup vantée et cela à juste titre; en effet elle fit de grandes choses en augmentant et en amendant les écoles, en ouvrant de nouvelles routes et en améliorant les anciennes, en réglant les taxes et les impôts, en fondant un hôpital cantonal et une maison d'aliénés. Quelque durs que fussent les temps, le bien-être du Vaud se releva cependant, et le fondement d'un avenir plus heureux était jeté. Arriva l'année 1813. Napoléon tomba, les puissances alliées entrèrent dans la Suisse et dans tous les cantons de la Confédération la réaction se fit jour. Non-seulement on chercha à rendre à l'aristocratie son influence première, mais aussi à subjuguier de nouveau les anciens pays sujets, déclarés indépendants. Le Vaud eut pourtant de puissants interprètes: César de Laharpe, autrefois gouverneur de l'empereur Alexandre de Russie, sut vivement intéresser son ancien élève pour sa patrie, de sorte que, en dépit des efforts de M. de Metternich, Berne dut renoncer à sa suprématie sur le Vaud.

Le congrès de Vienne reconnut le Vaud, qui avait reçu en 1814 une nouvelle constitution assez aristocratique, dix-neuvième canton souverain de la Suisse. D'abord la tendance du gouvernement, malgré les changements apportés dans la constitution, fut libérale; mais peu à peu, à l'exemple d'autres cantons, elle devint conservatrice et antidémocratique; il se forma une certaine domination de familles que le peuple fut peu disposé à supporter longtemps, et qu'il renversa d'une commune voix en décembre 1830. Depuis cette époque le gouvernement a été libéral et radical et pendant longtemps l'homme d'état le plus radical de la Suisse, le conseiller Henri Drucy, eut la haute main. Des réformes importantes furent opérées alors, de nombreuses bonnes lois furent données, et le bien-être du peuple dut naturellement s'en ressentir et en tirer son profit. La nouvelle constitution libérale, admise en 1831, fut révisée en 1845.

Nous pouvons passer rapidement sur les années suivantes; elles intéressent trop peu les étrangers et les voyageurs. Comme dans les autres cantons, l'établissement des chemins de fer produisit de vifs débats et en 1861 une nouvelle révision de la constitution eut lieu qui poursuivait plus

que celle de 1845 la tendance démocratique. Quoique cette circonstance amenât un gouvernement peu homogène et même conservatif, on put cependant remarquer une inclinaison vers le libéralisme qui engendra grand nombre de bonnes lois dont la durée paraît assurée. Aussi dans cette période le Vaud a-t-il fait des progrès importants: il possède une constitution bien organisée, une administration exemplaire, ses écoles sont continuellement augmentées, ses voies de communication sont bonnes et bien entretenues et il peut fièrement se mettre au rang des premiers cantons de la Suisse.

Nous avons déjà parlé de la position et de la grandeur du canton; pourtant encore quelques détails. Dans la partie orientale, située dans le domaine des Alpes, se trouvent les montagnes les plus élevées et les plus intéressantes, des vallées profondément encaissées, des prairies et de gras pâturages; il y a peu de terres de labour, quoique l'on trouve dans la vallée du Rhône de très-bons vignobles bien abrités. La partie du canton entre la Veveyse et la Venoge présente un aspect différent: là nous voyons sur le plateau du Jorat de nombreux champs cultivés, insuffisants pourtant aux besoins de la population. Semblable au canton de Fribourg dans lequel il s'avance, le district nord-est est assez plat; c'est à ce district qu'appartient Avanches, presque entièrement enclavé dans le pays de Fribourg. Tout-à-fait dans le Jura, qui s'allonge du sud-ouest au nord-est, est située la partie occidentale du canton; elle forme deux vallées rudes et élevées, rapportant peu en productions agricoles, mais offrant une grande importance par leur industrie qui se rattache à celle du canton de Neuchâtel voisin. En général on compte que les prairies et les alpes font les trois septièmes du canton, les terres arables un quart et les vignobles d'Aigle, du Ryfthal, de la Côte d'Aubonne et de Rolle tout au plus un cinquantième. Le vin est exporté en grande quantité et est assez recherché dans les cantons voisins de Berne, de Fribourg et de Soleure; il se conserve mieux que tous les autres vins de la Suisse. Les forêts ne sont pas nombreuses, et, comme partout ailleurs, elles ont beaucoup diminué dans le courant de ce siècle.

Le climat du Vaud est loin d'être uniforme: ici, dans les hautes vallées des Alpes, il est rude et froid; là, doux et agréable; mais presque toujours, sain et fortifiant. Le résultat naturel est une flore riche et variée. On y rencontre les plantes les plus rares des régions polaires et des herbes et des fleurs qui réclament le soleil des pays les plus méridionaux. Ici croît l'arve, là le laurier. Trois quarts de toutes les espèces de la flore alpestre suisse appartiennent au Vaud, et les habitants spécu-

latifs savent tirer profit de cette circonstance en offrant aux étrangers de jolis herbiers assez complets ou en pourvoyant les amateurs de plantes propres au canton. La faune, au contraire, est moins bien représentée: l'ours, le lynx, le capricorne ont disparu et le chamois devient de jour en jour plus rare; cependant l'hiver apporte encore dans le Jura des compagnies de loups affamés qui menacent et attaquent les troupeaux.

A la tête des eaux du canton il faut placer le lac de Genève. Près de la moitié de ses bords appartient au canton de Vaud, tandis que l'autre moitié revient au Valais, à Genève et à la France. Après le lac de Genève il faut citer le Rhône, le vieux Rhodanus, qui se précipite de la hauteur du Gallenstock et roule entre les deux plus puissantes chaînes des Alpes, dans une longue vallée remarquable et intéressante avant de se jeter dans le lac. Ensuite vient la Sarine. Cet important fleuve n'arrose qu'une faible partie du canton; nous avons déjà fait plus ample connaissance avec lui en faisant la description des cantons de Berne et de Fribourg. Les autres rivières appartenant au Vaud, y font un plus long séjour. Au sud du canton, non loin de Semsales, jaillit la Broye qui, après avoir baigné Rue et Moudon, boit près de Payerne la petite Glane et se jette dans le lac de Morat après un cours de quatorze lieues. L'Orbe est plus remarquable. Sa source se trouve sur le sol français, au lac de Rouse; à cinq lieues de sa source elle se jette dans le lac de Joux d'où elle sort pour former le petit lac de Brenet, disparaît bientôt dans des galeries souterraines pour revenir à la lumière avec une nouvelle vigueur près de Valorbe, se réunit près d'Yverdon au Salent et va grossir le lac de Neuchâtel. Moins riches en eau sont la Venoge, la Vevayse, la rivière de Vevay, le torrent Grand'Eau qui, après avoir formé des cascades remarquables, arrose la vallée d'Ormond, l'Avençon, l'aimable Aubonne, le riant Bayen de Montreux, la Tinière, et quantité d'autres qui vont se répandre dans le Rhône et le lac de Genève. Ça et là brille aussi un lac; aucun d'eux cependant n'est important. Les plus saillants sont ceux de Joux, de Brenet et de Bret; mais tous les trois réunis sont encore plus petits que ceux de Morat et de Sempach.

En ce moment le canton de Vaud, qui comptait en 1815 environ 140,000 âmes, en compte vers 270,000; sa population croît dans les derniers temps de près d'un pour cent par an. Il est singulier que le chiffre des hommes est beaucoup au-dessus de celui des femmes; en 1860 il y avait 6000 hommes plus que de femmes. La grande majorité des Vaudois confesse la religion protestante; quatre pour cent à peine appartiennent à d'autres religions; cette circonstance est principalement due aux nombreux

étrangers qui se sont établis dans le Vaud. Les habitants primitifs du canton sont tous issus de la même race: du sang celtique et un peu de romain, mêlés le plus heureusement au sang bourguignon. Vigoureux et bien nourri, le Vaudois est intelligent et actif, quoiqu'il n'aime à faire des efforts que pressé par le besoin. Parmi les pâtres, l'élément germanique paraît être prédominant. Ils ont beaucoup d'analogie avec ceux des cantons allemands par leurs manières sérieuses et leur attachement aux vieilles coutumes. L'habitant des collines aussi est ami des anciennes habitudes, cependant moins que le pâtre: tout ce qui est nouveau l'enthousiasme un moment; il prend facilement feu, grâce à l'usage régulier du vin. En général on trouve en lui de la tranquillité, de l'esprit d'observation, beaucoup de gaîté et de bonhomie, mais aussi une certaine légèreté que l'âge même souvent ne saurait tempérer. C'est avec raison qu'on a prétendu que tout le peuple est „bon enfant“; il a pour devise „vivre et laisser vivre.“ Le Vaudois, comme tous les peuples d'origine celtique, aime la vie de militaire: dans aucun canton de la Suisse les bataillons ne sont si complets, si bien disciplinés; il montre, et a déjà montré qu'il a du courage et qu'il peut supporter avec résignation les fatigues et les privations. Frugal dans ses repas il est pourtant ami du vin: partout on voit des auberges, pleines quelquefois du matin jusqu'au soir.

La langue des citadins est la française; à la campagne on parle un patois qu'on a désigné sous le nom de roman. Les écoles cependant y ont déjà beaucoup répandu la langue française et ont modifié le dialecte qui tient de l'italien, du français et du provençal: ce patois s'écrit très-rarement; il serait même difficile d'en trouver un bon dictionnaire. Selon toutes les apparences il approche de sa fin et en cela il ne suivrait que le costume national qui a disparu depuis longtemps et que l'on ne rencontre plus que dans les parties supérieures du lac de Genève et du Rhône, près de Vevey, de Villeneuve, de Montreux et d'Aigle. Un corset étroit resserre la taille des femmes et un chapeau de paille, surmonté d'un bouton rond recouvre un bonnet de dentelles. Dans aucune partie de la Suisse on ne rencontre pareille coiffure, quelle que soit la variété que la toilette présente sous ce rapport: on dirait que ce chapeau de paille est un produit de l'Orient et qu'il rappelle les Sarrazins qui pénétrèrent dans le Vaud il y a huit siècles.

Le nombre des villes, bourgs, villages et hameaux est assez considérable: ce sont principalement Lausanne, Morges, Vevey, Rolle, Aubonne, Nyon, Orbe, Moudon, Yverdon, Granson, Bex, Payerne, etc. En 1864

le capital des bâtiments assurés s'élevait à 248 millions; somme assez respectable et explicable seulement par la quantité de bâtisses en pierre.

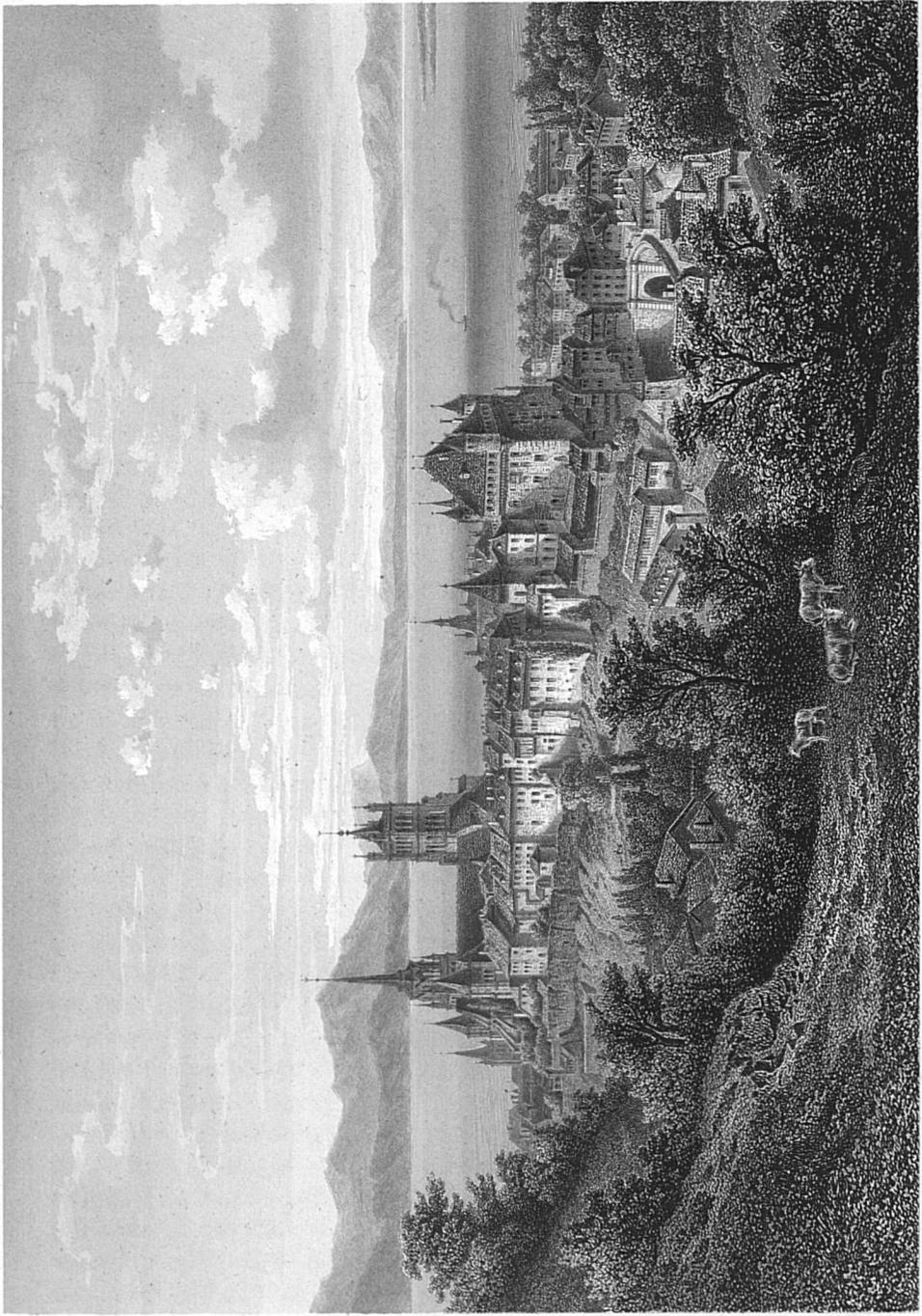
Ayant en dernier lieu visité le canton de Fribourg, il est juste que nous entrions par celui-ci dans le canton de Vaud et nous choisissons volontiers la voie ferrée qui apporte chaque année des milliers de touristes sur les rives bénies du lac Léman. A peine avons-nous quitté Fribourg que nous roulons à travers une contrée magnifique, sur une digue élevée d'où nous voyons la Sarine dans son lit rocailleux. Bientôt nous avons atteint un charmant pont de pierre; dans le lointain surgissent les Alpes des vallées de Jaun et de la Sarine, la Dent de Brenlaire, la Dent de Ruth et le Vanil noir. Mais le train ne s'arrête pas. Avec la rapidité de l'éclair il passe à côté des stations de Matran, Neyruz, Cottens et Chenens; la contrée perd ses charmes et déjà se montrent quelques cimes chenues de la Savoie; du sud-ouest au nord-est s'allonge la longue crête du Gibloux derrière laquelle on distingue la masse grisâtre du Moléson et du Niremont. Nous voici à Romont sur la Glarine. La contrée est sombre et solitaire, il est vrai, mais la ville présente un aspect assez riant et son château embrasse toute la chaîne des Alpes jusqu'au Mont-blanc. Nous avançons toujours. Nous avons derrière nous Sivrîez et Vauderens d'où l'on se rend à Moudon; la frontière du Vaud est franchie, encore quelques minutes et nous voici à Oron.

Presque inconnu il y a quelque vingt ans, quoiqu'il fut chef-lieu de district, Oron est devenu un endroit saillant. Il est formé d'Oron-la-ville dont il est déjà fait mention dans les documents du onzième siècle et d'Oron-le-Châtel avec son manoir du même nom. De ce manoir la vue s'étend sur les montagnes de la partie supérieure du lac de Genève sur les douces Pléyades près de Vevey, sur la puissante Dent d'Oche et sur la brillante Dent du Midi, la plus belle montagne du Bas-Valais. Derrière Oron un grand viaduc enjambe une intéressante gorge. Viennent les stations de Palezieux et de Chexbres où la voie se bifurque pour conduire les voyageurs à Vevey, à Villeneuve et dans le Valais. Nous sortons d'un tunnel, et l'œil enchanté embrasse tout le lac de Genève avec ses villes, ses villas, ses rochers, ses prairies, ses forêts, ses champs et ses vignobles aux formes et aux couleurs les plus variées. Une vue semblable ne se présente que des hauteurs de Vevey. En-delà, sur le côté de la

Savoie, paraissent Evian et Meillerie; sur la rive septentrionale se forment Cully, Grand-Vaux, Velette et Lury. Partout s'étagent de riches vignobles que longe la bruyante locomotive. Nous traversons un nouveau tunnel, puis un second; nous voici à la Conversion près de Lutry; encore quelques instants — le train s'arrête dans la capitale du canton, ce vieux Lausonium des Romains.

L'époque de la fondation de Lausanne est inconnue; on peut admettre avec raison cependant que bien des siècles avant l'invasion romaine, les Celtes s'y étaient établis. Sous les Romains, cet endroit portait d'abord le nom de Colonia equestris, ensuite celui de Lausonium; il ne se trouvait pourtant pas sur l'emplacement actuel de la ville mais dans la plaine de Vidy à une demi-lieue ouest de Lausanne. On y découvre encore souvent des antiquités celtiques et romaines. Lorsqu'en 563, la chute d'une partie de la Dent d'Oche détruisit le bourg romain Taurentunum et vint rouler dans le lac, celui-ci sortit de son lit, inonda toute la rive septentrionale et anéantit beaucoup de villages et de villes, et notamment l'ancien Lausonium. Bientôt on vit Lausanne renaître de ses ruines et s'élever sur l'emplacement qu'elle occupe actuellement. Elle fleurit grâce aux privilèges accordés par les évêques d'Avenches qui y établirent leur résidence vers la fin du 16^e siècle. Un pèlerinage de S^{te} Anne attirait quantité de pèlerins de tous les pays voisins; le nombre des habitants s'accrut et le commerce et l'industrie se développèrent peu à peu. En 1536 elle échut en partage, avec le reste du Vaud, à la ville de Berne et devint dès lors siège des puissants baillis bernois. Par suite du bouleversement général de la Suisse, le Vaud devint canton indépendant et Lausanne fut choisie pour être la capitale et le siège du gouvernement. Lausanne s'est considérablement agrandie dans les derniers temps et sa population qui, en 1827 était de 11,000 habitants, est actuellement de près de 20,000.

Entre le pied du Jorat, auquel nous reviendrons, et le lac de Genève, s'élèvent trois collines à 450 pieds au-dessus du lac; le Flon et la Louve les baignent. Sur ces collines et dans les vallées qu'elles forment on a jeté dans le courant des siècles, sans symétrie, sans plan, des maisons qui, prises ensemble, portent le nom de ville. Entourée autrefois d'un mur à 15 portes, garnie de tourelles, elle est libre maintenant à l'extérieur; mais le noyau avec ses rues escarpées, ses ruelles sombres, étroites et humides, ses maisons noircies, ses bâtiments jetés pêle-mêle, a été peu embelli et amélioré, malgré tous les plans d'amendement proposés et acceptés. Ses nouvelles constructions, par contre, qui augmentent avec chaque année font honneur à leurs propriétaires par leur confort et leur



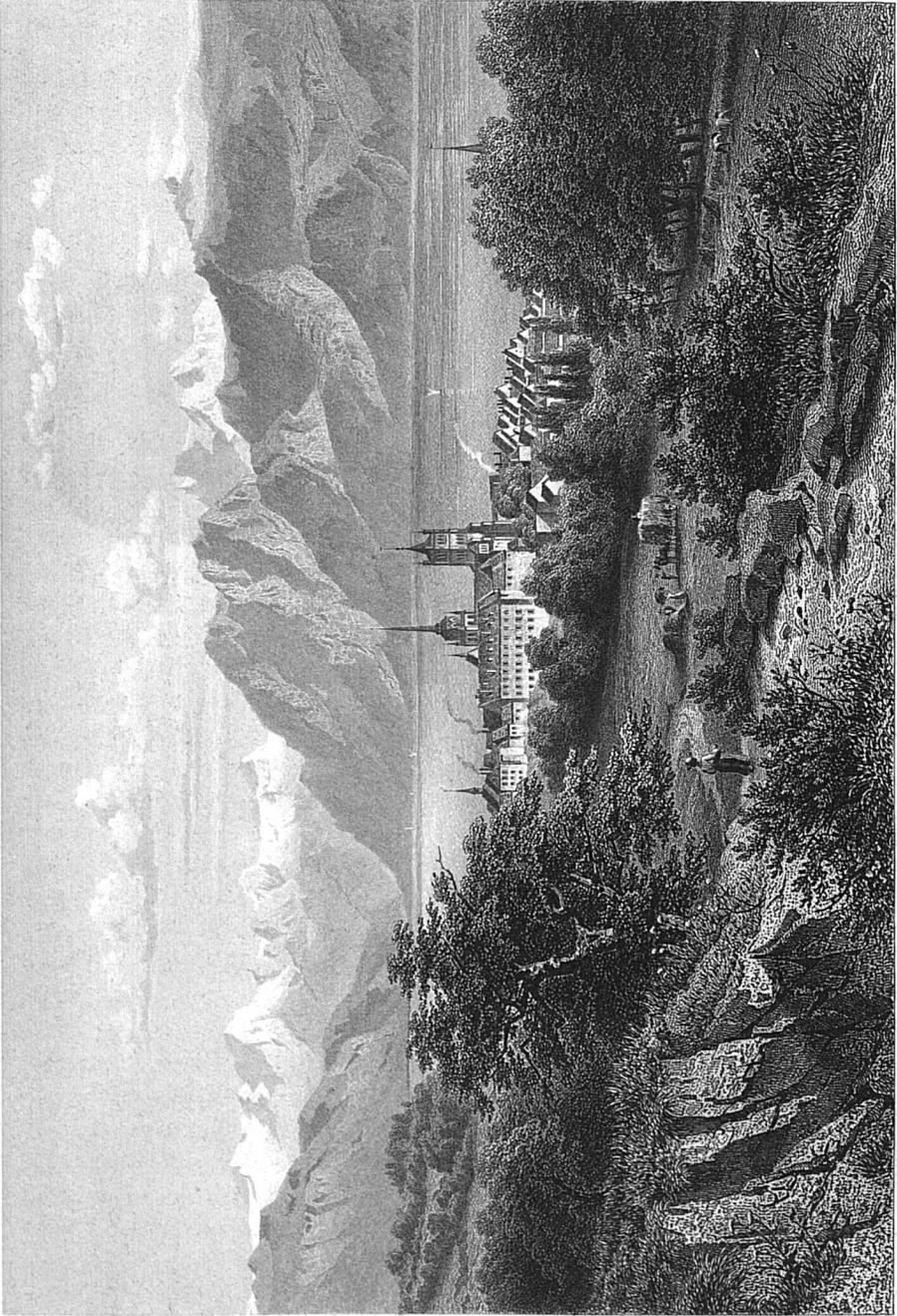
C. Kochler del.

J. M. Kobb script.

LAUTERBACH.

(Wasser.)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



LAUSANNE.

(VUE DU HAUT DES BELLES ROCHES.)

Druck & Verlags von G. Lange in Darmstadt.

911

coquetterie. En somme, Lausanne est une montagne de maisons, une ville aux trois collines; son aspect seul témoigne assez que ses premiers habitants n'avaient jamais songé à établir ici le siège de l'habitation de vingt mille hommes. Les 1400 demeures se massent en groupes luttant de bizarrerie; voici des rues en précipices à pic, là des ruelles en ravines profondes; tantôt, étonnées par de robustes pilotis, elles effraient le passant, auquel elles apparaissent, comme les débris parlants des chroniques locales du moyen-âge.

Autant Lausanne est sévère, étouffée à l'intérieur, autant elle est souriante et gracieuse dans les nouveaux quartiers qui vont s'étendant sans cesse.

On divise ordinairement Lausanne en six quartiers; le plus ancien et, à la fois, le plus important, est la Cité; puis viennent les quartiers contigus de la Palud et de la Bourg. Au plus haut de la Cité s'élève, dominant la ville et ses environs, le Dôme, la plus belle église de la Suisse. Commencé vers la fin du dixième siècle, au plus tard en l'an 1000, il fut plusieurs fois ruiné par l'incendie, mais toujours relevé, grâce aux soins de l'évêque, et consacré enfin en 1275, par le pape Grégoire, en présence de l'empereur Rodolphe de Habsbourg. A cette époque, le dôme n'était pas complètement terminé, et aujourd'hui encore, ici comme dans beaucoup d'autres églises gothiques, le clocher principal attend son couronnement. En 1825, la foudre tomba sur un des clochers et y mit le feu. De la Palud, ou du Marché, c'est-à-dire de la place située non loin de la Louve, dans la direction de Saint-Laurent, on s'élève, par un interminable et méchant escalier de bois comptant 164 marches et traversant les ruelles étroites, sombres, humides de la ville basse, jusqu'à la plate-forme de la Cathédrale, bâtie en forme de croix. L'édifice a 333 pieds de longueur sur 133 de largeur; la voûte de la nef est élevée de 6 pieds au-dessus du sol et repose sur vingt faisceaux de colonnes différemment groupées. Ainsi que cela est d'usage dans le style gothique, presque aucun ornement ne se répète. Des deux côtés de la nef se dressent, l'une sur l'autre, deux galeries portées par de fines, gracieuses colonnettes. On compte, en tout, plus de mille colonnes, soit groupées en faisceaux, soit isolées. De la voûte, les arêtes qui partent des colonnes se croisent et se rejoignent en arcs magnifiques, d'un dessin original, souvent hardi et bizarre. La partie la plus courte de la croix forme le chœur, qui paraît aujourd'hui assez dénudé, la cathédrale étant, depuis 1536, devenue église protestante, transformation qui l'a dépouillée de ses anciens ornements; les formes nobles et imposantes de l'édifice n'en sont

que mieux en relief. Tandis que tout le reste de l'édifice est du pur style gothique de la première période, on découvre dans le chœur quelques réminiscences ou imitations byzantines. Dans l'origine, de méchantes et maladroitement retouches avaient gâté l'intérieur et l'extérieur de la cathédrale; mais, il y a quelque vingt ans, Perregaux les fit disparaître avec beaucoup d'habileté et de goût, de sorte que l'unité d'impression est parfaite aujourd'hui, et l'on peut, à bon droit, appeler la cathédrale non-seulement la „perle“ de la ville, mais un des plus beaux monuments du moyen-âge.

Avant de parler de l'intérieur, jetons encore un coup d'œil sur ses dehors, que l'on ne peut, à la vérité, embrasser de la terrasse dans tout leur ensemble. Il en résulte que l'effet n'est point imposant, car, outre l'imperfection du point de vue, beaucoup de parties de l'édifice sont restées inachevées ou simplement indiquées. Toutefois, la façade du sud et la partie basse du clocher principal, avec son travail gracieux et ses ornements de colonnettes laissent deviner et admirer en même temps le plan et la conception de l'habile architecte. L'un des clochers passe, d'ordinaire, pour être achevé; il y manque cependant le troisième étage, indiqué dans le plan originaire. Mais, même dans ses proportions actuelles, il n'en mesure pas moins, jusqu'à la galerie, 154 pieds, et, jusqu'à son sommet, 234; il faut, pour atteindre ce dernier, monter 245 marches. Le carillon est de cinq cloches. Trois fois (en 1657, en 1674 et en 1825), ce clocher a été atteint et mis en feu par la foudre; mais on l'a toujours redressé. Le second clocher s'élève moins haut, étant inachevé. Il faut remarquer, à côté des entrées principales, simples et modestes, le portail orné de la statue de Saint-Sébastien, et notamment le portail des apôtres, prophètes et martyrs; enfin, l'imposante rosace avec ses beaux travaux de sculpture et la haute colonnade du chœur.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur et admirons-en l'ornementation. Tout ce que la cathédrale possédait jadis en tableaux, statues, ex-voto, etc. fut pris en 1536, par les „gracieux sires de Berne“ et transporté dans cette dernière ville, sur l'ordre de Calvin, après la mémorable dispute qui eut lieu dans le Dôme et à laquelle prit part ce réformateur. La valeur des trésors enlevés n'était pas moindre de 2 millions et demi, lesquels furent versés dans le trésor de l'état, d'où les Français vinrent les soustraire en 1798, pour les employer à soutenir leurs belliqueuses campagnes, surtout l'expédition d'Égypte. Mais les chaises du chœur, artistement ciselées, sont restées à l'église, et la grande rosace, qui mesure une trentaine de pieds de diamètre, est ornée de beaux vitraux coloriés, représentant des scènes de l'histoire ecclésiastique. On voit encore

dans le chœur beaucoup de tombeaux: celui du pape Félix V. (mort en 1451), élu pape, de duc de Savoie qu'il était, par le concile de Bâle; celui de l'évêque Guillaume de Menthonex (mort en 1406), fondateur de l'hospice du grand Saint-Bernard, celui de l'évêque Haimon de Montfocon (mort en 1517) et celui du dernier des Sires de Granson, de ce malheureux Othon qui, après être tombé dans un duel judiciaire, fut déposé ici, les mains coupées. Ses contemporains le crurent coupable, à cause de sa défaite; mais la postérité, ne voyant que sa vie irréprochable et la mauvaise réputation de ses adversaires, le proclame innocent. On n'a pu découvrir où reposent le fondateur de la cathédrale, l'évêque Henri et Rodolphe III., le mari de la Sainte reine Berthe-la-Fileuse. Quelques autres tombeaux datent d'une époque plus récente: dans le chœur sont les restes d'une princesse Orlow de Russie (morte en 1782), de la duchesse Caroline de Courlande (morte en 1783), épouse de l'ambassadeur anglais Stratford Canning (ce tombeau est dû au ciseau de Bartolini), de la comtesse de Wallmoden, mère du fameux ministre prussien Stein, etc. Une table commémorative a été également érigée au premier champion de la liberté du canton de Vaud, à l'héroïque major Davel qui, par ordre de Berne, expia sur l'échafaud, le 24 avril 1723, son émeute un peu inconsiderée, il faut le dire.

Une légende et maints souvenirs historiques intéressants se rattachent à la cathédrale de Lausanne. La légende reporte à une époque très-reculée, l'établissement, sur la hauteur, du premier édifice religieux. Du temps de St. Maire, dit-elle, lequel vivait au sixième siècle, la hauteur ou colline était complètement inhabitée et couverte d'un bois épais. Un jour, un pieux bûcheron, fort occupé à abattre des arbres et à fendre du bois de chauffage, se blessa gravement, mortellement peut-être, et comme personne du voisinage ne pouvait lui porter secours, il semblait condamné à mourir là en perdant son sang. Tout à coup, ayant prié avec ferveur, il vit apparaître la Sainte Vierge qui le guérit si vite et si radicalement, qu'il put, sur l'heure même, continuer son travail. En apprenant ce miracle, le pieux évêque reconnut dans la colline couverte de bois un endroit sacré et y fit élever, en l'honneur de Dieu et de la Sainte Vierge, le premier, mais modeste sanctuaire, qui ne tarda pas à s'agrandir, lorsque les reliques de St^e Anne, mère de Marie, y furent transférés.

Parmi les souvenirs historiques, nous ne voulons en mentionner qu'un seul, celui qui rappelle le fait le plus important dans ses résultats pour le canton. Au mois d'octobre 1536, l'autorité de Berne, suivant en cela

les mœurs du temps, ouvrit, dans la cathédrale de Lausanne, une dispute théologique sur les principes les plus importants de la nouvelle doctrine. A cette dispute prirent part, entre autres, Farel, Viret et notamment le grand réformateur de Genève, Calvin. Ce fut cette controverse qui décida le gouvernement de Berne à introduire, par des moyens prompts et énergiques, la réforme dans les territoires conquis du pays de Vaud.

Comme toutes les anciennes églises, la cathédrale de Lausanne était entourée autrefois d'une cimetière, qui s'est transformé plus tard en une terrasse ombragée de marronniers; on a, de là, un charmant coup d'œil sur la ville et les eaux bleues du lac de Genève. Tout près s'élèvent l'ancienne résidence de l'évêque, l'édifice appelé encore Evêché, servant aujourd'hui de tribunal en même temps que de prison, et l'hôpital, où l'on arrive par la rue St. Etienne.

Parmi les autres édifices de la ville, nommons d'abord l'ancien palais épiscopal, bâti en forme de château; il sert aujourd'hui d'hôtel-de-ville et de lieu de réunion au grand Conseil. On lit, sur le frontispice, ces mots: Liberté et Patrie, exergue et devise du canton. Le château a une imposante tour carrée, aux créneaux en saillie, et flanquée elle-même de quatre tourelles sur ses angles. De la terrasse du château, la vue s'étend sur un joli panorama qui embrasse la ville, les forêts et vignes voisines, les sommets du Jura et la vaste nappe du lac. Une large rue conduit en bas sur la place de la Riponne, qui doit sa disposition actuelle au plan d'embellissement projeté par M. Pichard et agréé par le grand Conseil. Ici se trouvent la Halle aux grains et le remarquable musée Arland, avec de beaux tableaux. Mentionnons, parmi les toiles plus récentes, le fameux Lac de Brienz, de Calame, le glacier de Rosenloui, de Diday, et l'Exécution du patriote major Davel, de Gleyre; parmi les toiles anciennes, un Combat de Cavalerie, de Wouvermann, un Clair de lune, de van der Neer, des pastels de Piot et des aquarelles de Kaisermann. Plus loin il y a une intéressante collection de plâtres.

Mais nous n'avons pas tout vu. Nous pouvons visiter encore le musée cantonal, où sont conservées des collections de toute espèce. A côté d'antiquités romaines, grecques et celtiques, d'objets provenant des fouilles d'Herculanum, de Pompéi et de Syracuse; à côté de reliques du moyen-âge, de médailles, de préparations anatomiques, de cartes en relief du pays de Vaud, de l'Oberland bernois et du Valais, on voit: une collection botanique, une collection géologique et enfin une collection de minéraux, où figurent des pierres rares et recherchées, dont l'empereur Alexandre de Russie fit présent à son vénéré précepteur Laharpe. Lau-